LE SENS DE LA MORT[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Avant que ces souvenirs ne s'effacent, je voudrais les écrire. Dans cette clinique de la rue Saint-Guillaume, transformée en ambulance avec la guerre, j'ai bien peu de temps : quarante lits, toujours occupés, et par quels blessés !. Nous sommes deux docteurs pour ce service. Quand je dis deux !... Le chirurgien actuel vient le matin pour ses opérations. Il repasse dans l'après-midi, donne un coup d'œil, s'en va, et je demeure seul, avec un malheureux étudiant de seconde année, réformé comme car, diaque, si maladroit que je peux tout juste lui remettre le soin d'une injection intra-veineuse. Voici neuf mois que cela dure : août, septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février-mars, avril, neuf mois depuis que j'ai demandé à partir au front, dans un poste de secours, malgré ma boiterie. Je revois cette après-midi radieuse, — elles furent si nombreuses dans ce tragique été de 1914, quelle ironie ! — et mon arrivée chez mon pauvre maître, le professeur Michel Ortègue, qui s'était chargé de ma requête :

— « Impossible, mon cher Marsal. On ne veut pas de vous. Mais j'ai tout arrangé autrement. Je fais militariser ma clinique. Vous avez été mon interne à Beaujon. Vous avez un peu trahi la chirurgie depuis. Elle vous pardonne. J'ai besoin d'un médecin sur qui compter. Je vous prends... Est-ce dit ? »

Pour quiconque avait une fois travaillé dans son service,

cet homme d'une si forte personnalité restait à jamais « le Patron, » celui dont on ne discute pas les ordres. J'acceptai. J'aurai donc passé la guerre entière dans ce vieil hôtel, paradoxalement adapté par Ortègue à l'exercice de sa spécialité : la chirurgie nerveuse. Il avait l'orgueil de cet édifice construit par l'architecte Daniel Marot en 1690 pour le premier duc de Colombières. Il aimait à en énumérer les fastes et les habitans : ce duc de Colombières d'abord, puis une petite-fille du grand Condé, puis je ne sais quel financier, fils d'un barbier enrichi par le système de Law. L'hôtel a servi de prison sous la Terreur pour devenir, sous l'Empire, la demeure d'un maréchal, abriter une ambassade étrangère sous la monarchie de Juillet, un sénateur sous le second Empire. Bien des drames intimes ont dû se jouer, au cours de ces deux cent vingt-cinq ans, entre ces murs et devant les perspectives de ce jardin paisible dont les antiques arbres poussent à cette minute les bourgeons du nouveau printemps. Leurs feuilles verdoyaient au mois d'août. Je les ai vues jaunir, se faner, tomber. Je les vois reverdir. Bien d'autres yeux ont regardé ces mêmes arbres dans des heures d'angoisse, étonnés comme moi par le contraste entre ce travail de la nature, son rythme sans secousse, sa lenteur continue et la douloureuse frénésie de l'agitation humaine. Qu'étaient pourtant les tragédies auxquelles les hôtes de ce logis ont pu se trouver mêlés, en face de l'effroyable cataclysme dont je rencontre le sinistre rappel partout ici, même en regardant ce jardin printanier! Des mutilés s'y traînent, l'un amputé de son bras, l'autre de sa jambe, faibles et cherchant la caresse de ce premier soleil. Si je passais cette porte, je verrais de chambre en chambre des faces exsangues ou vultueuses de blessés sur les oreillers, des prunelles de fièvre, des narines pincées, des bouches tendues, et, sur les couvertures des lits, des journaux épars, portant des en-têtes évocateurs de misères pires : *Violens combats à Dixmude... — Nouveau bombardement de Reims... — Transatlantique coulé par un sous-marin!...*

Que de fois, durant tout cet automne et tout cet hiver, j'ai frémi, devant ces signes de la guerre si proche, d'être là, non pas inutile certes, mais *hors du danger!* Mon infirmité m'accablait de honte, comme si je n'étais pas très innocent du hasard qui m'a fait naître, il y a trente-deux ans, avec un pied bot inopérable. Quand les Taubes et les Zeppelins ont laissé

tomber leurs bombes sur Paris, j'éprouvai, à travers la révolte et l'horreur, comme une sensation d'apaisement. Le danger était certes insignifiant, mais c'était un danger, et il me semblait que je communiais avec la bataille, rien qu'en entendant une seconde cet éclatement des bombes que nos héroïques soldats entendent tout le jour. Et puis, je me raisonne. Je dis que ces soldats sont héroïques. Pourquoi? Parce qu'ils sacrifient bravement leur vie. A quoi? A leur devoir. Mais qu'est-ce que leur devoir? L'obéissance à la loi. Je creuse cette idée. Pour un savant, qu'est-ce qu'une loi? Une succession constante et nécessaire entre deux faits. Si Ortègue était encore de ce monde, il me donnerait, lui, une définition bien simple de l'héroïsme : « Un fait étant posé : le péril; un autre groupe de faits étant posés : tel tempérament, telle hérédité, telle éducation, — ce tempérament, cette hérédité, cette éducation, sécréteront du courage, et tel autre tempérament, telle autre hérédité, telle autre éducation, de la lâcheté, comme un estomac sécrète du suc gastrique, un foie de la bile en présence de telle ou telle substance. » Je l'écouterais. Je n'oserais pas répondre. Je n'en penserais pas moins que les phénomènes psychiques sont plus complexes que ne l'admettent de pareilles explications. Nous ne jugeons pas un estomac qui sécrète ou non du suc gastrique, un foie qui sécrète ou non de la bile. Nous jugeons le soldat qui montre du courage et celui qui montre de la lâcheté. Nous ne constatons pas seulement son acte, nous le qualifions. Nous éprouvons de l'estime, de l'enthousiasme pour l'un, du mépris pour l'autre. Pourquoi encore? Parce que cet acte n'est pas nécessaire, parce qu'il n'est pas constant. Il est *obligatoire*. C'est la différence entre les lois qui régissent nos énergies volontaires, et les lois qui régissent nos énergies physiologiques. Je creuse encore cette idée. L'obligation a sa limite, qui est la limite même de nos facultés. Aucun ordre d'aucun chef ne peut obliger des soldats à marcher sur la mer. Pourquoi? Parce qu'ils ne le peuvent pas. Notre puissance nous mesure donc notre devoir. Moi, par exemple, je ne pouvais pas être médecin dans une ambulance du front, à cause de mon infirmité. Je n'ai pas à me reprocher de ne pas l'être. J'ai travaillé de mon mieux dans cet hôpital. J'ai adapté mes facultés à cette guerre. N'ai-je pas rempli tout mon devoir?

II

De quel étrange côté le cours de mes réflexions vient-il de dériver, étant donné précisément que je suis un médecin, chargé d'une besogne de médecin, dans un décor de médecin, s'il en fut? Cette préoccupation, cette hantise du problème moral aura été le trait dominant de ma vie durant cette guerre. Je n'ai même pris ce cahier de papier blanc et commencé de rédiger cette espèce de « mémoire » qu'à cause de cela, pour y voir clair dans ma pensée, en groupant avec méthode toute une série de scènes dont le hasard m'a rendu le témoin, ici même. Sur le moment, bouleversé par leur étrangeté, je n'ai pas eu la force de les regarder intellectuellement, si je peux dire. Je n'ai senti que leur tragique. A distance, je crois démêler leur signification abstraite, leur valeur d'argument en faveur d'une certaine thèse, ou mieux d'une hypothèse. Que de fois, à Beaujon et devant la table d'opérations, j'ai entendu ce même Ortègue, le héros de ces douloureuses scènes, nous répéter tandis qu'un de nous achevait d'anesthésier le patient : « Chaque malade est, pour le vrai clinicien, une expérience instituée par la nature. » Les événemens dont je voudrais fixer le détail ont été, eux aussi, une de ces expériences, et le récit que j'en ferai ne sera qu'une de ces « observations, » comme Ortègue encore nous conseillait d'en rédiger beaucoup : « Des faits, » insistait-il, « ramassez des faits, toujours des faits. Magendie avait raison : le savant n'est qu'un chiffonnier qui se promène dans le domaine de la Science, une hotte au dos, un crochet à la main et qui ramasse ce qu'il trouve. » Oui, mais si mon malheureux maître se relevait du somptueux tombeau qu'il s'était préparé au cimetière de Passy et où sa pauvre chair torturée a enfin trouvé le sommeil, — sans morphine, — cette « observation » ne lui plairait guère. Les faits que j'ai l'intention d'y consigner appartiennent à l'ordre de la psychologie religieuse, et, pour cet idolâtre des faits, ces faits-là n'existaient point. Quand on lui parlait de « problèmes religieux, » il riait haut et gai. Impossible alors de lui tirer une autre formule que celle-ci, parodiée du *Malade imaginaire :* « *Primo purgare, ensuita philosophari.* » Se purger? De quoi? De toute idée d'un au-delà possible, de ce malsain atavisme

de mysticité qui nous incite à poursuivre dans les phénomènes de la nature la trace d'une pensée, d'une volonté, d'un amour. Il n'admettait pas qu'il y eût du divin dans le monde, pas plus d'ailleurs que dans l'homme. Pensant de la sorte, il croyait obéir au principe de Magendie, la soumission de l'intelligence au fait brut. Il n'apercevait pas qu'il dogmatisait dans un autre sens, lui, l'ennemi de tous les dogmatismes. Il n'acceptait comme des faits que les phénomènes triés d'avance par une orthodoxie, non moins systématique, non moins partiale que l'autre : l'orthodoxie scientifique. Je lui objectais, timidement, que le fait religieux est un fait aussi et qu'il serait scientifique, d'après la doctrine expérimentale, d'en tenir compte : — « *Primo purgare,* » répétait-il. « Le surnaturel n'existe pas. Tout ce qui suppose dans l'univers une intention personnelle est nul par définition. Si vous me dites : j'ai vu un animal qui sentait et marchait sans système nerveux, je n'ai pas besoin de vérifier votre témoignage, je le sais faux... »

D'innombrables savans raisonnent comme Ortègue. J'ai raisonné de même. Je n'avais jamais rencontré, face à face, une réalité contre laquelle je viens de me heurter durant des semaines. Depuis cette évidence, la négation radicale du surnaturel, ou, pour parler plus exactement, du spirituel, me semble par trop sommaire. La Science en dernière analyse n'est qu'une hypothèse, dont nous éprouvons la valeur par le contrôle de la réalité. En médecine, là-dessus Ortègue n'était pas moins net, les théories les plus logiques sont condamnées dès que la clinique les dément, les plus déconcertantes reconnues exactes dès que la clinique les vérifie. L'*action* est donc, en définitive, le critérium suprême de la vérité. S'il est établi par des faits simplement constatés que certaines idées, absolument opposées à l'orthodoxie scientifique, permettent à certains hommes de s'adapter à la vie et au contraire que certaines autres idées, scientifiquement orthodoxes, ne permettent pas cette adaptation, c'est la preuve, et indiscutable, que cette orthodoxie scientifique est à reviser. La présente « observation » n'a pas d'autre but que d'apporter cette preuve pour un cas très particulier dans ses circonstances, très général dans sa donnée intime. Soyons plus précis. Apporter cette preuve? Non. La suggérer comme possible, puisque je la vois telle. Ma conscience de savant exige que je l'écrive, cette « observation, » que je

scrute cette expérience pour en extraire la vérité qu'elle contient, si elle en contient une. Y voir clair dans ma pensée, disais-je tout à l'heure. Ces lucidités-là sont notre probité, à nous autres hommes d'étude. Ortègue dirait encore, en lisant ces lignes : « Mais j'y vois très clair, moi, dans votre pensée. Votre père était professeur de philosophie à Montpellier. C'était un métaphysicien frotté à des vitalistes. Votre mère était une catholique pratiquante. Vous prenez pour un problème à résoudre le postulat de vos hérédités ? *Primo purgare.* » Mais quel savant a jamais travaillé avec un autre instrument que le cerveau que lui ont fait ses hérédités? Toute la question est de savoir si le résultat obtenu par cet instrument est valable en soi. Si je rédige ces notes, c'est justement pour mieux distinguer dans cette aventure la part qui m'est personnelle et le résidu positif, indestructible, qui serait le même pour tous les témoins.

III

Puisqu'il s'agit de faits, allons droit aux faits, et d'abord à la transformation de cette clinique privée en hôpital auxiliaire, vers le début du mois d'août 1914. Elle fut rapide. Le 1er août, dès l'affichage de l'ordre de mobilisation, elle était décidée. Le lendemain, Ortègue voyait Moreau-Janville, l'opulent directeur des *Forges et Chantiers* de La Rochelle. Il avait sauvé la vie au fils de ce potentat de l'industrie, à la suite d'un accident d'automobile et par la plus audacieuse opération de trépan. Moreau-Janville consentit aussitôt à faire les frais de la clinique militaire pendant la durée de la guerre, au nom de la Société métallurgique dont il était le chef. Muni de cette promesse, Ortègue courut au Ministère de la Guerre. Il demande que la maison de la rue Saint-Guillaume soit rattachée au Val-de-Grâce, afin d'y demeurer plus complètement maître. Il l'obtient quelques jours plus tard; le mercredi 5 août, nous procédions aux modifications nécessaires. Cette netteté dans l'exécution, Ortègue l'apportait à tous les actes, grands ou petits. C'était vraiment un chirurgien, dans le sens complet de ce beau mot, fait de deux autres et si beaux aussi : χείρ, la main, ἔργον, l'œuvre. Pour lui, penser, c'était agir. Il y avait du direct, de l'immédiat dans toute sa personne. Quand il opérait, son maigre visage, encadré dans la gaze du masque, étonnait par l'intensité de

l'attention, par le don, la présence de son être entier. On le voyait vivre jusqu'au bout des outils d'acier que ses longs doigts, si agiles, si souples dans leurs gants de caoutchouc, maniaient avec tant d'énergie tour à tour et tant de délicatesse. Et quelle sûreté de vision anatomique! Petit, mince, basané, ses prunelles d'un brun clair et chaud décelaient, comme son aspect général, ses os fins, ses cheveux longtemps très noirs, un atavisme étranger, presque exotique. Son père était pourtant un simple notaire de Bayonne. Mais le nom indique l'origine espagnole de la famille, et n'y a-t-il pas eu de l'autre côté des Pyrénées un botaniste, appelé Ortègue d'après lequel fut même baptisée une plante du genre des Caryophyllées, l'*Ortegia?*

— « Je ne désire pas d'autre survie, » disait volontiers Ortègue quand il mentionnait ce détail, « mon nom attaché à une découverte scientifique, petite ou grande. Déterminer comme mon homonyme de Madrid une espèce végétale, ou comme Addison, Duchenne de Boulogne, Bright, le syndrome d'une maladie, c'est durer autant que la Science. C'est la seule immortalité. »

Cet amour passionné de la Science, de sa science, — la sainte chirurgie, disait-il encore, — c'était le tréfonds de cet homme au maigre et impérieux profil de magicien arabe sorti des *Mille et une Nuits.* Il y joignait un goût, une passion de la somptuosité qui avait en effet quelque chose d'oriental. Ce trait de caractère, étonnant chez un maître de la chirurgie nerveuse, semblait naturel quand on le regardait. Son hôtel de la place des États-Unis n'était qu'un musée encombré d'objets rares : meubles, étoffes, armures, tapisseries, marbres, bronzes. Il y avait réuni une vingtaine de tableaux, tous choisis, soit par suite d'un hasard, soit par un instinct héréditaire, dans cette curieuse école espagnole, si mal représentée chez nous. Le maître Catalan de Saint-Georges, Jacomart Baço, Luis Dalmau, Jorge Inglés, ces noms d'artistes connus des seuls initiés, étaient familiers aux cliens du célèbre professeur. Allant et venant dans les salons d'attente, ils pouvaient en épeler longuement les déconcertantes syllabes sur des cartouches fixés au bas de cadres anciens, dignes des toiles et des panneaux. Des noms plus classiques s'y lisaient aussi. Ortègue possédait une Sainte Ursule de Zurbaran, délicieuse dans sa robe jaune et rose, de Murillo un Saint François, l'ébauche d'un cavalier par Velazquez et une

tauromachie de Goya. Avec cela, c'était dans l'appartement un luxe de fleurs extravagant et le reste de la vie à l'unisson : domestiques en livrée, vaisselle plate, que sais-je? trois automobiles! Le magicien arabe était un Parisien parisiennant, qui avait sa baignoire aux Français et à l'Opéra pour les jours d'abonnement, sa loge à toutes les répétitions générales. Je le comparais à un personnage des *Mille et une Nuits*. Moralement, il s'appariait plutôt à un docteur Faust, assoiffé de toutes les joies de la vie, et les étreignant toutes. Son extraordinaire prestige sur nous, ses élèves, venait de cette dualité : un prince de la science vivant princièrement. Il nous apparaissait comme l'incarnation même du succès. Professeur à quarante ans, après d'éclatans succès de concours, il avait les honneurs. Il avait la pensée. Il avait la gloire. Il avait l'argent, — on parlait d'une année ou il avait « fait le million ! » — Il semblait, jusqu'à sa terrible maladie, avoir l'éternelle jeunesse. Il avait pu, à quarante-quatre ans, sans que personne s'avisât de trouver cette union ridicule, épouser une enfant de vingt ans, qui portait, elle aussi, un nom illustre dans la médecine, la fille du physiologiste Malfan-Trévis, l'élève favori de Claude Bernard. Dans ces années-là, — qu'elles sont récentes, puisque ce mariage data de 1908, et qu'elles sont loin ! — le Professeur et Mme Ortègue n'entraient pas dans une assemblée quelconque, salle de théâtre où d'exposition, sans que la jeune femme ne provoquât cette attention admirative qui fait battre d'orgueil le cœur du mari plus âgé, en attendant que ce soit de jalousie.

IV

Je viens de m'arrêter d'écrire pour la revoir, en souvenir, cette femme, aujourd'hui si malheureuse, quand elle n'était que la fiancée de mon maître, alors si heureux lui-même. De quel accent il m'avait annoncé cet événement, très inattendu pour nous ! Il flottait autour de lui une légende de bonnes fortunes, incompatible, semblait-il, avec l'enthousiasme naïf de phrases comme celle-ci :

— « Oui, mon cher Marsal, je me marie, et j'ai trouvé l'Idéal. Vous m'entendez, l'Idéal. Vous me comprendrez quand vous verrez Catherine. Je l'appelle par son petit nom. Je l'ai

connue haute comme cela, et je l'ai découverte depuis cet hiver. Je me dis quelquefois : Ai-je été bête! Elle pouvait en épouser un autre... Mais vous la verrez... »

Mlle Malfan-Trévis justifiait cette exaltation. A vingt ans, c'était une longue et souple jeune fille, avec un visage au teint mat, d'une pureté de lignes presque classique et que couronnait une magnifique chevelure d'un châtain sombre à reflets blonds. Sa noble et fière physionomie respirait à la fois la passion, la gravité et la grâce. Ses yeux surtout, grands et comme étonnés, posaient le regard de leurs prunelles grises avec une fixité sérieuse qui donnait l'idée d'une sensibilité profonde et contenue. La bouche, réfléchie au repos, devenait enfantine dans le sourire, et ses lèvres un peu renflées découvraient des dents brillantes dont la santé annonçait, chez cette créature encore fragile, une réserve intacte des forces physiques et le futur épanouissement de la femme dans le mariage et le bonheur. Un je ne sais quoi de trop concentré ajoutait à ce beau visage un charme de pathétique, pour ceux qui savaient, — Ortègue me l'apprit aussitôt, — quelle épreuve elle avait subie : son père mort d'une attaque et dans des conditions particulièrement cruelles, en pleine rue, et sa mère remariée, un an après, dans des conditions non moins cruelles. Il était trop évident que Mme Malfan-Trévis régularisait une très ancienne liaison. La jeune fille avait eu froid au cœur dans la maison de cette mère, dont elle n'avait peut-être pas compris tous les torts, mais elle les avait sentis. La pitié envers cette solitude morale entra-t-elle pour une part dans l'amour d'Ortègue? Ou bien se donna-t-il ce prétexte, afin d'excuser une telle disproportion d'âge dans une union acceptable encore en 1908? — Mais dans dix ans, mais dans vingt? — Y eut-il de la reconnaissance dans l'élan avec lequel l'orpheline se précipita vers ce sauveur, qui la délivrait de la plus pénible situation? Aima-t-elle Ortègue pour sa gloire, pour la force géniale de sa personnalité, pour le prestige qu'exerça sur elle une supériorité analogue à celle dont la mémoire de son père restait revêtue dans son regret? D'une chose du moins j'avais eu l'évidence : ce mariage était pour elle, comme pour Ortègue, un acte, non pas de raison mais d'entraînement, et cette passion de la jeune fille s'avouait avec tant d'ingénuité qu'il n'y avait eu qu'une voix parmi les assistans lors de la célébration :

— « Mais elle est encore plus amoureuse de lui qu'il n'est amoureux d'elle ? »

V

L'était-elle toujours à la date où je reprends mon récit, c'est-à-dire six ans plus tard, et vers ce début du mois d'août 1914? L'amour n'avait-il pas cédé la place à un sentiment plus dévoué peut-être, plus préparé à tous les sacrifices, mais d'un autre ordre? Pourquoi cette question s'imposait-elle à moi avec tant de force durant ces jours d'attente du mois d'août et tandis que nous installions notre ambulance? Mme Ortègue avait voulu présider à ce travail. C'était la première fois que je l'approchais dans une intimité de presque toutes les heures. Elle allait et venait sans cesse à travers les chambres et les couloirs du vieil hôtel, si belle toujours, plus belle, si élégante de taille dans le blanc pur de ses vêtemens d'infirmière! J'aurais dû trouver, dans cette assiduité à une besogne qui l'associait davantage à son mari et aussi dans sa manière de s'en acquitter, une preuve qu'elle n'avait pas changé. A coup sûr, Ortègue était le seul homme qui existât pour elle. Vis-à-vis des internes, des officiers, de moi-même, jamais la moindre trace de coquetterie. Avec quel scrupule, au contraire, elle s'employait à exécuter les instructions du Professeur pour l'aménagement de la clinique! Ses pieds, qui restaient jolis et minces dans leurs souliers blancs sans talons, montaient et descendaient inlassablement les marches de pierre du grand escalier, courant de la pharmacie à la lingerie, de la salle d'opération à celle de stérilisation. De ses doigts fins où ne brillait plus aucune bague, — pas même son alliance, épinglée à son tablier par un petit bijou de Croix-Rouge, — elle aidait à déballer les bouteilles d'eau oxygénée, les ampoules de chloroforme, les tubes scellés des drains. Elle classait les chemises des blessés, empilait les rouleaux de bandes, les paquets d'ouate, vérifiait les chariots de pansemens, les vitrines étincelantes d'outils d'acier. Elle s'initiait à ce détail de notre austère métier avec des ignorances qui révélaient quelle cloison étanche le chirurgien avait dressée entre son ménage et les portions sévères de ses occupations professionnelles. Elle y déployait un zèle qui démontrait aussi combien elle tenait dans ces

heures graves à partager l'activité patriotique de son mari. Ces préparatifs fiévreux évoquaient de sinistres images, surtout avec l'accompagnement des premières nouvelles de la ruée allemande en Belgique. D'autres infirmières, enrôlées dans notre équipe par charité, en frissonnaient d'avance. Mme Ortègue, non. Au regard dont elle interrogeait le Professeur, quand il visitait son hôpital encore vide, on devinait chez elle cet unique souci : le contenter. Anxieuse, quand il s'irritait, — trop souvent, lui, jadis, si maître de ses nerfs, — je la voyais soulagée jusqu'à en être radieuse quand il disait : « C'est très bien ! c'est très bien ! » Un tel désir, un tel besoin, un tel appétit de satisfaire quelqu'un, il semble que ce soit de l'amour et de l'amour heureux. Par quelle obscure intuition pressentais-je donc, en dépit de ces indices, une tragédie latente entre ces deux êtres, — qui entre parenthèses n'avaient pas d'enfant, — un de ces drames du cœur qui se jouent à notre insu et pour notre future épouvante, dans les troubles profondeurs de notre inconscient ?

Une intuition? Non. Une évidence, tout simplement celle des six ans écoulés depuis l'après-midi où j'entendais les confrères et les élèves d'Ortègue envier ainsi la passion qu'il inspirait, dans la cour de la mairie du XVIe, au sortir du mariage civil. Mon étrange maître m'avait demandé de ne pas venir au mariage religieux.

— « C'est une concession que je fais à la mère de ma femme, la première de ma vie sur ce terrain-là. Je la fais, et je ne m'en estime pas. Je désire que mes vrais amis, ceux de ma pensée, parmi lesquels je vous compte, ne me voient pas à l'église, et dans un geste qui n'est pas vrai... »

L'homme qui me parlait ainsi était jeune encore, malgré ses quarante-quatre ans. A cinquante ans, le Michel Ortègue du mois d'août 1914 était presque un vieillard. Depuis l'hiver dernier, je remarquais une lente et constante altération de son *facies*. Il maigrissait. Ses traits se creusaient. Son teint naturellement brun se bistrait davantage. En avril, puis en juin, deux fièvres bilieuses suivies de jaunisses. Ces ictères légers avaient laissé une trace aux conjonctives et à la paume des mains. Ses cheveux et sa barbe avaient blanchi. Mais il restait si allant, si vivant ! Il y avait en lui de telles reprises d'énergie et, d'autre part, je lui étais si attaché ! Je ne voulais

pas voir la redoutable vérité, inscrite déjà, pour un clinicien un peu expérimenté, dans tout son aspect. Je m'obstinais à considérer ces deux poussées d'ictère comme des accidens. J'expliquais son dépérissement par le surmenage, cette commode échappatoire de nos ignorances. Pour me rassurer, je reconstituais mentalement une des journées de ce frénétique travailleur : la Salpêtrière le matin, où un service spécial a été créé pour lui, la rue Saint-Guillaume ensuite et les opérations jusqu'au déjeuner pris en hâte, avec l'attente à la porte des malades venus pour la consultation, suivant le jour, ou les courses en ville chez les cliens, le monde le soir ou le théâtre, et, par surcroît, des préparations de cours, ces cours eux-mêmes, des rédactions de mémoires originaux, des voyages en province et à l'étranger, appelé par quelque cas désespéré. L'étonnant, c'est qu'Ortègue eût résisté jusque-là. Mais quelle usure dans tout son organisme !

Ce contraste entre le vieillissement de plus en plus marqué du mari et la jeunesse de plus en plus épanouie de la femme, avec quelle netteté le jour cru des salles de clinique me le rendait perceptible ! Je ne l'avais pas perçu auparavant. Chez lui, dans la pénombre somptueuse des grands appartemens encombrés, le visage flétri d'Ortègue gardait une beauté de portrait. Sur ce fond clair de la clinique, ce n'était plus qu'une ruine humaine, au lieu qu'elle, avec son front et ses joues lisses, ses paupières souples, ses lèvres où le sourire flottait sans se creuser, la ligne pure de son cou, elle prenait entre ces murs blancs et nus comme un charme de fleur. Les deux époux se rendaient-ils compte que leur seule présence à côté l'un de l'autre dans ce décor révélateur pouvait suggérer aux malveillans des ironies, pire encore, et aux fidèles, comme moi, des tristesses, des craintes, des méfiances ? Elle, certainement, n'en soupçonnait rien. Elle n'eût pas été si simplement filiale dans sa sollicitude pour Ortègue, tantôt le forçant à s'asseoir, tantôt fermant une fenêtre pour lui épargner un courant d'air, d'autres fois, l'invitant à rentrer et à se reposer. Mais Ortègue ? A plusieurs reprises, durant la période où se reporte à présent mon souvenir, j'observai, dans son regard fixé sur la jeune femme, une expression bien étrange. Il me sembla y lire une détresse, une inquisition sauvage, presque de la cruauté. Cet homme, si longtemps superbe et prématurément vieilli, regardant ainsi

cette belle créature, dans toute l'opulence de la vingt-sixième année, qui était à lui, et cela parmi ce cadre chirurgical où l'attente des blessés de la guerre se faisait partout visible, c'était déjà un drame privé sur l'arrière-fond du drame national. J'en prévoyais, j'en pressentais plutôt la gravité douloureuse, par une intuition, je le répète, par un de ces malaises divinateurs qui saisissent les effets à travers les causes. Tout se passe comme si à de certaines heures un sentiment de la réalité s'éveillait en nous, plus perspicace qu'aucun de nos sens et que notre raison même. C'est aussi de l'inconscient, une pensée d'autant plus aiguë qu'elle s'ignore : la communication peut-être de notre psychisme personnel avec ce milieu mental, ce psychisme ambiant que l'orthodoxie scientifique n'admet pas non plus. Mais qu'admet-elle, et qu'elle est pauvre quand on la mesure à la réalité humaine! Avait-il assez raison, cet autre : « Il y a plus de choses sous le ciel et sur la terre que n'en peut comprendre notre philosophie. »

VI

J'arrive maintenant à l'épisode qui marque pour moi l'entrée véritable dans la tragédie ainsi pressentie. Elle devait, jusqu'à son terme, se développer parallèlement à l'autre, la grande et terrible tragédie française. En dégageant de l'aventure tout intime dont je fus le témoin sa signification profonde, je crois mieux entrevoir un des enseignemens de l'immense épreuve collective qui continue à l'heure où j'écris. Mais n'anticipons pas sur des conclusions qui devront sortir des faits et des faits seuls. Revenons à ces faits. Nous étions toujours dans la première moitié du mois d'août. La guerre était déclarée depuis dix jours. Les quinze lits supplémentaires, qui achevaient le chiffre de quarante exigé par le Val-de-Grâce, étaient installés. Nous vivions dans cette fébrile anxiété des catastrophes historiques où les heures paraissent à la fois si longues et si courtes. Les journées d'attente n'en finissent pas, et puis, quand l'événement arrive, il est si énorme que l'on s'étonne qu'il ait pu surgir si vite. Nous connûmes d'abord une fièvre d'espérance que seul Ortègue ne partageait pas. Je dois lui rendre cette justice : il cachait son pessimisme à tous, sauf à moi. Je l'avais accompagné à un congrès de chirurgie,

tenu à Berlin, et il me rappelait nos impressions d'alors :

— « Ces gens sont formidables d'organisation, » me disait-il. « En 1904, vous vous souvenez, nous sommes revenus épouvantés de l'Allemagne que nous avions vue. Ils ont dix années de plus de préparation, et nous avons dix années de plus d'à peu près. Concluez. »

— « Comptez-vous pour rien les énergies morales et leur spontanéité? » répondais-je. « Voyez notre entrée en Alsace. »

— « Ils se concentrent, voilà tout, » répliquait-il. « Et quant aux énergies morales, allez donc vous précipiter avec ça contre une automobile! »

Puis, son maigre visage se resserrant, il haussait les épaules :

— « A quoi bon ces bavardages? Le métier d'un médecin est de savoir la vérité, mais de la cacher au malade. »

Ce programme de dissimulation était plus aisé à formuler qu'à observer. Les Italiens ont un trivial, mais expressif proverbe : « La langue bat où la dent fait mal. » Ortègue avait beau professer une admiration voulue pour le caractère scientifique de la Culture allemande, il était passionnément Français par son inconscient encore, — cet inconscient qu'il s'acharnait à nier dans tous les domaines. Il ne pouvait plus causer avec quelqu'un sans éclater en indignations contre l'invasion de la Belgique et les premiers attentats. Lui qui prenait à peine le temps, jadis, d'ouvrir un journal, il en achetait dix, douze, quinze, et, comme nous tous, la feuille aussitôt dépliée, il la jetait, déçu de n'y trouver jamais qu'une vérité incomplète ou frelatée.

— « Si les journaux ne racontaient que ce qu'ils savent sûrement, » me disait-il un jour que je lui montrais un démenti donné par une feuille du soir à son édition du matin, « ils paraîtraient en blanc, et il n'y aurait pas besoin de censure. Mais nous aurons demain un renseignement exact. Vous connaissez bien Ernest Le Gallic, le petit-cousin de ma femme? Vous l'avez rencontré à dîner chez moi, quand il était saint-cyrien. Il est lieutenant dans un régiment d'infanterie, maintenant. Il était en Alsace. Il vient à Paris en mission pour quelques heures. Il m'annonce qu'il passera nous saluer à la clinique, avant de prendre son train. C'est un troupier fini et qui ne bavarde pas sur le service. D'ailleurs, comme intelligence, c'est pauvre... Mais rien qu'à son ton nous sentirons bien comment les choses vont là-bas. »

J'avais vu, en effet, figurer souvent, en bout de table, aux opulens dîners de la place des États-Unis, un jeune homme revêtu d'un uniforme de saint-cyrien, apparition assez surprenante chez le peu militariste Ortègue. Il m'en restait l'image d'un garçon timide et gauche, dont je n'avais guère entendu la voix. Je savais sa parenté dans la maison, pour être une fois sorti d'un de ces dîners avec deux des rivaux d'Ortègue en chirurgie, et je les avais entendus, non sans révolte, soulager leur envie par les phrases suivantes :

— « Il est toujours là, le petit cousin? »

— « Comme vous dites ça! C'est tout naturel, pourtant. La mère de Catherine Ortègue est une demoiselle Ferlicot, et la mère de ce petit Le Gallic était aussi une Ferlicot. Je connais ce monde-là du pied et du plant. Ce sont des gens de Tréguier, et je suis de Lannion. »

— « C'est égal. Si j'avais fait la folie, comme notre génial ami, d'épouser une femme plus jeune que moi de vingt-cinq ans, elle n'aurait pas de petit cousin. Vous vous rappelez la chanson?... »

— « Parfaitement, » dit l'autre en riant, « ça me rajeunit. Je me crois à la salle de garde, » et il fredonna :

« Nous étions trois d'moisell's de magasin
Bonnes fill's, aimant à rire.
Nous avions chacune un petit cousin,
Un p'tit cousin pour nous conduire... »

Cette méchante insinuation m'avait fait observer d'un peu plus près l'attitude du saint-cyrien vis-à-vis de sa cousine. Je n'y avais discerné qu'un respect d'autant plus frappant qu'il s'accompagnait d'une certaine familiarité de manières. Les deux jeunes gens se tutoyaient comme deux camarades d'enfance. J'avais, en revanche, constaté, chez Ortègue, une cordialité qui excluait toute hypothèse de jalousie; cet homme autoritaire déguisait mal ses moindres humeurs. Autant la générosité de son altruisme le rendait chaud envers ceux auxquels il s'intéressait, autant il manifestait librement ses antipathies avec cette habitude d'affirmer sa personnalité que prend si vite un « patron » comme lui, véritable dictateur dans son service.

VII

La connaissance que j'avais de ce trait de son caractère faillit me lancer sur une bien fausse piste lors de cette visite faite par « ce petit Le Gallic, » comme l'appelait son compatriote de Lannion. J'étais là, quand l'officier entra dans le bureau d'Ortègue, à la clinique. M[me] Ortègue s'y trouvait aussi. Nous rendions compte au Professeur d'un détail de service insignifiant, à l'occasion duquel il s'était irrité avec une violence presque morbide. Il s'agissait d'une facture de chloroforme majorée par les fournisseurs, à l'encontre d'une convention verbale. Il y avait encore de cette irritation dans le geste presque contrarié par lequel il releva la tête, à l'arrivée du nouveau venu, et comme l'ironie d'un sarcasme dans sa première phrase :

— « C'est vous, Ernest?... Ça vous réussit de faire la guerre, dites donc. Vous avez une mine de prospérité!... »

Ce compliment équivoque ne répondait guère à l'aspect du jeune lieutenant. S'il respirait la force et même la joie, par tous les traits de son visage martial, par toutes les attitudes de son corps entraîné, le principe de cette force et de cette joie résidait ailleurs que dans la santé. Avec son uniforme déjà fatigué, avec son teint hâlé par ce début de campagne, et ce je ne sais quoi de tendu et de souple à la fois dans ses moindres mouvemens, il donnait vraiment l'impression d'un ouvrier de guerre, qui vient du danger et qui va au danger. Ses claires prunelles bretonnes, d'une couleur presque pareille à celle des yeux gris pers de sa cousine, brûlaient d'une flamme. Mais ce n'était pas la fièvre heureuse de la vie. C'était l'ardeur d'une volonté résolue. Le masque incertain, inachevé, du saint-cyrien de jadis, s'était virilisé tout ensemble et apaisé. La simplicité et l'unité de cette physionomie, — je ne trouve pas de terme plus juste, — annonçaient un être humain complètement d'accord avec lui-même. Le Gallic avait le front large, le nez busqué, des yeux comme allongés sous des sourcils droits, la bouche ferme et grave. La face rasée, sous les cheveux coupés court, paraissait plus intacte encore. De taille moyenne, il présentait une silhouette si militaire qu'il émanait de lui une suggestion de sécurité :

— « C'est que je suis si heureux, mon cousin, » répondit-il à

la phrase acerbe d'Ortègue. « Je viens de vivre des jours magnifiques. Cette entrée en Alsace a été si émouvante, et comme nos hommes l'ont senti! On ne connaît pas les Français tant qu'on ne les a pas conduits au feu. Et il a déjà chauffé, le feu. Ça promet. Nous avons eu deux affaires, — je n'ai pas le droit de vous dire où, — mais là, sérieuses, et enlevées!... Si ça continue dans la même allure, vous apprendrez bientôt que nous avons passé le Rhin. »

— « Ah! que c'est bon de t'entendre parler ainsi! » dit Mme Ortègue, et, se retournant vers le Professeur : « Tu vois bien, mon ami, que tu as tort d'être pessimiste. »

— « Vous, mon cousin, pessimiste?... » interrogea l'officier. « Ça ne vous ressemble pas. J'aurais voulu que vous fussiez là quand j'achevais mes préparatifs à Riom. Mon ordonnance me dit : « On croirait que ça vous fait plaisir, mon lieutenant, « d'aller à la guerre? — Mais oui, et toi? — Oh! moi, je serai « content partout, pourvu que je vous suive. Et puis, je sais que « cette fois on les aura. » Voilà nos hommes. Et nous les aurons, mon cousin. Entendez-vous : j'en suis sûr. Voulez-vous que je vous dise pourquoi? Ce ne sont pas vos idées, mais je vois ça si nettement que je ne peux pas m'en taire. Vaincue, la France périrait, et elle ne doit pas périr parce qu'elle reste le grand pays catholique. Mais oui, malgré son gouvernement, ses électeurs, ses codes, ses journaux, malgré tout. Tenez, avant de quitter Riom, nous avons eu une messe. Presque tout le régiment y assistait. La moitié a communié. Cette messe était dite par un des nôtres. Je vous affirme que cela fait une fière impression, un pantalon rouge qui passe sous les plis de l'aube. Quel miracle tout de même, mon cousin, vous qui n'y croyez pas, que cette loi des « curés sac au dos, » qui devait détruire la religion, aboutisse à cette propagande religieuse dans l'armée! Il y a quelques jours, au moment de notre première rencontre avec l'ennemi, le commandant, qui est un grand chrétien, dit à nos hommes : « Mes enfans, que ceux qui « veulent recevoir l'absolution, se mettent à genoux. Monsieur « l'abbé va nous la donner. » Hé bien! ils se sont tous mis à genoux. Si je vous raconte cet épisode, mon cousin, ce n'est pas pour vous convertir. Vous savez que je ne me permets guère de vous parler de ces choses, mais vous suivrez cette guerre, et, dès maintenant, je veux vous avoir apporté mon témoignage.

Vous qui ne croyez qu'à l'expérience, ne fermez pas les yeux à cette expérience-ci, je vous le demande. Nous allons vaincre, parce que Dieu va être avec nous. »

Ortègue avait écouté ce discours sans l'interrompre, en mordillant la pointe de sa moustache du coin de ses dents. Je lui connaissais ce tic dans ses minutes de nervosité, quand, par exemple, revoyant l'après-midi un opéré du matin, il lui trouvait une température inattendue. A cette profession de foi exaltée, il répondit d'un ton aussi tranchant que la lame d'un de ses outils de chirurgie :

— « Si nous sommes vainqueurs, mon ami, c'est tout bonnement que nous aurons eu de meilleurs canons, de meilleurs fusils, de meilleurs généraux et de meilleurs soldats. » Puis, sur un geste de l'autre, il esquissa un ricanement et coupa net la discussion en citant deux vers, appris sans doute dans ses années d'étudiant, car il ne perdait guère son temps à lire les poètes :

— « Quittons ce sujet-ci, dit Mardoche, je voi
Que vous avez le crâne autrement fait que moi... »

Et brusquement, tourné vers sa femme :

— « Catherine, il faut en finir tout de suite avec cette affaire de chloroforme. Marsal va te dicter une lettre qui la règle. Tu la taperas en double... Oui, mon cher Le Gallic, votre cousine vient d'apprendre à pianoter sur cet instrument commercial. » Il montrait une machine à écrire. « Elle fera fonction de secrétaire à la clinique pendant la guerre. Vous voyez que nous servons tous ici, chacun selon ses moyens. Et ce sera du service bien fait, je vous assure, et utile, quoique tout soit laïque, rue Saint-Guillaume, depuis le patron et la patronne jusqu'aux infirmières... Mais vous avez bien quelques instans à nous donner. Je vais vous montrer notre installation. Elle n'est pas mal. »

Il entraînait l'officier, qui le suivit, et je l'entendis qui continuait, dans le corridor :

— « Regardez. Sur chaque porte, j'ai fait peindre des bouquets et baptisé chaque pièce d'après des fleurs : chambre des Œillets, chambre des Lilas, chambre des Roses... Ces jolis noms ne valent-ils pas celui d'un saint Laurent qui évoque l'idée d'un gril, ou d'un saint Labre, qui n'évoque pas l'asepsie ?... »

VIII

Mme Ortègue avait certainement éprouvé le même malaise que moi, durant cet entretien. Ces gouailleries de carabin ne ressemblaient pas à l'homme supérieur qui se les permettait, et envers qui! Si naïf que pût paraître Le Gallic dans son explosion de foi religieuse, il venait de se battre. Son courage à risquer sa vie garantissait trop la sincérité de ses convictions pour qu'il n'eût pas droit au respect. L'agacement mal dissimulé auquel avait cédé Ortègue ne provenait pas des déclarations mystiques de son interlocuteur. Un savant de ce type, arrivé à la négation totale et définitive, par l'amphithéâtre et par le laboratoire, ne se crispe pas plus contre un croyant qu'il ne ferait contre un enfant ou un maniaque. La seule présence de Le Gallic, et non ses discours, avait causé cette irritation. Pourquoi? A cette demande, le trouble extraordinaire dont je voyais Mme Ortègue possédée suggérait une réponse trop plausible. Tandis que je lui dictais la lettre au fournisseur incorrect, ses mains tremblaient. Les accrocs et les reprises dans le tapotage de la machine à écrire attestaient l'égarement de ses doigts, manquant les touches. Le jeune cousin, si beau, si intéressant, à côté du mari âgé, venait-il donc d'émouvoir un regret trop vif dans ce cœur de femme? Je le pensai à cette minute. Mais, s'il en était ainsi, à coup sûr, elle ne voulait pas se l'avouer. Car je la sentis absolument vraie dans la question qu'elle me posa tout d'un coup, en retirant du rouleau de la machine la feuille imprimée :

— « Mon mari n'a pas été très gentil pour mon cousin. Vous avez trouvé, vous aussi, Marsal? Ne dites pas non. J'ai lu votre étonnement sur votre figure. Pourtant, il l'aime beaucoup. Ce matin encore, il m'en parlait avec la plus grande affection. Seulement... » Elle hésita : « Il s'irrite maintenant pour la moindre chose, et c'est quelquefois hors de proportion. Cette erreur de facture, par exemple, ça n'est rien... » Elle hésita de nouveau. « Il était d'un caractère si égal autrefois! Il a changé, il change. Je l'ai bien observé. C'est tout physique. Moralement, intellectuellement, il reste le même... Alors j'ai peur pour sa santé. Vous qui êtes médecin et qui le connaissez depuis si longtemps, qu'en pensez-vous? »

— « Il travaille beaucoup, » répondis-je, « peut-être trop. Et puis, la gravité des événemens... »

— « Oui, » fit-elle, « je me dis cela, et j'ai peur. Je vous répète que j'ai peur. Peur qu'il ne soit atteint, et profondément! Je n'arrive pas à le faire manger. Il maigrit d'une manière effrayante. C'est depuis sa jaunisse. Il n'a pas l'air de s'en être débarrassé. »

A mesure qu'elle m'interrogeait, ses yeux me fixaient, me scrutaient, me pénétraient, plus grands ouverts, plus étonnés, plus graves encore que d'habitude. J'y lisais maintenant l'appétit et l'épouvante d'une vérité, insupportable également à ignorer et à connaître. Moi aussi, j'avais entrevu, comme une explication possible à ce changement trop évident d'Ortègue, une hypothèse terrible. Cette idée, aussitôt rejetée qu'entrevue, l'angoisse grandissante de cette femme me l'imposait de nouveau, et, pensant à voix haute, je m'entendis avec étonnement faire écho à son cri d'alarme :

— « Il y a bien des momens, en effet, où il m'inquiète... »

— « Vous voyez! » Et, me saisissant le bras d'un geste convulsif : « Qu'est-ce qu'il peut avoir? Dites-moi tout. J'ai le courage de tout entendre. »

— « Je ne l'ai jamais ni questionné, ni ausculté, » répondis-je, effrayé à mon tour du bouleversement où l'avait mise mon inutile et imprudent aveu, trop peu justifié médicalement.

— « Hé bien! » reprit-elle, « questionnez-le, auscultez-le, et pas demain, aujourd'hui. Je vous ai toujours entendu dire à tous qu'un bon diagnostic, fait à temps, peut empêcher des catastrophes... »

— « Ne prononcez pas des mots pareils, madame, » interrompis-je vivement, « ne les pensez pas... »

— « Il dépend de vous de me tranquilliser, » répliqua-t-elle. « Vous-même, n'éprouvez-vous pas le besoin de savoir? Car vous l'aimez, mon mari. Vous l'avez montré à tant de reprises, que vous l'aimiez. A vous aussi, cette incertitude doit être intolérable. »

— « Mais, » lui dis-je, « avec le caractère du professeur, vous devez vous rendre compte qu'une pareille inquisition... »

— « Est très difficile? » interrompit-elle. « Oui, je m'en rends compte. Je ne vous demande que d'essayer... »

— « Soit ! » fis-je, vaincu par la suggestion de son anxiété, « j'essaierai. »

— « Aujourd'hui, » dit-elle impérieusement. « C'est aujourd'hui qu'il faut lui parler. A quoi bon remettre, quand le retard est un danger ? Et puis, je le connais, il est dans un de ces momens où il ne se possède pas tout à fait. Il parlera peut-être... »

— « Soit, madame... J'essaierai aujourd'hui, quoique... »

Elle m'arrêta d'un regard. Sa tête se pencha, pour écouter, dans la direction du corridor. Son extrême surexcitation lui faisait percevoir des bruits que je n'entendais pas encore. Elle lâcha mon bras, que sa main n'avait pas cessé d'étreindre, et, d'une voix très haute, volontairement rieuse, mais où je sentais frémir son cœur :

— « Je ne sais pas où j'avais la tête. Cette copie est pleine de fautes. Je la recommence, pour n'être pas trop grondée quand le Professeur reviendra. »

Elle avait glissé une feuille blanche dans la machine, et le tic tac des petites touches allait de nouveau son train, lorsque la porte s'ouvrit. Ortègue rentrait, accompagné de Le Gallic. Quoique la promptitude de Mme Ortègue à se dominer me prouvât une fois de plus le déconcertant pouvoir d'inhibition que les femmes ont à leur service, il ne me vint pas à l'esprit que celle-ci eût joué une comédie et mis sur le compte d'une inquiétude conjugale un trouble causé par un autre sentiment. D'ailleurs, l'apparition d'Ortègue justifiait trop les pires craintes. Sa chétive silhouette, juxtaposée à celle du jeune officier, si vigoureux, si svelte, semblait plus douloureuse encore, plus évidemment marquée des stigmates de la fin prochaine. Son visage plus jaune, plus desséché que d'habitude, se contractait, comme si une crise de souffrance aiguë le suppliciait à cette seconde. Son corps émacié se penchait en avant, les mains crispées au creux de l'estomac. Le courageux personnage eut cependant l'énergie d'aborder sa femme avec un sourire :

— « L'étonnement de Le Gallic t'aurait amusée, ma chère amie, » commença-t-il. « Il n'avait jamais rêvé une installation comme celle-ci. Je lui ai dit qu'il t'en fît son compliment et non à moi. Tu as réellement transformé la clinique, depuis ces dix jours. Ce dortoir de soldats dans l'ancienne chapelle, voilà une idée merveilleuse. »

— « C'est vrai, Catherine, » insista l'officier, « que le

Professeur et toi avez organisé l'ambulance idéale, dans ce décor de boiseries peintes, avec ce jardin si frais, ces beaux vieux arbres, ces pelouses vertes, ces massifs de fleurs sous toutes les fenêtres. » Puis, sérieux, et l'accent changé : « Je ne ferai qu'un reproche à votre hôpital. On y serait trop bien pour mourir. »

— « Il est heureux que vous n'apparteniez pas au service de santé, mon brave Ernest, » dit Ortègue, redressé cette fois. Il était visible que l'intensité de la crise diminuait. Et, sérieux à son tour, avec une affirmation singulière : « On ne cotonne jamais assez une agonie. Mon mot d'ordre, à moi, devant un diagnostic désespéré, c'est : En avant, la bonne morphine ! Car enfin, souffrir, à quoi cela sert-il ? »

— « A payer, » répondit Le Gallic sur le même ton de vérité profonde.

— « Payer quoi ? » demanda Ortègue.

— « Mais nos fautes, » dit Le Gallic. Il eut un instant d'hésitation, avant d'ajouter : « Et celles des autres. »

— « Nos fautes, passe encore, » fit Ortègue. « Et pourtant !... » Il hésita, lui aussi, une seconde, puis amèrement : « Nos fautes? Comme si nous avions demandé la vie ! De quel droit alors celui qui nous l'aurait imposée exigerait-il que nous en rendions compte ?... » Et, passionnément : « Mais les fautes des autres? » Il répéta : « Des autres? Voyons. C'est monstrueux !... Pardon, mon cher Ernest, si je vous froisse... »

— « Non, » dit Le Gallic, « vous me peinez. Comme tout dans la vie aboutit à la souffrance et à la mort, si la souffrance et la mort n'ont pas ce sens-là, celui d'un rachat, quel sens ont-elles, et quel sens a la vie ? »

— « Aucun, » dit Ortègue.

Il y eut un silence. Cette parole, tombée de la bouche d'un homme évidemment si malade, dans cette chambre d'un hôpital de guerre, devant cet officier qui serait au feu demain, rendait un son bien étrange. Celui qui l'avait proférée en fut lui-même gêné. Il reprit :

— « Nous discuterons philosophie et religion quand vous nous reviendrez capitaine et décoré de la Légion d'honneur. Et, encore une fois, ne m'en veuillez pas plus de mon incroyance que je ne vous en veux de votre croyance. Ne pas avoir le même chimisme cérébral n'a jamais empêché deux hommes de cœur

de s'aimer et de s'estimer, et vous savez que je vous aime beaucoup, que je vous estime beaucoup. Avant même de vous avoir vu, tout à l'heure, si courageux, si allant, j'étais très sûr que vous feriez, en campagne, tout votre devoir et mieux encore... Mais vous êtes pressé... Allons, embrassez-moi et bonne chance... Envoyez-nous de vos nouvelles souvent, beaucoup de cartes postales... Catherine, reconduis ton cousin, et tu monteras à la pharmacie. Il y a là-haut tout un arrivage à surveiller. Moi, je vais revoir ta lettre avec Marsal et faire les corrections... Au revoir, Ernest. Vous m'excuserez, n'est-ce pas?... »

IX

Du seuil de la porte, Mme Ortègue se retourna. Elle me lança un regard qui signifiait : « C'est le moment. Essayez. » Ce regard d'angoisse conjugale, le parfait naturel d'Ernest Le Gallic sortant avec sa cousine, la simplicité avec laquelle Ortègue offrait aux jeunes gens ce tête-à-tête d'adieu, tout achevait de démentir mes premières imaginations. J'ai compris plus tard le sens contradictoire et secret de ces scènes diverses : Mme Ortègue n'aimant plus son mari d'amour, mais d'affection, de reconnaissance et se refusant à se l'avouer, trop torturée d'ailleurs par l'énigme de cette santé pour prendre garde, dans son inquiétude, aux sentimens d'un autre; — cet autre, Ernest Le Gallic, aimant sa cousine d'un amour trop longtemps réprimé pour qu'il n'en fût pas devenu le maître, et comment, avec sa piété exaltée, eût-il hasardé un seul mot qui pût rendre coupable cette dernière visite ? Il se l'était permise comme un adieu muet; — Ortègue enfin, étouffant un tragique secret, mordu d'envie plus que de jalousie au plus saignant de son cœur, par la comparaison de sa déchéance avec l'insolente jeunesse de l'officier. En l'emmenant loin de sa femme, il avait cédé à un mouvement de mesquinerie. Il en rougissait déjà. Comme ces dessous s'éclairent aujourd'hui pour moi! Sur la minute, une seule impression me domina : l'opportunité de mon enquête à la fois et sa difficulté. Le retournement d'Ortègue et son effusion soudaine révélaient un trouble intérieur dont il était sage de profiter. Comment oser cependant? La personne de ce maître exerçait sur moi un tel hypnotisme qu'elle m'intimidait à vide, si j'ose dire.

— « Catherine avait raison, il y a vraiment là trop de fautes, » fit-il, après avoir parcouru des yeux la première copie de la lettre. La seconde pendait inachevée sur la machine. Sa remarque prouvait qu'il avait écouté les paroles prononcées quand il allait rentrer dans la chambre. Il ajouta : « Où avait-elle la tête en effet? »

Son visage creusé se contractait de nouveau. Sans doute, ressentait-il de nouveau cet élancement de la jalousie, si aigu, même quand il reste vague. J'en eus l'intuition, mais comme il s'asseyait en s'appuyant de la main sur la table, sa posture exprima une souffrance toute physique, si peu dissimulée que je m'écriai instinctivement :

— « Vous n'êtes pas bien, mon cher maître? »

— « Pourquoi? » me répondit-il en redressant sa tête de prince arabe du geste hautain qui lui était familier.

— « Parce que vous semblez souffrir. » Je m'étais jeté à l'eau, je poursuivis : « C'est comme tout à l'heure, quand vous êtes revenu, les mains ici. » J'imitai son attitude courbée, pliée en deux, et ses poings ramenés sur l'épigastre.

— « Ah! » dit-il en se levant, et la voix altérée : « Vous avez remarqué cela? »

Il fit quelques pas dans la chambre. Puis, marchant droit sur moi, il mit ses mains sur mes épaules, et, les yeux fichés dans mes yeux, il me dit :

— « Marsal, pouvez-vous me donner votre parole d'honneur que la confidence que je vais vous faire restera entre nous, absolument, que vous n'en répéterez rien à personne, surtout pas à ma femme... »

— « Je ne peux pas vous donner cette parole, mon cher maître, » répondis-je, « avant de savoir... Vous voulez me parler de votre état, n'est-ce pas?... »

— « Oui, » dit-il, étonné.

— « Mais si je me suis permis de vous interroger tout à l'heure, c'est que Mme Ortègue s'inquiète de votre santé. C'est elle qui m'a demandé d'aborder ce sujet avec vous... »

— « Elle aussi! » gémit-il, avec un accent qui me déchira le cœur. Il prit son visage dans ses mains et demeura une minute peut-être dans cette crispation de détresse. Il se ressaisit et me montrant son front, ses yeux, sa bouche éclairés par cette flamme de volonté que je lui avais si souvent vue au cours d'opé-

rations trop dangereuses : « Cela devait être. Vous pouvez toujours vous engager à dire simplement, quand elle vous questionnera, que vous m'avez trouvé malade et que vous ne savez pas ce que j'ai. C'est le mot qui ne doit pas lui être prononcé, le terrible mot. Promettez-moi, sur l'honneur, de ne rien préciser. Moi, j'ai un besoin urgent de vous parler. Je ne peux le faire qu'à cette condition... » Et, suppliant, — supplier, lui, Ortègue! — « Les mourans ont des droits, Marsal, et je suis mourant... »

— « Ce n'est pas vrai, mon cher maître, » m'écriai-je, « et je vous assure... »

— « C'est vrai, » interrompit-il : « Promettez-vous? »

— « Je promets, » balbutiai-je.

— « Merci, » dit-il, avec un évident soulagement. Et, redevenu calme : « Mon ami, je n'ai pas trois mois à vivre. » Il m'arrêta du geste : « Vous allez juger vous-même. »

Uu divan, destiné aux examens, encombrait un des coins de la petite pièce. Il s'y étendit, défit son gilet, releva les genoux, et, conduisant ma main :

— « Tenez, là, au-dessous des fausses côtes, palpez. Vous sentez le bord du foie, avec ce petit noyau marronné?... Oui? Maintenant cherchez la vésicule biliaire... Vous l'avez?... Remarquez cette tumeur piriforme produite par la bile qui ne circule plus. Rappelez-vous le signe de Courvoisier-Terrier. La vésicule est dilatée. Donc, il ne s'agit pas d'un calcul... Arrêtez... »

Il avait écarté ma main et s'était redressé. Il battit des paupières un instant.

— « Je vous ai fait mal, » fis-je, de plus en plus bouleversé.

— « Pas vous, » répondit-il très doucement. « Mais les filets nerveux envahis par le néoplasme. » Il montrait une place au niveau de la dernière vertèbre dorsale. « C'est ici la douleur, une douleur profonde, térébrante, déchirante. Elle irradie partout. Je ne la calme un peu que par cette flexion du torse en avant, qui vous a frappé. Quand je suis seul, je me couche sur ce canapé, plié, en chien de fusil. Ça passe. Je vous épargne les autres symptômes. Ils sont trop humilians. Je les ai tous observés, un par un. Vous vous souvenez de mon ictère? Il a été léger, fugace. Il est intermittent. Joint au reste, il ne permet par l'erreur. Mon cher Marsal, je suis atteint d'un cancer de la tête du pancréas. Je suis perdu. »

Jamais, dans ses leçons les plus applaudies de la faculté, il n'avait eu plus de netteté dans la parole, plus de décision dans le regard, plus de certitude dans l'affirmation. En entendant ce : « Je suis perdu, » je me rappelai le grand Trousseau résumant à Peter dans les mêmes termes son propre diagnostic. Cette tristesse résignée, dont parle Peter, je l'avais devant moi. Ç'avait été celle de Trousseau. C'était celle d'Ortègue. Durant ces minutes, pour moi inoubliables, le constat scientifique donnait au génial chirurgien cette sérénité intellectuelle où le stoïcisme antique a cherché sa force. Comme Trousseau, il se détachait de sa destinée personnelle pour ne plus voir en lui-même que la vérification d'un chapitre de pathologie interne. De son diagnostic, je ne doutai pas plus que Peter n'avait douté de celui de Trousseau. Dans le cas actuel, c'était la grille posée sur le cryptogramme qui en révèle tout le sens avec une évidence mathématique. Les vagues observations que j'avais faites ou plutôt qui s'étaient faites en moi ces derniers temps, s'éclairaient d'un jour sinistrement sûr. Je n'essayai même pas de discuter avec cet héroïque et impitoyable esprit de savant. J'étais là, consterné d'admiration, oserai-je dire. Le calme subit d'Ortègue dans une telle révélation le revêtait pour moi d'une grandeur émouvante jusqu'à en être auguste. Je lui pris la main et la lui serrai, sans un mot. Il me rendit mon étreinte avec un regard qui signifiait de nouveau « merci, » et il continua :

— « Vous comprendrez maintenant pourquoi j'ai eu ce mouvement de colère, ou presque, tout à l'heure, quand ce pauvre Le Gallic est venu nous étaler son optimisme d'incompétent. Qu'il s'ébaubisse à s'imaginer un psychisme sans système nerveux, cela s'excuse. Il n'a jamais disséqué. Mais il vient du champ de bataille. Il retourne au champ de bataille. Cet affreux mot : la *guerre*, se traduit pour lui, depuis ces quelques jours, en visions d'horreur, et qu'il sait *réelles :* des membres broyés, des ventres ouverts, des crânes crevés, toute la férocité de la brute ancestrale déchaînée dans l'homme, des cris, des hurlemens, des hoquets, des râles, et, pour finir, le charnier. Hé bien! voilà un gaillard à qui ces abominations n'apprennent rien, ne représentent rien. Il ne raisonne pas plus d'après ces faits, que s'il ne les avait jamais rencontrés. Il vient vous parler de la bonté de Dieu. Lui-même, il est jeune, robuste, un beau gars, — vous l'avez vu. — Il peut être tué demain, et, à cette minute, ils

sont en Europe des millions de jeunes gens comme lui, qui se ruent à cette boucherie, pour rien, parce qu'une imbécile idée de conquête a traversé le cerveau d'un dégénéré, atteint d'une otite suppurée et inguérissable. Vous et moi nous expliquons très simplement cette fureur par les origines animales de l'homme, par la réapparition, dans le civilisé, du grand anthropoïde primitif. Mais lui, — vous l'avez entendu, — il croit dur comme fer qu'un Être tout-puissant et parfait, son Dieu, préside à ces massacres. Il leur trouve un sens dans la justice et la bonté de ce Dieu ! J'avais à l'Hôtel-Dieu un camarade d'internat qui s'amusait à épouvanter une vieille religieuse en lui disant : — « Si Dieu existait, ma Sœur, il mériterait le bagne. » Marsal, c'était lui qui avait raison. Car enfin, supposons qu'il existe, ce Dieu, et prenons mon cas... Comment? Il est bon. Il est juste. Et il m'aurait créé, moi, Michel Ortègue, pour qu'à quarante-neuf ans, riche, célèbre, marié à une femme que j'adore, tout ce bonheur me soit arraché brutalement, sans que j'aie rien fait dans mon existence que de soulager des misères, que de guérir des condamnés à mort? La chirurgie nerveuse, ce n'est que cela. Et c'est à l'heure où je pourrais être le plus utile, que je suis frappé ! Avec ces armemens modernes, il va y avoir des blessures au cerveau et à la moelle en plus grand nombre, dans cette guerre, que dans aucune autre. Et des hommes mourront, des hommes resteront paralysés ou idiots, deviendront aveugles, parce que Michel Ortègue, qui les aurait sauvés, mourra lui-même, pendant ce temps-là, de ce cancer absurde, causé par quoi? Par le plus stupide accident, un pneu d'automobile crevé, comme nous allions en consultation, mon collègue Salvan et moi, dans les environs de Versailles. La voiture capote. Vous vous rappelez. La chose a été racontée dans les journaux, à l'époque. Le chauffeur n'a rien. Salvan n'a rien. Je reçois un coup violent sur la paroi abdominale. J'étais prédisposé sans doute, et me voici !... »

La révolte grondait maintenant dans sa voix, et la haine rancunière presque personnelle que j'avais toujours constatée chez lui contre la consolation religieuse. Je continuais à me taire. Si, tout à l'heure, j'avais senti la beauté de son attitude devant son terrible diagnostic, je ne sentais plus maintenant que la tragédie de ce diagnostic. L'époque où nous étions, cette menaçante entrée dans une guerre monstrueuse, ajoutait

un caractère plus effrayant à la détresse de ce chirurgien illustre, frappé à mort, et qui le savait. Un flot de pitié me jaillit du cœur, et, lui reprenant la main, je répétai impulsivement :

— « Mon pauvre maître! mon pauvre maître!... »

Sa main à lui se déroba cette fois. Il secoua la tête avec impatience. Il lui était odieux d'être plaint. L'orgueil lui rendit la même force qu'un instant auparavant la Science, et il redevint maître de lui pour achever :

— « Je viens de vous parler comme un enfant, Marsal, et presque aussi niaisement que Le Gallic. Il n'y a rien d'absurde dans le monde, puisqu'il n'y a rien que de déterminé. Mais ne saisissant pas la concomitance des phénomènes, quand deux séries se croisent, nous appelons cette rencontre un hasard. Nous prononçons le mot de mystère. Le hasard n'a pas plus de mystère que la mort. Nous ignorons, et c'est tout. Laissons cela. Si j'ai tenu à vous avoir fait cette confidence, mon ami, c'est que j'ai un service à vous demander. Mes affaires d'argent ne sont pas ce qu'elles pourraient être. J'ai beaucoup gagné, mais j'ai aussi beaucoup dépensé. J'ai aimé la vie passionnément, Marsal. J'ai voulu aller dans la jouissance aussi loin que j'allais dans la Science, réaliser en moi un type d'homme complet, être un roi de mon temps, de toute manière. Je n'ai jamais compté. Je sentais ma force, et j'étais sûr du lendemain. Il m'échappe. Les opérations de cinquante mille francs, c'est fini. Si j'arrive à travailler un peu dans cet hôpital, c'est tout, et pour combien de semaines? J'avais fait quelques gros placemens qui risquent d'être compromis dans cette tourmente. Le plus solide de ma fortune, c'est cet hôtel de la rue Saint-Guillaume que j'ai heureusement achevé de payer l'hiver dernier et cette clinique, ma clinique. Moi parti, que deviendra-t-elle? Il faut, Marsal, que vous la défendiez quand je n'y serai plus, pour ma femme. Il me serait trop dur de laisser Catherine à une existence diminuée. Cette maison bien menée, une fois cette crise finie, lui représentera seule une large indépendance. Ce revenu, joint à mon assurance, lui permettra de ne pas quitter son installation de la place des États-Unis. Elle ne sera pas obligée de se réduire. J'ai besoin pour cela de quelqu'un qui se dévoue à cette clinique, qui en fasse son affaire, qui soit compétent et honnête homme. Voulez-vous être ce quelqu'un? Ne me répondez pas tout de suite. Il s'agit d'une affaire, — j'y insiste,

— où, bien entendu, vos intérêts à vous seront ménagés. Si vous acceptez, en principe, j'aurai à vous initier aux comptes de cette maison. Vous en connaîtrez les charges et les bénéfices. Nous dresserons un acte d'association. Le point essentiel, c'est que vous n'ayez pas d'objection foncière. En avez-vous une? »

— « Aucune, mon cher maître. Je ne peux que vous remercier d'une preuve d'amitié qui, venant après tant d'autres... »

Il m'interrompit :

— « Nous reparlerons de ce projet, dès demain. Je vais donner un coup d'œil, là-haut... Peut-être reverrez-vous Mme Ortègue avant moi. Souvenez-vous de votre engagement : ne prononcez pas le mot... »

— « Mais, » lui dis-je, en l'arrêtant à mon tour, et comme il allait vers la porte, « êtes-vous absolument sûr de ce diagnostic?... Vous savez mieux que moi... »

— « Absolument sûr, » répondit-il. « Vous vous souvenez que j'ai été appelé en Allemagne, il y a six semaines, pour voir un de mes malades. J'ai profité de l'occasion et poussé jusqu'à Berlin. Je me suis présenté sous un faux nom, chez un des spécialistes de là-bas. Il n'a pas hésité à prononcer le mot, lui, et à me conseiller naturellement la fameuse opération de Keir, l'opération en baïonnette, — *en païonnette*, » rectifia-t-il en imitant la prononciation tudesque.

— « Et alors? » interrogeai-je.

— « Alors, je n'en veux pas, » répondit-il. « La guérison radicale n'est pas possible. Cette opération m'assurerait peut-être quatre ou cinq mois de survie, à moins que je ne reste sous le couteau. Cette chance-là, celle de mourir tout de suite, je ne veux pas la courir. J'aime trop ma femme pour risquer de perdre volontairement une seule des heures qui me sont comptées. J'ai du moins la certitude de les passer avec elle. Non, non, non, » répéta-t-il, « cette chance de m'en aller plus tôt, je ne la courrai pas. Je ne jouerai pas cette carte-là. D'ailleurs, une opération m'immobiliserait. Je serais incapable de rendre ici les quelques derniers services dont je vais avoir l'occasion, à cause de cette abominable guerre. Et je veux les rendre. Je veux être utile jusqu'à la fin. Il faut prouver aux Le Gallic et autres mythologues que nous n'avons besoin ni de leur Dieu, ni de leur Christ, ni de leur vie future pour faire œuvre d'altruisme, sans espérance. Non. Je ne serai pas opéré, mais j'opérerai, tant que

cette main aura la force de tenir le bistouri... Seulement... » Il se plia de nouveau en deux, ses poings ramassés contre sa poitrine. « Seulement, je souffre trop quelquefois. Si ces paroxysmes duraient plus de cinq minutes, j'y resterais... Mais attendez... »

Je le vis marcher vers un petit meuble dont il ouvrit un tiroir. Il y prit une seringue à injection, alluma une lampe à alcool, flamba l'aiguille. Il avait retrouvé la lenteur et la méthode professionnelles. Il vida dans la seringue une ampoule de morphine, découvrit son bras, enfonça l'aiguille et appuya sur le piston, toujours aussi tranquillement qu'il eût exécuté cette piqûre sur un autre. Puis, remettant en place les outils et la bienfaisante et fatale intoxication, il ferma le tiroir, et me dit :

— « J'en suis déjà aux dix centigrammes. Ça s'use, comme le reste, malheureusement. Que ma femme ignore cela aussi, n'est-ce pas? Vous me le promettez ? »

— « Je vous le promets. »

X

Cette vertu du mensonge bienfaisant, c'est l'A B C du métier pour le médecin. Tout jeunes étudians, nous nous y dressons, dès nos premières séances à l'hôpital. Avec les malades eux-mêmes, elle est aisée à pratiquer. Leur instinct de conservation conspire avec nous, pour les abuser. Auprès de ceux qui les entourent et qui les aiment, la tâche devient plus difficile, surtout lorsqu'il s'agit de dépister les inquiétudes d'une femme. La mère, l'épouse, la fille, la sœur possèdent un sens divinatoire pour démêler la réticence dans nos discours le plus naturellement débités, et, dans l'arrière-fond de notre regard le plus ouvert, la brisure. Alors elles n'interrogent plus directement, elles observent, elles épient. Un duel s'engage entre vous et leur aguet. Pas un de vos gestes, pas une de vos intonations, pas un pli de votre visage qu'elles n'étudient et que leur inquiétude n'interprète précisément dans le sens dont vous voudriez les détourner. Ce duel, je m'y attendais. Il commença dès la minute où je revis Mme Ortègue, une demi-heure après avoir quitté le Professeur. Je m'étais dit : « Le plus habile sera de ne pas jouer la tranquillité. » Aussi, à sa première question : « Vous avez parlé à mon mari? » je me crus très adroit de répondre :

— « Je lui ai parlé. Je l'ai questionné. Il ne s'est pas défendu.

Il m'a même permis de l'ausculter. J'en suis pour ce que j'ai dit : un surmenage assurément inquiétant, surtout étant donné son âge. Seulement, aucune lésion, du moins appréciable. »

— « Mais cet ictère, il y a quelques mois, avec cette récidive ? »

— « Une jaunisse banale, à laquelle je n'attache aucune importance. »

— « Aucune importance ? » releva-t-elle. A cette remarque, je compris qu'elle en savait plus long qu'elle ne disait. Elle me tendait un piège. « Alors pourquoi Dieulafoy écrit-il dans sa *Pathologie* : le pronostic d'un ictère doit toujours être réservé? Pourquoi ajoute-t-il : tout ictère accompagné de fièvre ou qui se déclare au milieu de symptômes de faiblesse doit être tenu pour suspect?... Je sais ces lignes par cœur, tant j'ai lu et relu ce chapitre. J'ai pris ce livre dans la bibliothèque de mon mari, d'autres encore, et, depuis ce temps-là... »

— « Madame, » interrompis-je, sur le ton que l'on a pour gronder un enfant, mais je frémissais à la pensée des phrases trouvées dans ce manuel où l'ictère léger est indiqué comme un signe du cancer du pancréas. « Madame, vous êtes la fille d'un médecin, la femme d'un médecin. Combien de fois avez-vous entendu votre père et votre mari répéter devant vous qu'un des fléaux de notre métier, c'est la lecture d'un livre de médecine par un ignorant? Permettez-moi de vous le dire, dans des matières si spéciales, vous n'êtes qu'une ignorante. Je vous répète, moi, qu'une jaunisse de cet ordre, passagère, fugace comme celle-ci, n'a pas de signification, et je vous supplie, au nom même de la tranquillité de votre mari, de ne plus ouvrir ni ce manuel, ni aucun autre. Si je croyais le Professeur en danger, je serais le premier à exiger qu'il se soignât. »

Elle ne répondit point. J'avais mal menti. Je m'en rendis compte. Je ne cherchai ni à prolonger, ni à renouveler un entretien par trop dangereux, avec une femme grandie dans une atmosphère de conversations médicales, et qui devait déjouer nos ruses ordinaires. Elle-même, ce jour-là comme les suivans, affecta d'éviter, en me parlant, la moindre allusion à l'anxiété qui continuait de la ronger. Je le devinais à l'automatisme de ses mouvemens, tandis qu'elle vaquait aux

soins de notre installation. Ce caractère de somnambule, propre aux obsédés, se discernait d'autant mieux qu'un éveil aigu de tout son être se produisait, à peine dans la même chambre que son mari. Mais n'y avait-il qu'une cause au trouble intérieur dont je la sentais si violemment agitée sous ses dehors calmes? Sans revenir à mes premiers soupçons, lors de la visite de Le Gallic, je ne pouvais m'empêcher d'observer que son agitation grandissait certains jours, et précisément quand était arrivée une de ces cartes postales demandées par Ortègue lui-même à l'officier. Venue du front, cette « correspondance militaire » ne portait aucune indication d'endroit. C'était bien le simple bulletin d'existence convenu. Que M[me] Ortègue ne reçût pas sans émotion ce carré de papier, griffonné par une main glacée par la mort peut-être au moment où la lettre parvenait à sa destinataire, c'était trop naturel, trop naturel que le danger couru par son proche parent, le compagnon de son enfance et de sa jeunesse, émût davantage ses nerfs, déjà très tendus. Je m'en rendais si bien compte : il n'y avait rien de romanesque dans ce frisson tout simple, tout humain. Comment d'ailleurs, pris dans l'étau d'un drame si dur, si réel, ce cœur de femme se serait-il prêté même une minute à des émotions imaginatives?

Et moi aussi, cet étau de fer m'étreignait, plus serré chaque jour. Où aurais-je trouvé le temps de rêver à des complications sentimentales, quand je me meurtrissais, heure par heure, à des réalités si sévères? Ces semaines du mois d'août ressuscitent, et j'en subis à nouveau les affres. Ce furent d'abord, à côté des besognes matérielles de l'ambulance, les longs tête-à-tête avec Ortègue, pour m'initier à la future gérance de la clinique. J'avais, bien entendu, souscrit à son projet, définitivement. Il me fallait appliquer mon esprit à un ordre d'idées et de documens inédits pour moi. Chacune de ces séances renouvelait ma sensation de la tragédie pathologique à laquelle le hasard m'avait mêlé. J'apprenais, avec un détail plus précis, le labeur effrayant auquel s'était usé Ortègue, et aussi à quelle opulence la mort prochaine allait l'arracher. Chaque fois surtout, — il ne se gênait plus pour souffrir devant moi, — c'était la constatation du ravage accompli, presque de minute en minute, par la maladie qui le rongeait et par la drogue qu'il employait

pour guérir l'intolérable douleur. Lui-même comparait le prurit continuel dont il souffrait à un cilice vivant qui, à de certains momens, le rendait fou. Je voyais l'ictère revenir à la paume de ses mains et à ses conjonctives, gagner son visage, se foncer par places. Le caractère espagnol de son masque s'accentuait par ce verdissement noirâtre qui lui donnait une espèce de beauté, mais effrayante, mais sinistre, et tout cela sous les yeux de plus en plus perspicaces de la jeune femme! Ce fut, parallèlement et en même temps, l'angoisse grandissante de la guerre, après l'espérance folle des premiers succès en Alsace : les troupes françaises refoulées sur Nancy, — l'armée belge acculée à Anvers, — Namur bombardée, — la bataille engagée à Charleroi, — Liége enlevé, — le Donon et le col de Saales abandonnés, — les ennemis à Péronne, — Longwy pris, Maubeuge, — puis la retraite, — les Allemands à Compiègne, à Senlis, — le gouvernement parti pour Bordeaux, — Paris menacé, — enfin l'ordre du jour de Joffre, dont les termes disaient la gravité du péril : « Coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place, » — et l'attente, — et l'immense espérance, à laquelle nous n'osions pas croire, — et l'Ourcq, le Grand-Morin, Montmirail, — la Marne franchie, — Lunéville, Saint-Dié, Raon, Pont-à-Mousson dégagés, — enfin la victoire de la Marne. De quelle joie mon âme eût été inondée, même auprès d'Ortègue mourant, si ces jours de délivrance n'eussent coïncidé avec l'arrivée de nos premiers blessés!

Ce fut le 8 septembre, un mardi, que l'autorité militaire nous les envoya. Ils étaient tous atteints à la tête ou à la colonne vertébrale. La spécialité d'Ortègue voulait que le Val-de-Grâce les eût choisis ainsi. Leur présence nous fut annoncée par le timbre réservé à cet usage. J'entendrai longtemps ce premier appel, ces trois coups perçans et prolongés qui nous dressèrent d'un sursaut, Ortègue et moi, quoique le téléphone nous eût avertis déjà. En un instant, tout le personnel de l'ambulance, infirmiers et infirmières, Mme Ortègue avec eux, était en bas. Trois automobiles stationnaient devant la porte, trois longues voitures grises, marquées d'une Croix Rouge et couvertes d'une bâche. Nous avons vu depuis bien des véhicules semblables s'arrêter dans cette étroite rue Saint-Guillaume, chargés de leur douloureux fardeau, mais c'est toujours avec un tremblement intérieur que je retrouve le souvenir de cette première arrivée.

Nous étions si près encore du commencement d'août, de ces jours enflammés où toute la jeunesse, toute la force de la France partait, le rire et la colère aux lèvres. Nous avions tous vu les grandes gares de l'Est et du Nord, comme des volcans, lancer vers la frontière une lave humaine, le plus chaud, le meilleur de notre sang. Nous avions vu s'ébranler les trains fleuris, entendu les chants. qui, du Midi au Nord, volèrent sur les campagnes avec la fumée des locomotives. La perception de ces choses avait été pour moi d'autant plus aiguë que j'allais m'en repaître à la hâte, dans l'intervalle de nos occupations à la clinique, avec le cuisant regret de rester à l'arrière. J'avais vu aussi des yeux de femmes agrandis d'épouvante, qui, plus pénétrans que ceux des hommes, lisaient d'avance dans l'inconnu. La saison n'avait pas changé. Le soleil d'été brûlait toujours dans le ciel clair, et la vision des yeux hallucinés était devenue une réalité, sanglante, immédiate, implacable. Devant moi, deux infirmiers retiraient lentement d'une voiture un brancard où gisait une forme rigide, en capote bleue et pantalon rouge, la tête enveloppée de linges qui ne laissaient voir qu'un bas de visage couleur de terre, une bouche bleuie, aux lèvres tendues sur des dents desséchées. Et puis un autre brancard, et puis un autre. Il y en eut neuf, que nos infirmiers déposèrent dans le vestibule d'en bas. Ortègue et moi, assistés de notre étudiant, nous fîmes de ces hommes un premier examen. Une opération d'urgence pouvait être nécessaire. Ils nous étonnèrent par leur silence. Il semblait qu'ils eussent tant souffert, roulés en wagons à bestiaux depuis Charleroi, avec des arrêts dans de petites ambulances où l'on n'avait pas osé toucher à des plaies pareilles, — tant souffert qu'ils ne voulaient plus parler! De leurs vêtemens troués et couverts de paille montait une odeur de sueur et de sang. Ils gardaient aux pieds leurs lourds brodequins où collait la terre des champs de bataille. Nous constatâmes avec horreur que deux d'entre eux étaient aveugles, un troisième réellement incapable d'articuler un mot, ayant été frappé d'aphasie par sa blessure. Les autres voyaient et parlaient, mais celui-ci paralysé d'un bras, celui-là d'une jambe. Il y en avait un qui, plongé dans un demi-coma, poussait par instant ce cri méningitique dont la stridence ne s'oublie pas, une fois entendue :

— « Une carte d'échantillons complète de la bonté du Dieu auquel croit mon petit cousin Le Gallic, » dit Ortègue, et

montrant le plus malade, celui de la méningite : « S'il y a quelque chose à faire tout de suite, c'est pour cet homme-ci. Portez-le dans la salle d'en haut. »

XI

J'avais vu souvent Ortègue opérer. J'avais participé, comme interne, à ces tours de force chirurgicaux qu'il exécutait volontiers devant des rivaux étonnés. « Ce ne sont pas des opérations, » disait un jour Poncet, le maître lyonnais, « ce sont des paris. » Et Poncet ajoutait, avec son bon sourire indulgent : « Mais puisqu'il les gagne tous ! » Le secret de cette supériorité quasi thaumaturgique résidait dans une science extraordinaire de l'anatomie, jointe à une justesse de coup d'œil, et à une dextérité des doigts non moins extraordinaires. Jamais notre intimité opératoire ne m'avait révélé un Ortègue plus brillant, un prince du bistouri plus audacieux et plus heureux qu'auprès de ces premiers blessés et de ceux qui se succédèrent très vite en trop grand nombre. Huit jours après cette arrivée des premiers, nos quarante lits étaient occupés. Plus se multipliaient ces exemplaires de lésions ressortissantes à sa technique, plus le chirurgien s'animait dans le « Patron. » La ferveur de sa jeunesse scientifique renaissait chez le condamné à mort. Moi qui savais la vérité, ce renouveau d'ardeur professionnelle, et dans cet état de cachexie débutante, ne me trompait pas. La morphine commençait son œuvre, aussi destructrice que le cancer. Cette euphorie marquait la première période d'intoxication. Le plus poignant était de constater une détente de l'anxiété chez Mme Ortègue. Elle ignorait la funeste habitude que son malheureux mari était en train de se donner. Elle le voyait se passionner, comme jadis, pour de beaux cas, les raconter, les discuter. Elle devait en conclure à une guérison possible, si cette déchéance n'était que de la neurasthénie, et cela d'autant plus que toutes les facultés d'Ortègue s'exaltaient à la fois, son altruisme, par exemple. Il avait toujours prodigué son dévouement au service des malheureux. Quand il demandait cinquante mille francs à un Moreau-Janville pour une intervention, il disait : « Que les riches paient pour les pauvres ! » Chez lui, cette phrase était strictement vraie. Ses consultations et ses opérations gratuites ne se comptaient pas.

Il était donc logique avec son caractère, quand il nous répétait durant cette fin d'août et ce début de septembre :

— « Je ne sais pas ce que je serais devenu, si je n'avais pas pu m'employer durant cette guerre. Nous ne paierons jamais assez notre dette, nous, les civils, envers les soldats. Ces gens meurent pour nous, voilà ce qu'il ne faut pas cesser de nous redire, pour toi, Catherine, pour vous, Marsal, pour moi, Ortègue. Hier, cet homme, à qui j'ai retiré cette balle derrière l'oreille, et qui vivra, me remerciait en pleurant. — Mais le merci, mon garçon, c'est moi qui te le dois, lui ai-je répondu. Je n'ai pas ajouté qu'il avait eu de la chance d'être envoyé ici. C'est effrayant, les bêtises que je lis dans les journaux médicaux sur la chirurgie nerveuse. Après la guerre, vous verrez, Marsal, quel livre nous écrirons! »

Il était de bonne foi, — après son propre diagnostic! Quel mystère que ces illusions auxquelles notre esprit n'adhère pas réellement, et, pendant une minute, nous parlons comme si nous y croyions! D'ailleurs, ces affirmations, si étranges dans la bouche d'un savant de cette discipline, et d'un malade de ce dépérissement, n'étaient sans doute qu'un nouvel effet du morphinisme. Quinze jours ne s'étaient pas passés, et à la période heureuse succédait déjà la période de dégradation. Soit qu'Ortègue augmentât la dose, soit que l'intoxication de la maladie commençât de se joindre à celle de la drogue, j'observai avec épouvante les soudains indices d'un changement pénible dans sa personnalité morale. Lui, que j'avais toujours connu si sévère pour les moindres altérations de la vérité, je le surprenais à mentir, et d'un mensonge évidemment pathologique. Il disait par exemple qu'il s'était promené au jardin, quand il était resté dans son bureau, et *vice versa*. Il prétendait avoir lu un journal qu'il n'avait pas lu. A cette insignifiante mythomanie s'ajoutaient déjà de véritables paralysies de la volonté, stigmates plus inquiétans de la morphine. Il lui arrivait maintenant, le matin, de passer la blouse, le tablier, et puis de rester étendu sur son canapé en me disant :

— « Marsal, faites la visite. Vous me rendrez compte... »

Et il ne s'excusait même pas sur sa fatigue! Sans cesse, lui, si actif les dix ou douze premiers jours, il prononçait, devant des cas qui nécessitaient une intervention rapide, le dilatoire : « Nous opérerons demain » du chirurgien paresseux. Je n'étais

pas seul à constater ces symptômes de décadence. Après la courte période de soulagement que j'ai notée, Mme Ortègue avait de nouveau dans les yeux son anxiété d'auparavant, accrue d'un étonnement. Elle ne reconnaissait plus l'homme supérieur qu'elle avait aimé en l'admirant. Et moi non plus, je ne le reconnaissais pas. Sachant la double influence qui tarissait heure par heure la source jadis inépuisable de sa généreuse énergie, j'appréhendais quelque catastrophe, sans trop deviner la forme inattendue qu'elle allait prendre, et l'incident d'un ordre tout professionnel qui devait marquer comme le second acte de cette tragédie.

XII

Cet incident eut lieu exactement le lundi 28 septembre. J'ai une raison pour me rappeler la date. La veille, un avion allemand avait jeté quatre bombes sur Paris et frappé une petite fille de treize ans.

— « Comme le hasard est stupide tout de même! » me dit Ortègue, ce lundi matin, en me montrant dans un journal la nouvelle de cet attentat. « Pourquoi n'étais-je pas avenue du Trocadéro, à la place de cette enfant? »

— « Et Dufour, » répondis-je, « qui l'opérerait? »

Ce Dufour était un capitaine d'artillerie que l'on nous avait amené, la semaine précédente, terriblement blessé d'une balle dans la région de la moelle épinière. Il ne pouvait plus marcher. Après un minutieux examen, Ortègue avait conclu à une paralysie par compression, et qui guérirait, la balle extraite.

— « Vous avez raison, Marsal. Qui l'opérerait? » répéta-t-il. « Non. Je n'ai pas oublié ce malheureux, ni que nous avons fixé ce matin pour essayer de le sauver. Le plus tôt sera le mieux. Nous avons trop tardé. Maintenant, avec son escarre, c'est peut-être une question d'heures. Voulez-vous donner l'ordre qu'on le transporte dans la salle? » Et quand je revins : « Voilà trois jours que je ne prends plus de morphine à cause de lui. Je souffre de nouveau, ah! cruellement! Mais il y a pire que cette souffrance. Il y a le trouble, là; » il montrait sa tête : « cette pensée qui va vous fuir, cette épaisseur entre l'action et vous, cette immobilisation intérieure... J'ai eu peur, quand j'ai vu en face la nécessité de cette opération sur Dufour,

de n'être plus moi-même, et dans un cas pareil ne pas agir, pour un Ortègue, c'est déserter... Alors, je me suis donné ma parole de ne plus me piquer, et j'ai cessé net. Je ne suis pas l'homme des demi-mesures, vous savez... Je me suis rendu compte qu'en diminuant la dose, je n'arriverais pas... Seulement, j'ai les symptomes classiques de l'abstinence subite, de l'insomnie, des fourmillemens, du froid, une hyperesthésie extraordinaire. Mais tout, tout plutôt que ce poids accablant, cette chape de plomb sur la volonté... Marsal, je veux que Dufour marche, et il marchera... Venez, il doit être préparé... »

Quelques minutes après, nous entrions dans la salle d'opération, lui, bien nerveux, bien tendu; moi, bien anxieux que l'audacieuse tentative à laquelle il allait se livrer sur l'héroïque et infortuné Dufour fût achevée et qu'elle réussît. Je constatai avec inquiétude que l'excitation grandissait chez Ortègue, à mesure que l'instant d'agir approchait. Jadis, c'était le contraire. Rien que de passer le tablier et les gants de caoutchouc le calmait. Ce matin-là, il avait parlé, parlé, le long des couloirs, avec une volubilité si morbide ! Je me rappelle distinctement deux de ses propos, l'un qu'il me tint presque sur le seuil de la salle, en me montrant dans le jardin la silhouette de l'aumônier qui descendait le perron :

— « L'abbé Courmont vient de distribuer sa morphine, peut-être à notre pauvre Dufour. Elle est encore plus abrutissante que l'autre. »

Le second propos eut pour théâtre la salle elle-même et pour auditoire le groupe des infirmiers et des infirmières, entourant le blessé, que l'on finissait d'endormir sur la table :

— « Vous allez assister à un miracle, » leur dit Ortègue, « mais un vrai, un miracle scientifique. Ce paralysé marchera. Je lui ouvrirai le canal vertébral, et j'aurai la balle. Ah ! c'est une magnifique opération. Vous en avez une chance, jeunes gens. Vous aurez assisté en deux mois à trois laminectomies. Demandez à Marsal. Il n'en a pas vu davantage dans tout son internat. »

L'espèce d'allégresse joyeuse avec laquelle il annonçait une des plus sanglantes opérations qui soient justifiait l'injurieuse épigramme de l'humoriste qui prétendait que nous nous faisons chirurgiens pour satisfaire impunément des instincts de bourreau. Que cette allégresse de mauvais goût lui ressemblait

peu et peu la soudaine fixité avec laquelle il me regardait enduire d'iode le dos du blessé qui reposait couché sur le ventre! J'observai aussi que ses doigts, d'ordinaire si fermes, tremblaient un peu, tandis qu'armé d'un compas à trois branches et guidé par une plaque radiographique sur laquelle s'entrevoyait la balle, il marquait trois points de repère dans cette peau maintenant toute jaune, — mais pas plus que son masque à lui. Ces préparatifs terminés, il commença de procéder à la dénudation des vertèbres par une profonde incision rectiligne, poussée jusqu'aux os. Était-ce ma propre nervosité? Il me sembla que son coup de bistouri n'avait plus sa décision habituelle. Je n'eus pas le loisir de réfléchir sur cet indice. Cette dénudation s'accompagnait, comme toujours, d'un écoulement sanguin considérable qui risquait d'obscurcir le champ opératoire. J'avais saisi les deux écarteurs destinés à maintenir les lèvres de la plaie. J'en utilisais un et je tendais l'autre à Ortègue. Je le vis, avec stupeur, ne pas prendre garde à mon geste. Il continuait à travailler dans ce flot de sang, mais d'une main hésitante, incertaine. Tout à coup, il lâche le manche du bistouri. Je le vois qui défaille, les yeux égarés, les traits décomposés. A peine eûmes-nous le temps de le recevoir sur un tabouret où il s'affaissa en balbutiant, d'une voix rauque :

— « Je n'y vois pas!... Je ne peux pas!... »

Et, dans cet effrayant *collapsus*, l'honneur professionnel survivant seul aux facultés momentanément obscurcies, il eut encore la force de me repousser et de me dire, en me montrant la table où gisait le patient ensanglanté :

— « Lui, Marsal! Occupez-vous de lui. Retirez la balle... »

XIII

Mon devoir ne faisait pas doute : l'opéré d'abord. Tandis que deux infirmiers emmenaient le chirurgien vaincu, en le soutenant, j'essayais, moi, d'arrêter l'hémorragie. Mais ensuite? Devais-je refermer la plaie, alors que j'avais dans l'oreille la phrase redoutable : « C'est peut-être une question d'heures? » Allais-je continuer l'opération, dans l'inconnu, en m'en rapportant exclusivement au diagnostic indiqué par Ortègue? Je me rangeai à ce second parti, comme suggestionné par ce génie dont je venais pourtant de constater l'éclipse. Je cédais surtout

au besoin de lui procurer le seul soulagement qu'il pût recevoir, dans la détresse où sa défaillance le plongerait. Sa première parole, quand nous nous reverrions, serait pour me demander : « Et Dufour? » Quel réconfort si je pouvais lui répondre : « J'ai la balle. C'était bien une simple compression de la moelle. Il est sauvé! » A travers le tumulte de ces pensées j'ordonnai à l'anesthésieur, qui s'était levé lui aussi, de remettre le masque sur la bouche du blessé dont le gémissement annonçait le prochain réveil, et, achevant d'appliquer les écarteurs, je repris l'exploration dans un domaine où une erreur de quelques millimètres risque d'être fatale. Je ne me rappelle pas avoir, durant toute ma vie médicale, exécuté un travail qui m'ait paru plus long. Aucun non plus ne m'a fait éprouver davantage, à travers le pénible détail de ces brisemens et de ces ouvertures d'os, cette sensation, dont a si bien parlé un de nos maîtres, Jean-Louis Faure, dans la belle page de son essai sur *l'Ame du Chirurgien*. Il y montre l'opérateur sentant passer en lui un frisson qui l'exalte, qui l'élève, qui donne à son être une puissance nouvelle. Tout en cheminant de fibre en fibre, à travers cette chair saignante et vivante, j'admirais une fois de plus la sûreté des inductions d'Ortègue, et son coup d'œil divinatoire. Le projectile était exactement où il avait dit. Je le tenais. Je le retirais. La compression sur la moelle allait disparaître, et, avec elle, la paralysie. Le miracle aurait lieu. Le blessé serait sauvé. Entre parenthèses, il était si bien sauvé qu'il a quitté l'hôpital pour prendre un congé de convalescence, l'autre semaine, sans avoir jamais soupçonné à travers quelles péripéties s'est accomplie l'œuvre de sa délivrance. Jean-Louis Faure a dit cela aussi de l'anesthésié, qu'il est le seul indifférent au spectacle qui se joue autour de la table opératoire. Jamais cette phrase ne m'a paru plus vraie qu'à l'occasion de cet épisode à l'heureuse issue duquel je n'osais pas croire, tandis que les aides emportaient cet homme toujours endormi, mais rendu à la vie.

A peine pris-je le temps de laver le sang qui couvrait mes mains et mon visage. Le tablier encore souillé, je me précipitai dans la direction du cabinet d'Ortègue, serrant entre mes doigts comme un trésor le projectile que je voulais lui tendre, avant même de lui parler :

— « Le Professeur est revenu à lui, » me dit une infirmière que je rencontrai. « On lui a fait, sur sa demande, une piqûre de morphine. Il a voulu que nous le laissions seul. Il repose sur son divan. Mme Ortègue le veille. »

— « Il est retombé, » pensai-je. « C'était fatal. Et c'est mieux. Cette défaillance, au milieu de l'opération, avec ce trouble de la vue et ce dérobement des jambes, c'est la suppression brusque de la morphine qui l'a causée. Une syncope mortelle aurait pu se produire. Il faut que je me rende compte de son état... Mais s'il dort ?... Je vais toujours aller dans la pièce qui précède son cabinet. S'il dort, je me retirerai. Sinon, d'apprendre que l'opération a réussi sera le meilleur des médicamens... »

J'ouvris donc la porte de cette première pièce aussi doucement qu'il me fut possible, et en marchant sur la pointe des pieds. Je n'eus pas plutôt franchi le seuil que des éclats de voix m'arrivèrent de ce cabinet dont elle faisait l'antichambre. J'allai pour frapper à la deuxième porte et avertir de ma présence. Une phrase, entendue distinctement, m'arrêta net, tant elle me saisit, et voici le terrible dialogue que j'écoutai, immobile, frappé d'une véritable sidération. Ortègue, dans cette extrémité de détresse, n'avait plus eu la force de taire son secret. Il venait de dire à sa femme le nom de sa maladie, et le reste. Et elle s'écriait :

— « Mais si tu meurs, je ne te survivrai pas. Il ne faut pas que tu meures !... »

— « Ma pauvre enfant, » répondait Ortègue, « tu me survivras, et c'est juste. Tu n'as pas trente ans. Tu as le droit de vivre... »

— « Pas sans toi. »

— « Ne me parle pas ainsi. Ne me tente pas !... Ne me tente pas ! » répéta-t-il. Je devinai au bruit d'une chaise remuée qu'il marchait maintenant dans la chambre. « Oui. Je l'ai eue, l'affreuse idée de t'entraîner avec moi dans ce noir, dans ce froid, dans ce vide. Depuis que je me sais condamné, ce n'est pas une fois, c'est vingt, que je me suis levé la nuit, pour t'écouter dormir. J'entendais ton souffle calme, frais, régulier. J'allumais une bougie, que je cachais avec ma main, pour ne pas t'éveiller. Je te voyais si belle, si jeune ! Ah ! ce mot de jeunesse, quel mot ! Je te voyais dans un an, dans deux

ans, dans dix, dans quinze, toujours si belle, et moi si loin!... Je me disais : Je ne serai plus qu'un fantôme. Elle m'oubliera. »

— « Jamais, » gémit-elle, sauvagement.

— « Si, » répliqua-t-il, non moins sauvagement... « On oublie tout... Et alors, c'était le désespoir, la jalousie, la fureur. Et je pensais : Si je la tuais là, pendant qu'elle dort, sans qu'elle le sente?... Je n'ai que le choix entre les moyens. Il y a tant de poisons qui foudroient. J'en ai là. Et puis, je me faisais horreur. Je me mettais à genoux devant ton lit, et je te demandais pardon. Tu ne soupçonnes pas combien je t'aime. Ce n'est pas la mort qui me fait peur, vois-tu. La mort, ça n'a de mystère que pour ceux qui ne savent pas, qui n'ont pas vu. Moi, je sais bien que c'est le grand sommeil. Seulement, Catherine, y entrer en te quittant! Te laisser à d'autres!... Mais pourquoi te dire toute cette honte, cette lâcheté?... Je te fais horreur... »

— « C'est toi, qui ne soupçonnes pas combien je t'aime, » répondit-elle.

— « Mais non, » dit-il « tu ne peux plus m'aimer. On n'aime pas le cadavre que je suis devenu. Quand je me regarde dans la glace, et que je vois ce masque sinistre, ces joues décharnées, ce teint verdâtre, je vois bien qu'on ne peut plus m'aimer. On ne peut plus. C'est fini... Jusqu'à ce matin, j'avais le droit de penser: Intelligente comme elle est, fille du savant qu'était son père, elle peut encore trouver en moi où se complaire, mon talent, ma science; en me voyant travailler dans cet hôpital, y être admiré, elle peut être fière de moi, fière de porter mon nom... Cette idée me soutenait, m'exaltait. A cause d'elle, je m'étais surpassé ici, pendant ces dernières semaines. Laisse-moi me rendre ce témoignage comme je le rendrais à un mort. Cela aussi est fini, fini!... Après ma défaillance de ce matin, je sens que je n'oserai plus toucher à un instrument. J'aurais trop peur d'être un assassin... J'en suis un peut-être, si Marsal n'a pas réussi... Alors toi, la Science, mon art, tout est parti, tout... C'est une chose horrible, vois-tu, quand tout ce que l'on a aimé s'en va, s'écoule, se perd, et de le voir, de le sentir, de s'en aller avec, et dans quelle mort!... »

— « Mais je ne m'en vais pas, Michel, » de quel accent elle jeta ce cri!... « Moi, tu me gardes. Moi, tu ne m'as pas perdue. Je t'aime, entends-tu, je t'aime. »

— « Ne prononce pas ces mots, » de quel accent aussi pro-

testait Ortègue!... « Ils me font trop mal... Mais puisque ce n'est pas possible!... Tu ne m'aimes pas. Tu me plains. Et c'est vrai que je suis bien à plaindre... »

— « Je t'aime, » supplia-t-elle. « J'ai mis toute ma vie sur toi. Je t'aime... Je ne sais pas si c'est impossible, si c'est insensé. Je sais que cela est. Je t'aime avec la même tendresse passionnée que le jour où tu m'as demandé d'être ta femme et où je t'ai dit oui. C'est ce jour-là que je t'ai donné toute mon âme. Tu l'as, ne sens-tu pas que tu l'as? Je ne t'en ai jamais rien repris, rien. Mais dis-moi que tu comprends que je t'aime, que tu le sens. Dis-le-moi... »

— « Je ne peux pas le sentir, » fit-il. « Ça n'est possible... »

— « Parce que tu souffres, parce que tu es malheureux?... Mais tu n'as donc pas compris pourquoi je t'ai aimé, pourquoi j'ai mis toute ma vie sur toi, je te le répète? Oui, toute. Car je n'admets pas qu'on aime deux fois, ni qu'on cesse d'aimer. Je n'admets pas surtout que l'on refasse son existence. C'est ce que je n'ai jamais pardonné à ma mère. Tu étais plus âgé que moi. J'ai toujours su que tu vieillirais avant moi, et cela aussi m'a été une raison de t'aimer plus. Mon père m'avait élevée dans le culte de la Science. Il m'avait dit ce qu'il pensait de toi, ce que tu valais comme savant. C'est la poésie de ta vie qui m'attirait, de cette vie consacrée à la Science, à travers des choses si dures, ce qu'il y a de haut, de bienfaisant dans ce travail qui semble si brutal. Je me suis dit : Quand il commencera de vieillir, je l'entourerai. Je serai sa garde-malade, s'il le faut. Mon être aura eu son plein emploi. Les autres femmes rêvent d'être mères. Je l'aurais été par toi. J'en aurais été très heureuse. Je ne l'ai pas été. Je ne le regrette pas. Mais si tu ne sens pas cela, justement à l'heure où tu as le plus besoin de le sentir, qu'est-ce que tu veux que je devienne, moi aussi? Où veux-tu que je trouve de la force? Si je ne t'aide pas dans cette dernière épreuve, oui, tout est fini. Mais je te soutiendrai, je t'aiderai... » Et de nouveau, sauvagement : « Tu as pensé à me tuer? réponds. C'est bien vrai? »

— « Je te l'ai dit. »

— « Réponds encore. Tu as pensé aussi à te tuer? »

— « J'y ai pensé. »

— « Hé bien! veux-tu que nous mourions ensemble? Croiras-tu que je t'aime, alors?... »

— « Oui, » dit-il, et je frémis de constater que sa voix changeait et qu'à l'accent désespéré de tout à l'heure un ton d'extase succédait, d'exaltation, d'enivrement. « Oui, je le crois... Ah! merci! merci! C'est la première fois, depuis des semaines, que je sors de mon cauchemar, que j'ai un peu de douceur à respirer, à sentir. Oui, je sens que tu m'aimes, maintenant, et que c'est doux! Quel calme soudain en moi! Quelle détente!... Pour que tu m'aies parlé ainsi, comme tu m'aimes! »

— « Enfin! » gémit-elle. « Tu me crois!... Oui, je t'aime, passionnément, absolument. Va. Je n'aurai pas besoin d'effort pour quitter un monde où tu ne seras plus. A moi non plus la mort ne fait pas peur. Moi aussi, je sais que c'est le grand sommeil. Quand veux-tu que nous y entrions? Aujourd'hui, pour que tu n'aies plus à tant souffrir dans ta pauvre chair? Tout de suite, à cette minute où nous sommes si unis, si transparens l'un pour l'autre, si vrais, là, cœur contre cœur?... Oui, veux-tu? Je suis prête. »

— « Pas encore! » répondit-il. Ah! comme j'attendais de lui, de cet homme que j'étais habitué à tant respecter, un cri de révolte, un geste de refus, devant cette offre d'un dévouement insensé. Ce cri, il ne le poussa pas. Ce geste, je devinai qu'il ne l'esquissa pas; signe, hélas! que son âme était aussi malade que son corps. Il acceptait le monstrueux projet de ce suicide à deux, sans même le discuter, dans un délire qui prouvait qu'il avait, lui aussi, pour parler comme elle, mis toute sa vie sur cet amour, et il continuait : « Je suis trop heureux en ce moment. Je ne veux pas perdre ça. Tant que j'aurai des yeux pour te voir, des mains pour te prendre les mains, une pensée pour savoir que tu existes et que tu m'aimes, je veux vivre, ne pas perdre de toi une heure, une seconde. La morphine me sauvera de trop souffrir. J'en avais peur, parce que j'observais qu'elle m'empêchait de travailler. Elle ne m'empêchera pas de te regarder, de t'écouter respirer, de te sentir vivre. J'ai encore des semaines, des mois peut-être. Je ne veux pas les perdre. »

— « Moi non plus, » dit-elle. « Mais jure-moi une chose. Jure-le-moi sur notre amour, que ce n'est que remis, que tu ne partiras pas sans moi, que c'est un pacte passé entre nous, comme le jour où tu m'as demandée. Tu te rappelles?... Tu es médecin. Tu sauras bien les symptômes qui annonceront la fin. Ce que je veux, c'est que tu me dises quand ils seront là, et

alors, tu me diras aussi le moyen pour moi, et j'aurai du courage. Nous glisserons ensemble dans ce noir, dans ce froid, dans ce vide, comme tu disais. Vois-tu, il y aurait quelque chose de plus noir, de plus froid, de plus vide, notre maison sans toi; Michel, » insista-t-elle solennellement, « je sais que tu n'as jamais manqué à une parole donnée. J'ai ta parole, n'est-ce pas? »

— « Tu as ma parole, » répondit-il.

— « Merci, » fit-elle. Puis, changeant de ton et lui parlant comme à un malade : « Essaie de dormir un instant, mon ami. Tu en as besoin. Tu me dois de ménager notre reste, à présent. Étends-toi. Tu vas dormir. »

— « Pas avant que je ne sache l'issue de l'opération, » dit-il, avec une reprise d'angoisse dans la voix. « Je viens d'être si bouleversé! J'ai oublié ce malheureux Dufour. Pourvu que Marsal l'ait sauvé!... »

— « Je vais m'informer, » répondit-elle, « et je reviens. »

Paul Bourget.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

UN CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DES "ATROCITÉS" ALLEMANDES[1]

LE DÉPART DES BAIGNEURS RUSSES
(AOÛT 1914)

> Tout au long de leur histoire, les Allemands se sont acquis la réputation d'être plutôt trop humains. (*Gazette de Cologne*, 14 juin 1915.)

Dès le lendemain du jour où l'Allemagne nous a déclaré la guerre, des bruits inquiétans ont commencé à pénétrer chez nous sur les souffrances de toute espèce infligées à ceux de nos compatriotes russes que l'annonce de cette déclaration avait surpris en territoire allemand, et dont les uns, le plus grand nombre, se trouvaient alors en train de faire leur cure annuelle dans les diverses villes d'eaux allemandes, tandis que d'autres avaient à traverser l'Allemagne en revenant d'Autriche, de Suisse, ou de France. Puis, bientôt, ces premiers bruits se sont changés en des renseignemens beaucoup plus détaillés sur la conduite brutale, absolument inhumaine, aussi bien des populations que des autorités allemandes à l'égard de tous les Russes surpris en Allemagne, sans en excepter même les femmes et les enfans.

(1) *Nemetzkie Zvierstva (Les Atrocités allemandes)*, par A.-S. Rezanof. 1 vol. in-8°. Petrograd, librairie du *Novoïe Vrémia*, 1915. — J'ai cru pouvoir me dispenser, dans le résumé qu'on va lire, de reproduire les noms des nombreux témoins russes dont les signatures nous garantissent l'entière exactitude des faits racontés par M. Rezanof. Qu'il me suffise d'affirmer que ces noms se trouvent cités à chaque page du livre de l'écrivain russe, et qu'il n'y a pas dans ce livre un seul trait de « barbarie » allemande dont la relation ne s'accompagne d'un imposant appareil de « références » justificatives.

Il est vrai que, d'abord, l'opinion russe ne pouvait manquer de se montrer quelque peu sceptique vis-à-vis de semblables nouvelles. Elle était tentée de les attribuer, pour une part, à la généralisation de certains faits accidentels, et, pour une autre part, à des exagérations amplement justifiées, d'ailleurs, par l'inévitable désarroi nerveux de personnes qui, du fait de la déclaration de guerre, s'étaient vues exposées à une situation forcément très pénible, sans que, cependant, la responsabilité de celle-ci pût être expressément imputée aux représentans du pouvoir. Mais voici que, de jour en jour, les sujets russes qui avaient réussi à s'échapper d'Allemagne non seulement se sont accordés sans exception à confirmer tous les témoignages antérieurs sur l'attitude barbare de la population et des autorités allemandes envers des voyageurs inoffensifs et hors d'état de se défendre, mais voici qu'en outre ces nouveaux arrivans ont révélé d'autres détails, plus effroyables encore, concernant la manière dont le public, les soldats, et jusqu'aux plus hautes autorités officielles de l'empire germanique ne cessaient pas de traiter nos compatriotes!

Cela étant, le ministère des Affaires étrangères a jugé indispensable d'instituer une enquête qui lui permît de se rendre un compte bien exact de la situation. Et c'est ainsi qu'il lui a été donné d'établir avec certitude une abondante série de faits, qui contrastent aussi profondément que possible avec l'image conventionnelle d'une nation allemande digne de figurer parmi les plus cultivées des nations européennes.

Les lignes qu'on vient de lire formaient le préambule d'une longue relation, publiée, le 24 août/5 septembre dernier, dans le *Journal officiel* de Petrograd. Après quoi venait l'exposé sommaire de l' « abondante série de faits établis avec certitude » par l'enquête du ministère des Affaires étrangères. Les auteurs de la relation nous décrivaient tour à tour la « conduite de la population et des autorités allemandes » à l'égard des membres du corps diplomatique russe, des membres de la délégation russe à l'Exposition internationale de Leipzig, et de plusieurs catégories de baigneurs ou de touristes russes « surpris par la guerre en territoire allemand. » A cette émouvante série d' « atrocités » allemandes le document opposait ensuite, en quelques mots, la manière toute modérée et « humaine » dont avaient été traités, dans le même temps, les sujets allemands surpris par la guerre en territoire russe : tout au plus y avait-il eu, à Petrograd, dans la première semaine d'août, un timide essai de soulèvement populaire, aussitôt arrêté par la police. Et enfin les auteurs de la relation mettaient en relief la responsabilité, absolument incontestable, des « représentans du pouvoir allemand » à tous ses degrés dans un état de choses que ces « représentans, » — bien loin de tâcher, eux

aussi, à l'arrêter, — avaient au contraire provoqué, entretenu, et stimulé par tous les moyens.

La relation s'appuyait, comme on l'a vu, sur plusieurs centaines de témoignages dûment contrôlés et qui, provenant de sources très diverses, se trouvaient en effet concorder entre soi si parfaitement que cela seul aurait déjà suffi pour en garantir la sincérité. De ces témoignages, les uns avaient paru dans les journaux russes; d'autres, en grand nombre, encore inédits, étaient conservés dans les archives des différens ministères de Petrograd. Et c'est encore sous l'inspiration immédiate du gouvernement russe qu'un rédacteur du *Novoïé Vrémia*, M. Rezanof, a reproduit, — dans un volume déjà plusieurs fois réimprimé avec des appendices tout remplis de détails nouveaux, — les plus significatifs des témoignages ainsi recueillis, de façon à nous offrir, en quelque sorte, la justification « documentaire » de chacun des articles de la relation officielle dont je viens de parler. Impossible d'imaginer un réquisitoire plus véridique, tout ensemble, et plus décisif contre la scandaleuse « barbarie » allemande. Je ne crains pas de l'affirmer : ni l'inoubliable article de M. Pierre Nothomb sur *la Belgique martyre*, ni rien autre de ce que l'on nous a rapporté jusqu'ici touchant l'attitude des soldats allemands à l'endroit des paisibles populations civiles du « front occidental » n'a de quoi « contraster aussi fortement avec l'image conventionnelle d'une nation allemande digne de figurer parmi les plus cultivées des nations européennes. »

I

Le jour même où s'est répandue la nouvelle de la déclaration de guerre, un changement soudain et radical a eu lieu, d'un bout à l'autre de l'empire allemand, dans les sentimens et la manière d'agir des « indigènes » vis-à-vis des Russes. C'était comme si, brusquement, une poche remplie de venin, et toujours étroitement fermée jusque là, se fût ouverte au fond de toute âme allemande. Que l'on en juge, notamment, par l'aventure de deux officiers de la marine marchande russe, MM. Nossof et Andréief, qui, depuis le mois de mai 1914, avaient coutume de voyager à bord d'un bateau à vapeur allemand, l'*Oscar*, où ils surveillaient le transport d'abondans convois de céréales

mandés de Novorossysk à Hambourg ! Jamais, jusqu'aux derniers jours de juillet, l'équipage allemand de l'*Oscar* n'avait manqué à traiter les deux officiers russes avec toute la courtoisie désirable. Mais à peine, le soir du 1er août, un autre bateau allemand rencontré dans la Mer du Nord a-t-il informé cet équipage du récent décret de mobilisation, qu'aussitôt M. Nossof a vu le maître-pilote de l'*Oscar* s'élancer furieusement sur M. Andreief, l'assaillir par derrière, et le rouer de coups. Et comme l'ingénieur russe s'empressait d'accourir à l'aide de son camarade, d'autres membres de l'équipage allemand l'ont attaqué à son tour, avec une violence telle que le malheureux a presque aussitôt perdu connaissance. Lorsqu'il s'est réveillé de son évanouissement, il a constaté qu'on l'avait enfermé dans les *water-closets*, où l'on avait ignoblement souillé son visage et ses mains. Puis les hôtes de l'*Oscar* ont été lancés par-dessus bord, « leur qualité de Russes les exposant à avoir grand besoin d'un sérieux nettoyage. » Et leur martyre s'est poursuivi même après leur arrivée à Hambourg, avec des détails d'une cruauté trop répugnante pour que je puisse songer à les reproduire. Enfin M. Nossof est parvenu à s'évader et à regagner la Russie, grâce à sa connaissance familière de la langue allemande ; on ignore ce qu'est devenu M. Andreief, à demi assommé dès le premier soir par ses collègues de l'*Oscar*, et mis par eux tout à fait hors d'état de bouger.

Dans toutes les villes d'eaux, dans les nombreux *sanatoria* peuplés de malades russes, le même changement s'est fait sentir avec la même soudaineté presque inexplicable. Ou plutôt, cette soudaineté s'explique, au moins en partie, s'il est vrai que, pendant toute la semaine qui a précédé le 1er août, directeurs d'hôtels, d'établissemens balnéaires, et de *sanàtoria*, médecins, autorités locales, ont expressément reçu consigne de rassurer les baigneurs russes, désireux de rentrer au plus vite chez soi, et les ont retenus quasiment de force en leur garantissant l'entière inanité de leurs craintes de guerre. Après quoi se sont produites, un peu partout, des scènes pareilles à celle que nous raconte un groupe de Russes qui se trouvaient alors pensionnaires du *sanatorium* dirigé par le docteur Lippelt, à Friedrichsrod, en Thuringe :

Le jour de la déclaration de guerre, tous les malades russes ont été effrontément dépouillés par le directeur du *sanatorium*. Profitant du

moment où ses pensionnaires étaient allés prendre leur bain de vapeur, le Dr Lippelt a fait fouiller leurs vêtemens et s'est approprié tout ce qu'ils avaient d'un peu précieux, montres, bagues, etc., sous prétexte de se payer ainsi de ses soins, l'argent russe ayant cessé d'avoir cours. Puis il a renvoyé tous ces malades, dont plusieurs, incapables de marcher, auraient risqué de mourir sur le pavé si d'autres baigneurs russes, logés en ville, ne les avaient point recueillis.

A Kissingen, à Nauheim, à Wiesbaden, des médecins, dont on nous cite pareillement les noms, se sont fait donner par leurs cliens russes, — toujours sous ce même prétexte de la déchéance du rouble, — des objets d'un prix bien supérieur au montant normal de leurs honoraires. Des bourgeois notables de ces villes d'eaux, chez qui de riches baigneurs russes demeuraient, chaque été, depuis des années, et qui toujours jusque là leur avaient prodigué des marques de respectueuse sympathie en échange de leur traditionnelle libéralité « nationale, » se sont mis tout d'un coup à les traiter comme des malfaiteurs, les contraignant à quitter aussitôt leurs maisons, et mêlant leurs outrages à ceux d'une foule de badauds qui, dans les rues et sur le quai des gares, ne cessaient point de leur jeter des ordures ou des pierres, parmi des cris incessans de : « Mort aux espions russes ! »

II

« Mort aux espions russes ! » ou bien encore : « Mort à ces barbares russes qui nous ont contraints à la guerre ! » Car tels étaient les deux cris qui, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, surgissaient de toutes parts au passage des voyageurs russes ; et le plus curieux était que ces deux cris, « soufflés » simultanément à la nation allemande tout entière par un même « chef de claque » invisible, se trouvaient, en outre, avoir pour elle une signification à peu près identique. Du jour au lendemain, par l'effet de l'une de ces singulières « contagions » spirituelles qui courent et se propagent en un clin d'œil à travers tout l'empire, l'Allemagne s'était pénétrée d'une double conviction qu'elle ne peut manquer de garder aujourd'hui encore, — puisque l'on sait qu'il en est de ces convictions habilement « suggérées » à l'opinion nationale allemande tout à fait comme des véritables « suggestions » hypnotiques, contre lesquelles on

tenterait en vain d'opposer les ressources les plus solides du raisonnement ou de l'expérience. Du jour au lendemain, l'opinion allemande s'est mise à croire d'abord unanimement, sans l'ombre d'un doute, que c'était la Russie qui avait voulu, prémédité, et déclaré la guerre : sauf pour elle à devoir admettre avec une certitude égale, quelques jours plus tard, que la Russie elle-même n'avait été, au fond, qu'un instrument inconscient et docile entre les mains diaboliques de la « perfide Albion. » Et pareillement aussi, dès le premier instant, à cette image d'une Russie déchaînant sur l'innocente et pacifique Allemagne les horreurs de la guerre s'est venue joindre, dans toute cervelle allemande, une autre image qui représentait tout Russe comme étant un « espion. » Quelques heures avaient suffi pour rendre dorénavant synonymes, aux yeux de l'Allemagne, les mots de « baigneur russe » et le mot d' « espion. » Ayant lu dans les journaux que la Russie avait eu, de tout temps, l'habitude d'employer à son service une foule d'agens secrets exceptionnellement pervers et redoutables, les Allemands s'étaient hâtés d'en conclure que ces mystérieux « agens » devaient être les baigneurs (et baigneuses) qu'ils voyaient dépenser si follement leurs roubles dans les boutiques et les restaurans de leurs villes d'eaux. Tous les témoignages cités par M. Rezanof concordent sur ce point ; et nous y découvrons même que souvent, pour le bourgeois allemand le plus « positif, » l' « espion » imaginaire se double encore de l'un de ces fantastiques conspirateurs « nihilistes » dont la figure a occupé infatigablement, depuis un demi-siècle, l'invention des auteurs de romans-feuilletons. Non seulement les femmes des voyageurs russes, les jeunes filles, les enfans sont soumis, plusieurs fois par jour, à des fouilles d'une indiscrétion et d'une grossièreté monstrueuses ; mais c'est assez, par exemple, qu'un vieillard épuisé jette à terre sa valise, pendant une de ces marches de quinze ou vingt kilomètres que l'on inflige inutilement à des centaines d'infortunés baigneurs, entre deux prisons, pour qu'aussitôt le soupçon d'un « attentat » vaille à cet « espion »-là d'être fusillé.

Les deux convictions que j'ai dites nous expliquent, au moins en partie, l'attitude du public et des autorités d'outre-Rhin envers les nombreux milliers de Russes surpris par la déclaration de guerre en territoire allemand. A côté des « agens provocateurs » et des « pêcheurs en eau trouble » profession-

nels que l'on nous fait voir s'acharnant contre ces Russes dans chacune des villes où les promène le caprice malveillant de leurs geôliers, un nombre infiniment plus grand de « persécuteurs » agissent sans aucune idée d'intérêt égoïste : simplement, ils ne peuvent s'empêcher de considérer les étrangers qui leur sont « tombés sous la main » comme autant d' « espions » ou de « lanceurs de bombes » acharnés à leur perte ; et pas un moment, non plus, ils ne peuvent oublier que ces étrangers appartiennent à la race détestable qui, malgré tous les pathétiques efforts de l'empereur Guillaume en faveur du maintien de la paix, vient d'obliger méchamment l'Allemagne à tirer son épée. De telle sorte qu'ils haïraient les Russes et tâcheraient en toute manière à les « châtier, » si même ils les tenaient pour des êtres doués de « culture, » pour des échantillons de l' « humanité » authentique à laquelle appartiennent incontestablement suivant eux, en dehors de leur propre race, des ennemis tels que les Français, les Anglais, ou les Belges. Mais qui donc parmi eux, quel Allemand digne de ce nom manquerait à partager le mépris séculaire de toute âme germanique vis-à-vis du « Slave? » Est-ce que déjà leurs pères ne les ont pas instruits à confondre les deux notions de « Slave » et de « barbare ? » Ou plutôt, est-ce que tout Allemand n'a point coutume d'exclure absolument ces « barbares slaves » de sa conception de l' « humanité ? » Jamais un Polonais ou un Russe n'a été, pour les Allemands, autre chose qu'une « bête » plus ou moins déguisée sous des apparences humaines. Si bien que maintenant, lorsque l'on a persuadé aux Allemands que la patrie de ces créatures inférieures s'est rendue coupable d'une lâche agression à leur endroit, et qu'en outre ils ont cru reconnaître, dans chacune de ses créatures, une source possible de dangers pour leur sécurité nationale, nous comprenons sans peine qu'ils ne se soient pas embarrassés de scrupules pour procéder de leur mieux à l' « extermination » de leurs hôtes russes, exactement comme s'il s'était agi pour eux d'exterminer une troupe malfaisante de rats, de vipères, ou de chiens enragés.

Mais encore sied-il d'ajouter qu'excitations et encouragemens leur sont venus en foule dès le premier jour, descendant sur eux des sources les plus hautes, à commencer par un certain balcon du vieux Palais Royal de Berlin.

Le discours prononcé par l'empereur Guillaume, du haut d'un balcon

de son palais, à propos de la déclaration de guerre, contenait des passages d'une incorrection si manifeste que l'on n'a pas jugé possible d'en divulguer le texte authentique et complet. Ce texte, au dire du député russe Maklakof, qui s'était trouvé à même de l'entendre, « a été étrangement abrégé et modifié dans la rédaction officielle, » telle que l'ont imprimée les journaux du lendemain; et pareillement M. Maklakof s'accorde avec tous nos autres compatriotes qui ont eu comme lui l'occasion d'entendre la fiévreuse improvisation du Kaiser, pour déclarer que, aussi bien par la signification générale de celle-ci que par un bon nombre de ses phrases en particulier, le souverain exaspéré provoquait ses sujets à l'extermination de tous les Russes, toujours et partout. Sans aucun doute possible, l'empereur d'Allemagne a chargé sa conscience non seulement du mensonge public consistant à rejeter sur la Russie la responsabilité de la guerre, mais aussi de toutes les « atrocités » commises par ses sujets : car c'est bien lui qui s'est montré le premier instigateur des violences exercées depuis ce jour à l'encontre des Russes en territoire allemand et, plus tard, en Pologne.

III

Après ces explications préliminaires, qui m'ont semblé utiles pour l'intelligence des causes, du caractère, et de la portée véritables des faits brièvement dénoncés dans la susdite relation officielle du ministère des Affaires étrangères de Petrograd, il est temps que j'arrive à ces faits eux-mêmes. Et, d'abord, voici de quelle façon les auteurs de la relation nous exposent la conduite de « la population et des autorités allemandes » à l'égard des représentans attitrés du gouvernement russe auprès des différentes cours d'Allemagne :

A Berlin et dans chacune des capitales allemandes, le départ des membres du corps diplomatique russe, — départ dont l'heure et le lieu avaient été scandaleusement divulgués par la police locale, — a fait naître non seulement de bruyantes démonstrations d'hostilité de la part du public, mais aussi des attentats d'une violence extrême contre les voitures contenant le personnel de nos légations. Il n'y a presque pas une seule de ces voitures dont tous les occupans n'aient eu à recevoir des contusions plus ou moins graves sur la tête, le dos, ou les épaules. Qu'il nous suffise de citer, parmi les personnes les plus éprouvées : le ministre russe à Carlsruhe, comte Brevern de la Gardie, et sa femme; la femme du ministre russe à Stuttgart, Mme Lermontof, sur le dos de laquelle un vieux monsieur à la barbe grise à cassé son parasol; les deux sœurs de la femme du ministre résident à Darmstadt; les secrétaires de légation Dmitrof et Koutepof, etc. D'autres, comme par exemple la femme de notre attaché naval à Berlin, Mme Behrens, et le secrétaire d'ambassade Jonof, ont été blessés au visage par des cailloux que leur lançait la foule. Le diacre de l'église de l'ambas-

sade de Berlin, M. Lopatka, a été frappé sur la tête d'un coup de gourdin qui aurait pu avoir les suites les plus funestes sans l'opportune résistance d'une casquette très dure, entièrement écrasée. Moins heureux, le secrétaire d'ambassade Chrapovitzky a emporté de Berlin une plaie profonde dans la région frontale, suivie d'une abondante effusion de sang, et qui lui a imposé l'obligation de s'arrêter à Copenhague, pour se confier aux soins d'un médecin.

Quant aux consuls russes dans les grandes cités d'Allemagne, ceux-là, presque partout, ont été simplement traités comme autant d'« espions » quasi « professionnels. » Une demi-douzaine au moins d'entre eux, dont la relation officielle nous fait connaître les noms, doivent probablement avoir été fusillés, car aucune trace de leur existence n'est parvenue aux autorités russes, depuis le jour de la déclaration de la guerre. Pour d'autres, on a su récemment, par l'entremise de diplomates américains, qu'ils étaient vivans et seraient retenus en prison jusqu'à la conclusion de la paix.

Vient ensuite, dans la relation officielle, un récit abrégé des mésaventures du sénateur et chambellan russe M. de Bellegarde, qui avait été délégué par son gouvernement à Leipzig, en qualité de commissaire de la section russe d'une Exposition Internationale. Chaque détail du passage consacré à ces mésaventures nous est, en outre, expressément confirmé par un long et émouvant témoignage de M. de Bellegarde lui-même, au cours d'un entretien de celui-ci avec M. Rezanof. Nous y lisons, notamment, de quelle façon le commissaire russe, qui toujours jusque là n'avait eu qu'à se louer de l'attitude parfaitement courtoise et déférente des autorités de Leipzig, a été brutalement arrêté, le jour même de la déclaration de guerre, en compagnie de ses collaborateurs. Relâché le lendemain avec des excuses, M. de Bellegarde a été bientôt emprisonné de nouveau. « Cette fois, l'administration l'a traité comme un criminel de droit commun. Après lui avoir enlevé son argent et tout le contenu de ses poches, on l'a enfermé dans une cellule de sept pas de long sur quatre pas de large ; et à peine M. de Bellegarde y était-il entré qu'on lui a ordonné de se mettre à nu, et puis de marcher de long en large, les bras levés au-dessus de la tête. » La nuit suivante et toute la journée du lendemain, le commissaire officiel du gouvernement russe à l'Exposition de Leipzig a été laissé dans cette « cage, » absolument sans aucune

nourriture. Dans la soirée du lendemain, cependant, on a bien voulu le remettre en liberté, moyennant sa promesse de partir aussitôt pour Berlin. Là, pendant qu'il s'entretenait avec un employé de la légation de Saxe, le ministre de Saxe en personne s'est approché, et, du ton le plus grossier, lui a demandé ce qu'il désirait. Et comme le sénateur russe répondait qu'on lui avait promis, à Leipzig, l'appui de la légation saxonne à Berlin pour lui procurer le moyen de sortir d'Allemagne :

— Comment? — s'est écrié le diplomate allemand, — vous, notre ennemi, vous osez demander que je fasse quelque chose pour vous? Après la trahison commise par la Russie en nous déclarant la guerre, je vous trouve bien impudent d'oser venir solliciter mon appui!

Il n'a pas fallu moins qu'un miracle de bonne chance pour permettre enfin à M. de Bellegarde d'atteindre Copenhague. A la gare de Berlin par laquelle il s'en est allé, tous les wagons portaient des inscriptions telles que : « Mort au Russes! » ou bien : « Tous les Russes sont des espions! »

IV

Écoutons maintenant le récit de quelques-uns de ces baigneurs russes dont la relation officielle nous dit justement qu'il serait impossible de « faire le compte de toutes les violences et cruautés qu'ils ont eu à subir, sans distinction de rang social, ni d'âge, ni de sexe! » Par une coïncidence qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant, si l'on songe à l'énorme quantité de ces victimes russes de la barbarie allemande, il se trouve que le volume de M. Rezanof nous offre plusieurs descriptions « parallèles » des souffrances d'une seule et même « fournée » de baigneurs s'efforçant de sortir d'Allemagne. C'est ainsi que, par exemple, un professeur de la Faculté de Médecine de Petrograd, M. Souslof, et la femme d'un propriétaire campagnard, Mme Danilof, ont raconté presque simultanément les principales étapes du long chemin qu'ils ont fait ensemble, peut-être dans les mêmes wagons, — mais à leur insu et sans se connaître l'un l'autre, — entre deux frontières de l'empire allemand. Leurs deux narrations concordent de tous points, et nous sont encore confirmées par d'autres témoignages de compatriotes qui ont eu à partager avec eux telle ou telle des

diverses étapes de la même « odyssée. » Si bien qu'avant de résumer ici la narration de Mme Danilof, plus détaillée que celle du professeur Souslof et d'une couleur plus vivante, je puis garantir au lecteur français qu'il n'y a pas dans cette narration un seul trait quelque peu caractéristique dont je n'aie découvert une autre mention, plus ou moins explicite, à d'autres pages du livre de M. Rezanof.

Tout de même que le professeur Souslof, Mme Danilof séjournait en Suisse au moment de la déclaration de guerre, et a eu la malheureuse idée de se fier à des avis officiels allemands qui promettaient aux touristes russes un libre et commode passage à travers l'Allemagne. Dès le premier soir, nos deux narrateurs et une centaine d'autres compatriotes qui se rendaient avec eux de Bâle à Berlin ont été forcés de descendre de leurs wagons à la station de Ludwigshafen, et d'aller à pied jusqu'à celle de Mannheim. Le bruit avait couru que des « espions » russes se proposaient de faire sauter le pont de Mannheim : d'où ces quelques kilomètres de marche imposés aux voyageurs russes, pour les empêcher de passer sur le pont. Telle fut, du moins, l'explication brutalement grommelée à Mme Danilof par les soldats préposés à la surveillance de l'étrange cortège. « Les supplications des femmes fatiguées ou malades, demandant que l'on ralentît le pas, ne servaient de rien. Toute personne qui s'écartait un peu de l'alignement recevait aussitôt un vigoureux coup de crosse. Et sans cesse nous rencontrions des groupes enragés, qui nous couvraient d'injures et menaçaient de se jeter sur nous. »

A Berlin, la gare de Friedrichstrasse et toutes les rues voisines retentissaient des cris de : « Mort aux Russes! » Mme Danilof, — dont j'ai oublié d'ajouter qu'elle voyageait avec un petit garçon de quatre ans, — a vainement essayé d'acheter quelques provisions de route. « Nous n'avons rien ici pour les Russes! » lui répondaient, — stoïquement, — les boutiquiers berlinois. Les heures d'attente sur le quai de la gare, avant la formation du train pour Alexandrowo, sont restées dans le souvenir de tous les voyageurs comme un cauchemar à peine croyable : d'une minute à l'autre, chacun de ces milliers d'infortunés avait la perspective d'être livré en pâture à la foule immense qui se démenait et hurlait autour d'eux. Nul moyen de faire inscrire ses bagages : personne, depuis même la veille

de la déclaration de guerre, n'a pu emporter d'Allemagne autre chose que de petits colis tenus à la main. Et, avec cela, dans toutes les gares de la capitale prussienne, des affiches assurant aux Russes que, jusqu'au 4 août, pleine faculté leur serait laissée de rentrer tranquillement dans leur pays!

Enfin le train est prêt; les Russes s'y engouffrent par centaines; et les voici arrivés à la gare de Thorn, l'une des dernières avant la douane d'Alexandrowo. Là, tout le monde reçoit l'ordre de descendre : les autorités déclarent que la frontière russe est fermée, et qu'elles ne sauraient prendre sur soi le risque de laisser continuer le voyage, même à pied. Je reviendrai tout à l'heure sur ce mensonge, inventé à plaisir par les Allemands, et renouvelé par eux, durant les premiers jours de la guerre, aussi bien à Thorn que dans d'autres gares voisines de la frontière. Dans le cas particulier de Mme Danilof et du professeur Souslof, les officiers prussiens se sont en outre avisés d'un autre mode de « représailles, » à l'égard des centaines d' « espions » tombés sous leurs mains. Après une longue attente sur le quai de la gare de Thorn, les voyageurs ont été autorisés à remonter dans un train qui, leur disait-on, les conduirait à Alexandrowo « sous la protection d'un drapeau blanc. » Et puis le train s'est mis à rouler, pendant des heures, et force a bien été aux Russes de comprendre qu'on ne les menait pas à la douane voisine. « Notre état de tension nerveuse et d'angoisse devenait intolérable. On n'entendait que des pleurs, des cris affolés. » Vers minuit, le train s'est arrêté dans une grande gare : c'était Stettin, où l'on a signifié aux touristes russes qu'on avait résolu de les y garder jusqu'à la conclusion de la paix!

Le professeur Souslof et Mme Danilof s'accordent à nous décrire l'horreur tragique de la nuit passée par eux dans les corridors empestés des abattoirs de Stettin. En vain ils demandaient à leurs geôliers combien de temps ils auraient à demeurer dans ce lieu d'épouvante, en compagnie d'un troupeau de porcs qui ronflaient çà et là. « Peut-être une semaine, peut-être un mois, ou peut-être une année! leur répondait-on. N'êtes-vous pas nos prisonniers de guerre? » Mais la ville de Stettin avait besoin de ses abattoirs; et, dès le lendemain, le lamentable convoi des baigneurs russes a été envoyé dans l'île de Rugen. Le train qui devait les y conduire ne comportait qu'un petit

nombre de wagons; et, naturellement, personne ne se souciait de rester à Stettin. Dans des compartimens de six places, on entassait jusqu'à 25 voyageurs. C'est là que Mme Danilof a vu se produire la première « catastrophe » de son mémorable voyage. Dans la hâte fiévreuse du départ, une femme russe et son enfant ont été foulés aux pieds : tous deux avaient cessé de vivre, lorsqu'on a essayé de les relever.

De Rugen, après deux autres jours de détresse affamée, — car les « prisonniers » avaient à se nourrir de leurs propres moyens, et toujours encore la population allemande refusait d'échanger leurs roubles, — nos deux narrateurs et maints autres des témoins cités par M. Rezanof ont été transportés dans l'île de Sassnitz.

Pendant la marche interminable du train qui nous promenait à l'intérieur de l'île, — raconte Mme Danilof, — soudain les soldats qui nous gardaient se lèvent, nous fixent d'un regard terrible, et arment leurs fusils. Un silence funèbre se répand parmi nous; puis ce sont des cris désespérés de femmes, des pleurs bruyans d'enfans. Un homme âgé assis près de moi, un médecin russe, me dit d'une voix tremblante : « Vous savez ce qui nous attend? Fusillés..., fusillés..., fusillés! » Il répète ce mot indéfiniment, comme un insensé. Le fait est que, cette fois, nous ne doutons plus de la mort imminente. Mais voici que les soldats, avec un gros rire, abaissent leurs armes! Toute la scène n'était qu'une plaisanterie!

Il y avait cinq jours que les baigneurs russes étaient partis de Berlin, et s'accoutumaient toujours plus profondément à l'idée de mourir de privations ou de peur en territoire allemand, lorsque, tout d'un coup, un officier est entré dans leur prison de Sassnitz et leur a signifié qu'un bateau à vapeur allait être chargé de les conduire en Suède. C'était, providentiellement, la fin de leurs épreuves. Mais il était réservé à Mme Danilof d'être encore témoin de deux « catastrophes » résultant des émotions de ces cinq terribles journées que l'on venait de vivre. Sur le bateau, tout de suite au départ de Sassnitz, une jeune femme, devenue folle, s'est jetée à l'eau. Et semblablement, le même jour, dans le train qui se rendait de Malmoe à Stockholm, un jeune homme de mise élégante a manifesté des signes de folie. « Je l'ai vu depuis lors, des journées entières, errer hâtivement d'un wagon à l'autre, en quête d'une valise jaune qu'il avait perdue dans une gare allemande. »

Pendant les deux premières journées qui ont suivi la décla-

ration de guerre, d'innombrables Russes ont eu à subir une « mystification » équivalente à celle qu'ont infligée à Mme Danilof les autorités de la gare de Thorn : après les avoir conduits à quelques kilomètres de la frontière russe, l'administration allemande les a fait descendre de leurs wagons, en leur déclarant que les douaniers russes refuseraient de les laisser passer, et puis les a transportés à Stettin, à Kœnigsberg, ou bien encore les a simplement ramenés à Berlin. Or, comme je l'ai dit, la prétendue clôture de la frontière par les Russes était un mensonge, — ainsi que l'ont pu constater tous les voyageurs qui ont eu la chance de parvenir jusqu'à cette frontière. Ou plutôt, il s'en faut que tous ceux qui ont pu approcher de la frontière de leur pays aient dès lors réussi à la traverser : car souvent l'administration prussienne, afin de « corser » la mystification, annonçait à ses victimes qu'elle voulait bien leur permettre de faire à pied, sous escorte, la distance qui les séparait de telle ou telle douane; mais ensuite, lorsque déjà les malheureux se croyaient sur le point de pénétrer en Russie, l'officier commandant l'escorte leur affirmait que, décidément, le passage de la frontière leur était impossible, et leur enjoignait de s'en retourner à la gare d'où ils venaient. Fort peu nombreux étaient les privilégiés qui, — comme le substitut du procureur impérial de Moscou, M. Volynski, — finissaient par arracher à la pitié de Allemands la permission de franchir cette dernière centaine de pas derrière laquelle s'ouvrait à eux le sol de la patrie. Ou bien encore, c'était un hasard inespéré qui triomphait, au dernier moment, de la mauvaise foi des autorités allemandes. Le journal *Rietch* nous offre, par exemple, le témoignage émouvant d'un voyageur que l'on avait ainsi amené, avec un groupe de ses compatriotes, en vue de la douane d'Alexandrowo. L'officier prussien avait fait demander aux douaniers russes s'ils pourraient laisser entrer le groupe qu'il conduisait : mais sans doute il avait compté sur un refus, car lorsque son messager était revenu avec une réponse affirmative, ce type parfait de la loyauté germanique avait déclaré que lui-même, de son côté, ne se croyait pas en droit de prendre sur soi la responsabilité d'une résolution aussi importante. En conséquence de quoi il devait, avant tout, solliciter l'avis de ses chefs.

Je ne sais pas ce que nous serions devenus, si une circonstance toute

fortuite ne nous avait sauvés. Pendant que nous nous épuisions en de vaines supplications, voici que, de l'autre côté de la frontière, s'est montré soudain un détachement de Cosaques! L'apparition de ces cavaliers a rempli d'un tel effroi les gardes-frontières allemands qu'aussitôt, oubliant tous leur consigne, ils se sont enfuis. Et nous, inutile de dire qu'aussitôt nous nous sommes enfuis dans le sens opposé, si bien que, dès l'instant d'après, nous avions déjà pénétré en territoire russe. Mais, hélas! nous laissions derrière nous un groupe de voyageurs qui, se trouvant plus éloignés de la frontière, n'avaient pas pu songer à nous imiter. Ceux-là ne sont pas encore rentrés en Russie, et personne ne sait ce qu'a été leur sort.

V

Encore tout ce que l'on vient de lire ne saurait-il donner qu'une bien faible idée des souffrances endurées par les « touristes » russes en territoire allemand.

Il résulte des témoignages, rigoureusement contrôlés, d'une foule de nos compatriotes revenus d'Allemagne, — nous dit à ce propos la relation officielle du ministère des Affaires étrangères, — que ces compatriotes eux-mêmes et des milliers de leurs pareils ont eu à subir les traitemens les plus monstrueux. Pendant de longues journées, ils ont été transportés d'un coin à l'autre de l'Allemagne dans des wagons destinés au transport du fumier, et dont quelques-uns n'étaient pas encore entièrement débarrassés de leur contenu ordinaire. Un convoi formé de soixante Russes, — dont vingt-cinq femmes, — a été traîné d'affilée durant soixante-dix heures dans des wagons de cette espèce : pendant leur trajet, les voyageurs n'ont obtenu qu'une seule fois de sortir pour quelques instans, et pas une seule fois ils n'ont pu obtenir la moindre nourriture, ni même la permission de boire un verre d'eau.

Dans les villes où les Russes étaient détenus, ils avaient pour logement des écuries, des étables à porcs, des abattoirs. Entourés de soldats, ces milliers de compatriotes, dont un bon nombre étaient des femmes et des enfans, et dont beaucoup aussi se trouvaient gravement malades, ont été contraints à marcher par les villes ou à travers champs d'un pas si rapide, — et parfois même avec obligation de tenir les bras levés, comme à Kœnigsberg, — que sans cesse des femmes perdaient connaissance (notamment à Neu-Strelitz, à Stettin, à Rostock, à Breslau). A toutes les étapes (Allenstein, Rostock, etc.), lors de la mise en wagons, les soldats poussaient femmes et enfans à coups de poing ou même à coups de crosse; on séparait les divers membres d'une famille; et il y a eu des cas nombreux où des enfans ont ainsi disparu irrémédiablement. Tout cela accompagné de continuelles injures, de railleries grossières, de menaces de mort, dont l'effet ne pouvait manquer d'être désastreux sur la santé et la vie de malheureuses créatures déjà épuisées par la fatigue et les privations.

Des centaines de témoignages évoquent devant nous, en par-

ticulier, les affres du séjour de ces « malheureuses créatures » dans les wagons où l'on se plaisait à les enfermer pour les transporter d'une prison à l'autre. Que l'on imagine ces convois de malades, de femmes, d'enfans, condamnés à se tenir debout, pendant une journée entière, ou bien entassés sur les bancs de bois de wagons de quatrième classe! Défense absolue d'ouvrir les fenêtres, dans les compartimens qui en possédaient, et nul moyen de se procurer à manger ni à boire, — car partout les employés des buffets signifiaient qu'ils « n'avaient rien à l'usage des espions russes. » Une jeune mère, — dont l'histoire nous est attestée, avec maintes autres du même genre, dans un rapport signé de noms connus, — avait vu tarir son lait, à force de frayeur. « En vain elle se traînait aux pieds des soldats chargés de la surveillance de notre wagon, les conjurant de vouloir bien, du moins, faire donner à son enfant quelques gouttes d'eau. Ces brutes l'insultaient et se moquaient d'elle. » Une autre mère a pu, un instant, se croire plus de chance. Elle emmenait de Berlin son enfant malade, tandis que son mari avait été retenu comme « prisonnier de guerre. »

Pendant un long arrêt dans une certaine gare, — nous racontent des témoins oculaires de la scène, — la jeune femme aperçut, en face de son wagon, un groupe d'officiers allemands attablés sur le quai à vider de grands verres de bière. La jeune femme, s'adressant à eux, leur fit voir son enfant, qui pleurait de soif, et les supplia de vouloir bien lui donner le fond d'un de leurs verres. Et bientôt, en effet, l'un des officiers se leva, parmi les rires de ses compagnons, pénétra dans le wagon, et tendit à l'enfant un verre qu'il venait de faire remplir. L'enfant se mit à boire avec une hâte passionnée, mais, tout de suite, il cracha ce qu'il avait dans la bouche. L'officier avait jeté dans la bière une poignée de sel!

J'hésite à faire mention d'un sujet scabreux, mais qui tient une place considérable dans les témoignages des voyageurs russes. Qu'il me suffise de citer ce passage de la relation d'un médecin de Petrograd :

Impossible de rien imaginer de plus navrant que ces journées de route pendant lesquelles nous manquions tout à fait de nourriture, de boisson, de sommeil, et, en outre, de toute faculté de satisfaire nos besoins naturels. Je me souviens du supplice d'un vieillard atteint d'une maladie de la vessie. A toutes ses prières, pour obtenir la permission de sortir du wagon, soldats et employés ne répondaient que par des moqueries... Et il nous est arrivé d'avoir à voyager d'un seul trait, dans ces conditions, pendant plus de vingt-quatre heures!

De la même façon encore on entend bien que la pudeur naturelle des femmes russes n'avait guère de quoi émouvoir une population accoutumée, de tout temps, à considérer la race entière des Slaves comme une portion inférieure de l'humanité. Le martyrologe des baigneurs russes « surpris par la guerre en territoire allemand, » est tout semé d'épisodes tels que le suivant, — dont la parfaite authenticité nous est confirmée, dans le livre de M. Rezanof par une demi-douzaine de témoins dignes de foi :

Un matin, la charmante jeune fille d'un banquier de Petrograd, M. P..., qui voyageait en compagnie de son père, avait quitté momentanément celui-ci pour aller se recoiffer dans un lavabo formant une petite cabine close, à l'une des extrémités du wagon. Elle commençait à peine sa toilette, lorsque deux officiers allemands, ayant enfoncé la porte du lavabo et s'étant approchés d'elle le revolver au poing, se sont mis à lui prodiguer leurs ignobles caresses. Les cris épouvantés de la pauvre enfant ont fait accourir son père : mais en vain M. P... a imploré la pitié des agresseurs de sa fille. Et bientôt, — la porte du lavabo étant restée ouverte, — tout le wagon a su que des officiers étaient en train d'outrager une faible jeune fille sous les yeux de son père, également sans défense. Deux de nos compatriotes qui, malgré toute la rigueur des fouilles déjà subies, étaient parvenus à conserver des couteaux de poche, se sont élancés vers l'endroit d'où ils entendaient sortir des appels au secours. Mais le passage leur a été barré par des femmes russes qui, à genoux devant eux, les suppliaient de ne pas exposer le convoi tout entier à une mort trop certaine, en provoquant les officiers avec leurs couteaux : car maints exemples précédens leur avaient enseigné de quel prix les Allemands étaient résolus à leur faire payer la moindre tentative d'insubordination. Depuis ce jour, M[lle] P... est devenue folle. Son père, qui est encore dans toute la force de l'âge, a vu ses cheveux blanchir subitement, sous l'effet de cette demi-heure d'angoisse tragique.

Quelques jours après la rédaction du témoignage que je viens de citer, un médecin aliéniste racontait à l'éminent écrivain russe M. Nemirovitch-Danchenko qu'il avait reçu la visite d'un banquier dont la fille avait perdu la raison, et qui risquait bien de la perdre à son tour. « Le malheureux a eu l'atroce douleur de devoir assister à la manière dont deux officiers allemands avaient profané l'innocence de son enfant, âgée de quinze ans. » D'autre part, sept voyageurs russes, dans une « lettre ouverte » adressée à l'ambassadeur de Suède à Petrograd, affirment avoir été témoins d'une tragédie plus « atroce » encore. « Dans une station voisine de Dantzig, le 3 août, un lieutenant ivre a fait sortir du wagon une fillette

russe de quinze ou seize ans, et en a fait présent à des soldats qui se trouvaient sur le quai. En un moment, sous les yeux des témoins soussignés, l'enfant a été dépouillée de tous ses vêtemens et entraînée, absolument nue, jusqu'à un corps de garde voisin. »

A Stettin, c'est une mère qui se voit enlever sa fille : des soldats ivres l'emmènent dans leur caserne, après avoir roué de coups la pauvre mère, qui, ensuite, a dû attendre toute la nuit, jusqu'au lendemain matin, le retour de son enfant. Des voyageurs russes enfermés dans la prison publique de la ville prussienne d'Ostrow rapportent au *Matin* de Petrograd que, vers minuit, une troupe de soldats préposés à leur garde sont venus choisir parmi eux cinq jeunes femmes, au nombre desquelles se trouvait, notamment, la femme d'un médecin polonais. Cette fois, les compatriotes de ces cinq victimes, plus courageux que les compagnes de route du banquier P..., ont tâché de leur mieux à empêcher l'horrible attentat qu'ils prévoyaient : mais les soldats allemands les ont à demi assommés, avec les crosses de leurs fusils, si bien qu'ils ont dû se résigner enfin à laisser enlever les cinq jeunes femmes. « C'est seulement à l'aube, tandis que nous gisions presque sans connaissance, que la porte de notre salle s'est entr'ouverte, pour livrer passage à cinq misérables créatures irréparablement souillées... Personne de nous n'osait tourner les yeux vers le coin de la salle d'où nous entendions monter, sans arrêt, de sourds gémissemens. Le cœur nous battait dans la poitrine avec une violence précipitée... » Et quand, plus tard, le lugubre convoi de prisonniers a quitté Ostrow, la même impression douloureuse continuait d'accabler tous les cœurs, à l'exception de ceux des gardiens du convoi, qui, « instruits de ce qui venait d'avoir lieu la nuit précédente, ne se lassaient pas de dévisager cyniquement les cinq pauvres femmes, avec toute sorte de sarcasmes et de réflexions humiliantes. »

Officiers et soldats allemands avaient, d'ailleurs, inventé un moyen presque « légal » d'outrager la pudeur des jeunes femmes russes. Plusieurs fois par jour, sous prétex e de rechercher les « documens secrets » que pouvaient emporter ces dangereuses « espionnes, » ils les obligeaient à se défaire de tous leurs vêtemens. Sur ce point encore, les témoignages sont si

nombreux que M. Rezanof a dû se borner à n'en signaler qu'une faible partie. Dans la gare de Neu-Strelitz, par exemple, tous les voyageurs d'un train sont forcés de descendre, pour être conduits à pied vers une caserne de dragons, à deux kilomètres de là. On leur a déclaré qu'on allait procéder sur eux à de nouvelles fouilles. « En réalité, cependant, l'on n'a fouillé que les femmes, et surtout les plus jeunes. L'opération était exécutée par trois lieutenans, au milieu des rires bruyans de leurs collègues et d'un groupe de soldats. Les cris des victimes ont fait venir le colonel du régiment; mais ce personnage s'est abstenu de toute marque de désapprobation; et comme des murmures indignés s'élevaient de la bouche des pères ou maris des femmes ainsi traitées, le colonel leur a enjoint de se taire, en les menaçant de les fusiller. » La femme d'un magistrat raconte que, au sortir de l'une de ces explorations, sa jeune voisine de wagon ne cessait point de pleurer en répétant : « Comment oserai-je désormais affronter le regard de mon mari? »

Deux jeunes filles dont le père occupe un emploi à Ekaterinoslav, — et dont l'une était une institutrice, — ont été déshabillées par ordre des gendarmes, sous les yeux de leur mère; après quoi celle-ci, s'étant permis de protester, a dû se dévêtir elle-même. Les gendarmes prussiens ont fait emporter hors de la salle les vêtemens et le linge des trois femmes, « afin de pouvoir les examiner plus à fond. » Pendant plus d'une heure, les trois infortunées créatures ont eu à rester complètement nues dans la chambre, en notre présence; et à tout instant, par la porte ouverte, soldats et gardiens de la prison venaient s'offrir le spectacle de leur honte. En arrivant à Copenhague, Mme B..., la mère des jeunes filles, a rédigé une plainte qu'elle a déposée à l'ambassade d'Allemagne.

VI

Trop heureuse encore cette mère, dont les « protestations » lui ont valu seulement de partager la « honte » de ses filles! Dans la susdite « lettre ouverte » de sept voyageurs russes à l'ambassadeur de Suède, les signataires attestent que, « à Sassnitz, sous les yeux de la foule des prisonniers russes, deux d'entre ceux-ci ont été fusillés parce qu'ils avaient blâmé trop haut l'attitude scandaleuse des officiers allemands à l'égard de leurs femmes. » Dans la caserne de dragons de Neu-Strelitz, — où l'on avait pris l'habitude d'emmener, pour les

fouiller, tous les voyageurs que leur mauvaise chance faisait passer par là, — le père de l'une des jeunes filles que l'on « examinait, » n'ayant pu se retenir de frapper au visage l'un des lieutenans, a été fusillé devant tout le monde, par ordre du colonel.

Car il va de soi que la vie du « bétail russe » ne comptait guère plus que la pudeur des femmes, pour ces représentans d'une race et d'une « culture » infiniment supérieures. Un cri d'indignation ou de colère, un geste pouvant être interprété comme une menace, parfois même un simple haussement d'épaules : c'était assez pour mériter, au paisible baigneur de la veille, d'être passé par les armes, sous les yeux de tous ses compagnons. Mais ni le triste sort de ces auteurs de prétendus « essais d'insubordination, » ni la façon toute rapide et sommaire avec laquelle des tribunaux improvisés « expédiaient, » chaque jour, l'interrogatoire et la condamnation d'autres voyageurs soupçonnés d'espionnage, rien de tout cela ne nous touche aussi profondément que le récit des « représailles » exercées par la population et les autorités allemandes sur la personne d'une foule de malades de tout âge et de toute condition, brusquement arrachés à leur « cure » de Wiesbade ou de Kissingen pour être soumis à l'implacable régime des « prisonniers de guerre. » Voici, par exemple, un *sanatorium* de la banlieue de Francfort qui, le 1er août, signifie à tous ses pensionnaires qu'ils aient à « décamper » dans les vingt-quatre heures! Une jeune femme souffrante, et qui vient d'accoucher, arrive à Berne, le lendemain, avec un enfant mort dans ses bras. A une distance d'environ douze kilomètres de la gare de Thorn, tous les voyageurs d'un train sont jetés hors des wagons, et obligés de faire la route à pied. « On nous fait marcher d'un pas si rapide que, presque tout de suite, nous entendons s'élever des cris et des pleurs. Une femme en état de grossesse avancée implore les soldats de lui accorder du moins quelques minutes de repos, pour reprendre haleine : mais les soldats refusent brutalement; et lorsque enfin nous arrivons à la gare de Thorn, la pauvre femme tombe sur le quai, sans connaissance. » Un groupe de baigneurs russes, parmi lesquels se trouvent un bon nombre de malades, est contraint à séjourner pendant plus de vingt-quatre heures dans un petit préau de la prison d'Allenstein, en plein air, sans autre siège et sans autre

matelas que le dur pavé du préau. Il y a là une jeune femme qui vient de subir une opération : son mari demande en vain que l'on daigne l'autoriser à se coucher dans une des cellules. Lorsque le convoi se remet en marche, la jeune femme est hors d'état de l'accompagner. « J'ignore ce qu'elle est devenue, — nous dit un médecin qui faisait partie du convoi, — mais je crains bien qu'il ne lui ait pas été donné de revoir la Russie ! »

Cette faveur a été accordée, il est vrai, à une autre malade récemment opérée, Mme Tougane, femme d'un chambellan du Tsar : mais l'infortunée n'a guère eu le temps de s'en réjouir. Dans la prison de Breslau où on l'a gardée pendant trois jours, ses geôliers ont eu la cruauté, à peine croyable, de lui enlever les bandages qui recouvraient la plaie béante de l'opération. Après quoi on l'a mise dans un wagon de bestiaux qui l'a conduite jusqu'à la frontière : mais là, comme la pauvre femme s'était évanouie en chemin, on l'a simplement jetée au bas d'un talus, où des douaniers russes l'ont retrouvée, quelques heures plus tard. Mme Tougane est morte à Petrograd, dès le lendemain de son arrivée : sa plaie s'était envenimée, et avait amené une fièvre putride. Toutes les circonstances de son « martyre » ont pu être reconstituées par le gouvernement russe avec une parfaite exactitude documentaire.

Quant aux cas de folie résultant, chez d'inoffensifs touristes, d'un excès de fatigues, ou de souffrances, ou d'effroi, ceux-là sont proprement innombrables; et il n'y a guère en Russie d'asile d'aliénés un peu considérable qui, pendant les mois d'août et de septembre, n'ait eu a recueillir un ou plusieurs de ces martyrs de la « culture » allemande. Voici notamment, parmi ceux que nous présente M. Rezanof, un petit garçon de douze ans, Kurt Simon, enfermé depuis le mois d'août dans l'asile des Saints Pierre et Paul, à Petrograd. Cet enfant, dont tout le corps était déchiré, ne cesse point de crier pitoyablement : « Assez ! Ne me battez plus ! Est-ce que l'on va encore me battre ? » Et le plus curieux est que le petit Simon, fils d'un professeur de Riga, et de religion luthérienne, clame ces phrases affolées en langue allemande. Mais ni son origine, ni son âge ne l'ont empêché de servir d'objet aux « représailles » patriotiques des gendarmes prussiens de Kœnigsberg. Un ouvrier, qui s'est chargé paternel-

lement de le ramener en Russie, nous apprend de quelle façon il l'a rencontré :

On m'avait mis moi-même, avec d'autres Russes, dans la prison de Kœnigsberg; et, dès mon arrivée, les gendarmes m'ont roué de coups, avec tant d'entrain qu'ils ont fini par me crever un œil. La nuit, voilà que j'entends un horrible cri d'enfant, qui venait du corridor, tout près de la fenêtre de notre salle! Sans aucun doute, c'était encore quelqu'un que l'on battait à mort. Puis je vois quelque chose qui tombe sur nous, par la fenêtre ouverte. Je reconnais un petit garçon tout baigné de sang, et qui, au premier abord, me paraît avoir cessé de vivre. C'est seulement après plusieurs heures d'inconscience que l'enfant a commencé à murmurer quelques mots, pour demander grâce à des gendarmes qu'il croyait toujours occupés à le battre.

A Berlin, une femme qui tenait dans ses bras un enfant de dix mois a eu le malheur de heurter, au passage, un soldat prussien. Le soldat, furieux, a empoigné l'enfant et l'a jeté à terre, si violemment que, sans doute, il lui aura brisé la colonne vertébrale. Toujours est-il que l'enfant est mort, et que la mère, en arrivant à Copenhague, a dû être internée dans une maison de santé. Pareillement, à Sassnitz, une mère est devenue folle et s'est jetée à l'eau, après avoir vu mourir son enfant. L'un des principaux médecins de Petrograd, dont la « fournée » a été retenue et torturée en Allemagne, pendant onze jours, atteste que cinq jeunes femmes, — dont trois avaient été contraintes de se prêter à la passion bestiale d'officiers allemands, — ont perdu la raison au lendemain de leur délivrance. Une autre des compagnes d'épreuves de ce médecin est atteinte de troubles nerveux probablement incurables. La pauvre femme s'est trouvée séparée soudain de son mari, à Berlin, lorsque déjà elle avait pénétré dans un wagon : le train est parti avant qu'elle pût descendre, et jamais depuis lors elle n'a su ce qu'était devenu son mari.

Dans un autre convoi, dont faisait partie un professeur d'université, il y eu jusqu'à six femmes atteintes de folie. L'une d'elles ne cessait pas de vouloir se tuer, de telle sorte qu'un collègue du témoin a dû, pendant une journée entière, aider celui-ci à la tenir par les mains. Enfin, — pour me borner à ces quelques exemples, — le peintre Grégoire Gay nous raconte que, pendant qu'il était emprisonné à Breslau, il a vu un vieux couple russe saisi subitement d'aliénation mentale; et un professeur de langue allemande au gymnase de Wilna,

M. Volkmann, nous décrit de quelle manière, à Kœnigsberg, une amie de sa femme, âgée de cinquante ans, s'est pendue sous leurs yeux dans la prison où on les avait enfermés.

La plupart des « atrocités » que j'ai mentionnées d'après le livre de M. Rezanof ont eu pour auteurs des officiers, des gendarmes, en un mot des représentans de la force publique. Mais que l'on ne croie pas que la population « civile » allemande se soit privée d'exercer « directement » d'actives « représailles » contre les baigneurs russes tombés en son pouvoir! Sans cesse, au contraire, M. Rezanof nous fait assister à des scènes comme celle dont je vais encore reproduire le récit, — extrait du long et émouvant témoignage d'un magistrat, M. Havando, qui a été arrêté en compagnie de sa femme dans la gare de Bamberg, et conduit aussitôt vers la prison de l'endroit :

Je marchais en avant, avec un sergent de ville, et ma femme nous suivait. Soudain, dans une rue, la foule qui nous escortait s'est mise à battre ma femme. M'étant retourné à ses cris, j'ai vu qu'une dizaine de personnes la frappaient sur la tête, et que déjà son sang commençait à couler. Rendu presque fou par ce spectacle, je me suis élancé au secours de la malheureuse : mais aussitôt mon gardien m'a asséné un coup de crosse, par derrière, sur la nuque; et comme ensuite j'ai voulu me protéger la tête avec les mains, c'est sur mes mains que se sont abattus les coups. Quelques minutes plus tard, ma femme et moi gisions sur le pavé; et, pendant tout ce temps, la foule continuait à nous frapper, surtout à coups de poings. Sûrement nous serions morts tous les deux, si une troupe de gendarmes, venus de la prison voisine, ne nous avaient pas transportés, dans leurs bras, jusqu'à cette prison, où longtemps nous sommes restés évanouis, malgré les compresses froides que l'on nous appliquait. Nos vêtemens, déchirés et froissés, étaient trempés de sang. Le médecin a constaté chez moi trois plaies superficielles à la tête et de nombreuses contusions aux mains, tandis que ma femme avait reçu deux entailles très profondes, qui exigent aujourd'hui encore des soins assidus.

VII

Voilà donc, d'après des témoignages « rigoureusement contrôlés, » de quelle façon « la population et les autorités allemandes » ont traité des milliers d'inoffensifs baigneurs russes, surpris par la déclaration de guerre en territoire allemand! Pour quelques-uns de ces malheureux, — les privilégiés, tels que Mme Danilof ou M. de Bellegarde, — la durée totale de l'épreuve n'a été que

de quatre ou cinq jours; mais il y en a eu maints autres qui ont été torturés ainsi pendant des semaines, avant de pouvoir enfin s'embarquer à destination de Stockholm ou de Copenhague. Que l'on imagine ces terribles semaines, avec tout ce qu'elles comportaient non seulement de privations et de souffrances matérielles, mais encore de craintes, d'humiliations, et d'angoisses morales!

Et nul moyen, cette fois, pour les bourreaux allemands, d'alléguer de prétendus attentats commis ou projetés par leurs pitoyables victimes. Celles-là, sans l'ombre d'un doute, ne pouvaient pas être accusées d'avoir « tiré sur les Allemands, » ni même de leur avoir témoigné la moindre hostilité personnelle. Au contraire, la plupart étaient de riches et généreux baigneurs qui, d'année en année, avaient fait la fortune des villes d'eaux de la Hesse ou de la Franconie, du grand-duché de Bade ou du royaume de Saxe. De telle sorte qu'en les frappant et en les outrageant avec une férocité implacable, les Allemands ne manquaient pas seulement à tous les devoirs de la reconnaissance, mais allaient encore jusqu'à sacrifier tout souci de leurs propres intérêts futurs : car, pour extrême que fût leur mépris de l'intelligence des Russes, je ne suppose pas qu'ils aient cru ceux-ci capables de pousser la sottise jusqu'à vouloir revenir, après la guerre, dépenser leur argent dans un pays dont la population tout entière s'était trouvée d'accord à les persécuter. Unanimement, d'un bout à l'autre de l'immense empire, la haine séculaire du Slave s'est soudain déchaînée dans l'âme allemande; et il n'en a pas fallu davantage pour que, — par-dessous le vernis tout superficiel d'une « culture » qui d'ailleurs, elle-même, tendait de plus en plus à s'éloigner de notre idéal « latin » de civilisation et d'humanité, — apparût ce fonds naturel de « barbarie » qui, toujours, depuis Gœthe jusqu'à Schopenhauer et à Nietzsche, avait rempli d'un secret effroi les plus clairvoyans d'entre les observateurs allemands du cœur et de l'esprit éternels de leur race!

T. DE WYZEWA.

NOTRE OPTIMISME

On parle beaucoup d'optimisme dans un temps où il vaut mieux en avoir qu'en parler. En parler cependant n'est pas chose inutile. L'idée, qui se précise dans le verbe intérieur dont elle n'est pas séparable, s'achève et se parfait dans la résonance des mots que la bouche prononce et que la main écrit. Et telle est la vertu de cette résonance qu'elle nous révèle souvent dans l'idée une force et une vertu insoupçonnées.

Parlons donc de l'optimisme pour dégager sa source profonde, sa qualité psychologique, sa signification et son importance. C'est la meilleure manière de le glorifier et aussi de le confirmer chez ceux qui l'ont, de le faire naître chez ceux qui ne l'auraient pas. Nous ne voulons écrire qu'une courte note. La parole n'est en ce moment justifiée que si elle est un acte. Aussi faut-il qu'elle soit brève.

Il y a plusieurs sortes d'optimismes, et d'abord celui des gens chez lesquels il est général et continu. Ils voient tout en rose. Chaque matin, en ouvrant leur fenêtre, ils se réjouissent du temps qu'il fait alors qu'il fâche tout le monde : à la pluie qui noie leur jardin comme à la chaleur qui le brûle, ils trouvent des excuses. Ils sont optimistes de naissance comme on est nerveux ou arthritique. Une santé physique parfaite soutient souvent ce tempérament moral sans être nécessaire. On peut envier cet optimisme, bien qu'il ait des dangers; mais il met une grande sérénité dans la vie, et c'est, non le tout, mais le principal du bonheur.

Parfois l'optimiste ne l'est que pour les affaires des autres : il se réserve et se montre d'un jugement solide pour les siennes.

C'est alors une marque de la bienveillance de l'âme, peut-être de son égoïsme.

On voit l'optimisme emprunter son caractère aux contingences au milieu desquelles il se développe. Il y a des optimismes professionnels, par exemple celui du médecin. Je vous souhaite un médecin optimiste. Il vous guérira, alors qu'un autre ne le pourrait faire.

Je vous souhaite aussi d'être optimiste si vous tombez malade. Il n'y a que les joyeux qui guérissent, disait Ambroise Paré. Ils guérissent mieux que les autres. Je le constate chaque jour chez les blessés, que dans un hôpital de l'intérieur nous envoie le fracas de la bataille. Le choc se dissipe et les chairs se réparent plus vite, les forces et l'équilibre se rétablissent mieux, si le moral est bon. Parfois une situation, qui semblait désespérée, se relève parce que l'espérance, la divine espérance, maintenait sa petite flamme au fond du cœur. C'est elle qui a fait le prodige.

Il y a un faux optimisme qui doit nous arrêter. Un homme étudie à fond ses entreprises, écarte les obstacles, résout les difficultés préalables, calcule, ordonne, organise, met tous les atouts dans son jeu et se montre assuré du succès. On le déclare optimiste. C'est un abus de langage. Dites qu'il est habile, clairvoyant, documenté, méthodique, scientifique, mais ne parlez pas d'optimisme. Celui-ci n'est de mise que s'il y a de l'aléa. Il faut le risque. C'est que l'optimisme n'est pas une opération de l'esprit qui raisonne. Il vient d'ailleurs, de plus loin et de plus haut, d'une source plus profonde et plus intime. L'intelligence claire le peut aider, et même beaucoup, mais secondairement. Et ceci, qui mérite quelques explications, nous conduit à parler du véritable optimisme, celui dont la France nous donne en ce moment le magnifique et émouvant spectacle.

I

Le premier de tous les optimismes est l'instinct de vie, l'horreur de la mort, la joie, l'orgueil et la volonté de vivre. Il est à la racine même de notre être, où rien ne le précède. Il est dans l'élan mystérieux qui lance sur sa courbe la cellule initiale chargée de tous nos devenirs. Il est l'affirmation superbe que la vie est une bataille à gagner et que nous la gagnerons, que

nous la gagnons tous les jours, que la victoire d'aujourd'hui est belle, que celle de demain le sera davantage, que tout va bien et que tout ira mieux encore. Il n'est pas un jugement, une conclusion de l'esprit, mais une intuition liée à la vie elle-même. La vie est un acte qui porte en lui certaines clartés, dont la première est la certitude du succès et les autres autant de forces qui nous aident à l'obtenir. L'optimisme est une affirmation de ce succès, qu'il réalise, en même temps qu'il nous révèle les moyens qu'il y emploie. L'intelligence n'a que faire ici. Elle est analyse et l'instinct synthèse. Elle trace le plan dont l'exécution vient après. L'instinct agit et l'action déroule elle-même son dessin. Dans l'ordre chronologique, l'instinct passe avant l'intelligence. L'éclair d'évidence, où la pensée réfléchie trouva la certitude de son existence, fut précédé d'un autre d'où sortit, non plus le syllogisme de Descartes, mais un cri de courage et de victoire : je vis, je vis, je vis! Ce cri de l'optimisme soutint les premiers pas de l'humanité, alors que l'intelligence n'avait pas encore paru; elle les soutient et dirige encore alors qu'elle est dans tout son éclat.

L'intelligence joue le rôle extraordinairement brillant que tout le monde admire et rend d'incomparables services. Mais, en fait, la vie n'est pas son domaine, et ceci n'est pas une nouveauté. Les grandes décisions, que la vie implique, ne lui appartiennent pas. Dans les affaires capitales, comme la guerre, où l'existence d'un peuple est en jeu, la science n'épuise pas la question. Certes, elle est indispensable, mais il faut qu'elle ordonne son effort sur celui de l'optimisme et se mette en parfait accord avec lui.

Le désaccord est fréquent et ancien. Il occupe une large place dans l'histoire de la pensée humaine. Il n'est pas près de finir. Ni l'instinct de vie n'arrêtera l'ascension de l'intelligence, ni les miracles de celle-ci n'éteindront l'instinct de vie. Sa défaite serait notre mort, et la science ne nous sauverait pas. Mais nous n'avons rien à craindre. La vie prend ses précautions.

Nous mettons souvent notre ambition à vivre sur des idées claires et garanties par l'intelligence. De temps en temps nous passons en revue ces idées, les vérifiant une à une, comme un ouvrier ses outils et un soldat ses armes : nous ne voulons qu'elles pour faire notre journée, journée de travail et de combat, dans la famille, le métier et la cité. Mais le soleil n'est

pas sur son déclin que nous avons dû résoudre plus d'un problème à l'aide d'inspirations, sorties de certaines idées obscures, par nous désavouées. De cela quelques-uns souffrent cruellement, d'autres facilement se consolent, la plupart ne se doutent pas.

L'illusion est si facile! D'abord, comme c'est l'intelligence qui relève tout ce qui se passe en nous, elle ne manque pas de s'attribuer de larges avantages. Et puis le jeu de l'optimisme vital est si discret, quand la journée est belle, qu'il passe inaperçu, encore que dans une vie moralement élevée, si facile soit-elle, il faille sans cesse un peu d'héroïsme. Il faut être héroïque une fois par jour, a dit William James. Il faut cela pour être simplement un brave homme, au sens plein et relevé du mot. Entendez qu'ici l'héroïsme est l'élégance morale. L'intelligence claire ne nous la donne pas en entier : elle ne soutient pas jusqu'au bout, jusqu'à leur pointe extrême, certains gestes très simples. Pour les achever, il faut « pouvoir plus qu'on ne sait, » — j'emprunte un mot de Claude Bernard, — et dépasser sa science. Chaque jour, les braves gens dépassent leur science et d'ailleurs ne s'en inquiètent guère. Tout se fait doucement, en sourdine, avec d'infinis ménagemens pour l'intelligence prompte à s'alarmer. C'est le petit jeu de l'optimisme vital, celui de la navigation par mer calme et ciel serein.

II

Mais voici la tempête avec son danger très précis de mort, Aussitôt l'instinct de vie entre dans son grand jeu. Depuis bientôt un an, nous assistons au grand jeu de l'optimisme vital de la France. J'en puis aujourd'hui parler, en ayant déjà parlé plusieurs fois, ici même, et notamment six mois avant la guerre (1). J'avais été conduit à étudier la déchéance morale de l'âme paysanne, analyse pénible, douloureuse et qui semblait devoir conduire à des conclusions désespérées. Ce ne furent pas les miennes. On me le reprocha. J'avais foi dans l'instinct de vie de la race et qu'au moment décisif il nous sauverait. « Vous attendez donc un miracle, » me disait-on. « Oui, parce que

(1) Voyez *la Culture morale à l'École de village*, dans la livraison du 15 janvier 1914.

l'optimisme est grand faiseur de miracles. » Et de ma confiance, il faut que je donne ici les raisons.

D'abord, cet optimisme, je le sentais en moi, où il pouvait paraître endormi, et je n'avais pas le droit de mettre en doute celui des autres.

D'autre part, je rencontrais à chaque pas des réserves morales incomparables, soigneusement accumulées par de longs atavismes. Les grandes hérédités de l'âme, qui mettent des millénaires à s'établir, ne s'effacent pas en quelques années. Dans cette question, le temps est un facteur qu'on apprécie grossièrement, et très mal. On s'est étonné de l'héroïsme de nos soldats. Par quoi donc sont-ils séparés de ceux de la Révolution et de l'Empire? Par cent vingt ans, il est vrai, long espace de temps, je le veux, mais en fait par trois ou quatre générations, c'est-à-dire par trois ou quatre circonstances, où des mutations foncières et radicales ont pu se faire dans l'âme. Nos ancêtres sont plus près de nous que nous ne le pensons d'après le nombre d'années qui nous en séparent. C'est un point qu'on ne doit pas perdre de vue.

Au mois de septembre dernier, une jeune femme en larmes se présente à notre hôpital où elle croit que son mari, blessé dans les combats de la Marne, a été évacué. « Laissez-moi m'installer auprès de lui. Je le guérirai et lui donnerai du courage pour repartir. On l'a nommé adjudant. Je sais qu'il doit donner l'exemple. Je veux qu'il fasse son devoir. » Nous sommes étonnés de ce langage. La femme est paysanne, rien que paysanne. Mais son grand-père fut fait sergent aux chasseurs d'Orléans sur la brèche de Constantine. Les voisins l'appelaient le guerrier, parce qu'il racontait souvent ses combats.

D'ailleurs, le mal que je constatais était surtout en surface. Le dessous restait solide et bon, très relié au passé, et se révélait par une foule de signes légers, petites choses de rien, un mot, un geste, un incident, soigneusement notés. Quand M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, dut abandonner le pouvoir sous la menace du Kaiser, l'humiliation fut profondément ressentie et se traduisit, comme il arrive toujours pour les grandes humiliations de l'âme, par le silence. Il fut visible que le sujet était douloureux et qu'on l'éloignait des conversations. Quand nous l'y ramenions, c'était toujours la même réflexion : il est malheureux de ne plus être le maître dans sa maison.

Au coup d'Agadir, les langues se délièrent. Dans un champ, un homme, qui bêche, m'arrête pour me demander des nouvelles. « Je vois bien qu'il va falloir y aller, me répond-il. Eh bien ! nous irons. Il faut en finir. »

Il y a six ans, un aéroplane militaire, allant de Bordeaux vers l'Est, fut surpris par un coup de vent. Le pilote se décide à atterrir et pointe sur mon village, sommet culminant dans le pays. Il descend dans un grand champ de trèfle. Les hommes quittent leur labour, les femmes leur ménage ; enfans, vieillards, tout le monde accourt. Le spectacle était absolument nouveau. Les hommes offrent leurs services; les femmes regardent avec curiosité l'appareil, avec admiration l'officier, jeune, grand, distingué d'allure, qui, calme et souriant, donne des ordres. Elles suivent ses moindres mouvemens. Je m'approche d'un groupe : « Vous trouvez l'oiseau charmant, » leur dis-je. Elles se mettent à rire, se touchent du coude et l'une d'elles, la plus hardie, me répond : « Ce n'est pas un oiseau, il n'a pas de plumes, mais un homme qui a du poil. »

Aussitôt me reviennent à l'esprit les leçons de mon premier maître en histoire, vieille femme, ratatinée, qui, se chauffant au soleil avec sa quenouille, nous contait à sa manière l'épopée napoléonienne. De sa métairie, sur la grande route, qui file droit vers Bayonne, entre deux lignes légères de peupliers, elle avait vu passer des soldats qui revenaient d'Iéna et s'en allaient au siège de Saragosse, piétons invraisemblables qui, après avoir enjambé l'Europe, s'enfonçaient en chantant dans la forêt des Landes. Des naïfs récits, que nous trouvions merveilleux, je n'ai guère retenu qu'une phrase qui, comme un *leitmotiv*, revenait toujours à la fin : « Voilà des hommes qui avaient du poil. »

Vieille phrase, qui remonte sans doute bien loin dans notre passé, dont la résonance devait se conserver dans l'âme populaire, dans l'âme de la France, pour reparaître un jour en désignant les vainqueurs de 1915, pour saluer les poilus ! Et maintenant la vieille résonance ne se perdra jamais, fixée dans ce mot, riche de tant de gloire : *Æternumque tenet per sæcula nomen !*

III

Donc ma foi était inébranlable que l'optimisme de la France éclaterait à l'heure fixée par le Destin. Le samedi, 2 août 1915, l'horloge de la mairie marquait exactement quatre heures et demie du soir, lorsque du vieux clocher voisin partit le signal de la grande alarme. Les temps étaient acomplis.

La soirée est radieuse. Le soleil en s'inclinant adoucit sa lumière. Sur la grande paix des champs, où la moisson vient de s'achever, les clochers voisins, qui se sont mis en branle à leur tour, répandent leurs coups précipités où l'on sent la main fiévreuse des sonneurs.

Au sortir de ma maison, trois enfans me croisent, qui s'en reviennent en courant du village, le visage ému, porteurs de la nouvelle.

Dans un champ un homme est sur sa charrette, chargeant les dernières gerbes d'avoine que sa mère et sa femme lui passent. Il n'a d'abord rien entendu à cause du vent qui est contraire. Mais une accalmie laisse passer le son, qui le surprend avec une gerbe en l'air au bout de sa fourche. Il arrête net le geste, redresse la tête pour écouter. Une des femmes dit : « On sonne à feu; » l'autre répond : « Non, c'est un baptême. » Cependant l'homme a jeté sa gerbe sur les autres; il lance sa fourche de fer qui se plante dans le sol et saute à terre. « Achevez de charger, pauvres femmes. Vous avez pleurniché toute la semaine, vous pouvez maintenant pleurer tout de bon. C'est la mobilisation. Je vais avec mon livret à la gendarmerie. »

Le surlendemain, j'assiste au départ. Le repas est fini. Tout est prêt. Les autres attendent sur la route. L'homme sort, fait le tour de la métairie, regarde la gerbière dont un bout n'est pas d'aplomb et qu'il sera bon d'étayer. Il entre à l'étable, caresse les grandes vaches, au regard vague et indifférent, recommande qu'on surveille la velaison de la droitière qui est difficile. Il revient à la cuisine, embrasse les deux femmes en pleurs et les deux enfans, une fillette de cinq ans. un garçon de trois. Il y a un moment d'hésitation pénible. Il saisit encore le petit garçon, par deux fois l'embrasse et, le posant à terre : « Pauvre petit, j'y vais pour que plus tard tu n'y ailles pas. » Et, d'un pas décidé, il s'en va.

Au détour du chemin, où le toit de la métairie a disparu, il ralentit sa marche, son cœur est près de défaillir : « Vous ferez *tirer* les enfans et m'enverrez la photographie. »

Cependant nous arrivons à la route. Saluts, poignées de main, réchauffement. L'attitude se redresse. Le lendemain à la caserne, elle était excellente. C'est ainsi qu'ils sont partis : départ grave, résolu, avec les attendrissemens inévitables, aussitôt refoulés par l'élan de la conscience collective. C'est ainsi qu'en trois jours se sont vidées de leurs jeunes hommes toutes les maisons de France. Il ne reste plus rien à dire sur la mobilisation, une merveille, le premier geste de l'optimisme vital de la France, la première affirmation de sa volonté de vaincre, sa première victoire, mère des autres. Les autres sont venues : combats héroïques et victorieux de l'admirable retraite, batailles des Vosges et de la Lorraine, le miracle de la Marne, celui de l'Yser, ceux de tous les jours, accrochés à des noms de collines et de vallées, de bois et de villages, noms obscurs, qu'on trouve à peine sur les cartes, et qui vont devenir immortels. Sans un arrêt, sans une défaillance, et chaque jour en progrès d'exaltation, l'optimisme de la France joue devant nous son grand jeu. Et précisément, comme dans ce jeu, tout se met en lumière et s'accuse en relief, la démarche de l'âme, les sources où elle puise des forces, les idées qui représentent ces forces, la manière dont elle les emploie, sans souci de rien cacher, de rien ménager, on peut ici facilement surprendre et étudier l'optimisme dans sa vérité psychologique qui est d'être action et instinct.

IV

Il est action. Il éclate dans un acte initial d'où se déclenchent les autres. Pur dynamisme, il ne se maintient que par l'action. Il monte quand elle redouble, diminue quand elle se ralentit et s'éteint quand elle tombe. C'est sur la longue ligne du feu, de l'Yser aux Vosges, qu'il se montre dans la beauté de son invincible énergie, insensible aux rafales des obus, à l'éclatement des mines, aux liquides enflammés et aux vapeurs asphyxiantes comme il le fut aux souffrances indicibles des longues nuits d'hiver, sous la pluie et la neige, dans la boue glacée et sanglante des tranchées. Ceux qui, d'un cœur ferme, frappent l'ennemi sont tous optimistes, et ceux-là le sont davan-

tage qui frappent le plus fort. Les héros, dont la croix de la bravoure ne pourra désigner qu'un petit nombre à notre admiration, sont tous de grands optimistes. L'un ne se sépare pas de l'autre. L'héroïsme est la forme supérieure de l'optimisme.

Derrière le front, la France reste optimiste, parce qu'elle aussi soutient le combat. Les ouvriers qui prennent sur leurs nuits pour fabriquer des obus, les cheminots qui doublent leurs heures de service pour assurer le ravitaillement, les paysannes, les admirables paysannes, qui labourent pour préparer la moisson future, tiennent leur rang dans la bataille. Joignons-y tous ceux qui du fait de la guerre ont vu leur travail se compliquer ou s'accroître et ont allégrement accepté la charge nouvelle. Il y a aussi la participation indirecte des âmes par le redressement intérieur : on s'applique à remplir mieux qu'autrefois sa tâche quotidienne, on s'abstient de certains plaisirs, on s'impose des privations pour donner davantage aux œuvres de guerre, on supporte sans rien dire de mortelles inquiétudes, on accepte avec courage un deuil cruel, on l'offre à Dieu pour la France, on souffre et on prie pour elle. L'action prend des formes diverses qui sont toutes génératrices de confiance. D'un mot, l'optimisme est la marque, la récompense et l'honneur de ceux qui ordonnent leur effort physique et moral dans le sens de la guerre, du combat et de la victoire.

L'action mesure si bien l'optimisme que par là s'expliquent certaines remarques. Cet hiver, quand les journées se passaient à ne rien faire à cause des pluies interminables, on sentait parfois un peu d'abattement chez les femmes restées seules dans les métairies : il s'est dissipé dès qu'elles ont pu prendre la charrue et de leur voix perçante commander les attelages aux naseaux fumans. Voyez d'ailleurs les pessimistes, puisqu'on en rencontre quelques-uns. Ce sont souvent des gens auxquels le métier donne en temps ordinaire peu de travail et maintenant pas du tout : la guerre n'a eu d'autre effet pour eux que de rendre leur vie un peu plus paresseuse. Il se trouve qu'ils n'ont aucun être cher au front, du moins aux endroits dangereux; leur âme ignore les angoisses et aussi les fiertés qui l'auraient haussée au niveau de l'émotion commune. Rien n'est changé dans leur vie tranquille. Ils vont chaque jour à la promenade et sur un banc se réunissent. Ils y cultivent ensemble les tristes

dispositions de leur pensée et les accroissent. C'est un coin de dépression qu'il vaut mieux ne pas fréquenter.

Entrez plutôt dans une de ces maisons où flotte sur la porte le drapeau de la Croix-Rouge. Il n'y a là que des volontaires, médecins et infirmières, qui, jour et nuit, travaillent à soigner les blessés. Tout y est à l'action et à l'action de guerre. C'est un foyer d'optimisme. Dès le premier jour, le médecin aura dit à ses collaboratrices : « Nous soignerons de notre mieux, le plus scientifiquement possible, les plaies de nos blessés. Mais nous étendrons notre souci à l'homme tout entier, l'âme aussi bien que le corps, l'un et l'autre également meurtris par l'horreur de la bataille. Ce souci ne sera pas inutile à la guérison des blessures et aura cet autre avantage que, sortant de vos mains, les hommes retourneront au combat le cœur plus ferme et plus haut. Votre vaillance passera dans l'âme des plus déprimés sous le couvert de votre tendresse. » Les infirmières sont entrées dans cette pensée, où leurs dons naturels devaient facilement s'employer. De ce qui a été fait sous nos yeux, ailleurs et partout, il faudra plus tard dire les résultats : les documens ne manqueront pas, lettres du front où, la veille de l'attaque, des hommes, sur le point de se battre et peut-être de mourir, se souviennent de celles qui les ont préparés à ce moment difficile et leur envoient un témoignage de leur âme. Quand le blessé guéri a quitté l'hôpital, il y a eu des adieux. Mais les paroles échangées, parfois touchantes, ne révélaient pas les subconsciences profondes. D'un côté, ceci : pars, mon ami, et courageusement défends-moi; et de l'autre : je vous défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang, pour que l'ennemi ne s'approche pas de vous, qui représentez ma mère, ma sœur, ma femme, ma fiancée.

Ainsi reparaissent et fleurissent des sentimens très primitifs : la ruée furieusement brutale des Allemands, malgré tous ses caractères scientifiques, n'est-elle pas une régression aux temps les plus barbares, où la tribu se jetait sur sa voisine pour tuer les hommes, voler les troupeaux et emmener les femmes captives?

Dans la lettre d'un bon soldat je trouve ceci : « La patrie, c'est ceux qu'on a laissés derrière soi et qu'on aime. » Voici celle d'un enfant de dix-neuf ans, gravement blessé à Charleroi et reparti plein d'entrain : « Madame, demain, c'est la grande attaque et

l'honneur sera pour les marsouins. Dans cette lettre, permettez-moi de vous appeler ma mère, puisque j'ai perdu la mienne à l'âge de six ans. Si je tombe, ma dernière pensée sera pour vous, et vous pourrez dire que votre fils a fait son devoir. Si je reviens, j'apprendrai votre nom à mes enfans comme je l'ai déjà appris à ma fiancée. »

L'air des hôpitaux de guerre est singulièrement tonique, quand on y a répandu tout un programme d'optimisme. Médecins et infirmières, bien pénétrés de leur devoir, de tout leur devoir, et qui ont ce qu'il faut pour le remplir, la vraie bonté, la douceur, la finesse de l'esprit, de la chaleur et de l'élan, sont de bons ouvriers dans la préparation morale de la victoire.

V

Tout action, l'optimisme vital est aussi tout instinct. Il se montre tel par des traits essentiels, qui le différencient nettement de l'intelligence, tout d'abord par son aptitude à l'improvisation. L'instinct est un grand improvisateur. Bien des gens en seront étonnés qui pensent exactement tout le contraire et que par exemple les mœurs des abeilles sont l'exécution d'un programme tracé à l'avance, sans variation possible. Menacée d'un danger nouveau, la ruche improvise sa défense. Quand la machine à faucher, jusqu'alors inconnue, fait tomber en un jour les fleurs de la prairie, qui devaient mettre un mois à disparaître, les abeilles prennent immédiatement une décision et la bonne. J'ai raconté l'histoire (1). La décision est prise avec la rapidité de l'éclair, et aussitôt exécutée, véritable illumination qui se confond avec l'action elle-même. L'intelligence est incapable de cette soudaineté : il lui faut le temps de juger, c'est-à-dire d'analyser, de douter, de raisonner, et, au vrai sens du mot, elle n'improvise jamais.

Deux hommes de même âge, de même force, de même agilité tombent dans la rivière, ne sachant pas nager. Pendant la seconde que durent la chute et l'immersion, — moment où d'ailleurs l'idéation est très active, — l'un voit en images rapides la raideur de la berge, la profondeur de l'eau, la rapidité du courant, son incapacité. Chez l'autre une seule pensée remplit le champ psychique, la volonté de vivre. L'un coule à pic;

(1) *Revue, loc. cit.*

l'autre fait un premier effort violent et maladroit qui déjà le soutient, puis un second un peu moins gauche, le troisième est déjà une brassée efficace. Il est sauvé en même temps qu'il a appris à nager. Chez l'un, le jeu de l'intelligence seule a été mortel; chez l'autre, celui de l'optimisme, pure action rayonnante de clartés subites et improvisatrices, a été le salut.

Depuis bientôt un an, que voyons-nous, sinon la plus merveilleuse des improvisations? Un ennemi très fort s'est jeté sur nous qui, depuis quarante-quatre ans, préparait son attaque. Il avait tout prévu : fusils, canons, mitrailleuses, automobiles blindées, zeppelins, aéroplanes, sous-marins, le plan des tranchées à creuser, l'emplacement bétonné des lourds mortiers. Son service parfait d'espionnage avait préparé les logemens des officiers avec indications précises de pillage pour le vin, l'or, le linge et les meubles. Il avait transformé son âme en une mentalité de guerre formidable; il n'avait pas oublié celle des neutres, ni non plus la nôtre. Il avait travaillé notre âme pour l'incliner d'avance à la défaite : bien des choses, et les pires, dont nous avons souffert, nous étaient venues d'Allemagne. Rien n'avait été négligé pour monter avec perfection un mécanisme précis de victoire. Cette préparation était le triomphe même de la science. Mais précisément, comme il n'est de science que de ce qui se mesure, certains facteurs impondérables lui ont échappé. La *Kultur* s'est trompée sur l'honneur de la Belgique, sur l'âme de l'Angleterre, sur l'optimisme vital de la France.

Faute de finesse véritable, elle ne soupçonnait pas les ressources de l'instinct de vie chez un peuple, injustement attaqué, qui ne veut pas mourir. Nous n'étions pas prêts. Il a fallu que nous improvisions bien des choses. Nous l'avons fait, et fort bien. Mais, de toutes les improvisations, la plus difficile, la plus inattendue, la plus inouïe a été celle de notre âme. Nous avions besoin d'une âme nouvelle, et nous l'avons trouvée. Et cela n'a demandé ni des mois, ni des jours. Le tocsin n'avait pas fini de sonner que le miracle était accompli. Le soir, en parcourant les rues du village, où les femmes en pleurs formaient des groupes autour des hommes qui consultaient ensemble leurs livrets, on sentait la vraie communion des cœurs dans une seule pensée. Dès le lendemain, notre mentalité des semaines précédentes nous paraissait vieille de plusieurs années comme les journaux qui la reflétaient.

Et cette âme nouvelle, miraculeuse, sera capable de toutes les improvisations secondaires. Il faudra retenir l'élan des belles attaques à la baïonnette, on le retiendra ; creuser la terre et s'y tapir pendant six mois, on l'acceptera; supporter les souffrances que l'on sait, on les supportera. Les marins ont quitté les vaisseaux et sont allés à Dixmude. Les cavaliers sont descendus de cheval et sont entrés dans les tranchées. Que faut-il faire encore? On le fera. D'une façon générale et, *mutatis mutandis*, on pourrait presque dire que la bataille se livre entre la science allemande et l'optimisme vital de la France.

VI

Cette opposition entre l'intelligence et l'instinct a besoin qu'on l'explique. Elle n'est ni générale ni absolue. L'instinct demande à l'intelligence son concours, dont il ne peut d'ailleurs se passer; mais, quand le danger est extrême, il entend la soumettre à une certaine discipline, afin que son effort s'accorde avec le sien. Il dit à l'intelligence : « Donne-moi tes moyens, tes procédés, tes instrumens, tes méthodes, tes calculs, ta science, toute ta science. La préparation de la guerre est insuffisante, parce que tu restas sourde à certains appels, où je faisais passer l'alarme ; d'autres objets te retenaient que tu trouvais délicieux. Ne revenons pas sur le passé. Unissons-nous : ce sera vraiment l'union sacrée. Ton empire est grand sur la matière : forge-moi l'arme dont j'ai besoin. Qu'elle soit solide, adaptée, très moderne, très scientifique. Tu représentes la Matière, et moi l'Esprit d'où sort l'énergie qui doit manier l'arme. Prends garde que rien de toi ne vienne amollir cette énergie. Précisément il est des parties, où tu excelles, la méditation, l'analyse, le raisonnement, la critique, qui sont des dissolvans de l'énergie. Prends garde que certaines choses, même légères, un mot, un geste, un ricanement, un sourire, un rien, ne soient inhibition pour mon énergie superbe et continue. »

Rien de plus juste que ce langage. L'instinct d'ailleurs ne manque pas de prudence. Il y a des rencontres, des livres, des journaux qu'il évite ; il en préfère d'autres. L'article de tel écrivain, reçu le matin, au réveil, est une lecture dont la vertu tonifiante se fait sentir toute la journée. Voici plusieurs journaux qui donnent exactement les mêmes nouvelles : on va vers

celui qui, par des titres grandiloquens, promet beaucoup plus qu'il ne tient. On lit les journaux avec l'intention d'y trouver ce qui n'y est pas. Les nouvelles défavorables sont repoussées à l'arrière-plan de la pensée, les bonnes mises en première ligne. Notre esprit d'examen n'a plus qu'une liberté limitée : sur certaines questions, il doit travailler dans le sens voulu par l'optimisme. C'est une sorte de censure intérieure. Si sa sévérité se relâche, le pessimisme arrive aussitôt. Retournez d'ailleurs au banc où nous avons laissé les pessimistes. Ce sont des gens cultivés, instruits, même savans, qui dissertent à ravir. Surtout, ils raisonnent bien. Leur logique est irréprochable et, sur ce point, ils sont chatouilleux. Rien n'est changé aux habitudes de leur esprit, non plus qu'à l'heure de leur promenade et aux menus de leurs repas. Leur pessimisme se nourrit de leur intellectualisme aussi bien que de leur inaction.

L'instinct dit encore à l'intelligence : « Je ne justifie mon existence que par ma fin, qui est la vie, c'est-à-dire la victoire; j'accueille, je ramasse, j'emploie tout ce qui, directement ou indirectement, peut me servir à la réaliser. Je ne recule devant rien, ni devant la crudité du langage qui donne de la force à mon affirmation, ni devant la violence des gestes où s'accroît mon énergie. Ce sont mes procédés : ta délicatesse y trouvera de la grossièreté. Il faut qu'elle en prenne son parti : aucune protestation ne sera recevable. Cet hiver, M. Maurice Barrès traita les Allemands de sale race, et de cela fut vertement repris par un philosophe à l'intelligence claire et reposée, qui sans doute aurait voulu des explications, des réserves, de la mesure, quelques nuances. Je tiens pour M. Barrès, d'autant plus que j'ai recueilli sur cette affaire un avis très autorisé, celui des blessés de ma salle 4. Quand ils connurent le débat, ils furent unanimes. L'un d'eux, typographe parisien, sergent au 150e, blessé à Vauquois, amputé du bras gauche et cité à l'ordre du jour de l'armée, me dit au nom des autres : « C'est M. Barrès qui a raison. Quand, dans le corps à corps, on enfile un Boche, on lui crie : attrape ça, cochon ; crève, salaud, et bien autre chose. On regrette de n'avoir pas mieux. Plus le terme est fort et plus la baïonnette s'enfonce. M. Barrès est un combattant et on voit bien que votre philosophe ne l'est pas. »

C'est bien cela : M. Barrès est dans la chaleur du grand feu de son optimisme, le philosophe dans la froide méditation de

son intelligence objective. Il faut de plus ajouter ceci : l'instinct de vie a sur les choses de l'âme, — et il s'agit de l'âme allemande, — de fines, de très fines clairvoyancés, celles de Mlle Colette Baudoche, que n'aura jamais l'intelligence claire de M. Asmus.

L'instinct de vie a bien d'autres exigences. Voici venus les jours très dangereux, les jours tragiques que nous vivons, où l'effort se doit mesurer à la grandeur même du péril. Il faut supporter des fatigues sans nombre, des souffrances indicibles, des spectacles d'horreur à rendre fou. Il faut faire bien plus encore, il faut donner sa vie. Oui, l'instinct de vie nous demande cela. Il nous demande de mourir pour que d'autres vivent, pour que la France continue à vivre, une France que nous ne verrons pas. Il nous demande de mourir pour une idée, de courir, de voler à la mort, allégrement, en beauté. Il demande leur vie à des hommes jeunes, une vie pleine de joie, d'amour, d'ambitions, de promesses et de rêves. Ce sacrifice dépasse l'ordinaire mesure, est exactement surhumain, demande des forces surhumaines.

L'optimisme est prêt. Les forces, il les connaît. Il les porte avec lui. Il les emploie tous les jours, et si discrètement, nous l'avons vu, que l'intelligence ne se doute de rien : parce qu'elle a conçu clairement une bonne action un peu difficile, elle croit sincèrement l'avoir faite. Mais le temps est passé de cette douce piperie. La mort est menaçante; il faut la conjurer. L'instinct dit à ses forces : Allez-y, démasquez-vous, découvrez-vous. Laissez couler au grand jour, et à pleins flots, les sources d'où vous sortez. L'intelligence doit s'incliner devant l'exaltation de votre jeu, vous suivre, vous servir. D'elle, je n'accepte plus une démarche, un mot, un sourire, qui vous seraient contraires. Gardien responsable de la vie, je commande. Que l'ironie soit morte. Elle renaîtra bien vite, aussitôt le danger passé.

VII

L'âme, — et ce mot est entendu ici dans le sens d'activité psychique, sans arrière-pensée métaphysique, — par le fait même de son existence, est en prise directe sur l'univers, dont elle fait partie. C'est une prise directe et continue de l'âme tout entière. Elle ne peut pas ne pas être, puisqu'elle est liée à l'exis-

tence même de l'âme, et, comme l'âme est pensée, rien que pensée, cette prise est une intuition immédiate et première, une illumination, une lumière naturelle. Cette intuition aboutit à un certain nombre de données qui sont le fond de toutes les religions et de toutes les philosophies, même si la philosophie s'applique à les rejeter. Tant que ces données restent à la phase purement intuitive, elles sont inexprimables, et par conséquent inutilisables; mais elles tendent à sortir de cet état naissant, à trouver leur expression. Elles émergent donc dans la zone, qu'éclaire l'intelligence, où elles sont aussitôt saisies par le langage qui les fixe dans des mots auxquels sont attachées des images et des idées. Il est d'ailleurs entendu que, dans ce passage, les émois intuitifs perdent une grande partie de leur fraîcheur et de leur richesse originales. Et on devine aussi que les mots, les images, les idées qui représentent ces émois intuitifs varieront infiniment, selon les contingences d'hérédité, de milieu et de culture où chacun de nous se trouve placé.

De toutes les données, une des plus importantes, en qui d'ailleurs se réunissent les autres, est que notre pensée n'est pas solitaire dans l'univers, qu'une autre pensée plus grande l'enveloppe, la soutient, la protège et l'entraîne. Cette donnée, par son origine dans l'intuition première liée à l'existence même de l'âme, est fonction de la vie. Or, la vie est-elle autre chose que tendance à persévérer dans l'être, orgueil, volonté de vivre, et, en dernière analyse, optimisme? Donc, cette donnée que, hors de notre pensée, il y a des points d'appui pour elle, est fonction de l'optimisme vital, et de ceci, comme on disait autrefois, il y a grande conséquence. L'optimisme ne se séparera plus de cette donnée et en tirera un merveilleux parti. C'est son trésor réservé, son trésor de guerre : il y puise les forces génératrices de l'acte extraordinaire, de l'acte sublime, et l'acte s'accompagnera de paroles et de gestes extrêmement divers, selon la forme que la donnée intuitive et confuse a prise dans l'intelligence, au hasard d'une foule de circonstances.

Charles Peguy se récite les beaux vers qu'il a écrits sur la mort désirable où l'on tombe la face contre la terre natale, embrassée d'une suprême étreinte; Ernest Psichari, les maîtresses pages de son livre : *l'Appel des armes;* le commandant de Robien va volontairement à la mort, offrant sa vie en holocauste pour la France; Ernest Goyet, le sous-préfet d'Orange,

tombe devant ses soldats, qu'il entraîne, en hurlant *la Marseillaise;* un autre pense que son sang amènera le règne de la justice et de la paix parmi les hommes; celui-ci récite son *Pater*; celui-là baise une relique ou la croix de son chapelet. Quelle variété, en effet, dans les gestes, les mots, les images, les idées; mais au fond, quelle admirable unité, car enfin tout se ramène à ceci que, hors de nous, il y a quelque chose de plus grand que nous, — Idéal, Devoir, Dieu, — qui nous séduit et nous attire, qui veut être réalisé en nous, qui vaut tous les sacrifices et que, véritablement, nous réalisons par certains actes auxquels vont toujours les hommages des hommes, leurs admirations, leurs larmes et leurs prières!

Quand les poilus s'élancent des tranchées, le cou tendu, la face convulsée, avec des cris d'attaque, ils sont soulevés de terre, emportés par ce qui les dépasse, saisis par le divin, déjà immortels. Sur le *Bouvet* et le *Léon-Gambetta*, qui s'enfoncent, les hommes restent à leur poste de combat, debout, la tête haute, tournée vers le ciel, qui fixe leur dernier regard et retient leurs dernières pensées, cependant que leur corps disparaît sous les remous. Les dernières pensées des héros, ce sont, à proprement parler, leurs âmes, qui remontent aux sources intuitives d'où est sorti leur héroïsme : Dieu, quelles que soient les images et les idées que chacun de nous attache à ce mot, reçoit directement les âmes qui s'envolent des champs de bataille. La mort pour la patrie est une mort pieuse :

Ceux qui *pieusement* sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.

VIII

Faut-il s'étonner que la piété de tant de morts héroïques, qui sont notre douleur et notre orgueil, se soit traduite sous des formes religieuses précises qu'avaient préparées l'hérédité, l'ambiance et la culture? Le sentiment religieux est très vivant en France. Sans doute, il s'est retiré de la surface, laissant une croûte desséchée qui trompait bien des gens; mais il reste à l'entrée des avenues profondes de l'âme, qu'il garde jalousement. Et, par exemple, la déchristianisation de l'âme paysanne, même dans les villages, où l'église semble abandonnée, est extrêmement superficielle. Ainsi s'explique l'explosion du sen-

timent religieux qu'on a vu éclater sur le front. Le fait est indéniable : de s'en réjouir ou de s'en affliger n'y change rien, non plus qu'aux conséquences. C'est pour avoir mal observé qu'on en est surpris, et c'est faute de psychologie qu'on l'explique par la seule crainte de la mort.

Le héros ne redoute pas la mort qu'il affronte, mais il laisse jouer en lui toutes les idées-forces qui lui donneront le courage de l'affronter. La pensée d'une mort héroïque ne nous rend pas religieux. Elle nous révèle que nous le sommes. L'homme est religieux comme il est bipède et vertébré. Les affirmations des religions positives ne nous saisissent si bien, si profondément et avec contrainte, que parce qu'elles trouvent en nous des correspondances intuitives, liées à la vie et à son optimisme. Dieu est déjà en nous, où l'intention l'a mis, quand nous le cherchons. Pascal nous l'a dit, encore qu'il le comprenne autrement. Et au moment solennel, le Dieu que nous trouvons est précisément celui que les hérédités et toutes les imprégnations de la vie ont précisé dans notre âme au sortir de l'intuition confuse.

En dernière analyse, l'homme n'échappe pas au divin, originellement introduit dans notre pensée par les émois intuitifs, et le plus positiviste d'entre nous en fait sans cesse usage; seulement, il le démarque, et aux formules anciennes, qui le proclamaient, il en préfère d'autres qui le dissimulent; mais, quand l'affaire est capitale, où notre existence se décide, l'instinct de vie intervient et va tout droit à celles qu'il sait le plus efficaces et le plus opérantes. Bien des hommes font courageusement leur devoir dans les tranchées, qui, de par leur haute culture, avaient pu choisir entre les différentes formules; de fait, ils en avaient choisi quelqu'une, très moderne, dont ils étaient satisfaits : ils se surprennent maintenant dans le cœur des pensées, sur leurs lèvres des paroles qu'ils croyaient bien n'y jamais devoir venir, « Nous sommes ici plusieurs médecins, m'écrivait, cet hiver, d'une formation du VI[e] corps, un jeune chirurgien de Paris, gens d'avis très opposés sur bien des choses, qui, dimanche dernier, avons assisté à la messe, dite par un de nos infirmiers, et chanté de plein cœur : « Dieu, sauvez la France. » Je suis l'homme qui a perdu son moi : j'en prends un autre dont je m'accommode bien. Au retour, il y aura matière à disserter, surtout à réfléchir... »

De cette efficacité plus grande du divin sous une forme reli-

gieuse précise il y a plusieurs raisons, toutes d'ordre psychologique, en particulier celle-ci, c'est que dans le passé, par des temps de détresse et de « grande pitié, » comme aujourd'hui, le Divin nous a sauvés, laissant de ce succès des traces dans la subconscience profonde, d'obscures images, de lointaines souvenances.

Hier un médecin, qui arrive du front, me communiquait ce petit croquis. C'est dans la tranchée, en Champagne. Les préparatifs de l'attaque sont terminés. On vérifie la solidité des baïonnettes, les batteries des fusils. On attend le signal. Un sergent s'adresse à ses hommes. Il est prêtre. « Attention, regardez-moi. Je vais lever la main : que ceux qui veulent être absous regrettent leurs fautes et fassent le signe de la croix. Ils seront absous. De confession et de pénitence, il n'y en a pas. Allons-y. »

D'où est-il cet homme qui a dit ces choses? Du Nord ou du Midi. des bords de l'Océan ou des frontières de l'Est? Est-il peuple, bourgeoisie ou noblesse? Je ne sais, ni ne veux savoir. Je sais qu'il est Français, de pure race, d'une souche aux racines profondement enfoncées dans notre passé et qui par elles remonte très loin, très haut, jusqu'à Roland et ses compagnons dans le val de Roncevaux.

Les barons sont prêts pour donner la bataille, car ils ont les Sarrasins « devant le nez. » Alors l'archevêque Turpin s'avance et leur dit :

> Clamez vos fautes, demandez grâce à Dieu!
> Je vous donnerai l'absolution pour guerir vos ames!
> Si vous mourez, vous serez saints martyrs!
> Vous aurez place dans le grand paradis!
> Les Français descendent, mettent pied à terre,
> Et l'archevêque de Dieu les a bénis,
> *Pour pénitence, il leur dit : frappez.*

O l'admirable continuité de l'âme française, ô l'héroïque et religieuse durée de cette âme, qui, à douze siècles de distance, dans un moment de péril extrême, la fait se manifester dans les mêmes gestes et les mêmes paroles!

IX

A ces heures d'extrême péril, l'accord entre l'intelligence et l'instinct de vie est absolument nécessaire et d'ailleurs plus

facile qu'on ne pense. L'intelligence, qui semble y perdre beaucoup, n'y perd rien et même y gagne. Tout est solidaire dans l'âme et son exaltation générale par le grand jeu de l'instinct de vie enrichit la pensée claire et l'étend, lui donne de la souplesse, de l'élan, de la force, parfois des accens d'une profondeur et d'une éloquence inattendues.

Il faudra lire et relire à loisir les innombrables lettres des humbles, ouvriers et paysans, qui nous sont venues du front. J'en ai des centaines sous les yeux, Il y est question de la pluie qui tombe, de la boue où l'on s'enlize, des menus trop monotones, du linge qu'on ne peut laver, des parasites qui gênent le sommeil, et puis brusquement, sans transition, entre deux phrases misérables, une superbe envolée : telle une forêt sauvage, broussailleuse et obscure, qui tout d'un coup s'ouvrirait pour laisser voir dans une clairière un palais merveilleux avec des jardins enchantés.

« J'ai à vous dire, monsieur, que c'est bien dur de vivre dans les tranchées. Elles sont pleines d'eau. Nous sommes comme les animaux qui se vautrent. Nous souffrons beaucoup du froid aux pieds. Le ravitaillement serait assez bon, si l'on pouvait manger chaud. Nous avons fait un mauvais carnaval à cause d'une attaque.

« J'ai appris que beaucoup de jeunes gens de la commune sont tombés au champ d'honneur. Mais il en reste encore pour les venger et chasser les sales Boches.

« J'ai confiance en Dieu et en moi-même, et je crois qu'avant longtemps nous reviendrons victorieux.

« Je me porte bien et souhaite que la présente trouve Monsieur et Madame de même. »

La lettre est d'un jeune paysan, d'un vrai paysan. Celle-ci est d'un ouvrier menuisier. D'abord deux pages consacrées à décrire une ingénieuse combinaison pour laver le linge, et puis : « Je t'envoie, ma chère Marie-Louise, l'image du combat que *je suis participé* (un dessin naïf). Regarde bien les quatre pièces alignées. La petite croix, c'est là que j'étais portant les obus à la pièce n° 1. La grande croix, c'est là que mon pauvre maréchal de logis a été tué. Garde-moi bien cela. J'y tiens comme à ma vie. Le combat a duré de midi à deux heures. C'est beau, vois-tu, de se battre. On est fou et glorieux... »

A une jeune femme, dont le mari a été tué près de Saint-

Dié, et qui a demandé des détails, le sergent répond : « Je vais vous dire, madame, tout ce qui s'est passé. Nous allions vers un petit bois, qui avait été reconnu, et où l'on n'avait vu personne. Maurice marchait à ma droite. Il s'est écarté pour cueillir une mûre sur la haie lorsque la fusillade a éclaté, partie des arbres sur lesquels les Allemands étaient montés. Une balle a frappé Maurice au cou. Il est tombé sans rien dire. Il n'a pas souffert. Le soir, on l'a enterré derrière la haie. Je reconnaîtrai l'endroit et, après la guerre, je pourrai vous y conduire, si je ne suis pas tué.

« Je puis vous dire, madame, que Maurice me parlait souvent de vous et de ses enfans. Je vais vous dire aussi que chaque fois que nous avons pu nous arrêter près d'une église, il y est entré pour prier. Je vous dis ces choses parce que c'est la vérité et je pense qu'elles vous feront plaisir dans votre grande peine. » Ce sergent est un ouvrier jardinier.

Voici maintenant une jeune femme, seule au monde depuis que son mari est parti, dans sa modeste maison au milieu des champs. En janvier, elle cesse de recevoir les lettres de l'absent, qui naguère a été nommé sergent. Elle s'inquiète et me prie de faire des recherches. J'apprends qu'il a été tué le 30 décembre, près de Perthes, en conduisant ses hommes à l'attaque. Je lui écris pour lui annoncer la nouvelle et je charge une de ses amies de lui porter ma lettre. Elle reste quelques heures abîmée dans sa douleur et puis prend la plume pour m'écrire ce qu'on va lire :

« Monsieur,

« Monsieur le curé de L... m'avait fait pressentir la fatale nouvelle quand mon amie, Mme D..., m'a apporté votre lettre. Je n'ai le courage de répondre à personne : mais votre lettre m'apporte des paroles qui me vont au cœur et j'ai besoin de vous dire mon chagrin.

« Vous me dites que mon mari veut que j'aie du courage. Je le sais. Je sais même qu'il a compté sur mon courage pour mourir héroïquement. Je voyais dans ses lettres qu'il était préoccupé de moi : je sentais ses hésitations entre ses sentimens pour son pays et le regret qu'il avait de me laisser complètement seule. J'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai écrit : Faites votre devoir comme il se présentera à vous, mon cœur sera toujours à la hauteur de vos actes. Je puis vous le promettre parce que je ne

compte pas sur moi, mais sur Celui qui vous donnera le courage de mourir : il ne peut me refuser celui de vivre comme vous mourrez.

« Je voudrais vous montrer sa réponse pleine de joie et d'affection. Quelques jours après, il était mort. Peut-on dire mieux la confiance qu'il avait dans sa religion et dans sa femme ?

« Ce que je vous dis là, je ne le dirais pas à tout le monde. Je ne serais peut-être pas comprise. Mais vous et votre femme vous aurez plus de pitié de moi en sachant le sacrifice que je fais. Je suis quelquefois au moment de le regretter. Mon cœur me fait bien mal. Je sais que vous ne me direz que des choses consolantes, mais les consolations n'empêchent pas de souffrir. »

Faut-il que l'exaltation générale de l'âme élève l'intelligence pour qu'une pauvre femme, qui n'a guère l'habitude d'écrire et ne se pique pas de savoir, trouve une page comme celle-là, belle entre les plus belles et qui fait tout simplement songer à Bossuet !

X

Il y a dans cette étude quelques aperçus sur l'intuition et ses rapports avec l'optimisme qu'il aurait fallu développer. Ce n'est pas le moment, encore que les événemens actuels rendent singulièrement intéressante la philosophie qu'on y entrevoit. D'autres nous donneront cette philosophie, et auront grande qualité pour le faire, avec une documentation, une autorité, une richesse de pensée que nous ne saurions atteindre. Ils l'écriront après l'avoir vécue. Ils prendront la plume après avoir posé le fusil.

Une philosophie n'est digne de ce nom que si elle sort de l'expérience. La guerre qui se poursuit sous nos yeux est la plus extraordinaire des expériences et, comme tout ce qui est humain, c'est une expérience philosophique avec des caractères très originaux. Trois millions de Français sont à la frontière, qui savent tous, depuis le premier jusqu'au dernier, pour quelle raison ils se battent et font le sacrifice de leur vie. Ce n'est ni pour la gloire, ni pour la conquête, ni pour le butin. Ils *se dévouent à une idée*, l'idée de patrie, la nôtre, qu'ils veulent sauver avec tout ce qu'elle représente dans le passé, le présent et l'avenir.

Parmi ces millions d'hommes ils sont légion ceux qui, chaque jour, descendent dans leur âme. Ils relèvent leur tem-

pérature morale avant et après l'attaque. Ils enregistrent leur hypertension pendant le combat. Ils prennent continuellement des instantanés de leur moi : il en est qui ont été pris dans un trou de marmite, où le blessé s'était traîné, en attendant les brancardiers. Ils voient clair en eux, savent toujours où ils en sont. Tout cela noté, soigneusement noté, d'ailleurs écrit à la hâte, au crayon, dans les tranchées, sur des lettres, des billets, des carnets, maculés de boue, quelquefois de sang : documens incomparables. Trop longtemps la psychologie fut faite, dans le silence du cabinet, par l'étude de l'âme morte, étalée devant la réflexion, comme une pièce d'anatomie sur une table. Depuis quelque temps, on y joignait le laboratoire. Rendez-nous l'âme vivante, frémissante, en pleine chaleur d'action et mêlée de combat, aux prises avec les pires dangers de mort.

Il se trouve enfin que, parmi ces combattans qui, chaque jour, vérifient leur âme de combat, beaucoup, par leur culture antérieure, professeurs, écrivains, poètes, artistes, médecins, savans, étaient très entraînés à la réflexion philosophique. Ils sont désignés pour écrire les livres attendus.

La guerre actuelle aura d'infinies répercussions dans le domaine de la pensée. On s'applique à les prévoir. Hier, ici même, M. Victor Giraud nous disait ce que sera la littérature de demain. Il est peut-être plus facile de prévoir ce que sera la philosophie nouvelle : certains courans de la pensée moderne l'annoncent depuis trente ans, et on peut dire qu'elle est déjà née. Elle a marqué de son empreinte les jeunes générations d'intellectuels et n'est pas étrangère à la superbe énergie qu'ils déploient dans la bataille. Sur le monument que la France ne peut manquer d'élever aux jeunes écrivains tombés en la défendant, bien des noms porteront témoignage pour cette philosophie. Chose digne de remarque, elle est née en France, en Angleterre, en Amérique, non dans l'Allemagne prussianisée et matérialiste, incapable de finesse philosophique ; elle est née chez ceux qui devaient être les champions de la civilisation contre la barbarie, car la *Kultur* n'est que la forme scientifique de la barbarie.

La philosophie nouvelle, au sortir de la guerre, nous révélera bien des choses, d'abord et avec précision le mécanisme intérieur de l'âme dans la vie très dangereuse et très haute. Elle nous montrera le pourquoi et le comment du sublime

accompli par les plus humbles. On a dit que Michelet, à la veille de mourir dans les jardins d'Hyères, saluait avec joie la mort qui allait satisfaire les grandes curiosités de sa vie : il verrait Jeanne la Lorraine, et par elle saurait enfin les sources où elle avait puisé ses inspirations et ses forces, le secret des Voix qui lui avaient parlé sous le chêne de Domremy.

Des hommes vont revenir du combat et nous dire le secret de certaines choses, qui ne sont pas croyables, et que pourtant ils ont faites. Après avoir conté l'histoire des quarante-deux marins qui, sous les ordres de l'enseigne Henry, en 1900, défendirent victorieusement le Pé t'ang pendant trois mois contre cent mille Chinois, Pierre Loti a écrit cette phrase :

« Il faudrait graver quelque part en lettres d'or leur histoire d'un été, de peur qu'on ne l'oublie trop vite, et *la faire certifier véritable parce que bientôt on n'y croirait plus.* »

Un de ces marins est précisément couché dans notre hôpital, salle 3, lit 76, fracture de jambe par choc indirect d'un obus. C'est Guenezec, Clet, Yves, du village de Theolen en Bretagne, au bord de la baie des Trépassés, où dort la ville d'Ys sous les flots ensevelie. Nous ne saurions pas grand'chose de lui, car c'est un silencieux, si les infirmières, en rangeant ses effets, n'avaient trouvé un petit sac renfermant la médaille militaire, celle du Tonkin et celle de Chine, qu'elles épinglèrent aussitôt à son chevet, et s'il n'avait reçu quelques jours après son arrivée le livre de René Bazin sur l'enseigne Henry, envoyé par l'oncle de l'héroïque officier avec une dédicace touchante. Quand on lui parle de son jeune chef, qui tomba dans ses bras, les larmes lui viennent aux yeux, et, si on lui demande des détails, il offre le livre, ne manquant pas d'ajouter : « On ne se doutait pas d'avance qu'on ferait tout cela, et il arrive depuis qu'on croit ne pas l'avoir fait. »

Voilà bien la marque de certains actes. L'intelligence ne les regarde pas d'abord comme possibles et, après, ne se résout pas facilement à y croire : elle les traite volontiers de légendes. Chaque jour, depuis dix mois, il se fait des choses que la légende ne saurait grandir. Nous fabriquons de la gloire à profusion : et, bien que cette gloire, la moitié peut-être, doive rester à jamais ignorée, ce qui survivra, certifié, prouvé, authentiqué, sera d'une telle richesse que la pensée de la France s'en pourra nourrir et enivrer pendant la suite des siècles. Toute la

gloire antérieure reculera dans l'ombre, non pas oubliée, mais désormais inutile. Nous aurons le secret de l'âme qui fait de la gloire, le secret de l'héroïsme. Il se peut que ce soit celui de la sainteté. Les deux se distinguent par des circonstances secondaires, non par leur principe intérieur, en dernière analyse toujours un acte de foi, par leur commune genèse psychologique.

La philosophie nouvelle sera celle de l'expérience par l'âme tout entière. L'intelligence est un merveilleux instrument de cognition : le jeu de l'âme tout entière la dépasse. La lumière de l'une se répand en surface, celle de l'autre en profondeur. Nous aurons la philosophie de la vie, et, comme la vie est action, ce sera la philosophie de l'action.

On peut entrevoir qu'elle ne sera pas une doctrine, arrêtée dans ses contours, définitive et close, mais une direction générale, un large esprit où se rencontreront des hommes venus de points très éloignés, nourris dans des disciplines diverses. Ils jugeront que l'important n'est pas de penser, mais de vivre : la pensée ne se justifie que si elle insère sa fin particulière sur une fin plus générale qui est la vie. Ils auront la passion de la vie haute, estimant que par cette pointe se marque le vrai progrès de la pensée humaine. Le caractère essentiel de cette philosophie sera sa grande force d'apaisement, une belle vertu d'amitié, bienfait inestimable pour la France de demain.

Philosophie de l'expérience, de la vie, de l'action, conséquemment de l'optimisme. Terminons sur ce mot. Ce qu'il signifie est tout en ce moment. Celui-là sera le vainqueur dont l'optimisme durera un quart d'heure de plus que celui de l'autre. Puisque l'optimisme naît de l'action et par elle s'entretient, agissons. Que ceux, à qui l'âge et la maladie ôtent la force des bras, affirment sans cesse leur optimisme : il y a un devoir à remplir par la pensée, la parole, l'attitude. Chacun de nous doit être un petit foyer rayonnant. De ces rayonnemens individuels se forme et se compose le grand foyer de confiance collective où s'engendre la victoire elle-même.

Douter d'elle serait une trahison envers ceux qui sont tombés pour nous la donner. L'optimisme est la forme immédiate de piété que nous devons à nos morts, le plus touchant hommage que nous puissions leur rendre, le seul qu'ils attendent de nous en ce moment.

Notre optimisme aura le dernier mot. Il puise sa force dans la triple conscience de ce qu'il a fait, de ce qu'il est, de ce qu'il défend.

Il a fait des prodiges, où son énergie s'exalte pour en faire de nouveaux. Il sait sa richesse foncière et quelles merveilleuses hérédités l'ont préparée. Il sait la valeur infinie de ce qu'il défend.

Certes nos ennemis ont un bel optimisme et nous en éprouvons les effets. Mais ses sources sont impures. Ils se réclament du Droit, mais d'un Droit contingent, déterminé par la force. Le Droit du plus fort est une régression vers l'homme des cavernes qui réglait tout avec son poing armé d'un silex, — une monstruosité, puisque le caractère essentiel du Droit est d'être la force du faible, — un crime contre la vérité, car la pensée allemande octroie l'imminente dignité du réel à un pur concept de l'esprit, favorable à ses ambitions, au lieu que le concept se doit toujours subordonner à la réalité donnée par l'expérience. Ils invoquent leur vieux Dieu, mais leur Dieu est jeune, très jeune, né d'hier avec leurs projets insensés auxquels ils l'associent, comme ils le font complice de la Violence, méthodiquement organisée pour les actes les plus abominables. Leur Dieu exprime des forces mauvaises et troubles, les puissances d'en bas, les puissances infernales. Il est Satan lui-même, Satan, superbe de force, mais toujours mégalomane, touché par la folie originelle de son orgueil.

Notre Droit ne dépend d'aucune contingence. Il est supérieur à tout, égal pour tous, pour les faibles comme pour les forts, pour les petits peuples comme pour les grands. Notre Dieu n'est ni vieux, ni jeune. Rien ne le détermine que lui-même. Il est parce qu'il est, et cela suffit. Il est le vrai, le seul. On le reconnaît à ce signe qu'il est l'éternel ennemi de Satan, son éternel vainqueur.

L'humanité saluera son triomphe, le nôtre, par un long cri de délivrance.

D[r] Emmanuel Labat.

MON CARNET D'ÉCLAIREUR[1]

I

I. — LA MOBILISATION

Dans les derniers jours de juillet, les nouvelles devinrent vite menaçantes; on parla de la mobilisation russe et, dès ce moment, nous sentions que le sort en était jeté, ou allait l'être.

Les batteries qui étaient parties pour expérimenter un nouveau matériel de 75 rentrèrent au quartier dans la nuit du jeudi 28 juillet. Elles avaient reçu l'ordre de départ à 16 heures et, à 18 h. 30, quittaient le camp : on avait fait vite ! Au quartier, tout le monde était debout, les chambres prêtes à recevoir les hommes, les écuries éclairées à l'électricité, l'avoine et le fourrage préparés. Un clair de lune splendide rendait très décoratif ce défilé d'hommes endormis, couverts de poussière, et de chevaux éreintés par une aussi rapide étape.

Cette nuit-là, je ne dormis guère ; les conducteurs restés au dépôt recevaient les premiers chevaux de réquisition et partaient chercher les autres; il y avait beaucoup plus de service de garde

(1) L'auteur de ce « Carnet » est un brigadier d'artillerie qui y a consigné au jour le jour ses impressions depuis le début de la guerre jusqu'au moment où, ayant été blessé, après avoir été mis à l'Ordre du jour de l'armée, il a dû prendre un repos provisoire. Son récit n'a aucune prétention littéraire et n'en est que plus intéressant : c'est la narration pure et simple des faits dont il a été témoin ou un des acteurs et finalement la victime : le principal mérite en est la sincérité et l'exactitude; mais l'observation y est précise, le trait souvent pittoresque et le caractère général bien français par la facile et la rapide adaptation à tous les milieux, la bonne humeur constante à travers les épreuves, l'émotion généreuse, le sang-froid et la confiance.

qu'à l'ordinaire ; j'étais chargé de l'assurer, et, en outre, je devais être prêt à répondre à tout appel : il y en avait au moins toutes les demi-heures.

Dès le matin, la mobilisation commença. On remarqua tout de suite que « c'était sérieux » aux indices suivans : distribution de plaques d'identité, de vrais pains de guerre, de vrais pansemens (qui, jusqu'alors, dans les exercices ordinaires, étaient remplacés par des bouts de papier), etc., etc. ; puis, les corvées partirent pour aller chercher dans les magasins les caissons chargés de munitions et les effets de guerre, pour la remonte, « toucher » les jeunes chevaux, fourrage, avoine, vivres de réserve, etc.

Au réveil, les armuriers étaient au travail ; armés de limes, ils affûtaient les sabres avec un soin jaloux ; ce crissement rapide et mordant sur l'acier donnait une sorte de frisson : « Eh ! là-bas ! venez voir, vous autres ! On aiguise les sabres ! Ça va chauffer ! » Le mien, que j'avais fait « soigner, » était coupant comme un rasoir, et chacun faisait admirer l'air méchant de ces lames encore chaudes du frottement de la lime.

Entre temps, arrivaient les premiers réservistes, à côté de quelques-uns de nos anciens ; on voyait des territoriaux dont plusieurs grisonnaient ; un même avait la barbe blanche ! Une foule d'hommes, de femmes, d'enfans se pressait devant la porte du quartier pour voir arriver les chevaux de réquisition conduits par leurs propriétaires, les officiers, les plantons, et tout le mouvement qui agitait ce coin si calme d'ordinaire.

A midi, la mobilisation était terminée ; on préparait les ballots d'effets d'exercice qui serviraient aux réservistes avant d'aller au front ; chacun triait ses papiers, ses affaires personnelles. Nous étions émus et nous nous sentions prêts à de grandes choses. Déjà le quartier était consigné et l'on cherchait le moyen de s'assurer des objets que l'on croyait devoir être utiles pendant la campagne, car, plus tard, il serait difficile de se les procurer. Les brancardiers s'exerçaient à transporter et à soigner de pseudo-blessés...

Dans la nuit du jeudi au vendredi (29), les chevaux de réquisition arrivèrent en très grand nombre ; les forges des batteries étaient installées dans la carrière ; on matriculait les chevaux au fur et à mesure de leur classement. Les officiers

restaient au quartier, et le capitaine ne pouvait se décider à se coucher, tant il était préoccupé par le souci de ne rien oublier; le lieutenant dut insister pour qu'il prît enfin quelques instans de repos dans une chambre de sous-officier.

A midi, toutes les batteries défilèrent au pas autour de la carrière pour essayer les nouveaux chevaux ; c'était vraiment très beau, ces uniformes flambans neufs et ces harnachemens sortant de la sellerie. Les curieux, massés à la porte du quartier, croyaient déjà que c'était le départ, et leur nombre augmentait.

Ensuite ce fut un travail continu des chevaux de selle, à toutes les allures, sur la piste centrale. J'essayai ainsi « Baïonnette; » j'eus la bonne chance d'avoir cette excellente jument dans le début de la campagne, et j'ai toujours regretté d'avoir été par la suite obligé de m'en séparer : elle reçut en effet deux balles de shrapnell à la cuisse, qui la rendirent indisponible.

A la cantine, c'était la cohue; il était presque impossible de s'y faire servir; on y étouffait; d'ailleurs, pas le temps de pérorer. Les batteries de tir étaient prêtes, à six pièces, *sans un réserviste*, grâce à la loi de trois ans; elles attelaient seulement quelques chevaux de réquisition. On commença dans l'après-midi à préparer la formation de l'échelon (7e, 8 pièces) et du train régimentaire (9e pièce); mais la nuit arriva avant qu'on eût fait grand'chose.

Le lendemain matin, les batteries commencèrent à partir dans l'ordre 1 à 6, depuis 7 heures jusqu'à 15 heures.

Ce départ fut très émouvant : la foule se pressait énorme et le poste l'empêchait, à grand'peine, de franchir la porte. Pas un cri discordant; on sentait de l'émotion, mais c'était bien le même sentiment de patriotisme qui avait fait, la veille, acclamer le détachement à l'étendard, quand il avait ramené au quartier l'emblème chéri; j'étais de garde alors, et ces acclamations m'avaient profondément ému.

Pour la sortie de chaque batterie, l'étendard et deux hommes en armes se rangeaient devant le poste. Les gradés saluaient du sabre... Pas un mot, pas une sonnerie... On riait et pleurait à la fois; c'était très beau !

Beaucoup d'entre les jeunes qui restaient momentanément se sentaient le cœur bien gros de voir partir les camarades

sans les suivre ; nous croyions déjà, naïfs, qu'ils se battraient sans nous.

Puis continua l'organisation des échelons : ce fut difficile, car les corvées, très nombreuses, n'avaient pas le don de charmer nos bons réservistes, qui « se défilaient en douce, » sans qu'on pût les retrouver ; avec beaucoup d'énervement... et de bonnes paroles, nous arrivâmes à tout arranger. D'ailleurs, avant son départ, le capitaine nous avait très simplement adressé quelques mots d'encouragement, faisant appel à notre bonne volonté.

Toute la journée du dimanche fut consacrée à l'établissement des attelages et au roulage de voitures, ainsi qu'à l'équipement des hommes ; maintenant, nous étions sûrs de la guerre, car la France avait déclaré la mobilisation générale : cela nous donna encore plus d'entrain, et tout alla bien.

Le lundi matin (3 août), on acheva l'équipement des voitures, et on prépara l'embarquement pour le soir.

A 19 heures, départ du quartier, sans aucune émotion ; je ne pensais qu'à l'embarquement des vingt-sept chevaux. Avec deux conducteurs de l'active, je m'acquittai de cette tâche sans encombre. Malgré tout, j'étais vanné, et c'est avec joie que je pus m'installer dans notre wagon à bestiaux aménagé, à côté de ce vieux T..., le cuisinier, un brave camarade de ma classe, circonstance qui nous rapprochait d'autant plus que nous étions avec des réservistes inconnus pour nous.

Au bout d'un moment, le train partit : ça y était !

II. — VERS LA FRONTIÈRE

Il mit longtemps avant de passer la gare de Troyes-ville ; nous attendions ce moment avec impatience, afin de nous munir au buffet de quelques victuailles... J'y trouvai juste un verre de bière ! Il y avait là une foule de soldats et de mobilisés, attendant leur train, du plus curieux aspect ; cela faisait un peu peur d'en voir tant !

Nous repartîmes, restant éveillés pour nous rendre compte de la direction du convoi ; mais, après Brienne, nous dormions tous profondément. La température était agréable, et nous étions si fatigués !... A notre réveil, vers les 4 heures (mardi 4), nous nous trouvions aux environs de Bologne, sur la ligne

Chaumont-Neufchâteau ; certains noms de stations ne m'étaient pas inconnus : je les avais lus en préparant mes plans de campagne avec mes petits soldats de plomb... C'était loin, ce temps-là !... Assis sur le bord du wagon, les jambes pendantes en dehors, je pensais à toi, maman, à tes conseils de prudence, car il eût été assez malsain de dégringoler sur le ballast en allant à 50 à l'heure...

Le paysage était quelconque, mais je fus vite frappé de ne voir personne aux champs, puis, sur les routes, des chevaux de réquisition conduits par leurs propriétaires, et surtout, aux ponts, aux passages à niveau, aux stations, les garde-voies à peine équipés, quelquefois même n'ayant de militaire que le képi. Il faisait beau, et nous étions gais; on chantait ; naturellement, quelques-uns avaient entonné *la Marseillaise*. Il me passait, à ce moment-là, bien des idées par la tête : je voyais les miens au Raz, à Paris, et puis je songeais à la France qu'on allait défendre et je me sentais un attachement profond pour cette terre que nous traversions si vite.

Avant d'arriver à Neufchâteau, le train s'arrêta quelques minutes; nous descendîmes tous pour le parer de fleurs et de branchages ; en un instant, il était fleuri d'un bout à l'autre; nous voulions nous montrer aussi contens que ceux qui étaient partis avant nous, et dont nous croisions les trains vides en retour. Arrêt d'un quart d'heure. Nous allons tous caresser un petit fox qui venait habituellement au quartier et nous avait accompagnés ; sans qu'on l'aperçut, quand le train démarra, il courut après lui ; aussi l'avions-nous embarqué et paré d'un écusson du régiment.

Passant devant Domrémy, le train suivit la route ; vers Toul, nous apprîmes avec une désillusion profonde que la guerre n'était pas encore déclarée ! Cependant, le gouverneur faisait évacuer la population civile, ce qui nous rassura. Puis on longea la Moselle par la ligne de Pont-Saint-Vincent. Ah! on était aimés, là ! Partout, des acclamations, des cris joyeux, des « Bonne chance ! » des bravos ! Nous en étions profondément touchés et nous nous sentions bien les frères de tous ceux qui nous acclamaient avec tant de confiance.

Le débarquement eut lieu à Chaligny vers 14 heures ; là aussi, nous avions une « galerie » nombreuse de femmes et d'enfans.

Sans carte, je ne puis indiquer notre itinéraire pour rejoindre nos batteries; il y avait environ une vingtaine de kilomètres de parcours accidenté jusqu'à Laneuveville-devant-Nancy, où nous retrouvâmes les camarades; ils étaient déjà là depuis deux jours et prêts à partir à tout moment; on fit le bivouac à la corde pour les chevaux; les hommes couchèrent dans une grange et sous une halle pleine de paille et de foin : notre première nuit « en campagne! »

III. — ATTENDANT L'OFFENSIVE

Elle ne fut pas longue : à 2 heures, réveil; départ à 4 heures.

En colonne, par pièces doublées, dans un champ d'avoine, nous prîmes, sans débrider, un repas froid, et attendîmes l'ordre de partir, qui ne vint d'ailleurs pas : cantonnement à Tomblaine, chevaux dans les écuries.

Le matin, le capitaine m'avait demandé si cela me plairait d'être éclaireur : « Avez-vous une bonne jument? (C'était « Baïonnette. ») — Oui? Eh bien! alors, c'est entendu! » — J'étais ravi.

L'après-midi de ce mercredi (5 août), nous apprîmes la déclaration de guerre.

A Tomblaine, confortable petit dîner dans un café, avec quelques conducteurs de ma nouvelle pièce (la 2e). Ce fut, pour longtemps, notre dernier repas à table. Coucher dans une grange où je faillis perdre mon képi et mes éperons. La chaleur était forte et nous avions eu la chance d'échouer dans une excellente maison munie d'une fontaine, dont les patrons nous reçurent avec une grande amabilité; les femmes faisaient déjà des bandes de pansemens et nous distribuèrent de la teinture d'iode.

Jeudi 6 août, réveil à 2 heures; on attelle, et nous voilà prêts. Je me présente au lieutenant chef des éclaireurs du groupe, parmi lesquels je prends ma place.

A 6 heures, nous nous rangeâmes sur la route au bord de laquelle, attendant les ordres, ma jument ne trouva rien de mieux que de reculer jusque dans le fossé profond d'un mètre et plein de vase; il fallut, pour l'en retirer, huit hommes et deux cordes!... et en avant le pansage!... J'en eus au moins pour une demi-heure à la laver et brosser; je m'étais déchiré les

vêtemens dans le sauvetage : une aimable Lorraine répara l'accroc.

A 10 heures, abreuvoir; on prépare la soupe; elle était presque cuite quand retentit le coup de sifflet du « garde à vous! » La marmite en l'air, et nous voilà partis, furieux!

Nous allions vers l'Est, par où? Je ne m'en souviens plus. La marche était rapide et pénible à cause de la chaleur et de la poussière. Vers 14 heures, nous faisons halte dans un champ de trèfle, près du Pulnoy : à notre droite, une hauteur boisée; à notre gauche, le mont d'Amance et le Pain-de-Sucre. Je me rappelai alors les principes de Marbot et de Coignet, et je me mis à dormir, puisque « qui dort dîne. »

On ne bougea pas jusqu'au soir; cette fois, on eut le temps de faire la soupe et de la manger (avec quel appétit!). On allait se préparer à coucher dehors quand arriva l'ordre d'aller cantonner plus loin.

Pendant notre dîner, nous reçûmes la visite d'un de mes camarades de classe, passé à l'artillerie lourde. Il nous apprit la présence de deux batteries de 120, enterrées dans le petit bois sur notre droite, qui avait été puissamment fortifié par le génie, ainsi que les hauteurs sur notre gauche, couronnées, elles aussi, de grosses pièces.

En allant à Seichans, il m'est arrivé un incident qui aurait pu avoir, pour moi et ma jument, des conséquences graves. J'étais à la hauteur de l'attelage de derrière du deuxième caisson quand, dans un tournant brusque, le timon casse; l'attelage est rejeté violemment sur moi et me force à descendre dans le fossé; impossible de sauter par-dessus la haie à ma gauche. D'ailleurs, ma jument est tout à coup soulevée, je ne sais comment, et renversée sans que je puisse rien faire pour la retenir; elle retombe en tête à queue et fait panache sur moi. Je l'évite heureusement en tâchant de l'éloigner le plus possible du caisson qui menaçait de m'écraser et je me dégage rapidement...; le caisson s'arrête, « à me toucher, » comme disent les marins. J'avais eu de la chance : mon képi perdu et retrouvé, mon lorgnon perdu et retrouvé également, le lendemain, mon sabre tordu, ma jument écorchée sans gravité et moi-même assez contusionné un peu partout. Voilà les seuls dommages de cet accident. Le colonel, qui était présent, m'avait cru tué! Bref, le timon changé, nous rejoignons le parc, mettons les

chevaux à la corde, et allons nous coucher dans une grange, à une heure du matin.

Vendredi, 7 août, réveil à 3 heures; on attelle et... cela recommence comme les autres jours : l'ordre de mouvement n'arrivait pas, nous devions nous tenir prêts. Plus tard, pour reposer les chevaux, on se tint prêts, les bêtes déharnachées; mais, à ce moment-là, on exagérait. Mon père aurait dit qu'on faisait du zèle...

Nous restâmes à Seichans jusqu'au 12 août. Très peu d'eau dans ce pays; l'abreuvoir était difficile à faire pour tant de chevaux, et on essaya successivement plusieurs endroits. C'est en allant ainsi dans les villages voisins que nous avons, pour la première fois, rencontré les divers élémens qui nous soutenaient. Pour nous remettre un peu au point, le commandant nous fit faire plusieurs jours de suite des exercices de batteries attelées... La batterie attelée est la plaie de l'artillerie; tout le monde en a peur!...

Nous avons aussi fait là notre premier apprentissage de la vie en campagne, en commençant à construire des abris contre le soleil : c'était rudimentaire et combien éloigné de la perfection que nous atteignîmes dans la suite! Une précaution, généralement prise, fut la coupe des cheveux à ras : tout le monde y vint, et c'était amusant de voir sous ce nouvel aspect, genre tête de veau, notre élégant lieutenant, toujours tiré à quatre épingles.

C'est encore à Seichans que nous vîmes les premiers obus, bien lointains, puisqu'ils étaient tirés sur un aéro français en reconnaissance de l'autre côté de la frontière. Nous avions d'abord cru que les nôtres bombardaient un zeppelin. Ce même jour (samedi 8), le commandant nous lut le deuxième ordre du jour de l'armée, pour la prise de commandement du général Joffre.

Puis, les éclaireurs commencèrent leur glorieux « métier! » Le 9, reconnaissance très rapide jusqu'à la frontière pour repérer trois ou quatre emplacemens de batterie; toujours au grand trot et au galop sur les crêtes. Je me rappellerai toujours le lieutenant qui nous orientait à travers le pays. « Il se peut, nous disait-il, que nous soyons inquiétés par des cavaliers ennemis, auquel cas on fonce dedans! » Et nous tirâmes légèrement le sabre du fourreau, nous assurant que le revolver

aussi était bien à portée de la main... Nous avons seulement rencontré, en traversant la forêt de Bezanges, une patrouille de fantassins du 3e qui, nous prenant pour des uhlans, avaient juré notre mort... Ils nous ont reconnus à temps, et avec quels regrets !...

Au cours de ce raid, — une trentaine de kilomètres en moins de trois heures, avec de nombreux arrêts, — j'ai pu me rendre compte avec joie que j'étais bien monté ; ma petite « Baïonnette » trottait très agréablement, galopait de même et — surprise ! — sautait : j'en étais ravi.

Partout où nous avions passé, ce n'étaient que tranchées, fils de fer, emplacemens de mitrailleuses, etc. ; cela donnait confiance.

Deux jours après (mardi 11), reconnaissance. Verlaine-sous-Amance. Chaleur. Le pays accidenté est assez joli, surtout la vallée de la Seille avec ses bois touffus et ses villages aux tuiles rouges, bondés d'infanterie et de cavalerie qui envoyaient des patrouilles de tous les côtés ; décidément, « ils » trouveraient de suite à qui parler.

Le samedi 12, vers midi, nous partons pour Réméréville, où nous arrivons vers 15 heures ; la chaleur était étouffante ! On forme le parc dans une prairie où chacun se vautre, haletant, quelques minutes avant de rien installer. On se mit péniblement au travail. Le soir, on plaça les pièces aux quatre points cardinaux, avec leurs caissons, pour tirer sur les aéros qui avaient fait leur apparition. Cantonnement dans une grange. Avec nous, beaucoup d'infanterie : on sentait que nous aurions bientôt du travail.

Le lendemain (jeudi 13), nouvelle reconnaissance. On prépare pour bientôt l'offensive générale.

IV. — L'OFFENSIVE. — COMBAT D'ARRACOURT

Elle se produit, en effet, le lendemain 14, jour anniversaire de la bataille de Borny. De bon matin, par des chemins de traverse, nous rencontrons la division de cavalerie de Lunéville (sauf les hussards) et son artillerie de 75 court, nouveau modèle. Puis, l'infanterie passe devant nous et se cache dans les bois. Un Blériot ronronne au-dessus de nos têtes, des estafettes galopent... Nous sommes huit corps d'armée, nous dit un adju-

dant d'infanterie, et on attaque aujourd'hui. La reconnaissance du bois est faite ; nous le traversons vers l'Est et restons arrêtés un bon moment ; on en profite pour croquer un bout de pain et un peu de « singe ; » devant nous, passent les coloniaux, puis, tout à coup, la fusillade crépite, on ne sait au juste où, mais pas très loin : on ne voit rien d'ailleurs. Il doit être alors 8 heures. Bientôt, elle s'éloigne sur notre droite et se ralentit. Nous aussi, nous allons sur la droite, vers Athienville. Près de la route, deux batteries de 75 en batterie ; elles ont déjà tiré, nous dit-on, sur de l'infanterie allemande à qui ça n'a pas plu du tout.

Faim et soif; avec beaucoup de parcimonie, on mange une miette de pain accompagnée d'un demi-quart d'eau. Nous restons là près de la route, peut-être deux heures, puis : « A cheval ! » et nous voilà partis, au grand trot, doublant l'artillerie elle-même au trot, traversant comme des fous, en pleine poussière, le village d'Arracourt; les caissons manquent de nous écraser, cela ne fait rien; nous avançons toujours, sans savoir où, un peu émus, suffoqués, couverts de sueur, et puis, tout à coup, les reconnaissances d'officiers nous dépassent : on met en batterie.

Un brancard nous croise, porté par quatre hommes; le blessé est un capitaine d'infanterie; il paraît bien touché, le pauvre ! A des fantassins qui viennent, nous demandons ce qui s'est passé : « Nous avons enlevé ce matin ce petit bois; quand ils ont vu nos baïonnettes, ils ont pris la fuite. »

Les éclaireurs se rangent derrière un talus bordant la route ; nous devons y être à l'abri, puisque trois blessés s'y sont réfugiés. Et nous restons là. Quelle chaleur ! Nous n'avons plus rien à manger, alors on cause..... Ziii, ziii, nous voilà tous debout...; le cœur bat un peu plus fort...; ce n'est pas pour nous; deux fusans tirés sur les batteries, trop courts et trop hauts; ils éclatent avec un bruit presque *timide* (pi..ou..ou ; leurs balles ont beaucoup moins de vitesse que celles de nos obus. Notre première émotion se calme assez vite, car, nous sachant dans l'angle mort, nous nous trouvons ainsi en sécurité ; mais les batteries sont moins abritées et nous craignons pour elles.

Bientôt, les obus tombent plus nombreux; il est environ 14 heures; nos troupes sont déployées et la rangée des éclate-

mens allemands nous fait découvrir le front du 20e et du 14e ou 15e corps, s'étendant jusqu'à la ligne des collines qui ferment notre horizon. C'est la seule fois que j'aie vu des troupes évoluer sur un coin de champ de bataille. L'infanterie se replie derrière une petite éminence; l'ennemi ne cesse pas son feu, d'ailleurs peu efficace; ses batteries, un peu à notre droite, tirent sans être gênées; les nôtres sont silencieuses, faute d'objectif.

Nous sommes effrayés de l'énorme autant qu'inutile consommation de projectiles allemands; néanmoins, ce tapage infernal, si nouveau pour nos oreilles, nous impressionne; notre offensive est arrêtée, il nous manque de l'artillerie lourde pour détruire les grosses batteries allemandes.

Quelques blessés arrivent, peu nombreux d'abord, puis, du bois qui nous fait face, débouche une compagnie qui vient chercher un refuge près de nous. Ils disent avoir eu de grosses pertes; en réalité, peu d'hommes ont été touchés, mais, comme ils n'avaient pas d'abris, la situation était intenable. Au bout d'un instant d'ailleurs, l'émotion était passée et la confiance revenue en entendant tirer notre 75 et se ralentir le feu ennemi. Alors, très facilement, leurs officiers les ramenèrent à leurs premières positions : puis, nous autres artilleurs, leur avions si savamment expliqué les raisons de l'inefficacité des obus allemands percutans (déperdition de la gerbe partant en l'air), et vanté si prodigieusement, en revanche, notre artillerie, que leur moral s'était entièrement raffermi : le nôtre aussi...

Dans ce premier engagement, nous eûmes déjà à nous plaindre de l'espionnage allemand; quoique bien dissimulées, nos batteries étaient battues par un tir très régulier et corrigé à souhait... Tant d'adresse était incroyable; on en chercha la cause et on la trouva bientôt : un espion d'Arracourt réglait leur feu par l'intermédiaire de l'horloge du clocher, déplaçant l'aiguille, suivant un signal convenu. On l'a naturellement fusillé sur-le-champ, et on a arrêté sa femme et sa fille qui correspondaient, la nuit, avec l'ennemi à l'aide de lanternes.

C'est encore à ce baptême du feu que j'ai vu et soigné nos premiers blessés, qu'on amenait à l'abri derrière notre talus. Aidé de mes camarades, je leur ai fait leur premier pansement et donné à boire de l'eau additionnée d'alcool de menthe; c'est tout ce que nous pouvions faire pour eux... et les encourager. La vue des blessures et du sang ne m'impressionnait pas,

mais les plaintes de ces malheureux me mettaient le cœur à l'envers. Une voiture réquisitionnée les transporta à Arracourt. J'ai pu me rendre compte, plus tard, combien est pénible ce transport si inconfortable; voilà une des choses qu'il faudrait essayer d'améliorer au plus tôt. Malheureusement, quel que soit le dévouement des brancardiers, qui est généralement très grand, il leur est souvent impossible de faire mieux.

Vers 4 heures, autant qu'il m'en souvienne, — précaution « oratoire » indispensable quand on raconte des faits de guerre, — je suis descendu seul à Arracourt pour faire boire ma jument et j'ai pu rapporter un peu de pain et de vin aux autres éclaireurs qui, mourant de faim, me reçurent comme un sauveur. Le ravitaillement fut, par la suite, un de nos soucis principaux, et nous dépensâmes des trésors d'astuce pour rapporter leur part aux camarades, car nous avions rapidement apprécié les avantages d'une bonne entente, — qui n'a jamais fait défaut aux éclaireurs, — et, entre nous, il était devenu presque inutile de faire la recommandation : « Prends-en pour moi! » Pendant cette petite promenade, les Allemands ont jugé correct de s'abstenir de tout bombardement; j'ai été très sensible à cette délicate attention.

La fin de la journée fut calme; à 20 heures, nous redescendions aux batteries et nous couchions autour des pièces, dans la paille, — nous étions dans un champ de blé, — quand arriva l'ordre de cantonnement pour Athienville, à 4 kilomètres en arrière, où nous devions toucher nos distributions. A peine à cheval, la pluie arriva, et quelle pluie! Au bout d'une demi-heure, le manteau était complètement traversé, et la veste trempée.

Pour comble de malchance, la route était encombrée par d'interminables convois; il faisait si noir qu'on ne distinguait rien à deux mètres devant soi; pas de lumières pour ne pas renseigner l'ennemi, sauf les phares des ambulances automobiles, cornant à tout bout de champ pour avoir le passage. Nous sommes restés ainsi deux heures arrêtés, à cheval, en plein Arracourt, et la pluie n'a pas cessé un instant. Mais la guerre nous avait, du jour au lendemain, doués d'une qualité de patience inépuisable, et c'est tout juste si, de temps en temps, un juron bien envoyé rompait notre somnolence. On finit par

s'endormir sur les sacoches, habitude nouvelle pour nous, mais qui ne nous quitta plus guère; on dormait d'ailleurs, dès qu'on avait le loisir de le faire, cinq minutes, un quart d'heure, quelquefois plus; le moindre arrêt suffisait pour cela. Aussi le démarrage était-il curieux à voir!

Enfin, tandis que des projecteurs, à tout coin de l'horizon, fouillaient le ciel pour y découvrir les dirigeables, nous arrivâmes à Athienville à une heure et demie. On jugea inutile de faire le cantonnement, car on n'avait qu'une demi-heure devant soi, dont nous profitâmes pour faire la cuisine et nous sécher autour de grands feux. Dieu! quelle fatigue! A 2 heures et demie, nous voilà de nouveau en route vers la position de batterie où nous devions être installés à 3 heures et demie.

Nous reprenons les mêmes places; les observateurs en haut de la petite colline boisée et nous derrière notre talus. Mais, impossible de se coucher, la terre était trop humide! Heureusement qu'au jour, ce fut vite sec; le sommeil nous prit et nous garda jusque vers 8 heures. C'est à peu près à ce moment que la canonnade recommença, toujours sans effet, quoique mieux réglée sur notre gauche. Mais, voilà que le capitaine aperçoit les canons ennemis... Ah! ce n'a pas été long! « Par 4! Tir progressif! Fauchez double! » Et le 75 commence à chanter! Les fantassins étaient fous de joie... Ces Allemands-là ne tirèrent plus de la journée. Le lendemain, nous apprîmes que leur batterie avait été complètement détruite; le contraire nous eût étonnés!

Mais d'autres batteries tiraient sur nous pendant que, ironie des choses! les cloches sonnaient à toute volée pour la fête du 15 août. Un maudit aéro repéra la position de nos avant-trains et trois « gros noirs » (ils étaient déjà baptisés) leur tombèrent dessus; un avant-train sauta et nous eûmes des pertes. Quant aux chevaux, il y en avait bien vingt-cinq par terre dans les deux batteries. Courte débandade; plusieurs essayèrent d'arrêter les chevaux affolés; enfin, le sang-froid de la majorité des brigadiers et du chef fit le reste; avec des chevaux de l'échelon, les attelages furent vite reconstitués.

Cet accident nous servit de leçon et, depuis, les avant-trains furent toujours ramenés suffisamment à l'arrière et bien à l'abri.

Nous sommes restés toute la journée sous l'influence de ce

« coup dur, » et nous étions désolés de nos camarades tués... On fut encore à la portion congrue, malgré qu'on nous eût apporté la soupe de l'échelon, mais la moitié en avait été perdue en route... Pour le reste, même journée que la veille. Les Allemands continuèrent à tirer à deux reprises pendant une heure, avec une parfaite inutilité; leurs obus étaient heureusement percutans et, tombant tout près des pièces, ne leur faisaient aucun mal. S'ils avaient tiré fusans, les batteries auraient « pris. » Déjà, l'ouïe s'accoutumait aux sifflemens des projectiles, et nous arrivâmes rapidement à reconnaître leur direction approximative, ce qui était très utile pour se « planquer des mouches ou voltigeurs (éclats). » Finalement, retour à la même position, en passant près de l'emplacement des avant-trains où avait eu lieu l'accident du matin; les chevaux morts sentaient déjà la charogne à plein nez d'une façon insupportable! Ils furent enterrés seulement deux jours après par les civils. Je n'oublierai jamais cette odeur.

Le dimanche matin (16), les Allemands ou, plus exactement, les Bavarois car c'étaient eux qui étaient devant nous, étaient silencieux. L'infanterie les avait délogés à la baïonnette, la veille au soir, et une de leurs grosses batteries avait été réduite au silence par nos 120, enfin arrivés. Ah! l'artillerie lourde! Combien nous avons regretté sa pénurie au début de la guerre! Heureusement, on y a remédié depuis et nous avons pu lutter victorieusement avec leurs 130, 150 et 210, qui tirent trop loin pour notre 75.

L'aéro fatal de la veille revint se promener au-dessus de nous à deux reprises, très bas. La seconde fois, nous l'attendions... A 300 mètres, j'entendis le capitaine commander son tir, « au trot! » d'une voix furibonde... Les deux groupes tirèrent; c'était passionnant! nous hurlions comme des enragés : « Ça y est! il est touché! » En effet, ça y était! L'aéro entrait dans un nuage, il ressortit beaucoup plus bas, moteur arrêté; son réservoir était crevé et le pilote blessé (on l'avait remarqué à la lorgnette); aussi fut-il obligé de descendre dans nos lignes. C'était la première vengeance de nos pauvres camarades tués la veille!

En revenant de faire boire et de ravitailler, j'eus l'immense plaisir de recevoir un paquet de lettres de chez moi! J'étais sans nouvelles depuis quinze jours et on ne peut s'imaginer le

plaisir d'en avoir enfin! Il faut écrire souvent aux soldats en campagne; on ne saurait croire à quel point une lettre arrivant au bon moment remonte le moral. Il suffit d'entendre crier : « Aux lettres! » pour voir avec quel empressement chacun se précipite vers le bien-aimé vaguemestre : on l'embrasserait presque! D'ailleurs, toutes les lettres pour nous, sans exception, étaient de vrais modèles de patriotisme et d'abnégation; rien que des encouragemens, des exhortations à la patience; nous n'en avions pas besoin, car j'ose dire que, du courage et de la bonne volonté, nous en avons toujours eu à revendre; mais l'attention nous touchait profondément et nous étions réconfortés de voir que, « chez nous, » « ils » étaient si *solides*... Et pourtant, nous pensions bien qu'ils étaient beaucoup plus inquiets que nous!

V. — APRÈS ARRACOURT

Notre offensive avait enfoncé les premières lignes ennemies de la rive droite de la Seille; nos troupes suivaient la retraite allemande dans la direction Château-Salins-Morhange. On nous mit en réserve, prêts à marcher.

Le lundi 17, après avoir cantonné à Arracourt (naturellement il avait plu à seaux), nous avançons jusqu'à 100 mètres de la frontière sur la route de Vic; mais, au bout d'un quart d'heure, demi-tour! Grande était notre désillusion de ne pas entrer en territoire annexé.

Nous allons à Athienville en évitant le chemin de traverse dans lequel on nous avait malencontreusement engagés, la veille au soir, et d'où nous avions eu du mal à ressortir, les voitures de tête s'étant embourbées et ayant écrasé un ponceau en bois... Ce fut encore un mauvais moment! Nous formons le parc dans un champ de boue et trouvons notre cantonnement dans une grange à côté d'une maison, sur la place, un peu plus bas que nos coloniaux. Ce mot me rappelle un détail de notre marche sur Réméréville. Le 12, il faisait une chaleur terrible et nous mourions de soif; qu'on juge de notre joyeux étonnement, lorsque, en traversant un village occupé par les coloniaux, ils se précipitèrent vers nous en nous tendant leurs énormes bidons de deux litres pleins d'eau fraîche! C'était vraiment gentil, et nous leur avons promis de les récompenser

en les aidant du 75. Nous avons bien payé notre dette de reconnaissance ! Ce détail paraît de peu de valeur : c'est cependant la seule fois qu'une troupe amie nous ait spontanément offert quelque chose d'agréable : aussi cela m'a-t-il frappé.

A Athienville, nous avons pu faire un brin de toilette, laver nos mouchoirs et chaussettes, manger chaud, écrire et surtout, surtout, dormir huit heures sans arrêt, dans du bon foin ! Le lendemain, nous étions reposés... et nous recevions le premier *Bulletin des armées de la République*.

... Ici, je tombai malade et, pendant plusieurs jours, je pus me rendre compte des qualités et aussi des défauts du service de santé, mais je passe sur cet épisode de ma vie de campagne, beaucoup moins intéressant que ceux que j'aurais pu raconter si j'étais resté au front. Sitôt que j'y fus revenu, après avoir été voir les « copains, » je me mis à la recherche de mon équipement et de mon sac d'homme-monté que j'eus la chance de retrouver ; grâce à un adroit « fauchage, » je pus compléter mon paquetage d'autant plus facilement que j'avais rapporté un peu de linge et un tricot d'hiver, qui me rendit, plus tard, de grands services.

Le soir, j'allai à la batterie me présenter au capitaine, en même temps que les hommes de « soupe, » tous montés. La route était dangereuse, mais, cette fois, les Allemands faisaient trêve, — pour un instant, on va le voir. Aux pièces, chaleureuse réception des servans et des sous-officiers qui, pour m'encourager probablement, me félicitèrent d'être venu les trouver dans un vrai guêpier... Les hommes de corvée étaient pressés de s'en retourner, et moi aussi, car les histoires qu'on venait de me raconter m'avaient fait passer dans le dos un petit frisson, je l'avoue... Nous allions prudemment, à cause des sentinelles, et infiniment désireux de rencontrer en route la ronde d'officiers qu'on nous avait signalés le matin comme espions. Si on les avait trouvés, quel beau coup de filet, car nous étions en force ! mais... personne sur la route, sauf un convoi de munitions qui nous empêchait de marcher et que nous dépassâmes à la charge, en agitant nos gamelles et nos bouteillons pour exciter les chevaux !

Rentré sans accroc, je me prépare à passer la nuit sur place avec deux « poilus : » le fossé, au bord de la route était assez

large pour deux, le troisième était couché en travers, et deux couvertures de cheval nous abritaient confortablement. On commençait à s'endormir quand éclata une fusillade intense suivie de quelques coups de canon de chez nous, et d'une abondante pluie de marmites ennemies. Nous dressons l'oreille... Voilà B..., agent de liaison des avant-trains, qui arrive au grand galop, donne l'ordre d'atteler et d'emmener les avant-trains aux batteries; des cyclistes et des officiers, à cheval, en auto, passent à toute allure, soulevant des nuages de poussière éclairés par une faible lune, tandis que, devant nous, le ciel est zébré des pinceaux lumineux des projecteurs. C'est l'alerte.

Une colonne d'infanterie coloniale, notre soutien, avance vers Léaumont au pas accéléré, puis notre batterie commence à hurler d'une façon terrible; en une minute, j'ai compté, — autant qu'il était possible de le faire, — plus de 90 coups :

L'échelon est attelé, nous attendons le retour de la batterie qui, ayant tiré son dernier obus, se repliait; il était grand temps de quitter notre emplacement, car les marmites arrivaient dans notre direction et se rapprochaient chaque fois davantage... Enfin, nous passons sur la route et, tandis qu'on file au grand trot, une salve ennemie tombe juste à l'endroit que nous venions d'abandonner! Puis, le calme revint et nous pûmes savoir par nos officiers ce qui s'était passé.

Les Allemands avaient poussé deux bataillons sur la ferme de Léaumont, sans être vus de notre artillerie; ils arrivèrent si près que nos officiers évacuèrent la ferme, tandis que deux de nos compagnies arrêtaient et repoussaient l'attaque à la baïonnette. Un instant après, les Bavarois recommencèrent leur assaut; nos projecteurs avaient découvert, en arrière, un important soutien d'au moins un régiment, avançant en colonne de route par quatre, sur deux lignes. Quelle cible pour notre capitaine : « 1500! par 10!!! tir progressif! Fauchez triple!... » Pour se représenter l'intensité d'un tel feu, il faut se rendre compte que nos quatre pièces tiraient, aussi vite que possible, chacune dix projectiles, arrosant une zone de 150 mètres de large, sur 600 de profondeur. L'attaque fut brisée net, et la panique se mit chez les ennemis qu'on vit alors sortir précipitamment des bois où ils s'étaient tapis, et fuir à toutes jambes en masses compactes.... « Mêmes élémens! » hurla le capitaine,

« feu à volonté, videz les coffres ! » Chaque pièce tira environ une vingtaine de coups, à toute vitesse ; les hommes étaient fous d'excitation, et le capitaine trépignait, s'étranglait : « Plus vite ! plus vite ! » C'était épouvantable ; on n'y voyait plus, on n'entendait plus : les chevaux affolés ne tenaient plus en place ; c'était un instant d'énervement inouï !

Puis, subitement, le silence ! Les pièces brûlantes sont raccrochées et la batterie défile au grand trot. Elle est inutile, maintenant que ses munitions sont épuisées.

Le groupe se rangea le long de la route où vint nous trouver le ravitaillement ; les caissons chargés et les avant-trains complétés, tout le monde s'étendit près des voitures et s'endormit, les oreilles encore bourdonnantes de cette effroyable canonnade.

VI. — FLAINVAL

Le lendemain matin, à l'aube, le groupe se rendit à un nouvel emplacement, à 1 800 mètres au Nord du précédent, face à l'Est. C'était une forte position sur un éperon descendant en pente douce vers la Meurthe tenue par les Français, et en pente rapide du côté de l'ennemi ; à gauche, une petite vallée, où s'allongent les faubourgs de Dombasle. Sur l'autre versant, encore des batteries de 75, soutenues un peu en arrière par de grosses pièces installées dans un fort en construction ; à notre droite, la vallée de Flainval, village perché à mi-côte de notre éperon, commandé par les hauteurs du Léaumont. En nous retournant, nous apercevions, à droite Dombasle, dominée par les deux tours de sa cathédrale ; devant nous, le canal de la Marne au Rhin, doublé d'une voie ferrée ; plus loin, la Meurthe, dont on avait fait sauter le pont lors de la retraite, et que le génie réparait ; puis, les maisons de Rosières-aux-Salines et les hauteurs de la rive gauche de la rivière, notre repli éventuel. A gauche, la vue était bornée par des arbres.

Nos avant-trains étaient placés près de la route, dans les champs, mais non pas sous les arbres, ce qui les fit facilement repérer par les aéros allemands.

Notre ligne d'artillerie s'étendait à droite ; elle était renforcée par une batterie de 120 long, dans le creux suivi par le chemin d'accès de la grande route au sommet de l'éperon, et

par une batterie de 120 court habilement dissimulée sous un bois, un peu à droite en arrière.

Notre première ligne d'infanterie avait ses tranchées au pied de notre éperon, et notre soutien de réserve de coloniale était établi dans une grande ferme sur la route, à 100 mètres avant le canal.

Une telle force d'artillerie, dominant l'ennemi d'environ 60 à 80 mètres, rendait inexpugnable notre position qui ne pouvait être tournée; il eût fallu des attaques de front pour l'enlever. On sait que les Allemands sont obstinés; ils en essayèrent, — les malheureux! — mais en furent vite dégoûtés.

Ce jour-là, naturellement, je repris mon rôle d'éclaireur; les postes d'observation étaient établis à 1 800 mètres en avant des batteries (que de fils pour les téléphones!), au Nord du cimetière de Flainval, sous des arbres fruitiers bordant la lisière de l'éperon. De là, on découvrait merveilleusement le champ d'évolution de l'ennemi; on pouvait tirer comme au polygone. Étant donné la grande distance qui séparait les batteries des observatoires, on avait doublé le téléphone par des relais de signaleurs dont la situation devint peu enviable, à partir du moment où notre présence fut connue; ce grand espace de terrain, presque entièrement découvert, se trouvait en pleine vue des artilleurs allemands, qui envoyaient deux ou trois salves à tout homme qu'ils apercevaient. Je me suis fait tirer dessus ainsi bien des fois, mais c'était peu dangereux; au bout de quelques jours, on trouvait des abris tout préparés dans les énormes trous de leurs marmites. On se montrait d'ailleurs le moins possible, mais il fallait tout de même la soupe aux officiers, aux téléphonistes, et aux signaleurs, matin et soir; cela suffisait pour nous faire repérer, et c'était nous, les éclaireurs, qui en avions l'agrément. Quant aux batteries elles-mêmes, elles étaient très difficiles à atteindre, remarquablement dissimulées par le plateau légèrement ondulé qui formait la crête.

J'ai un peu insisté sur cette position; nous y sommes restés quinze jours et avons repoussé des attaques terribles. L'armée bavaroise, qui nous était opposée, était plus forte que la nôtre. Il eût été tout à fait intéressant pour elle de faire une trouée sur la Meurthe, puis sur la Moselle, entre Toul et Épinal, ce qui lui eût permis de tourner la grande armée du général Joffre: ne pouvant appuyer sa droite sur Verdun et Toul, il aurait vrai-

semblablement été obligé d'accepter une lutte inégale en rase campagne, ou de reculer jusqu'à Langres ou la Seine. Notre armée de Lorraine empêcha la réalisation de ce plan désastreux pour nous : on peut croire que nous avons eu à soutenir là des luttes difficiles. Enfin, nous avons eu la joie, non seulement d'arrêter la ruée ennemie, mais encore de regagner chaque jour un peu de terrain, de « progresser. »

« Je n'ai pas besoin de vous au poste d'observation, » me dit le lieutenant, « vous vous relaierez avec le trompette P..., comme garde-chevaux. » Quel avancement !

Le matin, je monte donc avec les batteries, et emmène les chevaux de mes camarades à la lisière d'un bois en contre-bas de nos pièces, à un endroit qui me paraissait sûr. Au bout d'un moment, je m'ennuyais tout seul; j'attachai alors solidement mes « bourdons » aux arbres et montai à la batterie. Il faisait beau et chaud ; les hommes étaient en bras de chemise, occupés à construire des abris : habitude récente ; nous étions cependant devenus très adroits dans ce genre de travail. On creusait une tranchée suffisamment longue pour contenir huit hommes de front, large le moins possible, — on s'y asseyait à grand'peine, — et profonde d'un mètre et demi à peu près ; des branches solides et des branchages épais recouverts de paille, soutenaient une couche de terre de cinquante centimètres, bien tassée, et constituaient une couverture à l'épreuve des petits éclats et des balles mortes. On ne pouvait pas songer à se protéger aussi efficacement contre les gros projectiles.

Quand ce travail fut achevé, on passa à un autre, l'habillage de la batterie. On coupait d'énormes branches feuillues, ayant l'aspect d'arbrisseaux, qu'on plantait solidement à quatre mètres devant les canons, sur plusieurs rangées de profondeur; d'autres étaient posées sur les caissons, sur les roues, appuyées contre les boucliers et, de loin, cela avait assez bien l'aspect d'un bosquet suffisamment épais pour nous dérober à un examen superficiel. Avec de la paille et des genêts, nous sommes arrivés à dissimuler nos pièces tellement bien qu'il fallait connaître leur emplacement pour les voir à cent mètres. C'était d'ailleurs un ouvrage à recommencer souvent ; le souffle des canons arrachait nos pauvres arbustes et anéantissait en un clin d'œil notre haie si laborieusement édifiée.

Quand tous ces travaux préliminaires et indispensables

étaient finis, nous n'avions plus qu'à nous occuper du tir et... à tuer le temps.

Nous avons beaucoup tiré à Flainval : il nous est arrivé souvent de vider deux caissons pleins par pièce (144 coups) en une matinée. Comme il faisait très chaud et que nos mouvemens précipités nous transformaient bientôt en vraies fontaines, nous « posions la veste. » Je me souviens qu'un jour, en plein midi, juste au moment où j'arrivais à la batterie, elle exécutait un feu rapide : ces hommes dépoitraillés, rouges, suans, environnés de fumée et de flammes, me firent l'effet d'une bande de démons se livrant à une cuisine d'enfer. Ils riaient d'un air sardonique en pensant à la danse des Allemands sur lesquels on tirait. On doit se demander l'impression que nous ressentons, nous autres artilleurs, au moment où nous envoyons ainsi la mort à nos intéressans congénères... Eh bien ! aucune... C'est absolument la même chose que le tir d'expérience, puisque nous ne voyons pas, nous ne voyons jamais notre but : rouages inertes, fonctionnant automatiquement, nous ne nous rendons pas compte de l'ouvrage que nous faisons. Pour m'en assurer, j'ai tiré moi-même plusieurs fois, devant Monchy, et j'étais certainement plus calme qu'à une partie de tennis ou même de bridge un peu disputée...

La grande attraction était l'arrivée de la soupe, moment le plus attendu de la journée, car, en même temps, nous parvenaient nos lettres et les petites commissions dont nous avions chargé les camarades de l'échelon. Souvent, nos repas étaient troublés par quelques salves malencontreuses qui nous obligeaient à réintégrer précipitamment nos « calbots, » au risque de renverser nos quarts ou nos boîtes de sardines entamées... On ressortait immédiatement après pour prendre l'air...

D'autres moyens de tuer le temps, à part des esais de sommeil, généralement infructueux, étaient : 1° la manille, nous avions quelques jeux complets qu'on se disputait pour « en faire une ; » 2° une cigarette, vraie friandise ; 3° la barbe. Je veux dire qu'une des faveurs les plus courues nous était procurée par notre coiffeur, quand il consentait à exercer son art, les jours où l'ennemi avait l'amabilité de nous laisser quelques instans de tranquillité. Au milieu d'un silence religieux, avec des gestes

rituels, il sortait de son calbot sa boîte à rasoirs et ses autres instrumens : on prenait des numéros ! Le premier de ces messieurs s'installait sur des douilles éjectées, groupées par quatre, formant ainsi un siège, sinon confortable, du moins suffisant, et notre « Figaro » opérait sous l'œil réjoui de l'aimable société. Quelquefois, les marmites dégringolaient sur nous pendant cette délicate opération, et rien n'était plus comique que l'inquiétude grandissante des deux acteurs, très pressés de s'abriter au plus vite. Un jour même, le barbier facétieux laissa en plan mon chef de pièce, la barbe à demi rasée... On en rit longtemps.

J'allais oublier notre passe-temps favori : le tir sur aéroplane. Presque journellement, nous avons eu l'occasion de nous défendre contre ces vilains oiseaux dont la curiosité faillit plus d'une fois nous être fatale. Les trois premiers jours, en effet, le feu ennemi ne nous gênait guère, les obus les plus proches étant courts de 500 mètres au moins ; mais peu à peu, grâce aux indications de leurs observateurs ailés, ils rectifièrent leur tir et arrivèrent à taper en plein sur la ligne de nos pièces. Par un miraculeux hasard, ce feu terrible ne nous blessa qu'un homme, qui fut touché en prenant son service de brigadier, le jour même de sa nomination. Et, chose plus grave, notre troisième pièce eut son frein troué, comme à l'emporte-pièce, par un éclat. Les autres batteries souffrirent plus que la nôtre : à la sixième, un caisson, — heureusement vide, — fut réduit en mille miettes. Puis, en deux jours, deux autres pièces furent démolies dans les mêmes batteries.

La batterie qui était à notre droite eut aussi un caisson démoli : il contenait des obus dont les douilles explosèrent en blessant plusieurs servans, tandis que brûlait la paille qui le recouvrait. Cette pauvre batterie n'a jamais eu de chance pendant la campagne ; elle a toujours récolté des « coups durs » en abondance ! Deux jours après, des marmites dans ses avant-trains tuèrent des chevaux et des hommes. Ces dégâts, relativement très faibles pour un bombardement de quinze jours, nous démontrèrent définitivement le peu d'efficacité des gros obus allemands ; nous ne reçûmes, en effet, que des 105 et au-dessus, y compris le 210. Tirés de très loin, ils arrivaient lentement, et leur sifflement prolongé nous avertissait généreusement de « nous planquer ; » alors, recroquevillés dans nos

abris, nous attendions la fin... avec plus ou moins de calme. Au début, nous étions sans inquiétude, mais, au fur et à mesure que leur tir devint plus précis, nous devenions, nous, plus sérieux... La conversation s'arrêtait net quand le sifflement se rapprochait et, jusqu'à l'explosion, nous nous recommandions, mentalement, à notre ange gardien! Nos abris nous ont, alors, bien servi. Dieu sait de combien d'éclats ils nous ont garantis!

J'ai eu un jour pénible. Le bombardement battait son plein, quand j'entendis l'adjudant me crier que mes chevaux devaient être tués ou blessés. Il fallait bien y aller, puisque j'étais chargé de veiller sur ces pauvres bêtes. A tout hasard, je pris mon revolver, afin d'achever un cheval grièvement blessé, plutôt que de le laisser souffrir inutilement, et me voilà parti vers la haie où ils étaient attachés. Trois étaient par terre, en effet, mais n'avaient pas de mal; pris de peur, ils s'étaient empêtrés dans leurs rênes et, en se bousculant, avaient perdu l'équilibre et ne pouvaient se relever seuls. J'appelai quelques camarades de bonne volonté pour m'aider à les débarrasser, mais personne ne vint... Il faisait trop chaud... Pas rassuré du tout, car les éclats voltigeaient et tombaient un peu partout, je me dépêchai de desseller et de resseller mes chevaux et de les rattacher solidement; ces opérations furent interrompues cinq ou six fois par des « gros noirs » qui m'obligèrent à des plat-ventre précipités... Enfin, courant plié en deux, ce qui est fatigant, je revins sans mal à ma pièce où mon assez longue absence inquiétait déjà mes camarades; j'étais couvert de sueur et mon cœur battait. Ce malaise persista au moins un quart d'heure. J'ai eu l'occasion de me rendre compte que ces gros obus ébranlent extraordinairement le système nerveux, et j'ai maintes fois constaté chez d'autres la secousse que j'ai alors ressentie. J'avais eu de la veine ce jour-là : le matin, vers 7 heures, j'avais installé mes chevaux au coin du petit bois dont j'ai déjà parlé, comme je le faisais habituellement, et dormais paisiblement dans un fossé, lorsque de formidables détonations me réveillèrent en sursaut, tandis qu'une pluie d'éclats crépitait sur le sol; mes chevaux étaient indemnes, je les emmenai vivement à un autre endroit où l'on ne tirait pas, et j'attendis. Au bout d'un quart d'heure, il était dégringolé *huit* marmites à la lisière du bois que je venais de quitter. C'est à partir de

cette journée-là que s'est ancrée dans mon esprit l'espérance « d'en sortir » sans trop de mal.

D'ailleurs, nous avons, peu à peu, réussi à éteindre le tir des batteries ennemies, grâce à la science de nos officiers; ainsi, en une matinée, notre capitaine nous a affirmé avoir démoli trois batteries de 77 et une de 105; l'après-midi, nous n'avons pas reçu le moindre « zinzin. » Au bout de quelques jours, nous avions ainsi contraint les artilleurs ennemis à rester hors de la portée extrême de nos terribles 75 (7 500 mètres). Un jour même, pour s'amuser, le capitaine nous a fait tirer sur une batterie allemande à 8 000, que nous ne pouvions atteindre. « Ils » ont eu une terreur folle et ont décampé en voyant nos salves, inoffensives, s'approcher peu à peu de leurs pièces. Le capitaine éclatait de rire en nous le racontant.

Telle était la vie à la batterie devant Flainval. A quelques détails près, ce fut la même dans nos autres déplacemens et villégiatures.

Un soir que l'on était allé cantonner à Rosières-aux-Salines, on avait eu le temps de me trouver un cheval, « Judée, » une jument de la remonte, atteinte d'une tumeur énorme à l'épaule. Pour la faire boire et manger en même temps que les autres chevaux dont j'avais la garde, je descendais aux avant-trains, — j'en profitais pour y manger chaud, — et remontais à la batterie ensuite ; je revenais, le soir, coucher aux avant-trains.

Jouissant d'une indépendance complète, puisque j'étais au repos, j'allais où bon me semblait, notamment à Dombasle faire des achats pour mes camarades : pain, charcuterie, chocolat, vin; j'en avais plein une musette et mes sacoches, auxquelles j'accrochais en outre une douzaine de bidons. Des cris de joie accueillaient mon retour, quand j'arrivais embarrassé de tous mes paquets. « C'était la foire, » comme on dit chez les « poilus. »

La blessure de mon cheval s'envenimant, je fus obligé de le donner à soigner. N'ayant plus de souci de ce côté, j'allais me promener des heures durant au bord de la Meurthe où les pontonniers construisaient un pont de bateaux, tandis que d'autres farouches guerriers pêchaient, lavaient et se baignaient. Un beau dimanche, je me donnai la satisfaction d'un bain froid dont j'ai gardé un reconnaissant souvenir... tellement il m'avait paru délicieux.

Vers le 9 septembre, commença une série d'averses qui nous obligèrent à construire des cahutes en terre et gazon, toiture en feuillages et couvertures pour nous garantir de la pluie. Jusqu'alors, la douceur de la température nous avait permis de coucher sur de la paille, enveloppés dans nos manteaux et nos couvertures de cheval, et on était très bien; mais avec la pluie, vinrent les ennuis. Nos abris, insuffisans, laissaient filtrer l'eau qui, peu à peu, nous pénétrait jusqu'à la peau, et il fallait attendre le « jus » du matin pour se sécher au feu. Il eût été, en effet, d'une imprudence extrême de nous signaler à l'ennemi, la nuit, par la moindre lumière.

Je n'étais pas guéri de ma maladie ; le froid et l'humidité eurent vite fait de provoquer une rechute, et notre médecin de groupe me dit qu'il était nécessaire de me reposer pendant quelque temps, au train régimentaire. Je quittai mon service que je me sentais vraiment incapable d'assurer plus longtemps. En passant, je dirai que nos médecins, — tous deux mobilisés, — s'occupaient de nous avec un grand dévouement et que nous n'avons eu qu'à nous louer de leur gentillesse. Ai-je besoin d'ajouter que, malgré les occasions nombreuses, il n'y avait jamais de faux malades, de « tire-au-flanc? » Quelle différence avec le quartier où les « consultans » se présentaient en rangs épais à la visite, arborant des mines épouvantables pour la circonstance !...

VII. — AVEC LE TRAIN RÉGIMENTAIRE

Le train régimentaire se compose des fourgons et autres voitures de ravitaillement et d'un autre fourgon à bagages, contenant les sacs des blessés évacués à l'arrière et des malades, ou simplement des hommes envoyés là pour se reposer.

Je profitai d'un fourgon du ravitaillement pour le rejoindre à Flavigny, le samedi 12; ce jour-là, nous étions heureux, car on nous avait apporté la confirmation d'une grande victoire française sur la Marne. Nous voyions déjà les Allemands hors de France! Nous avions pu constater, de notre côté, les effets de ce succès à un ralentissement du feu ennemi et à un retrait progressif de leurs troupes vers l'Est, qui semblaient de bon augure.

A minuit, par une pluie battante, nous arrivâmes à Flavigny

où j'eus le plaisir de coucher au sec et au chaud dans une grange à foin!

Ma vie au train régimentaire fut tout ce qu'il y a de plus vide et ennuyeuse; je n'avais à m'occuper de rien, sinon de moi, ce qui ne me prenait guère que quelques instans; le reste du temps, je m'ennuyais à mourir, d'autant plus qu'il pleuvait continuellement.

Quand les troupes restent longtemps sur leurs positions, le train a, lui aussi, sa place, à plusieurs kilomètres en arrière de la ligne de feu, et n'en bouge pas; c'est seulement les sections de ravitaillement qui marchent, l'une « pleine » à l'aller, l'autre « vide » au retour. Mais, à partir du 13, ce ne fut pas le cas pour nous.

A cette date, en effet, la victoire de la Marne était complète, et l'ennemi ayant battu en retraite, qu'allait-on faire de nous? Prendre l'offensive? C'était peu probable, tant qu'il y aurait encore en France des forces allemandes aussi considérables et qu'il fallait rejeter au delà de nos frontières; il était plutôt à présumer qu'on nous lancerait à la poursuite de l'ennemi, vers l'Argonne par exemple. Quoi qu'il en soit, on fit revenir le 20e corps entier sous les forts de Toul, en position d'attente, les lignes qu'il avait eu à défendre étant simplement gardées par des troupes de réserve.

Tandis que nos batteries gagnaient, par petites étapes, leur nouvel emplacement, en passant par Nancy, — je laisse à penser quelle réception folle d'enthousiasme fit à son cher 20e corps, qui l'avait si bien défendue, la population nancéenne, — nous suivîmes une marche analogue, en remontant vers Toul la rive droite de la Moselle. Mes camarades m'ont souvent parlé, avec attendrissement, de la traversée de Nancy, qui évoquait, pour nous, notre futur retour victorieux au quartier Songis. C'est pour vivre cette heure inoubliable que nous supportions, sans fléchir, toutes les misères de la campagne. Notre rêve est « d'en être, » quand nous rentrerons à Troyes, toute la population assemblée nous accueillant en libérateurs! Ce sera beau! Et en une heure, nous aurons la plus jolie, la plus chère récompense que l'on puisse décerner. Je pense que, si j'ai repris ma place ce jour-là, je serai en tête de la colonne, avec le peloton des éclaireurs; ce sera la gloire... sans trompettes... car il n'y en a déjà plus qu'un.

Avant de partir de Flavigny, la directrice de la poste me fit

lire un télégramme officiel du général Joffre donnant quelques détails sur la retraite mouvementée des Allemands vers le Nord, et mentionnant la capture d'une grande quantité de matériel et d'hommes. Aussi éprouvâmes-nous un grand enthousiasme.

A Viterne où nous arrivâmes à la nuit, impossible de trouver de quoi nous coucher; je bondis alors chez le curé à qui j'exposai notre situation..., et il me procura une quinzaine de lits, préparés pour des malades et inutilisés... J'étais bien sûr que là, je ne m'adresserais pas en vain... et, de ce moment, mes camarades me tinrent pour un débrouillard de premier ordre... Il n'en faut pas plus pour se tailler une réputation!

Je faisais équipe avec quelques bons « poilus » que j'avais choisis pour leur bonne camaraderie. C'était le brigadier H..., un grand au parler gras, toujours gai et très amusant avec ses grosses plaisanteries; F..., de la classe 13, un quasi-apache parisien, sachant et pratiquant tous les métiers; je l'avais connu, étant de garde en faisant travailler les prisonniers, dont il était toujours; il n'avait pas eu à se plaindre de moi, et m'avait pris en amitié; j'aimais bien lui faire racconter des histoires à cause de ses expressions inattendues, débitées d'un air tour à tour blagueur ou ému; B..., un conducteur très soigneux de ses chevaux; P..., un camarade de classe; R..., cuisinier de profession, à qui était, naturellement, confiée la responsabilité de « la cuistance, » et qui s'en acquittait parfaitement, mais en se faisant valoir, comme tous les artistes de son espèce. Il n'y a pas, au régiment, d'être plus despote et moins accommodant que le cuisinier, car il se rend compte de son importance. Comme il est difficile à remplacer, tous, y compris les gradés, font devant lui les petits garçons... R..., toujours grognon, nous foudroyant à tout propos de la menace de sa démission imminente, était bien dans son rôle; nous avions, pour lui, les plus viles complaisances, car il nous faisait de vraies friandises, qui lui valaient toutes les indulgences.

Cependant, il y avait des exceptions. Nous étions un jour dans un cantonnement particulièrement sale : maisons mal tenues, fumier devant la porte, désordre partout. Dans un tel décor, notre cuisinier se crut autorisé à arborer une tenue un peu plus fantaisiste que de coutume, le pantalon de treillis maculé de taches et de boue remplaçant la culotte, et le cou

entouré d'un immonde mouchoir peu réglementaire... Il eut le malheur d'être aperçu du capitaine qui descendait la principale rue du village... Ah! mes amis! quelle bourrasque! Le pauvre R... faillit en faire une maladie, et nous fûmes dès lors tous terrorisés, fuyant le capitaine, dès que nous l'apercevions.

Grand, maigre, jaune comme un vieux parchemin, le lorgnon incrusté sous d'épais sourcils fortement arqués, la moustache blonde tombante, il marchait à grands pas, la main gauche dans sa poche, le dos voûté, l'épaule droite légèrement remontée, la tête penchée en avant, paraissant toujours préoccupé et répondant d'un geste vague à notre salut. Extraordinairement nerveux, il était très irritable et se mettait dans des fureurs terribles, trépignant, la voix étranglée, l'œil exorbité. Mais sa colère tombait aussi vite qu'elle était montée, et, tout de suite après, on pouvait, en toute confiance, lui demander n'importe quelle faveur : pourvu qu'elle fût raisonnable, elle était toujours accordée. Il était très juste et très bon pour ses hommes, ainsi qu'il nous le dit lui-même un soir : « Je ne suis pas orateur, je ne sais pas parler, ce n'est pas mon métier, mais vous devez sentir que nous sommes tous des camarades, et que je ne désire que votre bien ; s'il vous manque quelque chose, eh bien ! venez me trouver, demandez-le-moi, et soyez certains que, si je le puis, je vous le ferai donner. » Très renfermé, il passait au milieu de sa batterie sans mot dire, mais rien ne lui échappait. Nous fûmes souvent témoins de sa bonté. Un exemple entre bien d'autres : il rassembla, un jour, les sous-officiers, et, leur ayant fait chercher ceux de leurs hommes qui n'avaient pas les moyens de s'acheter des maillots pour l'hiver, il leur en paya de sa poche. J'ai surpris quelquefois au vol la douceur infinie de ses yeux bleus, quand il rêvait une seconde, entre deux tirs... On y lisait son cœur d'or. Excellent artilleur, très travailleur, il était considéré comme un des meilleurs tireurs du régiment. Il mourut en héros, avec ce courage froid que j'ai reconnu chez tous mes officiers, et qui est vraiment « réglementaire. »

VIII. — VERS LE NORD

Ce fut un voyage triomphal ! Au jour, nous passons Troyes... Émotion bien compréhensible, car certains d'entre nous voyaient

leurs maisons du train même... La vue du quartier Songis, vide, me rappela mes heures de « bleu, » un passé bien passé celui-là, et que je ne reverrai jamais. Et, tandis que le train filait, je me remémorais mes classes; j'étais loin alors de penser que la guerre finirait par arriver pour tout de bon !

A Montereau, premières dames de la Croix-Rouge qui nous distribuent des friandises... Mais, aux gares suivantes, quelle réception ! Une foule énorme attendait chaque train pour nous donner des fleurs, des fruits, du pain frais, du chocolat, du vin, de la bière, que sais-je encore ?... Et c'étaient des applaudissemens, des « bon courage ! », « bonne chance ! » qui nous faisaient un plaisir immense; nous avions les larmes aux yeux, car *nous sentions la France!*

A Versailles notamment, — nous avions pris la ligne de Juvisy, — ce fut une véritable fête : le service de garde avait peine à contenir tous ceux qui voulaient à toute force nous offrir quelque chose, et qui nous saluaient de formidables ovations.

Contournant Paris à l'Ouest, — pour ne pas entraver les communications des armées qui opéraient vers l'Aisne, — nous pûmes cependant apercevoir cette vieille Tour Eiffel, et cela encore nous fit plaisir; puis on fila toujours plus au Nord, par Vernon. Passant Rouen, dans le plus profond sommeil, nous arrivâmes à Serqueux (Seine-Inférieure), à une heure, et l'on débarqua; le parc fut formé en pleine obscurité, dans un pré, non loin de la gare, et nous couchâmes dans des wagons de voyageurs, à l'abri du froid et de la pluie; nous étions ravis des tricots et des couvertures de campement dont on nous avait munis à l'embarquement, en prévision de la campagne d'hiver.

Le 21, lundi, une forte étape nous amena dans l'Oise, par Grandvilliers-Feuquières, où nous déjeunâmes magnifiquement, et Targis, où la deuxième pièce m'invita à déjeuner à son logement, chez un aimable Bellevillois, qui nous offrit le « schnick. » Cette partie de la Normandie est bien différente de la Lorraine; tout y est d'une propreté scrupuleuse, d'un ordre impeccable, et cela respire la richesse; pas d'autres arbres que des pommiers couverts de fruits, des fermes élégantes toutes fleuries, entourées de haies soigneusement taillées; des vaches superbes, au poil luisant, paissent dans de gras pâturages, comme je n'en avais jamais vu. Je fus frappé d'une telle diffé-

rence avec les pays que nous avions traversés jusqu'alors; des côtes et des descentes rapides rendaient notre marche distrayante. Quant à l'accueil des populations, il fut touchant : ces gens-là ne savaient que faire pour nous être agréables, et nous avons regretté bien souvent que leur race fût si peu prolifique...

Le 22, même marche vers le Nord-Est, par Croissy-sur-Celle, bon cantonnement, à Hallivillers, avec nos coloniaux, tout heureux de nous retrouver. On parlait de la « deuxième phase » de la guerre, dans laquelle nous venions d'entrer, d'après une proclamation...

Le 23, par Berny-sur-Noye, nous gagnons Thézies, la ville où l'on nous reçut le mieux de toute la campagne; chacun de nous eut son lit; je partageai le mien avec un camarade, brigadier à la quatrième batterie.

A Villers-Bretonneux, arrivés le matin, nous y cantonnons, et nous nous préparions à y passer la nuit, lorsque nous arriva un ordre d'offensive immédiate. Je quittai avec regret le gîte que j'avais trouvé chez d'aimables habitans, et les batteries partirent en avant, tandis que les trains régimentaires s'arrêtaient à Domart-sur-la-Luce.

Là encore, je devins l'enfant chéri de deux bons vieux qui avaient plusieurs fils à la guerre et qui pleurèrent à mon départ. Quels braves gens !

Il y avait, à Domart, un joli ruisseau, au bord duquel nous allions nous étendre, en surveillant nos chevaux maigres « qui pâturaient; » on entendait distinctement le canon, et j'avais un peu honte d'être ainsi « en partie de campagne, » pendant que mes camarades se battaient. Par la suite, ce sentiment ne fit que se développer, au point de me rendre odieux le séjour au train régimentaire.

Après deux jours d'arrêt à ce petit village, qui portait les traces du passage des Allemands (inscriptions à la craie pour le logement, fils télégraphiques coupés), nous partîmes le samedi 26 pour Fresnoy. Notre logement était déjà fait quand nous arriva l'ordre d'avancer jusqu'à Lamotte-en-Santerre. Les jours précédens, j'avais fait, en partie à pied, l'étape, pour laisser ma place à un camarade malade; il se rétablit heureusement « au trot, » de sorte que je pus regrimper sur mon fourgon. En arrivant le soir au cantonnement, nous distinguions parfaitement les éclairs de la canonnade qui tonnait furieuse-

ment; en route, nous avions croisé des autos de blessés de l'attaque de Proyart, où les Allemands avaient été culbutés, et la présence de l'escadrille Farman, du 20e corps, montrait que l'action était bien engagée.

A Lamotte-en-Santerre, il devint difficile de se procurer quelque aliment, et nous dûmes même réconforter de pauvres gens qui n'avaient plus de quoi manger ; cela nous arriva plusieurs fois, selon nos moyens, surtout là où « *ils* avaient passé, » car *ils* n'avaient rien laissé de comestible...

Le dimanche 27, une jolie journée, nous eûmes l'agréable surprise de voir ramener les batteries de campagne ennemies, réduites et prises par les nôtres; j'ai pu me rendre compte, en manipulant la pièce allemande de 77, à quel point elle est inférieure à notre 75; c'est une vraie camelote mal conçue et mal fabriquée. Il y en avait huit, les autres étant démolies complètement.

Vers midi, je reçus l'ordre du capitaine de rejoindre la batterie avec la jument « Épopée, » guérie d'une blessure au cou. J'en étais ravi! Je me procurai difficilement un paquetage à peu près complet, et, trouvant sans difficulté la bonne route, j'arrivai à la batterie au crépuscule, par Morcourt, Proyart et Chuignes, où l'on s'était battu deux jours avant. Ces villages n'étaient pas trop dévastés, mais ils étaient complètement abandonnés par leurs habitans, ce qui leur donnait un air de désolation lugubre très impressionnant : en les traversant, le seul bruit qui frappait mon oreille était l'écho des pas de mon cheval... J'en avais le frisson!... Tout le long du chemin, j'avais rencontré des équipemens, des fusils, des canons et caissons démolis indiquant, de notre part, une vigoureuse offensive devant laquelle tout avait cédé. J'espérais que cela continuerait.

B. DESCUBES.

LA REINE HORTENSE

ET

LE PRINCE LOUIS

VII[1]

L'AFFAIRE DE STRASBOURG (2)

(OCTOBRE 1836 — FÉVRIER 1837)

Arenenberg, le 31 octobre 1836.

Le lundi 31 octobre, la Reine me fait appeler chez elle et me dit : « Voyez cette lettre que Louis m'écrit ; il est maître de Strasbourg. » — « Ah ! madame, quel affreux malheur ! » m'écriai-je, en cachant mon visage dans mes mains, car je ne me fis pas une minute d'illusion. — Le Prince disait « qu'il était maître de Strasbourg ; que la troupe avait fait le mouvement ; que le peuple avait suivi ; qu'il avait trompé sa mère en lui disant que quelqu'un voulait lui parler ; qu'il ne savait pas qu'on lui ferait une proposition : qu'il avait accepté tout de suite ; que tout irait bien, et qu'il ne quitterait plus le sol français... »

Je ne le pensais pas comme lui ; je tremblais de tous mes membres, et j'eus peine à reprendre mon courage pour me

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août, 1er et 15 novembre 1914 et 1er mars et 15 juin 1915.

(2) Le prince Louis-Napoléon, résolu de sortir par un coup d'éclat de l'obscurité de l'exil, avait, pour le préparer, profité de son séjour à Arenenberg pour nouer dans l'été de 1836, aux Eaux de Baden, et à Kehl, par l'entremise de M. de Persigny, des relations avec plusieurs officiers de la garnison de Strasbourg.

montrer calme à la Reine. Rousseau (1) accourut en pleurant. La Reine l'en gronda doucement, lui disant qu'il ne fallait pas prendre la chose au triste, car cela porterait malheur. J'entrai dans ses idées sur les chances que, politiquement, il pouvait y avoir, et je l'engageai à faire ce à quoi elle avait déjà pensé : à se tenir prête à partir sitôt que la nouvelle serait parvenue à Bregnitz, afin de ne pas se laisser prendre par les Autrichiens, s'ils entraient en Suisse. Je lui aurais volontiers conseillé de garder le secret le plus profond, de faire taire le courrier envoyé par M. Parquin et de le renvoyer bien vite ; de ne rien dire à personne jusqu'à ce que la nouvelle vînt d'ailleurs ; mais il était trop tard, les domestiques en savaient autant que moi. Lorsque le courrier était arrivé, à deux heures du matin, la Reine avait fait réveiller Mme Salvage, M. Cottrau et M. Arese (2) pour leur communiquer cette nouvelle et prendre leurs avis...

J'étais triste et silencieuse, lorsque arrive une voiture d'où descend un jeune homme à moustaches. Je me précipite pour savoir quelles nouvelles il apporte, et je le fais entrer dans la Bibliothèque pour que la Reine vienne lui parler... Il nous apportait le coup fatal! Je l'écoutais, je ne pouvais y croire! Il se nommait Lombard; il était chirurgien militaire et l'un des conspirateurs. Il avait passé la nuit avec le Prince. Au moment de l'explosion, il avait été envoyé, avec une escouade de canonniers, s'emparer des presses de Silbermann, du *Courrier du Bas-Rhin*. Il était là avec ses hommes à faire imprimer une proclamation, lorsqu'on vint lui apprendre que le Prince avait échoué devant le 46e d'infanterie et qu'il était fait prisonnier avec tout son état-major. Un ami a prêté un habit à M. Lombard, qui s'est échappé, et vient nous donner cette affreuse nouvelle. La Reine la recevait avec un courage surnaturel. Moi, je ne pouvais y croire ; je me

Il s'était entendu avec le colonel Vaudrey, qui commandait dans cette ville le 4e régiment d'artillerie, celui-là même où l'Empereur avait fait ses premières armes, le commandant Parquin, le lieutenant Laity, etc. Des ouvertures avaient été faites par les conjurés au général Voirol, lieutenant général pour le département du Bas-Rhin, et dont l'aide de camp était le commandant Aimé de Franqueville, mari de Laure, sœur de Valérie et de Fanny Masuyer. Non seulement le général Voirol, malgré son culte pour la gloire impériale, les avait correctement repoussées, mais il avait cru de son devoir d'en informer le préfet et plus tard le Ministère. Le 25 octobre, le prince Louis avait quitté Arenenberg sous prétexte de chasse et était, comme on sait, entré à Strasbourg le 28.

(1) Fils de la nourrice de la reine Hortense, attaché au service du prince Louis.

(2) Amis de la Reine et du Prince, hôtes assidus d'Arenenberg.

serais volontiers figuré que cet homme était un espion, qui venait nous donner une fausse alerte pour tirer les vers du nez, et je répétais avec Mme Salvage : « Comment ! on n'a rien fait pour le sauver ! Mais c'est un guet-apens, un piège qu'on lui a tendu pour le perdre !... » J'allai de temps en temps au salon retrouver M. Rugger, qui y était seul et voulait partir, tout en offrant ses services. Je montai le dire à la Reine, en ajoutant que, si elle voulait envoyer un homme sûr à Strasbourg, personne ne passerait mieux que quelqu'un de la maison du prince de Furstenberg. La Reine approuva mon idée ; j'écrivis à Laure, et elle au général Voirol et au Roi. M. Rugger écrivait à son prince pour le prévenir de son absence, et j'allais lui coudre ma lettre dans sa cravate, lorsqu'on me dit que Georges Heyrvang, le cuisinier qui nous avait quittés, il y avait quelques semaines, arrivait de Strasbourg pour apprendre à la Reine l'arrestation de son fils. Il apportait le *Journal du Bas-Rhin*, où l'événement et l'arrestation des prisonniers pris à Fikmatt (1) étaient rapportés. Plus de doute, le malheur était certain, et cette feuille circulait de mains en mains. Rousseau, Élisa étouffaient en sanglots. J'étais froide et calme, courageuse et résignée. La Reine remercia M. Rugger et décida que ce serait le cuisinier qui porterait les lettres. Rousseau venait presser pour le faire partir, lorsque la Reine, qui nous les faisait lire pour savoir si elles étaient bien, me dit : « Mademoiselle Masuyer, allez les porter. Partez, et ajoutez à ma lettre au général Voirol tout ce que vous croirez devoir le toucher. J'ai écrit pour qu'il puisse montrer et envoyer ma lettre ; mais qu'il sauve mon fils ! Un ancien général de l'Empire ne peut vouloir verser le sang d'un neveu de l'Empereur. Allez, sauvez-le à tout prix. Peut-être rendrait-il un service au Roi en le laissant évader. » — « Il n'y a qu'une évasion qui puisse le sauver, disait Mme Salvage, et, avec de l'argent, on peut tout : trente, quarante, cent mille francs, donnez, promettez tout, mais sauvez-le !... » Je lui laissai l'adresse de Sabine pour m'adresser des effets de banque, et, en trois minutes, je partis, prenant à peine un sac de nuit et le temps de me vêtir chaudement. Je descendis à pied la montagne pour aller prendre à Maunbach le petit bateau qui me transportait à Radofzel. M. Rugger et Félix,

(1) Caserne de Strasbourg.

de Mme Salvage, m'accompagnèrent jusque là... Il faisait un vent froid de neige, la voile faisait pencher la barque, et tout mon effroi, si je me noyais, était que les lettres ne fussent perdues. C'était une affaire toute militaire : un conseil de guerre allait sûrement juger, et le Prince pouvait être fusillé en vingt-quatre heures...

Nous mîmes deux mortelles heures et demie pour notre traversée, qui se fit entièrement de nuit, étant partis à cinq heures passées. En approchant de terre, je dis à Georges d'aller retenir la diligence. Je le suivis avec les bateliers et les paquets. Arrivée à l'auberge, j'écrivis un mot à Rousseau, pour demander s'il avait pensé à faire courir après le premier courrier, qui était parti le matin avec Bourlini qui conduisait les chevaux au Prince. La Reine m'avait bien recommandé de ne pas parler de ce premier courrier... A Stockach, les places étant occupées, je fus obligée de suivre la diligence dans une mauvaise carriole mal close où j'étais sur le revers avec le cuisinier. Le froid, la fatigue, j'étais insensible à tout, tant j'étais absorbée par mes inquiétudes et mon chagrin...

A Donaueschingen, le lendemain matin 1er novembre, je fis appeler Georges pour convenir de nos faits pour Strasbourg. Je lui dis que je logerais chez Sabine ; mais il ne devait pas venir m'y trouver, de peur de nous compromettre réciproquement. Il viendrait m'attendre, le lendemain, à quatre heures, à la cathédrale. Je m'y trouverais pour lui dire en quoi je pourrais l'utiliser. Charles n'étant pas arrêté avec le Prince, il devait lui dire de venir me parler là aussi... J'entendais marmotter dans les auberges quelques mots de *Strasbourg* et de *Napoléon;* mais je n'avais garde de me mêler à la conversation. A Hausach, la diligence s'est arrêtée pour le dîner. A Offenbourg, nous avons soupé. A la même table que nous étaient des jeunes gens, rasés de frais, dont l'un en uniforme à revers et collet rouges. Je les reconnus bientôt pour deux de ces malheureux compromis à Strasbourg. Ils parlèrent de ceux qui s'étaient échappés avant eux et disaient qu'ils se rendaient tous à Constance...

Il était dix heures du soir quand nous arrivâmes à Kehl. Je ne pouvais, à cette heure, me rendre chez Sabine sans faire événement dans le quartier... Il n'y avait plus de place ni de chambre dans l'auberge. Georges m'avait trouvé un gîte à

La Fleur (1). Il remit mon sac à un homme qui avait une lanterne pour m'y conduire, courant, lui, du côté de Strasbourg, à toutes jambes, pour arriver à la porte de la ville avant la diligence. Une petite chambre, un lit bien dur, un mauvais souper me furent offerts par une assez jolie fille, curieuse et bavarde, avec laquelle je fus bientôt en connaissance. Comme, à cet âge, elles ont toutes des amoureux, je lui dis que j'en avais un aussi et lui recommandai de bien soigner une lettre que j'écrivis à la Reine sous l'enveloppe de « Monsieur Judic Aman, » que je dis à Ringne être mon fiancé. Arrivée à Strasbourg, j'ai écrit par le cocher qui m'avait amenée, que j'ai fait attendre jusqu'après ma visite au général; puis, plus tard, j'ai encore écrit une autre lettre de Strasbourg, que j'ai adressée sous enveloppe à l'abbé Dauzas, à Saint-Louis. Elle n'est jamais parvenue...

Laure à ses sœurs.

Strasbourg, dimanche 30 octobre, à 6 heures du matin.

Chère Fanny, Je suis dans une perplexité horrible; j'en éprouve un tremblement convulsif. qui m'ôtera peut-être la force de te conter ce qui m'agite tant! Nous avons été réveillés ce matin par une rumeur et des cris qui ont fait sauter mon mari à bas du lit. Il s'est mis à la fenêtre, a vu beaucoup de gens du peuple courir effarés; un instant après, ma femme de chambre, qui était allée à la messe, est rentrée, me disant que le jeune Napoléon était arrivé, que le 4e régiment d'artillerie, musique en tête, sabre à la main, criait : « Vive Napoléon! » Mon mari s'est habillé à la hâte, a couru chez le général; je ne l'ai pas revu. J'entends toujours du mouvement dans la ville; des garçons brasseurs, bouchers et boulangers traversent de temps en temps notre rue en courant; je ne sais pas positivement ce qui se passe; mais, certainement, il se passe quelque chose. Notre boulanger, qui vient de la place Saint-Étienne, dit qu'il a vu le jeune Napoléon donnant un drapeau aux troupes. Qu'est-ce que c'est que cela!

Je viens d'envoyer Adèle chez le lieutenant général, voir dans les alentours ce qui se passe. Elle est revenue me dire que

(1) Auberge fréquentée par le prince Louis et où avaient eu lieu les réunions des conjurés.

Mme Voirol était dans la cour avec un officier d'état-major en tenue et tous les domestiques de la maison.

Je viens de la renvoyer s'informer chez le portier où est mon mari et si le général est sorti. Mon Dieu! si une pareille imprudence avait été commise, les malheurs qui en arriveraient seraient incalculables! Mon pauvre Aimé serait le premier exposé, j'éprouve une terreur et des angoisses que tu peux comprendre...

Dimanche à 11 heures. — Désespoir et désolation, ma Fanny. Qu'ils sont coupables ceux qui ont entraîné ce malheureux Prince dans la folle tentative entreprise par lui, ce matin, secondé par le colonel Vaudrey et ce misérable Parquin! Ils sont arrêtés, en prison tous trois. Pauvre mère!... je pense qu'elle ignorait ces projets extravagans. Imaginer de faire une révolution, de renverser un gouvernement aussi fort, aussi bien établi! avec une poignée de soldats payés et ivres. Pas un régiment de la garnison, pas une poignée de la population n'a fait aucune démonstration en faveur du Prince!... Ils avaient perdu la tête, les insensés!... Que n'ont-ils écouté les avis que mon mari a donnés à un de leurs agens de la part du général! On a trompé ce malheureux Prince sur la position de la France, sur l'esprit public. Te conter tout ce qui s'est passé dans cette fatale matinée ne m'est pas possible, il y une telle confusion dans mes idées, je suis encore si troublée, si émue, que je ne sais où j'en ai la tête; et puis je n'aurais pas le temps. Aimé part pour Paris, envoyé par son général...

Dimanche 5 heures. — Enfin je suis seule, ma Fanny, et je puis achever cette triste lettre qui va te mettre dans la consternation. Mon pauvre mari est sur la route de Paris. Il pleut, il neige, il fait un temps affreux. Ma belle-mère a le délire, et les médecins disent qu'elle ne peut aller loin. J'éprouve un serrement de cœur, une tristesse affreuse. Quelle journée! je n'en puis plus.

Donne-moi des nouvelles de Valérie, je n'ose lui écrire dans la crainte de compromettre mon mari, qui, d'ailleurs, me l'a expressément défendu. Quoique blâmant le Prince, je ne puis m'empêcher de le plaindre. Sa position est horrible et me désespère. Ce colonel Vaudrey est un fou et un imbécile, et le

Prince est bien imprudent, bien aveugle!... Quel malheur que nous soyons venus à Strasbourg. J'en voudrais être à mille lieues. Le Prince, dans son interrogatoire, n'est-il pas allé nommer mon mari, dire qu'il n'avait de relations qu'avec lui! Quelle inconséquence! Mon mari qu'il n'a vu qu'une seule fois dans sa vie et auquel il se serait bien gardé de faire ou de faire faire des ouvertures sur ses extravagans projets! Dit-on que l'on connaît quelqu'un qu'on n'a vu qu'une fois et auquel on n'a jamais écrit! Il manque de jugement, de sens et de tact, le pauvre homme! Est-il possible d'imaginer qu'il va faire une révolution avec M. Vaudrey et M. Parquin, travesti en général. C'est absurde, c'est fou. Le colonel Vaudrey était si peu sûr de ses soldats, qu'en étant entouré, pas un n'a tiré son sabre pour le défendre quand on l'a arrêté ; il n'y a pas eu un coup de sabre de donné, un coup de fusil de tiré, la population n'a pas fait une démonstration en faveur des insurgés. Au bout de deux heures, tout était fini et la ville dans le plus grand calme. On est dans un étonnement général. Chacun se demandait dans la rue qui était le jeune homme. On le disait fils de Lucien, fils de Jérôme, on se demandait d'où il venait, ce qu'il voulait faire. Le général a montré beaucoup de vigueur et de présence d'esprit, et ni le Prince ni le colonel n'ont fait preuve de tout cela; c'est à hausser les épaules. On accuse la mère d'être une intrigante et de l'avoir poussé là. Moi, je ne puis le croire... Son dernier enfant! Après t'avoir écrit quelques mots, ce matin, croyant qu'on se battait, j'ai couru chez le général... Tout était déjà fini... le Prince arrêté, le général Voirol à cheval avec des troupes, et mon mari à la citadelle. Le Prince, M. Parquin et le colonel Vaudrey à la tête de quelques centaines de soldats avaient parcouru la ville, un aigle en tête. Ils avaient fait arrêter le préfet, consigner chez lui le général Lalande et le colonel Leboul, et ils sont venus chez le général pour s'emparer de sa personne. Trois officiers d'artillerie sont parvenus à le faire sortir de l'hôtel. M. Vaudrey a couru avec le Prince, Parquin et ses troupes à la caserne du Fikmatt pour soulever le 46ᵉ de ligne, qui n'a pas bronché. C'est là qu'ils ont été cernés et arrêtés! Le général est arrivé peu d'instans après; il les a fait conduire en prison, a passé une revue de la garnison, et tout est rentré dans l'ordre... Tout le monde comprend notre chagrin et la fausse position d'Aimé. Il est dépêché par le

général Voirol au ministre de la Guerre. Je donnerais tout ce que je possède pour que la malheureuse affaire de ce matin n'ait pas eu lieu et pour qu'Aimé n'eût pas été ici, à Strasbourg, aide de camp du lieutenant général.

Journal de Valérie (suite).

Le vendredi 4 septembre, une fois en sûreté dans mon auberge de Kehl, j'y ai fait une sorte d'installation, j'ai écrit beaucoup et je n'ai pu dormir après tant de souffrances morales et physiques. J'avais la veille écrit à la Reine, pour lui dire mon retour à Kehl, plus toutes les feuilles numérotées 5, 6 et 7, que je joins ici, que je préparais pour les envoyer dans un paquet par la diligence qui partait le lendemain.

Kehl, vendredi 4 novembre 1836, à 2 heures.

(N° 5.) Je vais enfin pouvoir vous écrire plus intelligiblement, et ceci compensera un peu pour moi l'ennui de ma position ici. Je vous ai dit mon arrivée à Strasbourg chez Sabine, qui était, de toutes nos relations, celle où je trouverais le plus de sûreté et de dévouement ; elle est plus que moi encore liée avec le médecin (le général), et c'est ce qui avait déterminé mon choix. A peine débarquée, j'ai couru chez lui, avec elle; il était entouré, en affaires de consultation, et le moment d'attente m'a paru cruel ; il était encore couché, et, bon gré mal gré, nous sommes arrivées à son lit. Je l'ai trouvé ulcéré de ce qu'après l'avoir consulté d'abord par lettre et puis en personne, après son opinion franche et loyalement exprimée, il y a trois mois, on avait agi dans un sens inverse de ses conseils ; mais son bon cœur et sa générosité naturelle l'avaient déjà emporté sur sa rancune. Même avant de m'avoir vue, toutes ses actions, ses paroles, ses écrits ont été ce que nous pouvions désirer, m'a-t-il dit, et sitôt que, la veille, il avait eu reçu la lettre de la malade (le Prince), il était accouru près d'elle et, dans une heure de conversation lui avait dit tout ce qui pouvait lui faire du bien à entendre. Il m'a offert de m'y conduire, de lui donner de mes nouvelles, de vous en donner des siennes.

Une heure après, les choses changeaient, non pas pour lui,

mais pour d'autres. Je n'ai pas pu rester avec lui aussi longtemps que j'aurais voulu. On est venu pour affaires consulter, et sa femme m'a emmenée dans la chambre voisine où elle a mêlé ses larmes aux miennes sur le sort si intéressant de la pauvre malade (le Prince). Pour me distraire de mes soucis, elle m'a parlé des nouvelles de la ville et m'a conté que la personne qui venait de nous chasser de la chambre de son mari venait pour lui apprendre une nouvelle arrestation, faite depuis une heure, celle d'un cuisinier qu'on cherchait depuis trois jours, et que son mari concluait que la Dame (moi) qui avait voyagé avec lui pourrait bien avoir le même sort sitôt qu'on la saurait arrivée. Je lui ai dit qu'il avait bien de la bonté de s'en inquiéter, que cela n'en valait pas la peine, qu'il ne fallait penser qu'à ses malades (prisonniers); que, du reste, il en arriverait ce qu'il pourrait et que je désirais qu'ils le vissent tous deux avec la même indifférence que moi. Elle m'a conté qu'on avait bien voulu faire d'autres arrestations encore, — la première à laquelle on avait pensé était le premier aide de camp du général et sa femme (Laure), sous le prétexte de je ne sais quel voyage; mais le général ne l'avait pas souffert, avait répondu de tous deux, et, pour prouver que le mari méritait la confiance qu'il lui donnait, il l'avait envoyé porter à Paris le détail de ce qui s'était passé...

Après deux heures de conversation intéressante pour toutes deux, la femme du médecin (du général) m'a reconduite par le petit escalier de son appartement, m'a fait traverser son jardin, et m'a ouvert une porte dont elle avait la clé et qu'elle m'a dit que je retrouverais ouverte, quand je reviendrais le soir; il était convenu qu'elle m'enverrait sa femme de chambre prendre un paquet de chemises que Georges m'avait laissé pour Charles, auquel son mari le porterait en allant voir la malade (le Prince), à quatre heures, et qu'elle me ferait dire en même temps à quelle heure je devais revenir dans la soirée pour avoir des nouvelles de sa journée... Je suis rentrée soulagée et me suis hâtée de vous le dire... Les heures s'écoulaient, personne ne venait, je les comptais dans une anxiété inexprimable, et me résignant à ne plus voir personne ce jour-là, j'ai écrit à la malade (au Prince), pour lui donner de vos nouvelles, et j'ai mis une lettre dans un billet pour la femme du médecin (le général) que Sabine lui a porté le matin, aussitôt le jour venu,

mais sans pouvoir la voir, ce que j'avais espéré... Elle avait aussi porté à Laure une lettre de moi, que je croyais perdue, qui n'était que retardée, et qui était arrivée la veille. La pauvre femme est dans un état digne de pitié. Il est difficile de se figurer une position aussi critique, sur le point d'être arrêtée, cernée, bloquée par des espions, n'osant bouger, abaudonnée, comme le malheur l'est toujours, — sans son mari, sans son père, au chevet d'une mourante, ses forces ont manqué à sa douleur, elle est malade aussi, et, pour comble de souffrance, un ami à elle, qui est fort lié avec le procureur du Roi, est venu la prévenir qu'on sait l'une de ses sœurs ici et qu'on la cherche pour la faire arrêter. La pauvre Laure en perdait l'esprit, car l'idée de voir une tête chère en danger, un ami de vingt ans perdu dans un moment si critique, où son mari marchait dans une voie du devoir dur et difficile, la mettait au désespoir. Heureusement, une lettre de son mari est venue lui mettre du baume dans le sang.

Revenons à l'aide de camp (M. de Franqueville) parti pour Paris. Le télégraphe ayant annoncé son départ, un aide de camp du Roi l'attendait à l'arrivée du courrier de la malle, et, sans lui donner le temps de quitter ses habits de voyage, l'a emmené aux Tuileries, où les ministres et la famille royale étaient réunis autour du Roi pour entendre la lecture des dépêches qu'il apportait. Elle a été faite à haute voix au milieu de tous. Au bout de trois ou quatre heures de colloque entre tout ce monde, on lui a permis de se retirer; il n'avait retenu, d'entretiens si longs et si animés, que deux choses, qu'il s'empressait d'écrire à sa femme : l'une était la conviction que les jours du Prince ne seraient pas menacés et qu'au pire, il en serait quitte pour une détention; l'autre, la persuasion de tout ce monde que la mère du Prince ignorait tout ce qui se préparait et qu'elle y est tout à fait étrangère.

Kehl, vendredi 4 novembre 1836, 3 heures.

(N° 6.) Le même ami du procureur du Roi conseillait à Laure de ne voir, ni d'écrire à aucune de ses sœurs, parce que, parmi les pièces de conviction du procès qui va commencer, il se trouvait un passeport de Sigmaringen. — Sabine revenait gonflée de toutes ces nouvelles et me suppliait en larmes de m'occuper de

moi. Parmi les raisons qu'elle me donnait, la seule qui me touchait, c'est qu'une fois confinée, je ne serais plus bonne à rien, ni à moi, ni aux autres. Cependant, je ne voulais pas partir sans revoir le médecin (le général) et sa femme ou, au moins, sans avoir de leurs nouvelles. L'heure du courrier de Paris était passée, et j'étais sur les charbons de savoir ce qu'il avait apporté. Au lieu d'écouter Sabine, je l'ai renvoyée prendre un abonnement au journal et de là chez le médecin (le général). Les deux heures qu'elle a mises à revenir m'ont paru mortelles, et, lorsqu'elle est revenue, sa figure était si troublée que j'ai cru qu'elle m'apportait quelque mauvaise nouvelle, car, dans l'état de la malade (du Prince), il ne faut nulle émotion. Heureusement, elle va toujours bien. Sabine n'avait pu voir le médecin (le général). Il est tellement occupé de consultations dans son cabinet particulier qu'il n'y pas moyen de l'aborder. Sa femme même ne l'avait pas vu de la journée et n'avait pas reçu mon billet, qui lui avait été remis à lui. Il ne lui avait parlé qu'une minute pour lui dire que je devais partir à l'instant, et Sabine, après avoir jasé des nouvelles du jour, revenait me répéter tout ce que la femme du médecin (le général) savait de ce qui se passait en ville.

Le général, n'ayant rien reçu de Paris, attendait son aide de camp ; jusque là, les prisonniers avaient été sous sa responsabilité et traités en conséquence, mais le procureur général de la cour de Colmar était arrivé pour instruire l'affaire et s'en était emparé avec toute la sévérité de la justice. Tous les prisonniers étaient au secret. Le Prince, qui avait été transféré à la citadelle dans un appartement au premier du pavillon qui domine la porte de la ville, venait d'être ramené à la prison où il occupe la meilleure chambre, il est vrai, mais triste et grillée, tandis qu'à la citadelle, il avait la distraction de tout le mouvement qui se faisait sous ses fenêtres, par cette seule communication avec la ville. Au moment où le général avait désigné le lieutenant-colonel chargé de la garde de la prison, il lui dit de faire son devoir relativement à la garde du Prince, mais d'avoir pour lui les plus grands égards et, excepté la liberté, de lui donner tout ce qu'il demanderait et de l'en prévenir. Le Prince en a si bien usé que le commissionnaire qu'on a assigné pour ce service en est sur les dents pour satisfaire à ses fantaisies et se réjouit fort de le voir revenu en ville. — Sabine insistait

sans cesse sur la nécessité de mon départ. Le médecin (le général) avait dit à sa femme : « Il faut qu'elle parte à l'instant. » Et, depuis, trois heures s'étaient écoulées! Sabine était sur les épines; moi, je réfléchissais à ce que j'avais à faire; il était quatre heures, il n'y avait plus qu'une heure de jour, et il fallait bien du guignon pour que ce fût précisément celle où l'on penserait à moi. Une fois la nuit venue, j'étais tranquille jusqu'au lendemain matin, ces sortes d'expédition ne se faisant que rarement passé le coucher du soleil. La seule chose qui me peinait était l'agitation avec laquelle la pauvre Sabine comptait les minutes, mais il s'agissait bien de cela! j'avais encore beaucoup à faire; j'étais venue avec le projet de voir deux femmes, et je n'en avais vu qu'une. Lorsque la nuit fut tombée, Sabine écrivit un billet à la seconde, qui arriva bien vite, se doutant qu'il était question de moi. Je la nommerai *Jenny*, c'est par elle que j'aurai les lettres adressées à Mme Thiébaut dont elle dispose. Elle me connaît si bien qu'elle avait tout compris et qu'elle m'attendait, présumant d'avance ce que je voudrais faire; elle avait songé à bien des choses que je lui aurais dictées volontiers. Je pouvais parler avec elle à cœur ouvert de ma chère malade (le Prince), dont la situation l'occupe presque autant que les plus dévoués à son sort; mais elle est bien d'avis qu'il ne faut contrarier en rien le traitement du médecin (le général) et se bien garder d'administrer à son insu des remèdes intempestifs; que si le danger devenait imminent et si le médecin renonçait à cette évacuation si nécessaire, il serait temps de la faire avaler, mais seulement s'il fallait risquer le tout pour le tout... Je lui ai parlé aussi du désir de Mme Anna d'acheter cette maison. Elle pense que c'est un mauvais placement, il faut penser que, si l'argent restait trop longtemps sans emploi, elle a le grand inconvénient d'être contiguë à la nouvelle prison et d'avoir le mur mitoyen de son jardin, qui est grand, avec la cour de la prison, sur laquelle donnent toutes les fenêtres grillées, ce qui est fort triste. Elle est occupée en ce moment par une maîtresse de pension de demoiselles, chez laquelle Jenny va souvent et qui est toute disposée à recevoir la jeune fille, dont Jenny lui a parlé. On voit des fenêtres la cour des prisons remplie de troupes qui ont des cartouches et l'ordre de tirer à la moindre tentative d'évasion. Des patrouilles parcourent, de cinq minutes en cinq minutes, les rues adjacentes, tous les postes de la ville sont doublés; les

régimens revenus de Compiègne rivalisent de zèle. Les prisonniers sont depuis hier au secret le plus rigoureux, même le Prince, que l'on a séparé de son valet de chambre. On ne sait pas si c'est à cause du procureur général et de l'interrogatoire, ou parce que l'on a découvert que les soldats de ce malheureux 4e d'artillerie voulaient mettre le feu pour faire évader le Prince, pour lequel il n'y a qu'une voix et un seul et même sentiment d'intérêt. Il gagne les cœurs de tous les gens qui l'approchent, par sa bonté, son calme, sa noblesse, sa dignité dans le malheur. On dit que les proclamations qu'il a faites et qui ont été saisies sont superbes...

Vendredi, 4 novembre, à 6 heures du soir.

(No 7.) Le hasard fait que le commissionnaire choisi par le Prince est un ancien domestique de Jenny... Elle le reçoit fort bien et le cajole pour avoir des détails sur ce qui se passe dans la prison. Il vient plusieurs fois par jour pour lui dire qu'il (le Prince) a bien dormi, qu'il mange de bon appétit, et qu'il est bien servi, qu'il est calme et serein et toujours bien disposé, qu'il écrit beaucoup, et surtout à sa mère. Jenny a vu de sa main une liste de tous les journaux qu'il demandait et qui lui ont été envoyés; il a fait venir aussi un grand nombre de livres. Seulement, depuis qu'il est au secret, le lieutenant-colonel déplie les journaux et visite les livres, de peur qu'on n'y ait glissé un billet. Les jeunes Gricourt et de Querelles, arrêtés avec le Prince, ont montré beaucoup de noblesse et de calme dans leur interrogatoire. A la question sur leur profession, ils ont répondu : « Officiers d'ordonnance du prince Napoléon-Louis Bonaparte. » Les réponses du Prince sont toutes dignes de lui. A celle de son domicile, il a répondu : *Exilé*. On dit que la correspondance Vaudrey, saisie chez Mme Gordon, le disculpe entièrement. Entre autres choses qu'on citait, on se répète celle-ci « qu'il ne voudrait jamais amener la guerre civile en France, ni être un brandon de discorde dans son pays, » etc. On dit que M. Vaudrey s'est écrié en entrant en prison : « Ah! ils nous ont abandonnés. Eh bien! nous nous vengerons, nous les nommerons tous. » Au fait, lui et Mme Gordon ont compromis beaucoup de monde et fait faire beaucoup d'arrestations.

On ne peut expliquer la prompte connaissance qu'on a eue de la « compagne du cuisinier » que par la bêtise non prévue

qu'il a eue de l'inscrire en toutes lettres sur le livre du conducteur. On la fait prévenir de partir à l'instant, qu'elle était trop connue, surtout sa taille, et que, si cet avis lui arrivait trop tard pour en profiter, on l'arrêterait; qu'elle devait dire qu'elle était brouillée avec son beau-frère; qu'il était furieux d'être compromis à cause d'elle; et brouillée avec une autre Dame (la Reine), qui lui en voulait d'appartenir à une famille qui n'entre pas dans ses projets, et que, repoussée de chez l'une, ne pouvant arriver chez l'autre, elle ne sait que devenir...

Il me semble que si le colonel a dit ce qu'on lui prête, il faudrait qu'elle fût arrêtée pour être confrontée avec lui et réfuter une calomnieuse imputation qui compromet les autres autant qu'elle... C'est une chose à laquelle il faut *réfléchir mûrement* avec sa raison et son esprit et non avec son cœur...

Parquin est fort abattu, Vaudrey aussi. Celui-ci a écrit au procureur du Roi pour obtenir de voir Mme Gordon. On lui a répondu que, si Mme Vaudrey arrivait, on verrait ce qu'on aurait à faire... Lorsqu'on est entré chez cette femme pour l'arrêter, elle était occupée à brûler la correspondance de M. Vaudrey avec M. de Persigny. Celui-ci s'est évadé sans chapeau, en sautant par la fenêtre. On le croit à Baden-Baden sans vêtemens et sans un sol. Charles a été lundi chez l'actrice qui a si bien joué le rôle de Sophie (Laure), et lui a remis un portefeuille appartenant à son maître et un sac d'argent en la suppliant de le changer en or, ce qu'il lui a été impossible de faire. Elle a remis le portefeuille à Jenny, qui l'a placé en lieu sûr, puis elle a été chez le directeur (le général) déclarer qu'une somme lui avait été remise, sans la spécifier. Il lui a répondu qu'elle avait bien fait de venir le lui dire, que le procureur du Roi était venu l'en prévenir, il y avait une heure. Le lendemain, le valet de chambre de M. de Persigny est allé chez cette actrice la prier de faire parvenir au pavillon à Baden-Baden le quart de la somme remise par Charles et lui a laissé une adresse que la pauvre femme a bien vite remise à Jenny, qui l'enverra. Il est convenu que les trois quarts de la somme seront remis à Jenny pour nos commissions... Jenny a deux fils qu'elle adore, mais qu'elle traite trop en enfans en les laissant ainsi étrangers à sa confiance. Elle s'occupe même de leurs plaisirs; elle leur a loué récemment une petite barque dans laquelle ils vont pêcher toutes les fois que le temps le permet; cela les amuse

beaucoup de se laisser ainsi couler du centre de la ville jusqu'au milieu du Rhin *(en cas d'évasion)*. Cette soirée du jeudi de la ville a passé vite en conversation intime. A dix heures, il a fallu nous séparer. Il n'est pas permis d'être dans les rues passé cette heure. — Avec toutes ces précautions, je ne conçois pas qu'on puisse craindre des évasions. On peut bien envoyer une lime dans un poulet, une corde dans un pâté de foie gras, mais ce n'est pas là tout, et je ne prévois pas que les prisonniers soient assez fous pour y songer...

Samedi, 5 novembre. Midi.

Hier, Jenny est revenue au jour s'entendre pour la manière dont j'aurais de ses nouvelles ici et pour prendre un billet pour mon père. Le pauvre homme était arrivé de Paris le matin, la veille ; il était désolé de tant de catastrophes et fort inquiet de ses enfans. Malgré la mesquinerie de ma toilette, une femme à pied eût été remarquée si matin. Il a fallu attendre neuf heures, où c'est le coup de feu du marché ; on se croise, on se heurte aux portes dans ce brouhaha. J'ai passé, entre les chevaux et les charrettes, les quatre postes que j'avais à traverser sans que personne m'ait aperçue. J'étais accompagnée de la femme de chambre de Jenny...

Chemin faisant, j'ai commencé à utiliser Julie. Elle connaît David, le commissionnaire, et elle croit que Charles est chez sa femme en ce moment. Elle a dû y aller hier soir et reviendra me dire aujourd'hui si elle a pu le voir. Cela me serait bien essentiel. Il suffirait de lui parler une seule fois...

Je suis arrivée à bon port, j'espère que la diligence ne partira pas avant que j'aie encore des nouvelles à ajouter ici... Si, par hasard, les circonstances nécessitaient qu'on vînt m'apporter quelque chose, il faudrait bien se garder de descendre dans *mon hôtel;* il ne s'y arrête jamais de voitures, et je veux y rester seule, tant à cause des visites que je puis recevoir de la ville que de la surveillance que l'on peut exercer jusqu'ici. Je m'appelle à présent *Mlle Marie;* je ne me suis pas encore décidée pour mon nom de famille... Il me semble incroyable que je n'aie passé que deux jours en ville ; j'ai vécu dix ans depuis cette semaine... Je viens de recevoir tout ce que je vous envoie, et j'en suis toute découragée... J'espérais mieux encore. Je crois pressant de penser à un bon avocat ; je ne sais plus s'il y a ce

qu'il faut en ville. J'ai passé à l'encre deux billets au crayon, tout cela sera bien difficile à lire. M. de Persigny n'ayant pas le sol est rentré en ville. C'est affreux. — Toute la ville est frappée de terreur, on devient de plus en plus sévère, les soldats se battent en duel... Le jugement se fera à Strasbourg.

Valérie à sa sœur.

Kehl, le 4 novembre.

Je crains, ma bonne Fanny, que tu ne sois inquiète de moi, et ce serait à tort, car ma santé est parfaite, et mon moral aussi calme, aussi fort que possible avec l'affreux chagrin qui me pèse au cœur... Je sais déjà qu'il n'y a pas de danger pour sa vie. J'ai vu Sabine et Virginie et je sais par elles mille choses consolantes que j'écris à la pauvre mère affligée. Comme je recevrai de ses nouvelles ici, envoie-lui les lettres pour moi. Elle sait toujours où je suis. Papa est revenu hier de Paris et s'est croisé en route avec Aimé qui, à son arrivée, a été salué par le Roi du titre de lieutenant-colonel... Laure désire que le nouveau grade les fixe à Paris, et, comme il ne le demande pas, je doute qu'il l'obtienne bientôt...

Samedi 5 novembre fut une journée de souffrances morales et physiques. Je me levai à peu près à l'heure où j'attendais Louise avec les effets qui me manquaient beaucoup, mais, au lieu de la voir arriver, ce fut Gustave qui, à trois heures, vint m'apporter les nouvelles que j'attendais avec tant d'impatience et qui me plongèrent dans le plus profond découragement. Virginie, au lieu d'aller au-devant des démarches que j'attendais d'elle, n'ose plus m'écrire de peur de perdre sa pension. Rosier Coze, auquel j'avais écrit la veille pour lui demander en grâce quelques détails que sa liaison avec Gérard rendait faciles à obtenir, faisait de la diplomatie avec moi.

Voici la lettre que je viens de recevoir de lui à Kehl (5 novembre) :

« Ma chère Valérie, je ne puis vous donner aucun détail particulier sur ce qui vous intéresse si vivement et si naturellement. Mes rapports avec les personnes qui en savent davantage sont tels et fondés sur une amitié si vraie que jamais je ne commettrais la moindre indiscrétion, si l'on m'avait confié

quelque chose, et vous me connaissez assez pour me croire incapable de provoquer des confidences que j'irais reporter ailleurs. S'il m'était bien démontré que vous pourriez courir aucun risque, si l'on apprenait qui vous êtes, je m'adresserais directement à l'autorité compétente pour obtenir la permission de vous porter les consolations d'une vieille et véritable amitié. Jusque là, n'attendez rien de moi. Je ne crains pas de me compromettre. On sait trop bien quelle est ma manière de voir sur toutes les menées qui tendraient à renverser le seul gouvernement qui convienne à notre pays, mais, je vous le répète, c'est vous et les vôtres que je ne voudrais pas compromettre. Maintenant que je crois m'être bien expliqué sur nos positions réciproques, je puis parler de l'opinion que je me suis faite sur les suites de cette folle entreprise. La vie du jeune Prince n'est pas compromise. La sagesse du Roi comprendra que la France aurait horreur de voir couler le sang à propos d'un événement qui n'a pas eu de suites et dans lequel le sang n'a pas été versé, — et dans lequel, non plus, les jours du monarque n'ont point été directement menacés.

« Il y aura une détention sévère, je le pense au moins, et dont on ne peut maintenant calculer la durée, car on ignore ici l'étendue des ramifications du complot et l'on ne saurait prévoir l'enchaînement des circonstances qui pourraient plus tard influer sur la durée de la détention. Croyez aussi que maintenant il n'y a pas de raisons pour qu'on ne cherche point à adoucir ce que la position d'un jeune homme, dont les manières paraissent fort douces, peut avoir de trop dur. Les vrais coupables, d'ailleurs, ce sont ceux qui ont abusé de son inexpérience, qui lui ont montré la France autre qu'elle n'est réellement, — c'est-à-dire avide de repos et satisfaite de voir régner un homme qui joint le courage à une haute capacité.

« Vous devez trouver que j'ai le cœur bien dur, ma chère amie, de vous faire ainsi l'éloge d'un prince que vous auriez vu, je le crains, détrôner avec plaisir par le vôtre. Je ne le fais, outre ma conviction, que parce que je voudrais faire tomber le bandeau qui vous obscurcit la vue. Je voudrais vous voir employer vos nouvelles convictions à détourner pour toujours les personnes que vous aimez des illusions qui ont conduit votre malheureux prince dans l'abîme, je voudrais surtout que vous ne puissez nourrir aucun projet romanesque sur l'issue de

cette malheureuse affaire. Elle aura, quoi qu'on fasse, une marche lente, mais précise ; les suites en sont marquées du doigt de la nécessité; ces suites seront, j'en suis persuadé, une détention plus ou moins longue, un discrédit qui ne s'effacera jamais et des victimes secondaires à soulager. Commencez donc avec courage votre rôle de consolatrice. Adieu, croyez à ma sincère amitié. — R. Coze (l'ami du Procureur du Roi).

M[me] de Franqueville à sa sœur.

Strasbourg, le 4 novembre.

J'ai reçu une lettre de M. Vieillard (1) pour le Prince, elle lui sera remise ainsi que la lettre que M. Vieillard m'écrit... Mon mari pense que la vie du Prince n'est pas compromise. L'ordre de juger l'affaire ici par la Cour d'assises est arrivé. On dit que le Procureur général réclame là contre. M. de Persigny est perdu si l'on s'en empare, toute la police est sur pied pour le découvrir. Rassure la Reine, surtout, sur l'existence de son fils; calme-toi aussi; l'opinion générale, les gens les plus instruits des dispositions à Paris en haut lieu sont convaincus qu'il ne court aucun danger : — une détention. — *Laure.*

Kehl, samedi, 5 novembre.

La nécessité de faire une déclaration m'embarrasse un peu; je la signai *Marie Jalaber*. Ringne, qui me regardait faire, avait probablement remarqué mon hésitation et s'étonnait beaucoup de me voir tant écrire... En revenant de la diligence, elle me dit qu'il fallait donner son vrai nom, sans quoi l'aubergiste était répréhensible. Je lui dis que, le lendemain je m'occuperais de cela; qu'elle devait, dès le matin, m'aller chercher un médecin qui parlât français et que ce serait lui que je chargerais de me déclarer à la police... Me sentant tout à fait malade, je ne me levai pas le dimanche 6. J'envoyai un paysan chercher mes effets à Strasbourg et Ringne me chercher un médecin. Je l'attendais lorsque je vois entrer mon pauvre père dans ma

(1) Un des précepteurs du Prince.

chambre, à midi. Il venait, disait-il, sachant que j'étais malade et pour me faire partir pour Arenenberg, d'après l'avis de M. Gérard, qui lui avait dit que, si je venais à Strasbourg, on m'arrêterait. Ce bon père m'apportait un mot de Mme Salvage, de Saint-Dié, le 2, m'apprenant qu'elle était en route pour Paris avec la Reine... Dès lors, je me décidai à retourner à Arenenberg; je n'avais plus rien à faire ici, puisque je n'y restais que pour donner à la Reine des nouvelles que je pouvais avoir de son fils.

... Je me désolais que la Reine eût été à Paris, n'en voyant plus la nécessité absolue : puisque, le Roi se réservant le sort de son fils, ce ne pouvait être que pour le soustraire à la mort. Je craignais que, la tenant là, on ne lui fît de plus dures conditions et, enfin, je ne comprenais pas pourquoi, voulant aller à Paris, elle m'avait fait faire un voyage désagréable qui devenait inutile. J'écrivis sur le billet même de Mme Salvage un mot au Prince, pour qu'il sût le voyage de sa mère et lui apprendre mon départ, priant papa de lui faire tenir cela par le général.

A deux heures, je montai en voiture avec papa pour me rendre avec lui à Offenbourg... De là, il partit pour Strasbourg en même temps que je partais pour Haslach. J'assurai ma voiture pour aller le lendemain à Donaueschingen; j'écrivis à Mme Salvage, pour offrir d'aller chercher la Reine à Paris... Le lundi 7, malgré la neige et le mauvais temps, mon voyage se passa assez bien jusqu'à Donaueschingen, ainsi que le mardi 8, jusqu'à Constance. Le cocher qui me ramenait devant là changer de chevaux, je fus l'attendre chez les Macaire... Mme Macaire avait reçu une lettre de M. Parquin, qui priait M. Macaire d'être le tuteur de sa fille, à laquelle il écrivait en même temps. Elle était allée dans la journée à Arenenberg, et c'était elle qui avait appris à la petite l'emprisonnement de son père... Je mis deux heures, j'en suis sûre, pour me rendre à Arenenberg. On ne m'attendait pas, le billet que j'avais écrit à M. Rahn pour annoncer mon retour n'était pas parvenu, ce qui prouve qu'on ouvrait les lettres et qu'on n'envoyait pas celles qui étaient relatives à nous. Mon paquet n'était pas arrivé ; je le voyais saisi par la police, Virginie compromise et peut-être en prison, le portefeuille du Prince saisi, tous ses amis compromis et l'affaire mille fois plus grave pour tous les impliqués. J'apprenais

que M. Arese était parti la veille pour aller me rejoindre à Kehl, avec le costume et les mille francs que j'avais demandés pour M. de Persigny. Il avait compris que c'était pour le Prince, afin de le faire évader, et il était accouru à mon secours, au risque de se faire arrêter. J'étais sûre que, ne me trouvant pas à Kehl, il entrerait à Strasbourg, et j'étais pour lui dans des inquiétudes affreuses. Un Italien, ami du Prince, arrêté, devenait pour l'affaire une complication effrayante...

Mercredi 9, après cette affreuse nuit, j'avais besoin de parler de mes tortures à quelqu'un. Je fis appeler M. Cottrau pour qu'il vînt auprès de mon lit; mais, dans ces cruelles circonstances, son esprit de contradiction se retrouvait partout... Quand je lui parlai de mes angoisses pour ce portefeuille que Virginie cachait, il me répond : « Puisque ce portefeuille a été porté *chez ma sœur*, la police sait tout ce qu'il y a dedans. » C'était à en étouffer de colère; aussi, depuis, ne lui parlais-je plus de grand'chose, je rongeais seule mes soucis...

Je me levai pour écrire à papa sous le couvert du Procureur du Roi, à Virginie, pour lui dire que les calomnies que j'avais inconsidérément débitées sur M. Parquin étaient fausses; que ce n'était pas lui qui était le traître qui avait entraîné le Prince dans ce piège. M. Cottrau prétendait que c'était ce pauvre général Voirol, si loyal et si bon pour le Prince. J'avais pris un vieux tour, et, dans les papillotes que j'y avais mises, j'avais écrit en italien tout ce qui peut faire comprendre à Virginie de brûler le portefeuille. J'avais fait prier M. Aman de venir me parler, et ce fut lui qui écrivit la lettre en allemand à Mlle Hoelvig, à laquelle j'adressais le paquet par l'entremise de leur correspondant à Bâle.

Dans l'après-midi, M. Rheinhard monta chez moi avec une lettre allemande qu'il venait de recevoir de la fille du concierge du Pavillon de la Grande-Duchesse, qui lui annonçait la prochaine arrivée de M. de Persigny, ce qui nous rassurait un peu sur lui. M. Cottrau et M. Rheinhard furent ensemble à Weinfeld, pensant qu'il pouvait y être arrivé, mais pas du tout; il n'y avait rien de nouveau.

Mme de Franqueville à sa sœur Fanny.

Strasbourg, le 4 novembpe 1836.

Il est impossible, ma chère Fanny, que tu puisses jamais te faire l'idés de mes tortures et de mes angoisses depuis dimanche... Que fait notre Valérie? Le sais-tu? Donne-moi de ses nouvelles. On dit la duchesse à Kehl. Je tremble d'inquiétude pour notre pauvre sœur. Cet événement incroyable, ses résultats seront un coup de foudre pour elle. Je ne puis penser qu'à sa douleur, aux craintes affreuses qu'elles doivent avoir. Tous mes tourmens ne sont rien à côté du souci que me causent la santé de Valérie et l'état de son âme. J'ai reçu d'elle ce matin une lettre si cruellement triste que j'en ai pleuré toute la matinée, quoique ayant reçu de bonnes nouvelles de l'arrivée d'Aimé à Paris, et, en attendant mon père, qui est arrivé à midi, — et pourtant, pas un mot dans cette lettre qui puisse me faire penser le moins du monde qu'elle se doutait de ce qui se passait ici... Tout au contraire, elle dénote une ignorance complète de la folle démarche de ce malheureux Prince. Cette lettre était pourtant en date du 31 octobre. Ma pauvre et bien-aimée Valérie, dans quel état elle doit être... Jamais je n'ai été si douloureusement préoccupée qu'aujourd'hui, et, pourtant, on venait me faire des complimens de félicitations; mon mari est nommé lieutenant-colonel; il a été bien accueilli par le Roi, et, moi, j'ai la mort dans l'âme... Aurait-on pu soupçonner jamais une pareille tentative de la part d'un Prince qu'on dit homme de sens et d'esprit distingué? Il n'a pas fait preuve de connaissance des hommes en choisissant ceux qui devaient l'aider en pareille entreprise; un homme méprisé, comme M. Parquin, une tête sans cervelle comme ce Vaudrey!...

La même à la même.

Strasbourg, 4 novembre.

... On a beau me dire que je ne dois pas t'écrire non plus, il m'est impossible de te laisser ainsi sans nouvelles de nous et sans te dire que, généralement, on espère qu'il sera fait grâce au Prince, et je voudrais bien que sa malheureuse mère pût lire

une longue lettre qu'Aimé a écrite au général et que l'on m'a communiquée ce matin... Aimé a passé plusieurs heures chez le Roi, entouré de la famille royale et des ministres, il a déjeuné chez le Roi avec tout le monde et il fonde son espérance pour la vie du Prince sur ce qu'il a entendu dire là...

La même à la même.

Strasbourg, dimanche 6 novembre 1836, à 2 heures du matin.

... Je puis causer avec toi à cœur ouvert, ma Fanny. Papa va demain à Kehl, et je suis sûre que cette lettre ne sera pas ouverte... Valérie ne te laisse pas sans nouvelles et tu sais qu'elle est à Kehl. Tu peux aussi bien le savoir, je pense, que le Procureur général, le Préfet, et toute la Police. Papa va trouver Valérie pour la conjurer de partir, je compte lui écrire aussi pour la décider. Le grand-duc de Baden a donné l'autorisation à notre police d'arrêter dans ses États tous les gens compromis dans cette folle entreprise du Prince, et Valérie est moins en sûreté à Kehl qu'elle ne le serait à Strasbourg ou à Paris. Je ne puis supporter la pensée de voir son nom figurer dans cette affaire à côté de celui d'une Gordon et l'idée de la prison pour ma pauvre sœur me torture horriblement...

Il paraît, d'après ce qu'Aimé a entendu à Paris, qu'on est disposé à l'indulgence envers le Prince et l'on gâterait sa cause par de nouvelles intrigues; Valérie n'est pas à Kehl sans agir pour avoir des nouvelles du Prince, ou lui en faire donner, cela n'est pas supposable. Que serait-elle venue faire là? Eh bien! toutes ses démarches sont surveillées et connues, et celles même cachées nuisent à la cause qu'elle veut servir et ne peuvent que compromettre les gens auxquels elle s'adresse et faire de nouvelles victimes. Surtout si elle rêvait follement d'entreprendre de faire évader le Prince, tout cela finirait peut-être aussi par nous compromettre; mais tu penses que ce n'est pas cette considération que j'ai mise en avant près de Valérie pour la décider à s'éloigner. Je sais trop que ce ne serait d'aucun poids, je suis sûre qu'elle en veut à mon mari de ne pas avoir été traître à ses sermens, son pays et ses devoirs, pour servir une cause absurde et désespérée. Mais la France connaît-elle donc le prince Louis? Où sont les garanties qu'il donne pour qu'on pense qu'il la rendra plus heureuse et plus prospère?

Quels sont ses antécédens, pour exciter l'enthousiasme des populations et de l'armée? Il peut être un jeune homme distingué, bon, instruit, mais cette tentative insensée prouve bien que les rênes du Gouvernement seraient tombées en mains bien peu sûres. Quel jugement il a montré! Quels auxiliaires il avait choisis, et comme cette affaire a été menée! une mascarade! mascarade du Prince déguisé en Napoléon! mascarade de Parquin, déguisé en général! et quel moment choisi pour tenter pareille chose et avec quel secours? Il n'a jugé ni la position extérieure, ni la position intérieure de la France, ni l'esprit public, ni les circonstances, ni les hommes qui l'entouraient. Il est venu là, comme un enfant qu'on peut tromper sur tout. Je t'assure, ma Fanny, que cette misérable échauffourée était même ridicule et j'en suis humiliée pour l'intérêt que je porte au Prince et à sa famille! Tous les détails, bien connus par moi, sont vraiment pitoyables... Oh! pourquoi ce malheureux Prince n'a-t-il pas écouté les conseils que mon mari lui a fait donner quand il a essayé de circonvenir le général Voirol? Il savait depuis trois mois quelles étaient les dispositions du général et de mon mari, il n'a pu, à cet égard, se faire la moindre illusion. Je donnerais tout ce que je possède au monde, avec le grade de colonel par-dessus le marché; pour que nous ne soyons pas venus à Strasbourg.

A Valérie.

Dimanche 6 novembre, 3 heures du matin.

... Je viens te conjurer, ma Valérie, de quitter Kehl le plus promptement possible. Ta présence à Kehl est connue par la police, la justice et les autorités et ne peut faire que redoubler de surveillance autour du cher prisonnier, rendre sa captivité plus pénible. Toutes ces petites menées dont pas une n'est secrète, pense-le bien, quelque mystère que tu y mettes, nuisent à la cause du Prince loin de le servir. Ce que je te dis ici, je le tiens de gens qui lui portent intérêt ainsi qu'à sa mère et à nous, et qui sont placés assez haut et assez au courant de ce qui se passe pour être écoutés. La vie du Prince n'est pas en péril. C'est l'opinion générale à tout le monde sans exception de position ni d'opinion politique. On est bien convaincu qu'il en sera quitte pour une détention. Que comptes-tu faire à Kehl?

inquiéter la police, qui surveille toutes tes démarches et te faire arrêter. Il faut que tu saches un fait positif, c'est que le grand-duc de Baden a donné, sans qu'on la lui demande, l'autorisation d'arrêter dans ses États tous les gens suspects qui pourraient être compromis dans cette incroyable conspiration... Le Prince est traité avec beaucoup d'égards, on a adouci sa position autant que possible, il est meublé et logé aussi bien qu'on a pu, très bien nourri; il a des livres et peut écrire, et Charles est près de lui. Tout ce que je dis ici dans ma lettre ce sont des faits positifs... C'est avec la conviction intime que j'agis pour ses intérêts que je te prie de retourner près de la Reine ou du moins de quitter le Grand-Duché. Je sais qu'en très hauts lieux, on n'est ni très irrité, ni disposé à la sévérité, mais les circonstances peuvent changer ces bonnes dispositions... Tenter de faire évader le Prince serait aussi fou que sa tentative de faire une révolution en France avec M. Vaudrey et M. Parquin! Une chose qui arrangerait beaucoup les affaires du Prince, c'est que rien ne pût faire supposer que la Reine était instruite de ses projets. Quand je te disais à Arenenberg que j'avais des raisons pour penser que le Prince se remuait et conspirait, tu ne voulais pas me croire ou tu feignais de ne rien savoir. Ah! s'il avait écouté les avis qu'on lui a fait donner, il y a quatre mois, il ne serait pas dans cette affreuse position!

... On a su que tu es venue à Strasbourg; on a su que Charles est venu deux fois chez moi; que le domestique de M. de Persigny y est venu, celui du colonel Vaudrey. Quand je dis *on*, c'est de la police et du Procureur général que je parle. Toutes mes lettres sont ouvertes... Cette intrigante de Mme Salvage est le mauvais génie d'Arenenberg. Je suis sûre que c'est elle qui a poussé à la roue, et, si j'ai une consolation, c'est de penser que tu ignorais ce qui se méditait. Qu'allez-vous devenir? Quelle sera l'issue du procès? pourrez-vous encore demeurer en Suisse?

Laure à Valérie.

Strasbourg, 10 novembre.

... J'ai vu hier Mme Vaudrey. Voilà une douleur qui passe toute douleur, elle m'a navré le cœur, sa position est ce qu'on

peut imaginer de plus horrible. Son mari est traité avec une rigueur incroyable, à ce qu'elle m'a dit; il est dans une espèce de cachot où le jour pénètre à peine, dans lequel on ne fait pas de feu, où il n'avait pas de paille pour se coucher, elle n'a pu lui parler qu'à une grande distance à travers une grille et un gardien entre eux. — Que d'inquiétudes et de chagrins tu nous donnes! Tu verras, ma Valérie, il viendra un moment où tu jugeras l'équipée du Prince comme elle doit être jugée, comme elle l'est généralement. Quand je me rappelle tous tes beaux discours sur sa modération, sur sa noblesse de sentimens, son grand sens, son esprit distingué, son désir modeste de venir en France pour servir sa patrie en simple citoyen, je ne puis m'empêcher de penser que tu étais bien dupe, bien aveuglée ou bien dissimulée, car il vient de donner un démenti éclatant à tous tes éloges. Il est venu conspirer, il conspirait depuis longtemps et cherchait à entraîner tous les militaires français qu'il voyait. Il se jette en France pour y allumer la guerre civile dans un moment où la France est tranquille et prospère... Quand nous reverrons-nous, Dieu le sait? Qu'allons-nous devenir, Aimé et moi, je l'ignore... M. Bergmann (le Prince) a des nouvelles du voyage d'Élodie et de son amie (de Mme Salvage et de la Reine); le pauvre homme commence à se tranquilliser, il a des nouvelles de tout son monde... On dit M. de Persigny échappé, je pense que vous ne tarderez pas à le voir.

Toute à toi, *ta Laure*.

(Ajouté par M. Arese :) M. Cottrau monte chez moi pour m'apporter une lettre de Steinbach que M. de Persigny écrivait à M. de Rheinhard pour savoir s'il pouvait arriver chez lui... M. de Rheinhard apportait cette lettre toujours courant, et comme M. de Persigny était là chez un jeune médecin, il lui fit écrire en allemand à ce cher collègue pour lui dire qu'il attendait le jeune médecin qu'il lui avait promis. Je reçus aussi, ce jour-là, une bonne lettre de ma chère Fanny et, le soir, nous fûmes tous rassurés sur la Reine par une lettre de M. Desportes à Élisa, du 7.

La Princesse Eugénie de Hohenzollern Hechingen,
à Mademoiselle Masuyer.

Hechingen, ce 2 novembre 1836.

Dans l'inquiétude où je suis, je ne pus m'empêcher de venir vous prier, Mademoiselle Masuyer, de vouloir bien me donner des nouvelles de ma tante. Les journaux m'annoncent ce matin que Louis a été arrêté à Strasbourg. Si je ne le savais parti d'Arenenberg, j'aurais peine à le croire, mais j'avoue que je suis bouleversée de cette nouvelle et ne puis penser à ma pauvre tante sans frémir. Au moment d'embrasser ce bon et excellent Louis! et, au lieu de cela, le savoir captif, me cause une grande peine et je suis si inquiète pour lui et pour ma tante que je voudrais donner des ailes à quelques mots que je vous prie instamment de me donner en réponse, pour que je sache ce qui en est et comment ma tante se porte. Ah! quand les tourmens de cette pauvre femme seront-ils à leur fin? Pardon, mademoiselle Masuyer, de mon importunité, mais c'est bien vous qui êtes si attachée à ma tante et qui lui en avez déjà donné tant de preuves, qui comprendrez mon inquiétude et la peine *extrême* que j'éprouve de tout ceci. Veuillez donc me rassurer bientôt et croire que votre complaisance ne peut qu'augmenter tous les sentimens de haute considération et d'intérêt que vous savez si bien inspirer. — Votre bien dévouée *Eugénie de Hohenzollern.*

Laure à Valérie.

Strasbourg, 10 novembre.

Je m'empresse, chère amie, de t'annoncer que le Prince est parti hier soir pour Paris. Le préfet et le général l'ont embarqué, un officier de gendarmerie et plusieurs agens de police étaient venus le chercher. Il n'y a pas de doute que, le Roi se réservant de se prononcer sur son sort, c'est pour le lui faire meilleur. Le caractère du Roi est trop connu pour qu'on puisse supposer autre chose, et les personnes qui s'intéressent au Prince et à sa pauvre mère doivent se réjouir de le voir hors des mains de la Justice, qui eût peut-être été plus sévère que ne le sera le Roi, qui est modéré par caractère et bon père de famille. Il pensera, comme tout le monde, que la leçon aura été forte pour le Prince

et que la France et lui n'auront plus à craindre ses conspirations et ses tentatives d'allumer la guerre civile. On croit généralement que le Prince en sera quitte pour une bonne mercuriale, quelques mois de prison, ou qu'on le rendra à sa mère en exigeant la promesse formelle de quitter le Continent.

Valérie à sa sœur.

Le lundi 14 novembre, en descendant pour déjeuner, je fus bien agréablement surprise par l'arrivée de M. de Persigny. C'était le dernier de mes soucis. Il me demanda la permission de m'embrasser, et ce fut avec bien de l'émotion que je lui témoignai le plaisir que j'avais à le voir. Il avait failli être arrêté deux fois à Strasbourg et deux fois dans le pays de Baden. Enfin, il arrivait avec sa voiture et son domestique. Je ne sais pourquoi, dans ce premier moment, il ne m'a pas dit que son domestique eût été chez Laure et qu'il eût besoin d'argent, qu'elle lui avait envoyé.

Mercredi 16 novembre.

Hier, j'ai passé ma journée au salon en écoutant les récits de M. de Persigny. Notre soirée a été remplie par la lecture des journaux. Ils disent que la Reine n'a pas été à Paris, mais à Viry, chez Mme la duchesse de Raguse. Mme Salvage, son amie, logeait à l'Abbaye-aux-Bois, a vu les ministres pour elle. Il lui a été signifié la déportation du Prince en Amérique et l'ordre à sa mère de le suivre dans un mois... Tout à coup, à une heure du matin, Mlle Cailleau entre dans ma chambre et me dit la Reine arrivée. Je saute en bas du lit et cours au salon où la Reine était entourée de ces messieurs. Elle nous a répété ce que les journaux nous avaient déjà appris... Elle compte traîner en longueur, se faire malade, puis aller en Angleterre passer quelques mois et ne se rendre en Amérique qu'à la dernière extrémité...

Arenenberg, samedi 19 novembre.

Claire est venue tout en larmes me lire une lettre que la Reine venait de lui donner de son père. M. Parquin est incroyable de courage, de résolution et de gaieté. Il dit : « Secouez donc le capitaine, qu'il me fasse grâce de sa sensibilité et dites-lui

qu'il écrit à un homme, et non à une machine à qui il faut une quenouille. » J'ai été chercher un atlas. Nous avons lu un article sur Baltimore, où la Reine a écrit à son fils de se rendre. Le soir, les journaux étaient de mieux en mieux pour le Prince, et ces messieurs se réjouissent que sa présentation à la France se soit ainsi faite et qu'un si grand malheur ait tourné en bien pour lui et son parti. La Reine a reçu une lettre de lui sans date, qui lui est renvoyée du cabinet du Roi le 15. Elle est si belle qu'elle va tâcher de la faire mettre dans le *Journal de Constance et de Thurgovie*, pour qu'elle arrive à Paris. Dans le cas où cela ne réussirait pas, M. Marliani en emporte une copie et la ferait connaître à Paris. La lettre du Prince et une de M. de Persigny pour Paris ont occupé toute la soirée...

La Reine a reçu hier une lettre du Prince, sans date, écrite probablement au moment où il s'embarquait. Il lui demande instamment de ne pas le suivre en Amérique.

Arenenberg, lundi 21 novembre.

M. Cottrau, au moment où je descendais au salon à l'heure du déjeuner, est venu au-devant de moi pour me prévenir que M. de Persigny s'appelait *Geburt* et était officier de lanciers... M. Rugger avait quitté un bal donné pour la fête de la princesse Élisa et voyagé toute la nuit pour venir remplir sa mission de consolation près de la Reine. Le prince de Furstenberg était arrivé le même jour de Mannheim, apportant des lettres confidentielles de la grande-duchesse à la Reine. La pauvre grande-duchesse a si peur de se compromettre! M. Rugger lui ayant dit que le Prince avait été enlevé de Strasbourg, elle lui a fait dire par son prince de ne plus écrire. Toujours est-il que M. Rugger apportait de bonnes nouvelles. Son prince et la grande-duchesse lui donnaient le conseil de « ne pas bouger d'ici, de ne pas songer à aller en Amérique, parce que cela la compromettrait aux yeux des Puissances, qui la croiraient complice de son fils, si elle s'exilait avec lui. On savait de très haut lieu que la vie du Prince n'avait couru aucun danger et qu'il en aurait été quitte pour moins que l'Amérique, si sa mère l'avait demandé pour lui. On espérait qu'il n'arriverait rien à ses compagnons. D'ailleurs, qui sait les événemens que l'avenir nous prépare ? Louis-Philippe ne tiendra peut-être pas deux ans, et il faut prendre patience à ce qui est parfaitement d'accord avec les projets de la Reine...

Mardi, 22 novembre 1836.

M. de Persigny écrit, et la Reine corrige ce qu'il fait... La Reine nous a fait longtemps attendre pour déjeuner. Elle est arrivée tellement en larmes qu'elle n'a pu manger. C'était une lettre de son mari à Vincent en réponse à la copie de la lettre de son fils qu'on lui avait envoyée. Il répondait *en envoyant sa bénédiction*. Cela rappelait à la pauvre mère la malédiction donnée en Italie et payée peut-être de la vie de l'aîné. Elle a bien vite écrit au Prince en lui envoyant cette lettre.

Mercredi 23.

Les journaux annonçaient l'embarquement du Prince à Lorient le 16.

Samedi 26 novembre 1836.

Le soir, la Reine a reçu une longue lettre bien triste du Prince; son inquiétude pour Vaudrey, Parquin, domine tout. Il ne veut pas que sa mère vienne. Il veut être seul, pour que rien ne lui rappelle tout ce qu'il a perdu. Il va voyager, puis se faire cultivateur, s'établir, et, dans un an, il verra si sa mère peut venir le joindre. Il mettait à la voile le 17. Sa santé est bonne...

Lundi 5 décembre 1836.

A son coucher, la Reine m'a conté quelques-uns des détails que la duchesse de Raguse lui écrit sur le Prince. Son enlèvement a été fait si brusquement la nuit, son voyage a été si rapide et si mystérieux que cela a dû lui faire penser à l'affaire du Duc d'Enghien et d'autres prisonniers sacrifiés en d'autres temps. Arrivant au milieu de la nuit à la Préfecture de police, passant de l'obscurité aux lumières, il a jeté autour de lui un regard inquiet, croyant trouver là une espèce de tribunal. M. Gabriel Delessert lui a remis la lettre de sa mère, qui le fit fondre en larmes à tel point que M. G. Delessert en fut attendri. Il demanda s'il pouvait lui répondre, si sa lettre serait vue, et, sur l'instant, il écrivit cette lettre si belle que les journaux ont répétée. La Reine, tout en trouvant, comme M. de Persigny, que les autres seraient belles aussi à faire connaître, veut attendre que le procès soit fini pour ramener l'attention sur cette affaire. C'est chez M. de Persigny que le Prince est débarqué

à Strasbourg, et non pas chez Mme Gordon... La Reine était bien triste et dégoûtée du genre humain. Elle a par devers elle bien de quoi le mépriser... Je me suis couchée dans les mêmes dispositions qu'elle. Je n'ai pu dormir, tant le vent affreux donnait d'angoisses pour le Prince...

Dimanche 12 décembre.

La Reine a reçu par M. Macaire la nouvelle que son mari refuse de payer au Prince le prix de sa maison, vendue à Lucques, et lui retire sa pension...

Le colonel Parquin à Valérie. Maison d'arrêt de Strasbourg.

8 décembre.

Mademoiselle... C'est le 6 du mois prochain que s'ouvriront, à Strasbourg, les débats de notre affaire. Je ne pense pas que M. Odilon Barrot se décide à venir prêter à ma défense l'appui de son beau talent. Il m'a répondu que j'avais le droit de disposer de lui, mais que sa position politique, la session des Chambres, qui serait en pleine activité lors de notre jugement, et sa profonde antipathie pour le retour du gouvernement impérial, étaient sans doute des motifs qui me porteraient à faire choix d'un autre que lui pour défenseur. Il me fait l'offre de son frère, qui serait, disait-il, heureux de se dévouer à ma défense. Je l'ai acceptée...

Mardi 13 décembre 1836.

Hier, en descendant pour déjeuner, j'ai appris que Charles était arrivé la veille au soir... Ses récits nous ont vivement intéressés. M. de Persigny était enchanté de ce que ses compagnons étaient gais, chantaient et se réjouissaient de le savoir en liberté, surtout en pensant qu'il allait s'occuper de conspirer de nouveau. Il a eu l'imprudence de dire à table que tous les prisonniers ne pensent qu'à conspirer de nouveau. Il paraît qu'ils rejettent tout sur lui et que la justice les donnerait tous pour le prendre, — ce qui nous cause beaucoup d'appréhension pour son voyage. Je crois qu'il aurait mieux fait de le retarder et de ne pas voir les amis auxquels il a donné rendez-vous à Offenbourg.

... Dix occasions d'échapper se sont présentées au Prince. Il

n'a jamais voulu en profiter. Un geôlier lui a apporté les clés en lui disant qu'il ne demandait que de l'emmener avec lui. Il a répondu qu'il accepterait si MM. Parquin et Vaudrey pouvaient sortir avec lui. Comme cela n'était pas possible, il est resté. Un colonel de la citadelle est venu lui dire : « Que ne vous êtes-vous adressé à nous? » ...Charles apportait à la Reine l'uniforme que le prince portait ce malheureux jour, et qui est percé au bras d'un coup de baïonnette sans qu'il ait été blessé.

Mardi 20 décembre.

Le soir, les gazettes annonçaient que l'*Andromède* (frégate qui emmenait le Prince) avait été poussée par les vents sur les côtes d'Espagne, et qu'elle était parvenue à se réfugier dans un port, mais qu'on ne savait pas lequel. Ce peu de mots réalisait les craintes que nous donnaient ces vents affreux, nous faisant passer de si mauvaises nuits. La Reine en a pâli, j'ai fondu en larmes, et, malgré toutes les interprétations rassurantes de ces messieurs, nous éprouvions un vif chagrin. Mme Salvage ne l'a pas dissipé entièrement en nous lisant une lettre qu'elle venait de recevoir de M. de Beauharnais. Il avait été au ministère de la Marine; on lui avait dit qu'il y avait eu beaucoup de craintes, beaucoup de fatigue, beaucoup de souffrances, beaucoup de dégâts dans les agrès, mais qu'aucune personne connue n'avait péri. On ignorait le port, — le gouvernement ne voulant pas qu'on le sache. Le dimanche 18, on a envoyé, le soir, une copie de la brochure de M. de Persigny au colonel Dufour, dans des blondes adressées à sa femme; il doit la remettre à M. Fazi, pour la faire imprimer à Genève. Cet emballage était fini. Nous étions tous tristes du sort de l'*Andromède* et de tant de malheureux Français dans cette malheureuse expédition de Constantine! Nous pensions déjà à nous coucher, quand arrive M. Bohle, le secrétaire du prince de Montfort, venant dire que son prince était à Stuttgart et ne passerait pas ici, parce que le roi de Wurtemberg l'engage à ne pas le faire pour ne pas se compromettre... Pendant que M. Bohle contait à demi-voix à la Reine les raisons de son maître, MM. Cottrau et Visconti l'arrangeaient joliment, ainsi que ses frères. La Reine a dû en souffrir, quoiqu'elle n'en témoigne rien. Jérôme a vendu pour rien tous les bijoux qu'il avait emportés à Londres. Il paraît qu'il y

a mené la vie la plus ennuyeuse du monde ; il n'a pas vu une âme, excepté son frère Joseph, qui vit aussi très retiré. Quant à Lucien, il est quelquefois des semaines entières sans qu'on sache où il est, et, chose inouïe, à la nouvelle de l'événement de Strasbourg, Lucien et Joseph voulaient faire une protestation contre. C'est Jérôme qui les en a empêchés, ne voulant pas la signer.

Mercredi 4 janvier 1837.

... La Reine, sentant combien il était important que la brochure de M. de Persigny arrivât aux députés et aux journaux avant l'ouverture de la Chambre, avant la réponse au Roi, s'est décidée à envoyer M. Cottrau, à Zurich, pour en faire imprimer deux cents exemplaires; il a envoyé un exprès pour dire qu'ils seraient prêts pour le vendredi, et le départ de Charles a été retardé de deux jours, pour qu'il puisse en emporter à Strasbourg. J'ai écrit par lui au Prince et à M. Arese, dont je ne reçois rien, malgré la promesse qu'il m'avait faite de m'écrire. L'acte d'accusation pour le procès de Strasbourg a paru. Il fait honneur au caractère du Prince plutôt que tort. M. Parquin est furieux qu'on lui fasse crier : « Arrêtez-les, arrêtez-les, » voulant s'échapper.

Réponse à M. Parquin écrite par la Reine.

Notre seule occupation est de lire et de relire les débats, et nous attendons l'heure du courrier avec la plus vive impatience. Nous admirons votre courage et votre présence d'esprit, et nous espérons bien que le jury sera influencé par tout ce qu'il y a de noble dans les réponses de tous les accusés. Une seule chose n'a pas été assez répétée par le Prince, chose qui lui nuit beaucoup et peut nuire à son avenir, surtout près de sa famille. C'est qu'il ne se présentait pas comme souverain, qu'il n'en avait pas la prétention, puisqu'il projetait *l'appel au peuple*, et que c'est lorsqu'on a vu que les cris de « Vive l'Empereur ! » avaient autant d'empire sur les soldats, que les officiers du Prince ont fait entendre aussi ce cri. Quant à la déposition de Charles, elle est bien niaise, puisqu'il dit que le Prince paraissait content de son enlèvement. Charles a dû vous dire à tous ce qu'il a dit ici : c'est que le Prince croyait qu'on le menait à

une autre prison, même à la citadelle, où il était mieux qu'à celle de la ville, — c'est pourquoi il a pu paraître content, et c'est si vrai qu'il n'a pas emporté une chemise. Il aurait protesté s'il avait su qu'on l'enlevait au procès. Voilà ce qu'il faut expliquer...

Laure à Fanny.

Strasbourg, 5 janvier 1837.

Alphonse est arrivé ce matin, il a été six jours en route pour venir de Paris ici par la diligence; elle est restée toute une nuit sur place, enfoncée dans quatre pieds de neige. Il a dîné avec nous aujourd'hui. Nous n'avons parlé que de ce malheureux procès... Alphonse a été un des premiers entendus, ainsi que mon mari. Ce pauvre Aimé en a été malade d'émotion et me disait en jurant qu'il aurait mieux aimé être en face d'une batterie de canons tirant à mitraille que devant cette Cour d'assises et d'avoir à parler en public. Le *Courrier du Bas-Rhin* rend fort infidèlement les dépositions : il saute, il tronque, au dire de tous les assistans. Le *Journal du Haut et Bas-Rhin* n'est guère plus exact. Dans la première séance, en général, on a trouvé Alphonse beaucoup trop verbeux. On a remarqué l'émotion d'Aimé, et on lui en a su bon gré. On a trouvé sa déposition simple, franche et concise, et cet air de bonté et d'honnêteté que tu lui connais a gagné les suffrages; personne ne l'a tracassé, ni la Cour, ni la Défense... Après cela, il y a beaucoup de gens qui pourtant nous jettent la pierre et ne croient pas à notre ignorance et à notre innocence; les insinuations perfides et mensongères de M. Parquin compromettent aussi ce bon général Voirol, que cette malheureuse affaire vieillit de dix ans. Il en a tous les jours la fièvre, et tu ne peux imaginer comme on le tracasse de tous côtés, le gouvernement d'abord... La déposition d'Alphonse sur cette course à Offenbourg, dont il ne dit pas le motif; mes relations avec Mme Gordon, notre intimité avec M. Vaudrey, mon séjour à Arenenberg, donnent à beaucoup de monde la conviction que nous étions au courant de la conspiration, et tous les éclaircissemens au procès n'ôteront pas cette idée à beaucoup de gens. Tu sais, toi, ma Fanny, s'il y a ombre de vérité dans de pareilles conjectures!

M. Vaudrey à Mlle Masuyer.

Le 5 janvier.

... Vous pouvez être assurée que, si je le puis, je me rendrai avec un bien grand plaisir à l'invitation que vous me transmettez. Je dis : si je puis, car je suppose d'abord qu'on me rendra ma liberté, et, en second lieu, qu'on ne mettra pas d'obstacle à un voyage qui est conforme à mes sentimens d'attachement pour celui que nous aimons tous, et dont le sort nous intéresse si vivement.

Demain commenceront les débats. On nous fait espérer qu'avec eux finira ma captivité, qui est déjà bien longue. Je n'ose encore me livrer à un pareil espoir. Cependant beaucoup d'amis le conçoivent et il faut dire qu'il n'est pas improbable...

Mercredi 11 janvier.

Nous avons été occupés des journaux. Celui du *Commerce* parlait de la brochure de M. de Persigny qui inonde Paris et donne une bien autre importance au complot du Prince. D'autres journaux rapportaient ses proclamations. Enfin, le *Journal du Bas-Rhin* donnait les deux premières séances du procès. Tous les accusés s'y sont montrés avec une noblesse et un dévouement qui doit intéresser le jury en leur faveur. Aimé a été convenable en tout : il n'a dit que ce qu'il fallait et n'a pas dit que M. de Persigny fût l'envoyé du Prince, ni que M. Vaudrey fût du dîner d'Offenbourg. Le tribunal même ne paraît pas trop malveillant...

Le colonel Parquin à Mademoiselle Masuyer.

Strasbourg, 15 janvier 1837.

Mademoiselle, je ne sais s'il y aura condamnation, ou s'il y aura acquittement. Le ministère public et les avocats sont aux prises. Hier, M. Barrot a été superbe ; aujourd'hui, mon frère a été sublime, et ce qui surtout m'a comblé de joie, c'est la manière dont ces deux orateurs ont parlé de la Reine et du Prince...

Laure à Valérie.

Strasbourg, mercredi 18 janvier 1837.

Alphonse arrive du Tribunal et vient de nous annoncer que tout est fini et les accusés tous acquittés presque à l'unanimité. — Vous allez être bien heureux de cette nouvelle, et je m'empresse de vous en faire part en n'y ajoutant aucune réflexion. C'est un fait grave : ceux qui désirent le bonheur et la tranquillité de leur pays doivent en être consternés et affligés. — Quand on pense que, journellement, on condamne à mort ou aux fers de pauvres soldats pour infraction à la discipline, et que des officiers pris les armes à la main soulevant leurs troupes contre le gouvernement qui leur a confié leurs armes n'ont aucune punition; c'est inique et bien inquiétant pour l'avenir; voilà l'opinion et le sentiment général sur cette affaire, à quelques brûlots près. Après cela, individuellement, on est content de les voir sauvés, pour leur famille, pour ceux qu'on connaissait; la pauvre Mme Vaudrey surtout doit être bien heureuse.

Valérie à Fanny.

21 janvier 1837.

Je t'envoie bien vite, ma bonne Fanny, ce lamentable mot de Laure sur une nouvelle qui nous rend tous fous de joie. J'espère que la Reine qui était au lit pour mettre des sangsues, en éprouvera un effet salutaire. Nous savions déjà la bonne nouvelle depuis deux heures par une lettre de M. Parquin qui, en annonçant leur mise en liberté, ajoutait que toute la population était en l'air et dans une ivresse de joie telle que l'on craignait une illumination pour le soir et qu'ils étaient tous bien heureux de voir la sympathie qu'inspirait leur sort. Tu vois, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'en son, et le *sentiment général* est arrangé par chacun à sa manière. J'ai eu beau lire et relire le procès dans tous les journaux, je n'y ai pas vu un mot relatif au Prince qui le couvrît de ce ridicule dont l'accablaient toutes les lettres de Laure. Heureusement, elles n'étaient l'écho que du petit cercle où elle vit. Le malheur est à présent pour

lui seul et pour sa mère. C'est un soulagement pour eux. Je t'embrasse. — *Valérie.*

A propos des derniers bruits d'assassinat et des émeutes qui troublent sans cesse le règne de Louis-Philippe, la Reine disait : « Le pouvoir est souvent aveuglé par les gens qui l'entourent... de loin, on mesure les plus vastes perspectives;... dans une forêt, la moindre feuille d'arbre qui se place devant notre œil, nous empêche de voir les objets les plus rapprochés comme les plus lointains...

Mercredi 25 janvier 1837.

...M. Parquin et M. de Gricourt sont arrivés. Le premier mot de M. Parquin a été : « A-t-on des nouvelles du Prince ? » J'ai trouvé M. de Gricourt pâli, maigri et changé : de pareilles souffrances éprouvent à tout âge. Il croit la cause meilleure que jamais et a beaucoup d'espérance pour l'avenir. Mais il faudrait un journal et il voudrait qu'on achetât *le National.* M. Parquin ne sent plus sa blessure, et le pauvre homme n'a de tristesse que de ses mauvaises affaires. MM. de Persigny et de Gricourt étaient également mécontens de M. Vaudrey. Dans les affaires malheureuses, cela arrive toujours : les gens du même parti se querellent entre eux. C'est si vrai que M. de Gricourt ne veut pas encore rejoindre M. de Persigny, de peur de trop se disputer. Ce pauvre petit a aussi ses chagrins particuliers... Sa mère est très mal pour lui. Leurs griefs contre M. Vaudrey est que c'était lui qui devait se battre avec Talandier et aussi de ce qu'il a laissé partir sa femme pour Paris pour rester avec cette Gordon, qui est un véritable houzard. Elle a tiré un pistolet contre l'officier qui, après l'affaire, est venu prendre le drapeau chez le colonel. Lorsqu'elle a été arrêtée, seule dans la cour de la prison au milieu des officiers et des soldats du 46e, elle leur demandait si c'était eux qui avaient arrêté le Prince. A leur réponse affirmative, elle leur dit qu'ils étaient des lâches et des infâmes. M. de Bruc était, à ce qu'il paraît, le niais de la troupe et M. Laity le héros. M. de Gricourt est furieux contre son imbécile d'avocat, auquel son père donne 6000 francs. C'est vraiment un gentil garçon. Hier, il parlait d'acheter Salzstein. Il est resté toute la journée à causer avec la Reine. Il a de bonnes manières et beaucoup de politesse. Le soir, il nous a fait les caricatures des prisonniers.

Valérie à sa sœur Fanny.

Mardi soir, 31 janvier.

Chère Fanny, vous savez peut-être déjà par les journaux que le Prince est heureusement arrivé à Philadelphie fort bien portant. Mlle de Beauharnais, qui l'a appris par le ministre de la Marine, vient de l'écrire à la Reine, qui est bien heureuse. Je me hâte de vous communiquer cette bonne nouvelle... Donne-la vite à la princesse Eugénie de ma part. J'avais promis de la lui écrire.

Laure à Fanny.

Strasbourg, 5 février.

Tu as appris par la lettre que je t'ai adressée pour Valérie le brusque renvoi de notre bon général Voirol. Dans toutes les bouches, ce n'est qu'un cri d'étonnement et de regret, à quelque nuance d'opinion que l'on appartienne. Le général est un de ces caractères rares que tout le monde admire. Tant de bravoure et de bonté, un cœur si noble, plein de loyauté et de franchise lui ont gagné l'affection de tous. Aussi, on s'indigne de la mesure incroyable prise contre lui et dont il est amèrement et profondément blessé. Quelque fort que l'on soit de sa conscience, l'injustice révolte un cœur droit. Je l'éprouve cruellement depuis quelques mois. Le général n'a ni amour-propre, ni vénalité; ce n'est ni l'autorité ni les émolumens de son commandement qu'il regrette, mais l'affront est sanglant, et il a été vivement senti. On s'épuise en conjectures, toute la ville est en émoi, et cette malheureuse affaire est de nouveau le sujet de toutes les conversations. Tous nos amis, quand tu les verras, te diront qu'il y avait de quoi troubler une plus forte tête que la mienne. Notre nom vole de bouche en bouche. C'est nous, dit-on, qui avons compromis le bon général. Ce sont nos relations avec ce maudit Arenenberg, et surtout l'extravagante apparition de Valérie ici, sa visite au général, qui a été fort blâmé de l'avoir reçue. — Ce que j'aurai toute la vie de la peine à m'expliquer, c'est que son amour pour la duchesse et pour le Prince, l'emporte sur tout. Enfin, c'est ainsi! — Il y a onze officiers du 4e d'artillerie renvoyés, dix-neuf sous-officiers. Le général Nègre est arrivé ici pour faire des épurations et des

investigations. Le bruit court qu'Alphonse est mis en non-activité par retrait d'emploi. Si cela était vrai, quel crève-cœur pour nous, une carrière perdue! Résignée à ce qui n'aura rapport qu'à nous, je ne puis prendre mon parti de ce qui arrive à nos amis par l'idée que, bien innocemment peut-être, nous sommes pour quelque chose dans leur disgrâce. Si le général et Alphonse ne nous avaient pas connus, ils ne seraient pas compromis. Notre course à Offenbourg, mon voyage à Arenenberg et les bruits publics à Strasbourg, tout calomnieux qu'ils sont, absolvent à mes yeux tout ce qu'il plaira au gouvernement de faire contre nous... Tous ces nouveaux déboires font que les pieds brûlent à mon mari ici. Il part mardi pour Paris où j'irai le rejoindre le mois prochain. J'ai vu hier le général Bucher, qui a été envoyé en toute hâte, comme si le feu y était, pour remplacer le général Voirol. Il était employé au Comité d'infanterie à Paris, et ce déplacement, dont il ignore entièrement le motif, l'a beaucoup contrarié. On ne lui a même pas laissé le temps de prendre congé du Roi, ce qui nous a fait penser qu'on a surpris sa *religion* et que tout ceci est la suite d'intrigues autour des ministres... L'acquittement des accusés, qui porte un coup terrible à la discipline militaire, fait que le gouvernement use de tous les moyens de rigueur et de répression en son pouvoir pour la raffermir. On comprend cette sévérité qu'il n'aurait pas déployée probablement si les coupables avaient été punis. Je reçois à l'instant une lettre d'Alphonse, qui n'a pas été bien reçu à Paris. Son colonel, qui est un mauvais homme, l'a traîtreusement desservi ; il se trouve dans le cas de changer de corps, mais non pas par retrait d'emploi. Ceci me soulage un peu. Mais il a dit qu'il est impossible d'imaginer tout ce que l'on dit contre le général Voirol, qui a eu le grand tort de ne pas aller tout de suite à Paris après le procès.

Arenenberg, lundi 6 février.

Ce matin, la Reine m'a fait appeler pour faire partir une lettre pour son fils et copier une note à M. de Persigny.

(Note de la Reine du 5 février.)

« Votre lettre et vos idées sont très bonnes sous tous les rapports et nous sommes d'accord sur presque tous les points où serait un *en-cas*. Ceci dit tout, et je réponds qu'il n'y a point

d'oracle qui puisse l'emporter, *le cas advenant* où on en fût au choix. L'essentiel est de conserver cette réputation qui vous place haut et qui fait qu'on vous choisit parce qu'on y est forcé par l'opinion générale... Nous sommes d'accord qu'il n'y a que cela à espérer... Nous sommes d'accord aussi qu'un an et demi est nécessaire pour amener une opposition forte, etc., etc. Les cas fortuits sont rares et, s'il faut les compter, on ne doit rien aventurer pour eux. Voici ce que j'appelle aventurer. Si, après une catastrophe, on reparaît tout de suite, on est taxé d'intrigant, d'ambitieux. Ce n'est pas la réception faite par quelques individus *au quel (sic)* je regarde, mais c'est l'opinion générale d'un pays qui vous voit arriver de mauvais œil parce qu'il présume que vous venez avec les mêmes idées. S'il se passe la plus petite chose en France, on vous l'attribue et on salit votre caractère. De plus, vous avez un nombre infini d'exilés qui vous recherchent, vous entourent. Si vous les repoussez, vous vous faites des ennemis irréconciliables. Si vous les accueillez, vous ne pouvez en rien les satisfaire et vous vous trouvez un chef de mécontens. D'aujourd'hui en un an, qu'*on* revienne, c'est tout simple : *on* a une mère malade dont la santé inquiète. Si des événemens obligeaient à venir dans quelques mois, on a assez d'esprit pour les juger de loin et, en vingt jours, on est arrivé. — Voilà toute mon opinion, et je suis sûre que là-bas on pense comme moi. — Avant tout, il faut conserver la pureté de son caractère et juger qu'une démarche peut donner beau jeu aux ennemis. Pour ce qui regarde *Madame*, elle a renoncé à la vente, cela ferait mauvais effet maintenant ; elle doit se soigner, car une inflammation, qui n'a pas été prise à temps, lui cause une maladie sérieuse. Quand elle pourra aller à Londres, elle ira, mais elle ne souffrirait pas qu'on fît ses honneurs aux dépens de ce qu'elle aime : elle doit être malheureuse du malheur de son fils, mais elle ne veut pas qu'on l'accuse de l'avoir fait souffrir en rien...

« Nous avons enfin des nouvelles de l'arrivée par le ministre de la Marine. On dit qu'il a fait la conquête de tout le monde par son esprit, sa douceur et la simplicité de ses manières. Nous voilà du moins rassurés, mais nous attendons des lettres directes avec impatience. — *Hortense.* »

LES SOUVENIRS D'UN SEIGNEUR CANADIEN

Si, le lendemain du traité de Paris qui, en 1763, livrait le Canada à l'Angleterre, on avait prédit aux héros vaincus de Québec et de Montréal que les fils de leurs petits-fils combattraient un jour en France pour chasser de la terre française une horde de barbares, cette prédiction les eût simplement assurés dans leur espoir de redevenir des sujets français. Que de choses, parmi les choses futures, dont la vision, loin de nous débrouiller les mystères de l'avenir, ne feraient que nous mieux égarer! C'est une des raisons pour lesquelles ceux qui croyaient aux oracles, et qui s'appliquaient à en pénétrer le sens, ne les comprenaient jamais qu'une fois réalisés. Tout de même, les vieilles gens de la Nouvelle-France auraient été remués jusqu'au fond du cœur par cette image prophétique. Et c'est à eux que je pensais en lisant le récit des charges à la française que nos frères du Canada exécutèrent sur les hauteurs de Saint-Julien, et de ces fantastiques corps à corps commencés dans l'ombre d'un bois, où la clarté soudaine de la lune fit étinceler les yeux, les baïonnettes et les couteaux. Ainsi combattaient-ils contre les Iroquois. Toutes les anciennes formes de la guerre reparaissent dans cette guerre formidable et nous rendent plus que jamais les contemporains de tous nos morts.

Les voyageurs francais, qui parcourent l'Amérique du Nord, éprouvent une très douce impression de détente quand ils arrivent à Québec, la seule ville pittoresque qu'ils aient encore rencontrée et surtout la seule dont les murs et les rues ne semblent pas dater d'hier. Je la connais très mal; je ne l'ai vue que sous une tempête de neige. Mais elle était charmante autour du foyer où l'honorable juge Dorion me recevait avec

ses amis. Il ne me serait pas plus venu à l'esprit de me demander si ces loyaux sujets de la couronne anglaise aimaient la France que je ne me poserais cette question chez le président du tribunal de Rennes ou de Quimper. Nous étions de même sang, et nous avions fait nos classes ensemble sous Louis XIV ou Louis XV. La Nouvelle-France d'autrefois est pour nous aujourd'hui si vieille France! Ce fut là que j'entendis, la première fois, le nom de M. de Gaspé. Ils me dirent que personne n'avait mieux parlé de la vie canadienne, précisément à l'époque qui avait suivi la conquête et qui paraissait m'intéresser; et ils me conseillèrent de lire ses *Mémoires* et son roman : *Les Anciens Canadiens*. Comme ils avaient raison! Le charme de cette lecture a multiplié dans mon souvenir les quelques heures que j'ai vécues à Québec.

***

M. de Gaspé n'est pas un grand écrivain; il ne fut même un « écrivain » que très tard. Il composa son premier livre, *Les Anciens Canadiens*, à l'âge de soixante-quinze ans, quatre ou cinq ans après avoir eu la seconde maladie de sa vie, la coqueluche. Et ce serait tout à fait un roman de jeunesse, si les notes dont il l'a commenté, et où il prélude à ses *Mémoires*, ne nous découvraient à chaque instant la réalité sous l'arrangement léger de la fiction et l'expérience de l'homme dans la gaucherie du romancier. Il appartenait à une vieille famille originaire de la Normandie. Charles Aubert de la Chesnaye était venu s'établir au Canada vers 1655. Sa fortune s'y accrut rapidement, et les services qu'il rendit à la colonie lui valurent des lettres de noblesse en 1693. Le grand-père de notre auteur Ignace-Philippe Aubert de Gaspé, seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, qui avait épousé la sœur du célèbre Villiers de Jumonville, fusillé, malgré sa qualité de parlementaire, au fort Nécessité, conduisait une des quatre brigades canadiennes dans la bataille de Carillon. Il ne sauva de la guerre que les ruines de son manoir et son argenterie enterrée au fond d'un puits. Son fils parvint à refaire une fortune que son petit-fils allait bientôt fortement ébrécher. Celui-ci, notre Philippe de Gaspé, était né à Québec en 1786, dans la vingt-troisième année de la conquête; et il ne mourut qu'en 1871, laissant derrière lui cent quinze enfans, petits-enfans et arrière-petits-enfans. Les familles

canadiennes françaises sont les plus prospères de l'Amérique.

Ce patriarche a donc vu presque tout un siècle; mais, contrairement à ce que dit l'antique sagesse, ce ne fut point à sa longue vie qu'il dut de connaître le malheur. Jeune, riche, ardent au plaisir, prodigue de sa générosité, très répandu dans la société anglo française, allié à des maisons anglaises par son mariage, il eut l'imprudence d'accepter la place de shérif qu'on lui offrit et à laquelle l'avaient préparé ses études de droit. Les émolumens en étaient considérables. Il maniait l'or à rouleaux. Ses amis et les amis de ses amis disposèrent royalement de sa signature. Il présidait le festin et le payait. Quand il s'aperçut que non seulement il était ruiné, mais que sous sa ruine personnelle s'était creusé un déficit autrement terrible, il éprouva du même coup toute l'ingratitude et toute la lâcheté des hommes. Une bande d'Indiens disparaît moins rapidement à l'horizon que ne s'évanouirent ses débiteurs. Le monde ne fut plus peuplé pour lui que de créanciers. Un jour, raconte-t-il dans son roman, où il a discrètement introduit son infortune, un commerçant, qui était magistrat, montrait à un Iroquois la prison de New-York : « C'est ici, lui dit-il, qu'on enferme les Sauvages, quand ils refusent de livrer les peaux de castor qu'on leur a déjà payées. » L'Iroquois désira visiter ce magnifique wigwam, et le magistrat, trop heureux de lui inspirer une crainte salutaire, le promena dans tous les cachots. La visite terminée, l'homme de la nature éclata de rire et s'écria : « Mais Sauvages pas capables de prendre castors ici ! » car il avait cru que cette vaste demeure communiquait par des canaux souterrains avec des rivières et des lacs, et que tout y avait été ordonné pour faciliter aux prisonniers une chasse fructueuse et pour leur permettre ainsi de s'acquitter le plus vite possible. M. de Gaspé était brave et résolu : il ne demandait qu'à travailler et à réparer ses erreurs. Ses créanciers préférèrent le retenir pendant quatre ans dans un cachot où il n'avait aucune espérance de prendre la moindre peau de castor.

Quand il en sortit, il se retira dans sa seigneurie de Saint-Jean-Port-Joli, le seul bien, légué à titre d'usufruit, que sa débâcle avait laissé sur la rive. Il y retrouva, sinon le bonheur, du moins le calme; et il y vécut en compagnie de ses enfans, de ses livres, de ses souvenirs et de la nature. On eût pardonné à ce Timon de Québec une misanthropie que la cruauté de ses

débiteurs et de ses créanciers eût pleinement légitimée. Il n'en avait point; mais je crois qu'il mit longtemps à dompter ses justes ressentimens. « De toutes les passions, a-t-il dit, le désir de la vengeance est la plus difficile à vaincre. » Sa bonté naturelle et sa fierté et aussi son humilité chrétienne y parvinrent. Il surveillait les travaux de ses champs; il cultivait ses arbres fruitiers et ses fleurs. Souvent assis au bord de la mer, il causait avec les Sauvages dont les barques, en remontant à Québec, s'arrêtaient sur sa grève. Il était l'ami de ses paysans qui, de tout temps, l'avaient aimé. Lorsque la tenure seigneuriale fut abolie, les marguilliers de la paroisse décidèrent qu'on ne tiendrait pas compte de l'acte du Parlement et qu'il jouirait jusqu'à sa mort du banc seigneurial.

L'hiver le ramenait à Québec, et les hivers ne semblaient point mordre sur l'aimable vieillard. On le rencontrait dans les rues, un livre sous le bras, arrêté parfois comme si un souvenir le tirait par sa manche, ou dans la Bibliothèque provinciale, toujours studieux du passé. Son biographe, l'abbé Casgrain, disait que la vieille société revivait en lui, et que la nouvelle admirait ce parfait modèle des belles manières et des mœurs d'autrefois. Quand il publia son roman où, dit encore l'abbé Casgrain, « il n'y a presque pas une ligne qui n'ait sa réalité dans la vie de notre peuple, » tout le Canada français se retourna à cette voix si intimement nationale. On lui fit des ovations dont l'écho l'accompagna jusqu'au seuil de la tombe. A son lit de mort, où il endura de pires souffrances qu'un Indien au poteau, entouré de ses trois filles qu'il appelait ses trois Grâces, des vers d'Horace souriaient sur ses lèvres crispées : *Eheu, fugaces, Posthume, Posthume!...* avant qu'il exhalât son dernier souffle dans une dernière prière. Il était bien resté du pays des magistrats humanistes et de ces chrétiens qui entendent encore bourdonner les abeilles de l'Hymette lorsqu'ils touchent au pied du Calvaire.

***

Promenons-nous dans ses souvenirs, comme nous le ferions sur des arpens de forêt vierge qu'un vieux gentilhomme de chez nous aurait aménagés en parc à la française. Le voisinage d'une nature libre, farouche, qui s'ouvre à toutes les aventures et qui recèle encore tant de vie sauvage, leur communique une

étrange douceur. La Nouvelle-France où a grandi M. de Gaspé, et qu'il nous a peinte, est une France féodale disséminée sur un vaste territoire et sous un dur climat, dont il semble bien, si nous nous reportons aux Mémoires du XVIIe siècle, que deux cents ans de civilisation aient adouci l'âpreté, comme ils ont humanisé l'humeur des Peaux-Rouges. On ne s'y plaint plus de l'hostilité des choses. L'habitude y est peut-être pour beaucoup. Mais l'acclimatation n'est pas une simple affaire de tempérament : l'esprit y a sa part. Ne s'acclimatent vraiment que ceux dont l'industrie et la volonté s'imposent à la nature. On est étonné du peu d'influence de la nature canadienne sur le caractère français. La forêt, la solitude, l'hiver interminable, les perpétuelles alarmes où l'on avait si longtemps vécu, les invasions de ces redoutables Iroquois, « qui venaient en renards, attaquaient en lions et fuyaient en oiseaux, » la fréquentation des Sauvages apprivoisés, rien n'en avait modifié les traits essentiels. Le paysan, transplanté de la Normandie ou de la Picardie, demeurait dans ces nouveaux décors à peu près ce qu'il eût été, s'il n'avait jamais perdu des yeux la flèche de son clocher. Les conditions de son existence avaient changé sans affecter sa vie profonde.

Il était resté avant tout un être sociable, un des êtres les plus sociables de l'humanité. Les immenses espaces étendus entre les bourgs et les domaines seigneuriaux, et les difficultés de communication, ne l'avaient point jalousement replié sur lui-même et ne lui avaient pas donné cette austère indigence de parole et de pensée dont on leur attribue la cause chez les peuples du Nord. Au contraire. Sa sociabilité, contrariée par la nature extérieure, s'était redressée plus vivace. De Noël au Carême, les *habitans*, — c'était le nom des campagnards, — se recevaient et s'hébergeaient avec une prodigalité plantureuse que l'on ne connaît plus guère, dans nos fermes normandes ou bretonnes, que les jours de noces et de pardons. Les carrioles pouvaient amener des hôtes par douzaines : on n'était point embarrassé de les traiter. Les femmes, à leurs momens de loisir, avaient cuit des fournées de viandes que le froid de la saison permettait de conserver et qu'elles n'avaient qu'à réchauffer sur leurs poêles toujours ardens. Les Écossais eux-mêmes étaient ébahis d'une aussi généreuse hospitalité. Il y avait de quoi ; car notre bas de laine proverbial avait traversé

l'Océan, et les anciens *habitans* répugnaient plus à dépenser un sou que leurs descendans à dépenser un louis. On économisait dur dans les fermes du Canada. Quand on mariait sa fille et qu'on voulait bien faire les choses, on lui achetait une robe d'indienne, des bas de coton et des souliers français, c'est-à-dire des souliers vendus dans un magasin. Et ce précieux harnachement passait souvent aux petites filles de l'épousée. En ce temps-là, les dots les plus reluquées se composaient de cinquante beaux francs, d'une vache, de six mères moutonnes, d'un coffre où mettre ses hardes, et d'un rouet. Mais le plaisir de se réunir, de manger et de boire ensemble, et de causer, l'emportait sur leur instinct de parcimonie. Ils avaient des mots de bienvenue qui sentaient leur origine normande et les longs voyages sur la mer. Ils vous mettaient à l'aise tout de suite, dès votre entrée chez eux. « Dégréez-vous ! » disaient-ils. Et cela signifiait : « Otez votre redingote. » Et cela signifiait aussi : « Vous êtes au port. » Mais, à leur table, il fallait la croix et la bannière pour obtenir du pain. « Monsieur, répondaient-ils, le pain est moins bon que la galette. »

Leur existence de pionniers si longtemps menacés et toute la sauvagerie de la nature ne les avaient point dépouillés de leur courtoisie. Cette politesse, qui les distinguait de leurs voisins anglo-saxons, faisait écrire à un Anglais de cette époque que les Canadiens étaient un peuple de gentilshommes. Sur les routes, le passant était toujours salué d'une parole gracieuse. Jamais un conducteur de voiture, noble ou paysan, n'eût dépassé une autre voiture sans s'excuser ou demander la permission. Mal lui en eût pris, d'ailleurs : l'offensé aurait mis son cheval au galop, et l'affront ressenti eût déchaîné en lui « ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur. » Le dimanche, lorsque, à l'issue des offices, la châtelaine sortait de l'église, les paysans, prêts à partir, arrêtaient leurs carrioles, et la suivaient, en réglant leur marche, jusqu'à l'avenue de son manoir. Et là, bien qu'elle eût le dos tourné, ils n'en ôtaient pas moins leur chapeau. L'occupation anglaise n'entretint pas ces beaux usages qui n'enlèvent rien à l'homme de sa dignité personnelle et qui en donnent davantage à la société humaine. M. de Gaspé nous l'a indiqué, en souriant, dans un des plus jolis mots de ses *Mémoires*. Un brave paysan de Beauport, qui conduisait à Québec un chargement de bois, rencontre un petit vieux qu'il

ne connaissait point et qui lui parut fort pitoyable sous sa redingote usée et son casque de martre tout pelé. Il l'invite à monter près de lui. Le petit vieux accepte. C'était le général gouverneur Prescott. On arrive aux portes de la ville : salut des sergens et salut des soldats. On gravit les rues : salut des passans. Notre paysan, qui prenait tous ces saluts pour lui, « était émerveillé de voir, dit M. de Gaspé, que la civilisation, depuis sa dernière visite, avait avancé *ou plutôt rétrogradé* de cinquante ans. »

La politesse d'un peuple n'est souvent que le reflet de son esprit religieux dans la vie civile. Les Canadiens avaient une piété très vive. Avant de commencer un ouvrage, et surtout un ouvrage qui pouvait entraîner des dangers, les *habitans* s'agenouillaient, et le plus âgé d'entre eux invoquait Dieu, la Vierge ou les Saints. L'extraordinaire atmosphère de mysticisme qui avait enveloppé le berceau de la Nouvelle-France ne s'était pas encore dissipée. Les grands miracles des temps héroïques avaient laissé au fond de toutes les âmes l'appétit du surnaturel. Derrière eux, les petites superstitions étaient entrées dans les maisons plus tranquilles et s'étaient assises au foyer. Les Démons et les Anges ne déchiraient plus les airs de leurs furieux combats comme aux jours où la Mère Sainte-Marie de l'Incarnation tremblait pour son couvent des Ursulines de Québec. Mais les revenans n'étaient pas rares ; et les feux follets dansaient un peu partout. Les seuls moyens que l'on connût de les mettre en fuite consistaient, l'un à leur présenter deux objets quelconques en forme de croix, l'autre, plus expéditif, à leur demander quel était le quantième de Noël. Ils ne le savaient jamais ; et c'est pourquoi, dans les fermes, les enfans, craignant de l'oublier, se le faisaient répéter vingt fois par jour. On entendait des voix d'anciens naufragés sur les bords des lacs solitaires aux brusques tempêtes. Et plus d'une paroisse possédait sa sorcière qui semblait être venue tout droit du vieux pays avec sa chandelle de suif couleur de safran, son jeu de cartes crasseux et son maigre chat noir. Les coutumes prêtaient souvent à l'imagination. Certains soirs, les villages, que séparait le Saint-Laurent, se télégraphiaient par des lumières et des feux les nouvelles du mois ou de l'année. Si le feu brûlait longtemps, c'était signe que tout allait bien. S'il s'éteignait subitement, c'est que la mort avait passé ; et autant de fois qu'il se

rallumait et s'éteignait, autant d'âmes qu'elle avait emportées. Ces signaux lumineux, qui faisaient parler le silence de la nuit, habituaient les yeux à scruter l'horizon et à interpréter toutes les lueurs et tous les gestes de la nature.

Mais le bon sens national avait préservé nos gens de la mélancolie fantastique et des excès du piétisme où l'isolement et la foi religieuse jetaient tant d'autres colons des déserts de l'Amérique et précipitent encore tant de fermiers sous les forêts scandinaves. C'est merveille de voir comme la goguenardise des auberges de France et la malice gauloise s'étaient transmises et se perpétuaient en eux, aussi bien, du reste, que notre vieil esprit d'aventure et de chevalerie qui revivait très souvent chez les Coureurs des Bois. M. de Gaspé ne nous a point parlé de ces hardis voyageurs, dont son compatriote, M. de Celles, le savant bibliothécaire du Parlement Fédéral, nous a retracé l'histoire et que des Américains, l'historien Parkmann et l'ancien président Roosevelt, ont admirés avec cette nuance d'étonnement que l'étranger impartial éprouve toujours lorsqu'il approfondit le caractère français. Bas-de-Cuir est la plus belle des créations de Fenimore Cooper, parce qu'elle en est la plus vraie. Je n'en vois de plus vraie dans aucun roman historique. En revanche, M. de Gaspé ne tarit pas sur la bonhomie narquoise du paysan canadien ; et il nous en a donné des exemples qui valent des portraits. Un honnête cultivateur de Sainte-Anne-la-Parade avait le grand honneur de conduire dans sa carriole le gouverneur lord Dorchester. Il gelait à faire éclater une église ; et tout à coup il s'aperçut que le gouverneur avait le nez blanc. « Excellence, que je lui dis, sauf le respect que je vous dois, vous avez le nez gelé comme de la graisse de porc. » Lord Dorchester porta aussitôt la main à son nez complètement insensible et demanda ce qu'il fallait faire : « Ah ! dame, voyez-vous, mon général, je n'ai encore manié que des nez canadiens : les nez anglais, c'est peut-être une autre paire de manches. » — « Mais que fait-on aux nez canadiens ? » — « Un nez canadien, Excellence, c'est accoutumé à la misère, et, en conséquence, on le traite assez brutalement. » Vous voyez le sérieux plaisant de notre homme et son clignement d'yeux. Lord Dorchester était un excellent gouverneur, aussi poli envers les *habitans* que s'il eût été un gros bonnet de la paroisse. Mais les Canadiens avaient quelques petits griefs contre l'adminis-

tration anglaise, et le cultivateur de Sainte-Anne-la-Parade trouvait bon de s'égayer un peu aux dépens de la puissance britannique représentée par l'appendice nasal de ce très haut personnage. « Supposez, dit le lord, que mon nez, au lieu d'être anglais, soit canadien. » — « Oui, Excellence ; seulement il y a encore une difficulté : c'est que tout le monde n'a pas un nez de gouverneur, et vous sentez que le respect, la considération... » — « Goddam ! s'écria l'Anglais, je sens surtout que mon nez devient plus dur que du bois ! » « Quand je vis qu'il se fâchait, raconte le paysan, lui toujours si doux, si bon, je commençai ma besogne en conscience, et, avec quelques poignées de neige, je lui dégelai le nez comme père et mère ; mais il faut avouer que j'en avais plein la main de ce nez de gouverneur ! »

Les vieillards eux-mêmes, qui avaient eu la vie pénible, conservaient ce tour d'esprit, cette humeur prime-sautière qui rendent la sagesse si pittoresque et que George Sand a si joliment attrapés dans ses romans berrichons. Un soir que M. de Gaspé, parti pour la pêche en compagnie du père Romain Chouinard, côtoyait les bords du lac des Trois-Saumons : « Voyez donc, lui dit-il, comme les arbres se mirent dans l'eau. » — « C'est le miroir que Dieu leur a donné, répondit le vieux pêcheur, à eux qui ne sont point orgueilleux ; mais le diable a fait ceux dont se servent les femmes pour la perdition de leur âme. » Plus loin, un groupe d'îlots semblaient nager sur l'onde ; et M. de Gaspé s'écria : « Ne dirait-on pas qu'ils viennent à notre rencontre ? » — « As pas peur, répliqua le père Romain : ceux que le Bon Dieu a si bien ancrés ne déraperont qu'au jour du Jugement. » Qu'il me plaît d'entendre dans les solitudes du Nouveau Monde ces voix qui causent comme au coin d'un champ, devant une rivière de chez nous ! Elles nous vont plus directement au cœur que les accens de René. Certes, nous ne méconnaissons point les séductions de l'exotisme ni la magie de ces mots étranges qui tiennent de l'incantation et qui nous transportent instantanément à mille lieues de l'endroit où nous sommes. Il n'y a pas à dire : la lune prend une face nouvelle lorsqu'elle se lève entre deux colonnes de papayas. Mais, quand M. Séguin de Québec rencontre M. de Gaspé un jour de Premier Janvier, à la sortie de la grand'messe, et qu'il lui dit : « Je vous la souhaite bonne et heureuse et autant d'années qu'il y a de pommes d'api en Normandie, » M. Séguin, lui

aussi, fait de l'exotisme. Il travaille lui aussi, et sans le savoir, dans les papayas. Quel évocateur que ce M. Séguin ! J'aperçois derrière lui toute une caravane de bateaux qui s'échelonnent à travers l'Atlantique, de Québec au Havre, et dont les mâts sont gais comme des pommiers en fleurs.

Je ne crois pas que M. de Gaspé ait idéalisé les paysans du Canada. Il ne nous cache point leurs travers. Il ne nous dissimule pas qu'un certain nombre d'entre eux n'aimaient ni leurs seigneurs ni les curés, qui, assuraient-ils, s'entendaient avec « les gros » pour ruiner l'*habitant*. Mais il est permis de penser que les exigences ou les ingérences cléricales ne leur pesaient pas trop, puisqu'ils s'en accommodent encore et continuent de prospérer. Quant à nous qui n'avons point à nous mêler de leurs petites affaires, nous ne pouvons qu'être reconnaissans à ces prêtres dont l'œuvre, si l'on se place au point de vue laïque, a sauvé sur ce coin du monde les droits de la langue française et de la race française. J'ai toujours jugé de très mauvais goût, et même d'un patriotisme douteux, les diatribes de quelques touristes échauffés que le clergé canadien n'a jamais forcés d'aller à la messe et qui dénoncent son intransigeance et son obscurantisme, comme si nous ne lui devions pas, en grande partie, la douceur inestimable de retrouver en Amérique une image presque inaltérée de la France éternelle. Les paysans avaient surtout à l'égard des fils de leurs seigneurs, dont la vie se passait à Québec, la défiance parfois hargneuse des nôtres envers les beaux messieurs de Paris. Ils ne leur ménageaient point les sarcasmes, les traitaient d'*habits à poches*, de *sauteurs d'escaliers*, et de *dos blancs*, à cause de leur tête poudrée et frisée comme un chou-fleur, — ce qui prouve, du reste, qu'ils ne les craignaient guère. « Le censitaire de la province de Québec, écrivait M. de Gaspé, était l'homme le plus indépendant du monde. Le plus riche en terres payait une douzaine de « chellin » à son seigneur et pouvait s'en moquer impunément. »

Mais le seigneur ne pouvait lui rendre la pareille. Dans une féodalité bien comprise, les obligations croissent en proportion du rang qu'on occupe. Le seigneur canadien en avait d'assez lourdes et de très onéreuses. Malheur à celui qui acceptait le parrainage d'un enfant de censitaire ! Comme les familles multipliaient et qu'il ne devait refuser à personne ce qu'il avait accordé au voisin, il se trouvait quelquefois à la tête d'une centaine de

filleuls, qui avaient commencé, en entrant dans la vie, par saigner sa cave, car il était tenu de fournir le vin et l'eau-de-vie aux accouchées, dont c'était le meilleur remède, et d'arroser abondamment les fêtes du baptême. Les Gaspé et tous les seigneurs qu'ils connaissaient avaient été élevés dans le respect de leurs censitaires. On n'était pas encore éloigné du temps où les surprises des Indiens et les attaques des Anglais avaient établi entre tous les colons, nobles et paysans, la plus solide des fraternités, la fraternité militaire. Et cette aristocratie terrienne avait pour principe d'attendre patiemment les arrérages et de ne jamais poursuivre un cultivateur. *Jean-Baptiste*, le *Jacques* du Canada, se présentait au mois de novembre chez son seigneur : « Je viens vous payer mes rentes, mon lieutenant, lui disait-il ; mais les temps sont si durs que je n'ai pas d'argent. » Le lieutenant, une longue plume d'oie fichée à l'oreille et son épée posée devant lui sur une table recouverte de drap vert, foudroyait d'une citation latine le censitaire qui se grattait la tête, et l'envoyait à la cuisine où une rasade d'eau-de-vie le consolait de sa pouliche morte au printemps. Le seigneur devait aussi, les jours de grande fête, héberger ses *habitans ;* et on l'eût accusé de lésinerie, si la table, à la fin du repas, n'avait pas été aussi encombrée de mets qu'au commencement.

On vivait bien dans les manoirs du Canada. M. de Gaspé nous décrit complaisamment la salle à manger de ses parens, avec son tapis de laine à carreaux, ses tentures de laine aux couleurs vives et l'immense buffet qui montait jusqu'au plafond, et dont les barres transversales soutenaient un service en vaisselle bleue de Marseille. La porcelaine de Chine, le dessert, les carafes de vin blanc étaient rangés sur une table près du buffet. A un des angles de la pièce, une fontaine de faïence, en forme de baril, servait aux ablutions. A un autre angle, des flacons carrés garnissaient un cabaret de liqueurs. Sur la table, où le couvert était disposé, on commençait seulement à adopter l'usage des couteaux. Jusque-là, chacun apportait le sien, dans sa poche, s'il était à ressort, et, si c'était un couteau-poignard, suspendu à son cou dans une gaine de soie, de maroquin ou d'écorce de bouleau travaillée par les Sauvages. Le couteau des hommes avait d'ordinaire un manche d'ivoire ; celui des dames, un manche de nacre. On conserva longtemps, en guise de verres, des gobelets d'argent dorés à l'intérieur et qui ressem-

blaient à des calices. Les menus auraient réjoui nos pères du XVIIe siècle. Il y avait particulièrement un pâté de Pâques où entraient je ne sais combien de dindes, de poulets, de perdrix et des pigeons et des râbles de lièvres, et dont le godiveau se composait d'au moins deux jambons. Et ce pâté, qui n'était là que pour ouvrir l'appétit de huit ou dix convives, était suivi de pieds de porc à la Sainte-Menehould et de toute une basse-cour rôtie. Je ne doute plus que Pantagruel ait appareillé pour le Canada : il y subodorait déjà ces architectures de viandes.

Les repas étaient très gais. La maîtresse de maison s'amusait souvent à surprendre et à mystifier ses hôtes, par exemple, en hiver, quand elle faisait circuler un plat d'œufs à la neige, où il ne manquait que les œufs, mais où la neige était de la vraie neige, tombée du ciel. Au dessert, la mode était de chanter, les messieurs et les dames alternativement, et tous reprenaient le refrain en frappant de leurs couteaux sur leurs verres. Nous avons encore connu cette mode-là dans la petite bourgeoisie de nos provinces. Mon Dieu, que c'est loin ! Quand on passait au salon, si l'on ne se donnait point le divertissement d'une comédie, toute la société se livrait avec délices à des jeux comme *La Compagnie vous plaît-elle?* ou *Cache ta bague, bergère!* ou *L'Anguille brûle*. Ces jeux n'étaient pas plus puérils que les sports mondains d'aujourd'hui. Et même ils l'étaient moins, car l'esprit y tenait sa place. Ceux qui s'en récréaient avaient fait bonne figure sur les champs de bataille, et, accoutumés à regarder le danger dans les yeux, ils étaient aussi prompts et aussi souples à en déjouer les assauts que s'ils avaient consacré la moitié de leur vie à courir après une balle. Des beaux exemples de sang-froid que nous rapporte M. de Gaspé, je ne retiendrai que celui de M. de Salaberry, « digne gentilhomme et bon latiniste. » Il bivouaquait un soir avec quelques amis, quand un énorme serpent à sonnettes, sans doute attiré par le feu, surgit au milieu du groupe qui demeura pétrifié d'horreur. Mais M. de Salaberry empoigna le monstre, l'étreignit, l'étouffa et le jeta dans le brasier. Les femmes, elles aussi, savaient tenir tête à l'imprévu; et les plus rudes exercices ne les effrayaient pas : elles comptaient parmi leurs grand'mères ou leurs grand'tantes des héroïnes, comme les dames de Verchères, qui avaient défendu un fort contre les Sauvages et les avaient repoussés.

*
* *

A Québec, la vie était plus animée et plus turbulente. Sur ce roc, dont l'éperon domine le Saint-Laurent, la curieuse ville, monastère et forteresse, accrochée aux aspérités de la pierre, s'était desserrée, dilatée, et avait pris l'air bourgeois, mais toujours fier, d'une de nos vieilles cités provinciales. C'en était aussi le même train, les mêmes incidens journaliers; les mêmes commérages au pas des portes ou sous les longues galeries; les mêmes jolies couturières bien connues pour travailler, pendant l'été, à leurs fenêtres ouvertes; les mêmes plaisirs, depuis les joyeusetés classiques de la basoche et les piaffemens nocturnes du corps des officiers, jusqu'au coup de cloche des gamins qui se sauvaient à toutes jambes, dès que le portier du couvent apparaissait sur le seuil.

La population se montrait naturellement casanière, ce qui nous semble paradoxal, car nous comprenons mal que des gens soient venus de si loin pour se confiner entre leurs quatre murs. Mais la plupart des colons ne cherchent aux colonies qu'une assurance de ne plus avoir à bouger; et leurs fils désirent d'autant plus la stabilité que les pères ont dépensé d'un coup tout l'esprit d'aventure qui était dans la famille. Un grand nombre des habitans de Québec n'avaient jamais posé le pied sur l'autre rive du Saint-Laurent, ni mangé une omelette à l'auberge de la Pointe Lévis. Ce n'était pas toujours une affaire de mince importance que de traverser le fleuve, hormis les jours de marché. Les bateliers, tous cultivateurs et gens assez bourrus, ne démarraient pas au doigt et à l'œil. On pouvait s'adresser aux Sauvages dont les cabanes, en été, couvraient les grèves. Mais ils étaient souvent sous l'empire du Génie de l'Eau-de-Vie, fort ennemi du Génie des Vents et des Eaux. Leurs beaux yeux noirs que l'ivresse ternissait et la pâleur de leur teint ne promettaient rien de bon à celui qui montait dans leur canot d'écorce. Il lui fallait non seulement un cœur de triple airain, mais des bras d'habile nageur et pas de chaussures aux pieds. En ce temps-là, les troupeaux de bœufs qui venaient, bien malgré eux, se faire égorger à Québec, et que les bouchers impatiens attendaient sur les remparts, devaient se laisser lier les cornes aux bancs de la barque des bouviers, et la traîner, comme des tritons, à travers les courans du fleuve, dont le

reflux augmentait la violence. Les pauvres bêtes s'esquintaient à gagner la mort. Enfin on eut entre Québec et la Pointe Levis un service à vapeur; et le *Lauzon* fendit les flots. Mais son capitaine, Michel Lecourt dit Barras, eut besoin d'un long apprentissage pour arriver à mater cette chienne de machine anglaise « aussi fantasque que ceux qui l'avaient inventée. » L'accostage fut longtemps un problème délicat à résoudre et même périlleux. Souvent le capitaine criait trop tard à l'ingénieur Joseph : *Stop her,Joe!* Et le fougueux navire rebondissait contre le débarcadère et s'y faisait d'énormes bosses. Souvent aussi, il le criait trop tôt, et le *Lauzon*, subitement arrêté, commençait à dériver loin du port : « *Start her, Joe!* criait alors le capitaine; *Another stroke, Joe!* Encore un coup! » Et les coups succédaient aux coups; et les passagers étreignaient à deux mains la rampe du navire pour ne pas aborder avant lui par le chemin des airs. Le *Lauzon* avait révolutionné les habitudes des citoyens de Québec. Un immense désir de l'inconnu les avait saisis. Les plus pauvres économisaient le prix de la traversée. Le soir, ceux qui revenaient de la plage lointaine, qu'ils s'étaient contentés jusque-là de découvrir à l'œil nu, s'entretenaient des merveilles de ce nouveau continent.

Les divertissemens publics n'étaient pas très nombreux. Le premier cirque qu'on y vit, le cirque Ricket de Londres, n'y arriva qu'en 1797. On y faisait, comme disaient les enfans, de fameux tours de « soupletesse. » Mais le sieur Marseille et sa femme avaient installé un Théâtre de Marionnettes qui amusa et ravit des générations. Il s'ouvrait régulièrement à six heures de relevée, — l'heure où commençaient les bals, — le jour de la seconde fête de Noël, car on fêtait alors la Noël trois fois; et il ne fermait que le mercredi des Cendres. On y donnait chaque soir deux ou trois représentations devant une salle comble. Les retardataires de la première fournée attendaient patiemment, sur la neige. Son Altesse Royale, le Duc de Kent ne dédaigna point d'entendre les célèbres bonimens du ménage Marseille. Ce fut un grand soir pour le petit théâtre; et la mère Marseille se surpassa. Lorsque le jeu des marionnettes fut terminé, le rideau s'écarta de nouveau, et l'on aperçut la ville de Québec admirablement représentée en carton. Sur la haute citadelle flottait le drapeau britannique; des troupes bordaient les remparts; des canonniers à leurs pièces, mèche

allumée, tonnaient contre les assaillans de 1775, c'est-à-dire contre les Américains qui s'enfuyaient. Et, pour achever de réjouir l'auguste présence du Prince, la mère Marseille entonna avec tout ce qui lui restait de voix : *Malbrouk s'en va-t-en guerre, mironton ton-ton mirontaine!*

A défaut d'autres distractions, la ville, comme les villes de la Nouvelle-Angleterre, possédait son pilori sur la place du Marché. On ne connaissait pas les voleurs dans les campagnes où les *habitans* n'usaient ni de clef ni de verrou. Mais, à Québec, il ne se passait pas de mois qu'un criminel ne fût exposé au poteau patibulaire et ne servît de cible aux œufs pourris de la canaille. Un bon shérif, — qui n'était pas M. de Gaspé, — eut pitié de ces malheureux et de leur terrible immobilité par des froids excessifs : il imagina un carcan qui tournait sur pivot et qui leur permettait de prendre le même exercice que des chevaux de distillerie. Malencontreuse pitié! Les œufs, qu'ils pouvaient maintenant éviter, allaient s'écraser sur les passans; et de tous côtés montèrent des malédictions à l'égard du bon shérif.

Mais la foule, si facilement cruelle, avait aussi ses jours de générosité. Un honnête homme de soldat fut condamné à la pendaison pour avoir tué un vaurien de son régiment qu'il avait surpris dans les bras de sa femme. Le peuple de Québec complota silencieusement de le sauver; et les Récollets se mirent du complot. On les aimait beaucoup : c'étaient eux qui veillaient les malades et qui ensevelissaient les morts. Ils faisaient l'école aux enfans pauvres; ils nourrissaient les misérables; et, comme ils quêtaient toujours par monts et par vaux, ils colportaient les nouvelles; et l'on se disait en les voyant : « Voilà le journal qui arrive! » Le jour du supplice, le récollet, qui accompagnait son pénitent à la potence, lui manifestait une tendresse si débordante qu'à tout moment il le prenait par la tête et le serrait sur sa poitrine. Et chaque fois il imprégnait avec une fiole d'acide nitrique la corde que le prisonnier portait au cou. En effet, quand le bourreau eut retourné l'échelle fatale, la corde se rompit. D'un bond furieux, le pendu renversa quelques soldats et s'engouffra dans la foule qui se referma sur lui. Ses anciens camarades se jetèrent à ses trousses, pour la forme. Ils perquisitionnèrent même chez un tonnelier de la rue Sault-au-Matelot qui, la chandelle à la main, les promena entre ses

tonnes... Mais, le lendemain ou le surlendemain, un navire en partance faisait sa provision d'eau, et une de ces tonnes y fut précieusement embarquée. Quant au bourreau, que ce dénouement frustrait de petits avantages, il ne dut pas s'en affliger s'il était encore le bon Bob, dont les gens de Québec ne parlèrent longtemps qu'avec de grands éloges. Ce nègre, exécuteur des hautes œuvres, n'aurait certainement rien compris à la page de Joseph de Maistre. Il entrait dans toutes les maisons comme chez lui. On était toujours content de le voir. « Tiens, voici Bob! J'avais justement besoin de vous, Bob! » C'était l'homme le plus serviable du Nouveau Monde, le commissionnaire le plus zélé et le plus scrupuleux. On le disait victime de la fatalité. Chaque fois qu'il accomplissait sa sinistre besogne, il en pleurait. Malheureusement, M. de Gaspé eut beau fouiller dans sa mémoire, il n'y retrouva pas l'histoire ou la légende romantique de ce bourreau bienfaisant.

En revanche, il se rappelait fort bien les apparitions pacifiques qu'au temps de sa jeunesse les Sauvages faisaient encore dans la ville de Québec. Il les avait connus avec leur mine féroce, le corps tatoué d'hiéroglyphes, le visage peint de rouge et de noir, les oreilles découpées en branches d'où pendaient de grands anneaux d'argent, et la tête rase, sauf une aigrette de cheveux. Il avait aussi fréquenté les derniers chefs Hurons. Quand on les invitait à un banquet ils s'y rendaient superbement vêtus, bleus, écarlates, brodés d'argent, leurs souliers de chevreuil ornés de porc-épic, et des panaches de plumes sur leurs chapeaux de castor. Au retour d'une expédition guerrière, comme les Natchez de Chateaubriand, ils poussaient, en approchant de leurs villages, autant de cris de mort qu'ils avaient perdu d'hommes. Pendant la guerre de 1812 contre les Américains, dix-huit d'entre eux vinrent à Québec. Assis au fond de leurs carrioles, ils commencèrent à jeter leurs cris funèbres en face de l'Hôpital Général et ne cessèrent que devant le seuil de la maison qui leur était destinée. Comme on disait à l'un d'eux qu'il ressemblait au prince de Galles : « Je n'en suis pas surpris, répondit-il; moi aussi, je suis fils de Roi. »

Mais les fils de roi étaient de plus en plus rares. Ordinairement, on n'avait affaire qu'à de pauvres diables d'Indiens moins farouches, bien que les vieux eussent parfois des souvenirs assez désobligeans pour l'espèce humaine, comme celui qui

se pourléchait encore d'un ancien festin où, disait-il, sept de leurs ennemis avaient été mangés. M. de Gaspé lui demanda quelle était la partie la plus délicate d'un ennemi rôti. Le vieux Peau-Rouge répondit sans hésiter et en faisant claquer sa langue : « Certes, ce sont les pieds et les mains, mon frère! » Mais, avec les Sauvages, on ne sait jamais jusqu'où peut aller l'humour. Les nôtres, les Hurons, avaient fini par s'accommoder de la place que leur faisait la famille française. Ce n'était pas en vain que, pendant un siècle, notre Mission les avait baptisés du sang de ses martyrs, ni que des femmes héroïques avaient brûlé d'un saint amour pour leurs femmes et leurs enfans. Nous avions été aussi impuissans à écarter d'eux les contagions et les Iroquois qu'à nous garder nous-mêmes. Il y avait entre nous communauté de malheur et de défaites. Mais, sur aucun point de l'Amérique, le conquérant n'avait traité l'Indien avec la douceur que nous y avions mise, et surtout avec le même respect des âmes. Le grand historien américain Parkmann l'a reconnu et proclamé. Encore aujourd'hui, j'ai entendu sir Wilfrid Laurier me parler de ces vieux peuples agonisans en des termes affectueux que ne trouvent point ailleurs ceux qu'ils intéressent et qui les admirent dans le passé. On ne les considérait pas comme des sages, des inspirés de la nature, des hommes fraîchement sortis de la main des dieux, *viri a diis recentes :* il n'y a que les princes de la philosophie et des lettres pour s'offrir le luxe de ces paradoxes. On ne les considérait pas plus comme des brutes. Malgré une familiarité de deux siècles, ils gardaient toujours un peu de ce mystère que conserven même aux yeux des plus habiles oiseleurs les oiseaux de la forêt. Les *habitans* et les gens du peuple les prenaient tels qu'ils étaient et ne se mettaient point martel en tête de leurs bizarreries. Chez les autres, et particulièrement chez M. de Gaspé, on sent cette curiosité psychologique qui est une des plus charmantes qualités de notre race et un de ses caractères les plus humains. Il relève leurs contradictions. Il les observe d'un œil surpris, amusé, toujours bienveillant.

Montaigne, si friand d'anecdotes et qui partait chaque matin à la découverte des sources de l'humanité, eût feuilleté les *Mémoires* de ce seigneur canadien avec le même plaisir qu'il interrogeait ses Brésiliens. Il eût certainement noté l'histoire du jeune Abenaquis de dix-huit ans qui avait tué deux Anglais et

que les chefs de sa tribu décidèrent de livrer, à condition qu'il serait fusillé et non pendu. Le petit cortège déjeuna en passant au manoir de Saint-Jean-Port-Joli. Le prisonnier était libre, et une servante des Gaspé le revoyait encore rôdant et furetant dans toutes les chambres de la vieille demeure, d'un air à la fois curieux et effronté. Il s'en allait à son exécution comme à une réception du gouverneur. Mais, un autre jour, quatre Sauvages qui traversaient le Saint-Laurent chavirèrent et revinrent à la nage au petit quai où leurs amis et leurs femmes leur tendaient des perches; et voici qu'à peine remontés sur la rive, sauveurs et sauvés se jetèrent dans les bras les uns des autres, pleurant, sanglotant, hurlant. Ce furent des étreintes sans fin. M. de Gaspé soupçonna bien que l'eau-de-vie avait peut-être une part de responsabilité dans ces extraordinaires effusions. Mais le stoïcisme n'est jamais naturel, et les peuples où l'on fait le plus communément profession de mépriser la mort, quand elle s'avance en grand apparat, sont souvent ceux que ses sournoiseries prennent le plus au dépourvu. Le même Indien à qui des supplices raffinés, en face de l'ennemi, ne desserraient pas les dents, rentré chez lui, criait comme un enfant quand il avait la colique. Montaigne, qui cherchait dans l'histoire des hommes tantôt un entraînement au courage, tantôt une excuse à ses faiblesses, ne serait point resté indifférent aux merveilleuses contrariétés de cette nature indienne. Et, comme rien ne lui plaisait tant que la vertu, sinon la sagesse qui nous avertit de n'en point espérer l'avènement à l'empire du monde, il eût aussi goûté la résignation philosophique que les Sauvages opposaient souvent aux remontrances de leurs missionnaires. L'un d'eux avait réuni les chefs d'une tribu où les parens fermaient trop les yeux sur les fredaines de leurs filles, jolies sauvagesses très peu sauvages. Il les avait sévèrement tancés de leur coupable indulgence; et l'auditoire contrit baissait la tête et les épaules en poussant des *Hoa! Hoa!* Le missionnaire, satisfait de ces signes de repentir, allait se retirer, quand un des plus vieux, qui s'était consulté gravement avec les autres, se leva et lui dit : « Que veux-tu, mon père, ç'a été avant nous, et ce sera encore après! »

Mais je sais gré surtout à M. de Gaspé des petites scènes familières dont il a semé ses causeries. Si insignifiantes qu'elles puissent paraître, ces vives images de la vie d'autrefois sont comme les vieux pignons et les vieilles portes qui nous aident

à imaginer toute une ancienne ville. Dans la cour du Séminaire, sur les marches du perron, à la récréation de midi, le directeur, M. Lionnais, faisait une partie d'échecs avec le jeune Papineau, élève de seconde, le futur défenseur des libertés canadiennes. Un Sauvage, ayant trouvé la porte ouverte, s'était approché et suivait attentivement le mouvement des pièces. M. Lionnais lui demande s'il sait jouer : « Pas connaître! » répond l'Indien; mais, de sa main droite traçant de petits cercles dans la paume de sa main gauche, il ajoute : « Bon, bon, jouer comme ça! » « Ah! tu sais jouer aux dames, dit le directeur. Papineau, allez donc, pour la nouveauté du fait, chercher un damier et faites ensuite gratter d'importance ce *canouah!* » A la vue du damier, le Sauvage exulte : « Moi, jouer avec petit patliasse! » C'était sous ce nom de « petit prêtre » que les Indiens désignaient les élèves du Séminaire. Papineau, sûr de vaincre, pousse négligemment ses pions. L'Indien lui souffle une dame, puis une autre, puis une troisième, et s'écrie : » Pas bien joué, petit patliasse! » Papineau, piqué, veut sa revanche, et, aux éclats de rire des assistans, il essuie un nouvel affront : « De grâce, monsieur le directeur, dit-il, prenez ma place et, pour l'honneur du Séminaire, donnez une bonne leçon à cet animal des forêts. » M. Lionnais accepte en souriant. Mais l'Indien proteste et s'excuse : « Moi, pas capable de jouer contre grand patliasse! » Enfin sa modestie se laisse fléchir, et deux fois de suite, sous les yeux des élèves rassemblés, il battit leur directeur à plates coutures. Puis il déclara qu'il avait faim. Et le directeur de s'écrier : « Fais-moi le plaisir, Gaspé, de mener ce glouton à la cuisine, et dis à Joseph de le bourrer de pain et de viande jusqu'à ce qu'il en crève! » Ces anecdotes, ces vignettes dessinées d'une main légère dans les marges de l'histoire nous font mieux comprendre que l'histoire même la « gentillesse » de cette civilisation française adaptée au Nouveau Monde. Elle pouvait encore avoir ses côtés rudes; mais il faudrait la comparer à l'autre, à sa rivale anglo-saxonne telle que nous l'ont peinte les historiens et les romanciers américains, pour en apprécier toute la sociabilité souriante et la douceur humaine.

***

On était alors bien plus éloigné de l'Europe qu'aujourd'hui, et ce qui en arrivait semblait aussi fabuleux aux gens du

Canada que, deux siècles plus tôt, aux Européens les curiosités du Mexique et du Pérou. En 1795, M. de Gaspé se rappelait être allé voir avec ses camarades une bête prodigieuse qui venait de débarquer d'un navire anglais : c'était un âne. Les poêles de fer ne firent leur apparition qu'à la fin du XVIIIe siècle ; et l'on se rendait, le dimanche, d'une lieue à la ronde, chez l'heureux propriétaire d'un meuble si rare et si précieux. La ville de Québec ne comptait en 1812 que trois pianos et juste autant de carrosses. Pour les paysans, tout ce qui était français gardait une supériorité incontestable, même « la bonne picote » qu'ils préféraient au vaccin. L'aristocratie, toujours moins conservatrice, souriait aux nouveautés anglaises. Quand le petit Gaspard de Lanaudière, qui avait été en pension à Londres, rentra au pays de ses ancêtres, son costume pareil à celui des marins de la flotte britannique, — gilet, veste et pantalon bleus, bas de coton blanc, escarpins au ruban noir, chemise ouverte à la Byron et cheveux ras sans poudre, — surprit et enchanta les dames canadiennes. Leurs enfans vêtus en petits marquis, avec une énorme queue enrubannée et un habit qui leur traînait sur les talons, leur parurent « aussi empesés que les coiffes des bourgeoises du faubourg Saint-Denis. » Mais, en tout ce qui touchait les choses de l'intelligence, la France restait leur seule maîtresse et leur unique exemple. L'excellent M. de Salaberry, au milieu d'une représentation du *Barbier de Séville*, donnée par des amateurs, se levait de son siège et criait d'une voix de stentor : « Courage, Figaro ! On ne fait pas mieux à Paris ! »

Les étrangers étaient encore peu nombreux. M. de Gaspé cite quelques Allemands qu'on ne pouvait recevoir à cause de leur ivrognerie, et quelques officiers prussiens querelleurs et grossiers, surtout à l'égard des Canadiens français, et dont le plus insolent fut mis à la raison par l'un des nôtres, pour l'éternité. Depuis la conquête, les Français de France n'abordaient guère au Canada. Je n'en trouve qu'un seul, dans ses *Mémoires*, dont le passage ait été remarqué. La grand'mère de Mme de Gaspé, Mme Baby, avait rencontré Volney sur le bateau qui faisait la traversée, souvent orageuse, du lac Erié. Il parlait assez haut et ne laissait à personne le soin de deviner ses sentimens antireligieux. Il offrit à sa compagne canadienne un livre qui, disait-il, l'amuserait plus que l'ouvrage de piété où elle était en train de se fortifier contre les périls de la

navigation. Elle le refusa; et il en conclut très impertinemment qu'elle craignait la mort et que, du reste, cette crainte était naturelle à son sexe. La nuit même, une furieuse tempête faillit les engloutir. Volney perdait la tête, pendant que Mme Baby récitait tranquillement son chapelet. Quand on fut hors de danger, elle ne put s'empêcher de railler le philosophe. Il avait repris son assurance aussi vite que le ciel sa sérénité, et il lui répondit : « Je ne crains pas la mort pour moi, madame; mais j'ai une grande mission à remplir, celle de répandre la lumière parmi les aveugles humains. Une fois cette tâche accomplie, je serai prêt à entrer dans le néant. » Il y est entré depuis, avec ses *Ruines*.

Cependant les relations des gentilshommes canadiens et de la France ne s'étaient point interrompues. Les Salaberry, les Saint-Ours, les Lanaudière venaient à Paris et s'en retournaient émerveillés. On se pressait autour d'eux : ils racontaient leurs visites à la Cour, la bonté du Roi, la beauté de la Reine, l'aménité de toute la famille royale. Quelques-uns d'entre eux avaient même poussé jusque dans nos campagnes, où les vrais bergers et les vraies bergères, si dissemblables de ceux des théâtres, les avaient aussi désappointés que des voyageurs qui chercheraient, sous les campemens indiens, des Celuta aux talons roses et à la chevelure odorante. Il y en eut aussi qui réintégrèrent l'histoire de France, comme le vicomte Chaussegros de Lery dont le nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe. Pendant longtemps, chaque fois que le père de M. de Gaspé recevait son journal, les paysans lui demandaient des nouvelles du Roi de France, de la Reine et de ses enfans. Pas plus à la campagne que dans le peuple, on n'accusait Louis XV des désastres du Canada. Si quelqu'un le blâmait : « Bah! bah! disait-on, c'est la Pompadour qui a vendu le pays aux Anglais. » Et l'on éclatait contre elle. Les premières nouvelles de la Révolution ne rencontrèrent que des incrédules. On était convaincu que tout cela, c'était des menteries anglaises. Il fallut bien se rendre à l'évidence, au moins dans les manoirs. M. de Gaspé n'oublia jamais la scène qui, un matin d'hiver de l'année 1793, étreignit son cœur d'enfant. Sa mère et sa tante causaient assises près d'une table, quand son père, qui avait ouvert son journal, bondit tout à coup sur sa chaise. Ses grands yeux noirs lancèrent des flammes; une affreuse pâleur recouvrit son visage

d'ordinaire très coloré ; et il se prit la tête à deux mains en s'écriant : « Ah ! les infâmes ! ils ont guillotiné leur Roi ! » Les deux femmes se levèrent et allèrent s'appuyer à la fenêtre. Elles sanglotaient; et l'enfant voyait le frimas des vitres fondre sous leurs larmes.

Il semble que l'occupation anglaise ait moins séparé le Canada de la France que l'esprit révolutionnaire. Les Canadiens ressentirent davantage leur isolement quand l'écroulement de l'Ancien Régime leur changea leur conception de la mère patrie. Les paysans ne regrettaient point les coutumes vexatoires dont la conquête les avait déjà débarrassés. Beaucoup de nobles, ruinés par elle, avaient déjà devancé leurs frères du vieux monde sur le chemin de la misère ou de l'exil. Ils étaient donc, les uns et les autres, fort désintéressés. Mais la Révolution les atteignait au plus profond de leur être, en substituant à une claire image de la France, qu'embellissaient encore leurs souvenirs et leurs rêves, l'image d'un pays déchiré, régicide et sacrilège, qu'ils n'apercevaient plus qu'à travers une brume de sang. Il est dur de voir tout d'un coup ce que l'on a tant aimé prendre une nouvelle figure et de ne plus se reconnaître dans son espérance. L'éloignement leur rendait inexplicable la suite effrayante et précipitée des catastrophes. On discutait; on condamnait les vaincus et les vainqueurs, les émigrés qui n'avaient pas défendu leur Roi et les Jacobins qui l'avaient assassiné. Ce mot charmant qu'un invincible espoir mettait encore longtemps après la conquête sur les lèvres des *habitans* canadiens : « Nous reverrons pourtant nos bonnes gens! » ce mot, le plus doux soupir que l'amour de la France ait exhalé, on ne devait plus guère l'entendre que chez des vieillards trop vieux pour recommencer leur siège ou qui semblaient parler dans un demi-sommeil.

Cependant l'avènement de Bonaparte les releva de l'abattement où les avaient jetés les journées révolutionnaires. Nos victoires foudroyantes les revanchaient de leurs humiliations. J'imagine qu'ils éprouvèrent un tressaillement analogue à celui que tant de Français ont ressenti, au milieu d'étrangers qui ne leur cachaient point leur dédain pour la France, lorsque retentit l'écho des batailles de la Marne. Les jeunes gens épousaient la gloire du nouvel Alexandre : on les nommait les démocrates. Leurs pères, royalistes intransigeans, souhaitaient

la défaite de l'Usurpateur et ne pouvaient se tenir de prophétiser ses victoires. Et ils connurent de mauvaises heures dans les milieux anglais où couraient les accusations les plus extraordinaires contre le vainqueur d'Austerlitz et où tout scepticisme de leur part était taxé de trahison. Il eût été choquant de ne pas avoir l'air de croire que cet Antéchrist battait sa femme et ses dames d'honneur et que même, — horrible précocité! — dès l'âge de onze ans, il avait fait violence à une femme de la plus haute respectabilité. Mais ces tribulations et ces épreuves, qui leur donnaient souvent l'impression d'être en exil dans leur propre pays, loin de l'énerver, fortifiaient davantage le sentiment de leur nationalité. Rejetés par la France, suspectés par l'Angleterre, nos Canadiens puisèrent en eux seuls le courage de résister et la force de triompher.

Dans les trois remarquables biographies qu'il a écrites de Papineau, de Lafontaine et de Cartier, M. de Celles nous a exposé toute l'histoire politique du Canada français au XIXe siècle. M. de Gaspé n'y touche pas plus qu'il n'y a été mêlé. Mais, à la lueur adoucie de ses souvenirs, nous soupçonnons bien des misères vaillamment supportées pendant cette dure période de transition où deux peuples hostiles, dont l'un prétendait dominer et en avait le pouvoir et dont l'autre voulait qu'on respectât ses droits et sa personnalité, furent obligés d'apprendre à vivre côte à côte. Il avait des parens très chers dans le monde Anglais, et sa longue expérience des hommes l'avait allégé de tout parti pris. Il nous déguise d'autant moins les fautes et les injustices de la première domination anglaise qu'elles n'ont jamais été de nature à créer entre ceux qui les commettaient et ceux qui les enduraient d'inexpiables rancunes. Elles provenaient d'une méconnaissance presque absolue du caractère franco-canadien. Les Anglais ont longtemps poursuivi dans leurs nouveaux concitoyens des rebelles possibles que leur forgeaient leur imagination et leurs préjugés. Ils ne se rendaient pas compte de l'admirable héritage de loyalisme que leur avait transféré le Traité de Paris. Les gouverneurs qui furent assez intelligens pour le comprendre se firent un devoir de réparer leurs fautes ou d'en prévenir d'autres. Ce fut parmi ces premiers gouverneurs, tous militaires, que les Canadiens trouvèrent quelques-uns de leurs premiers défenseurs près de la Couronne d'Angleterre.

Qu'avait elle à craindre ? Les paysans, libérés par elle des tailles et des corvées, ne s'étaient jamais sentis plus heureux qu'à la fin du XVIIIe siècle. Du reste, ils n'avaient que de lointaines accointances avec les conquérans, massés dans les villes. Les paroisses étaient devenues leurs camps retranchés. Ils ne demandaient qu'à travailler en paix. Leur amitié pour la France faisait partie de leur patrimoine et de leur religion. Ils aimaient à la voir dans leurs rêves, comme à voir leurs beaux écus dans leur coffre et leurs Saints sur leurs autels.

Mais le bénéfice des lois anglaises, dont ils jouissaient, ne s'étendait point aux populations urbaines. Elles avaient à supporter les tracasseries d'une administration défiante et le mépris du haut commerce entièrement britannique. Pour elles, la conquête était une réalité de tous les instans, et l'*Habeas corpus* un songe. Resserrés entre les murs d'une ville, les deux peuples sentaient leurs pointes. Les Anglais reprochaient surtout aux Français d'être des Français, et leur esprit gouailleur qui se raillait de tout, même des persécutions bureaucratiques, comme les gamins de Québec se taillaient des fifres et des flûtes dans les tiges de ciguë dont l'odeur, à l'automne, infestait la ville. Ils leur reprochaient aussi leur fierté. « En voyant passer ces damnés Français avec leurs uniformes et leurs épées, s'écriait le général Murray au lendemain de l'occupation, on ne reconnaît plus les vainqueurs des vaincus ! » Les Français reprochaient surtout aux Anglais d'être des Anglais, leur morgue, leur roideur, leurs froids sarcasmes et l'usage persistant des châtimens corporels appliqués aux soldats. Tous les vendredis, les gens de Québec, qui fréquentaient le marché de la ville haute, entendaient sortir de la cour des casernes les cris de douleur que le martinet arrachait encore, à défaut de sang, aux échines parcheminées. Un soldat français déserteur, condamné au maximum de la peine, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf coups, les subit sans sourciller. Il se rhabilla seul, et se tournant vers le duc de Kent qui avait procédé lui-même à son arrestation et qui assistait au supplice, il s'écria, le doigt sur le front : « C'est avec du plomb, Monseigneur, et non avec du fouet que l'on dompte un soldat français ! » Ce soldat se nommait La Rose. Le duc ne permit point qu'on employât le plomb ; et pourtant, quand il l'avait arrêté à la Pointe aux Trembles, l'homme avait regretté de ne pas avoir son pistolet

« pour lui flamber la cervelle. » Mais, si tyrannique que voulût être la domination anglaise, elle n'avait pas plus étouffé chez les vainqueurs que chez les vaincus la générosité chevaleresque que les guerres d'autrefois avaient développée, et dont se parait le revers de leurs durs sillons. Les maux dont souffraient les Canadiens étaient plutôt l'effet des lois fatales de la conquête que de la brutalité des conquérans. Et c'est ce qui fait que les livres de M. de Gaspé ont été aussi bien accueillis des Anglais que, toutes proportions gardées, les romans où Walter Scott ressuscitait le conflit paléontologique des Normands et des Saxons.

Du reste, dans les classes supérieures, on avait assez vite sympathisé. La société anglaise, qui s'ennuyait ferme, recherchait la société française à cause de sa gaieté et des fantaisies dont elle émaillait l'uniformité de son existence. M. de Gaspé remarque aussi, très justement, que les manières des gentilshommes anglais ne différaient guère de celles des gentilshommes français, qui avaient été si longtemps leurs modèles. Un même code de politesse et d'honneur les régissait. Nos seigneurs canadiens, que la France avait oubliés sur une neige dont s'amusait Voltaire, plus aimable pour les Hurons que pour ses compatriotes, avaient accepté, sans arrière-pensée et sans mesquinerie, les obligations de leur nouvel état ; et ils restèrent fidèles au principe d'autorité monarchique dont s'était inspirée toute leur vie. Le grand-père de M. de Gaspé avait dit à son fils en mourant : « Sers ton souverain anglais avec autant de zèle, de dévouement et de loyauté que j'ai servi le monarque français. » Ce *Reddite Cæsari* avait de la grandeur mélancolique chez des hommes dont le cœur et l'esprit ne pouvaient battre et concevoir qu'à la française. Il se manifestait souvent d'une façon très touchante et que savaient reconnaître les seigneurs anglais. Tous les ans, le 31 décembre, il y avait bal de la Reine au château Saint-Louis de Québec ; et les gentilshommes canadiens, qui avaient leurs entrées au château, considéraient comme un devoir strict d'y paraître. La conquête ne les en délia point. Ni la distance, ni l'hiver ne les empêchaient d'y venir, ni les privations que ce voyage leur coûtait, car beaucoup d'entre eux, réduits à la pauvreté, vivaient sur des terres qu'ils cultivaient de leurs mains. Ils ceignaient leurs épées, selon l'étiquette, de vieilles épées dont le fourreau battait des pans

d'habits râpés. Les mauvais plaisans leur donnaient un sobriquet dont ils ignoraient eux-mêmes la provenance lointaine, puisque Boileau en attribue l'invention à sa fantasque belle-sœur : ils les appelaient des *épétiers*. Mais lord Dorchester, qui avait éprouvé sur les champs de bataille la trempe de ces épées, les traitait avec les mêmes égards que les plus huppés et les plus reluisans de ses compatriotes.

Rien ne montre sous une forme plus vive et plus gaie cette courtoisie qui honorait et les vainqueurs et les vaincus qu'une des anecdotes que l'on racontait sur le séjour du duc de Kent au Canada. Ce même duc, qui avait épargné La Rose et qui était à la fois très aimé et très craint des soldats qu'il allait quelquefois, dans les casernes, tirer du lit dès trois heures du matin, entendit parler d'une centenaire de l'Isle d'Orléans et désira lui rendre visite. La dame avait gardé toute sa lucidité, et le prince, au cours de l'entretien, lui demanda s'il pouvait rien faire qui lui fût agréable. « Oh ! oui, certainement, monseigneur : danser un menuet avec moi, afin que je puisse dire, avant de mourir, que j'ai eu l'honneur de danser avec le fils de mon souverain. » Le prince s'y prêta de la meilleure grâce, dansa le menuet et lui fit, en la reconduisant à sa chaise, un grand salut auquel elle répondit par une profonde révérence. Que de beaux traits de politesse dans ces vieilles mœurs ! Il est bon de les rappeler à ceux qui seraient encore tentés de confondre les progrès de la science et ceux de la société.

On parlait un peu moins d'humanité à cette époque, mais on n'était pas moins humain qu'aujourd'hui. En tout cas, et bien qu'il n'y eût aucune convention de La Haye, la guerre se conduisait d'une façon plus humaine. Elle n'élargissait pas le fossé que leurs intérêts contraires creusaient entre les nations : elle y jetait plutôt un pont de fer. Il est vrai que les deux peuples, qui s'étaient retrouvés et de nouveau heurtés au Canada, représentaient deux formes brillantes de la civilisation. La jeune Canadienne de famille noble et ruinée, qui, dans le roman des *Anciens Canadiens*, refusait la main d'un riche Écossais, officier du général Wolfe, n'obéissait pas aux mêmes raisons que nos Colette Baudoche. Riche, elle eût peut-être consenti à écouter son cœur. Pauvre, elle ne voulait pas qu'on pût dire qu'elle s'était retirée avantageusement du désastre de

sa patrie. Mais elle comprenait que son frère, qui avait payé sa dette et dont on avait relevé le corps sanglant sur la plaine humide du sang des ennemis, épousât une Anglaise ; et elle lui promettait, et elle se promettait de l'aimer comme une sœur.

En 1775 et en 1812, les Anglais furent heureux d'ouvrir leurs rangs assez clairsemés aux bataillons épais de ces Canadiens dont ils avaient jadis mesuré la vaillance. Les adversaires combattaient coude à coude, cette fois, pour défendre les uns leur terre natale, les autres leur récente conquête, tous leur commune patrie. Et ce furent nos Canadiens français qui la sauvèrent. L'administration britannique ne se relâcha point de ses défiances, du soir au lendemain. Où a-t-on vu que, d'elle-même, une administration ait désarmé ? Les malentendus se prolongèrent. Mais l'opiniâtreté des nôtres, leur bon droit et leur loyalisme finirent par s'imposer. Lorsque, vers 1860, la frégate française *La Capricieuse* visita les parages du Canada, le commandant, M. de Belvèse, alla présenter ses hommages à la descendante d'une des plus vieilles et des plus nobles familles françaises, Mlle de Lanaudière. On causa beaucoup de la France. M. de Belvèse était charmé. Cependant, pour qu'il ne commît aucune méprise, la vieille Canadienne lui dit : « Nos cœurs sont à la France, mais nos bras à l'Angleterre. » Et M. de Gaspé ajoute en s'adressant à ses amis anglais : « Cette vieille *noblesse* avait pris au sérieux le serment de fidélité que son père et ses frères avaient prêté aux souverains de la Grande-Bretagne ! »

Voici qu'aujourd'hui, sans rien soustraire à cette fidélité, leurs bras et leurs cœurs se sont trouvés d'accord. Sur le sang qu'ils versent pour l'Angleterre, ils prélèvent de larges libations pour la France. Ou plutôt, qu'ils défendent leur race ou leur nation, ils défendent la même cause. C'était peut-être le moment de faire visite à leurs ancêtres. Et quel introducteur plus aimable et plus sûr pouvions-nous choisir que le seigneur de Saint-Jean Port-Joli ? « Je suis né véridique, » a-t-il dit. Heureux et rare, celui qui, ayant cédé au désir d'écrire ses *Mémoires*, ne se décerne que ce seul éloge et le voit ratifié par la postérité !

ANDRÉ BELLESSORT.

REVUE LITTÉRAIRE

FRANCE ET ALLEMAGNE (1)

Un petit volume de trois cents pages qui vous résume l'histoire de France, — au moins la querelle de la France et de l'Allemagne, mais cette querelle occupe tous nos siècles, — un tel petit volume nous aguiche et nous inquiète. La quantité vivante des faits ne saurait tenir en un si court espace; et, réduite ainsi, la somme de la gloire et des douleurs, si ample dans la réalité, ne devient-elle pas une image grêle et toute décharnée ? Au surplus, voyons le squelette, sur lequel se posent les muscles et qu'ils meuvent. Le principal est que l'auteur ne nous montre point un squelette mort, pour ainsi dire, mais à travers les muscles et dans leur jeu le squelette en activité.

Nous avons des historiens qui disent tout et, si l'on veut, qui n'ont jamais tout dit. Sur la plus menue aventure passée, ils entassent une énorme érudition, quelquefois rebutante. Et, le danger, c'est le fatras. Au bout du compte, ici comme ailleurs, tout dépend de l'ouvrier. S'il a gâché sa besogne, tant pis; sa maladresse ne dément pas cette vérité, qu'en histoire (à mon avis) rien n'a été complètement stérile et n'est donc insignifiant. D'autres historiens choisissent parmi les faits ceux qu'ils considèrent comme les causes les plus efficaces ; ils négligent le reste et composent l'histoire selon leur vue de la réalité. Ils se trompent peut-être ; ils ne se trompent pas nécessairement.

Je ne sais si M. Jacques Bainville se trompe, dans son *Histoire de deux peuples*, — France et Empire allemand ; — surtout, je ne sais pas où il se trompe, tant est rigoureuse et vive sa dialectique, tant il

(1) *Histoire de deux peuples*, « La France et l'Empire allemand, » par Jacques Bainville. (Nouvelle librairie nationale.)

vous mène bon train par les chemins qu'il a tracés, tant il a soin de vous durant cette course, et vous répond vite quand vous montrez quelque incertitude, et devance le plus souvent vos questions, et vous amuse, et vous repose, et vous entraîne, et, bien avant que vous ne soyez las, vous a conduit où il s'était promis de vous conduire. Quel art charmant, d'une merveilleuse prestesse !

Or, il s'agit de la France. Et, lorsque ce volume s'écrivait, l'ennemi tenait nos départemens du Nord, possédait Lille, Mézières, Saint-Quentin, Laon, vingt autres de nos villes et, des vingtaines de villages. « Guillaume II célébrait son anniversaire dans une église de village français ; tous les jours, Reims ou Soissons étaient bombardées ; tous les jours, un frère, un ami tombait... » dit l'auteur dans son avant-propos. Donc il a fortement éprouvé l'angoisse de l'époque. Et je n'avais pas tort de signaler la jolie élégance de son art, cette gaieté même de l'intelligence heureuse de voir clair, le plaisir de persuader ; mais que de gravité aussi, dans le ton ! et, avec la simplicité de la franchise, une éloquence qui vous presse, vous secoue et vous somme. La rapidité, c'est l'urgence qui l'a voulue. Ce petit volume aurait été, il y a quinze mois, un pamphlet ; il est aujourd'hui un avertissement. Tardif ? — Dans un précédent ouvrage de M. Jacques Bainville, *Le coup d'Agadir et la guerre d'Orient*, l'on trouverait, parmi les polémiques de ces dernières années, toute la substance dont il a fait son *Histoire de deux peuples*. Et puis les événemens ont illuminé ce qu'il croyait apercevoir, ce qu'il voyait sans doute, ce qu'il voit mieux, ce qu'il nous invite à examiner maintenant sous un jour cru.

Sa thèse, la voici. La querelle de la France et de l'Allemagne n'est pas un accident ou une série d'accidens fortuits : elle est une nécessité historique. Il y a, dans cette querelle, une terrible tâche, pour la France : une tâche, et une façon d'agir, qui résulte, non des préférences de chacun, mais de la force des choses. Cette façon d'agir a fait ses preuves au cours des âges ; l'expérience l'a consacrée. Cette façon d'agir, la monarchie française l'a trouvée de bonne heure et l'a perpétuellement suivie, pour le salut de la France. Enfin, cette façon d'agir, on l'a méconnue, pour le malheur de la France ; et, chaque fois qu'on l'a méconnue, ce fut à l'instigation de l'opinion publique et de ses vains conseillers ou philosophes. Concluez ; et méfiez-vous, notamment, de la philosophie.

La France a d'autres voisins : l'Anglais, l'Espagnol. Entre eux et elle, des conflits ont éclaté, autant d'épisodes qui ont eu leur solution. Mais, l'Allemand, « la France a toujours dû s'en occuper ; » elle a

toujours dû « le tenir sous sa surveillance. » Pour sa sécurité, la France a besoin de garder ses frontières naturelles ; or, « prolifique et migrateur, » l'Allemand les lui conteste. Il entend conserver ses facilités d'invasion. C'est un peuple qui ne se résout pas à demeurer chez lui ; c'est un peuple de proie. Repousser l'Allemagne, la resserrer dans ses limites, l'empêcher de nuire : voilà l'œuvre, difficile et à jamais inachevée, que la France accomplit depuis le commencement de son histoire. A de certains momens, elle paraît avoir de bons ou d'assez bons rapports avec sa détestable rivale : c'est qu'elle l'a récemment vaincue. Encore ne peut-elle se fier à ce répit que les armes heureuses lui ont procuré ; elle craint le retour des crises et tâche d'en conjurer la menace. Dur travail et, proprement, le travail français.

Sans la précaution française, la guerre eût été continuelle. Pour prévenir la guerre, nos rois, « économes du sang français, » ont pratiqué résolument cette politique : affaiblir l'Allemagne et, à cette fin, la diviser. Sous les Capétiens déjà, toute notre politique, à l'extérieur, tend à ne pas laisser se faire l'unité allemande. Le roi de France eut pour amis ces barons, ces prélats, ces républiques bourgeoises dont les ambitions diverses avaient pour effet d'entretenir l'anarchie d'outre-Rhin. La meilleure diplomatie, jusqu'au XVIIe siècle, nous épargna maintes guerres ; entre la France et l'Allemagne, avant l'avènement de Charles-Quint, il n'y eut, pour ainsi parler, que des escarmouches. On a défini le Saint-Empire « une république fédérative sous la présidence impériale. » L'Empereur ne réussissait pas à être élu sans consentir les sacrifices que ses électeurs réclamaient de sa gratitude : avant de le couronner, on le plumait. Et le principe de la cour de France, Marillac l'a formulé sous le règne de Henri II : « tenir sous main les affaires d'Allemagne en la plus grande difficulté qu'on pourra. » Dissoudre les Allemagnes, ce fut le chef-d'œuvre constant de notre politique ; et cette politique aboutit aux traités de Westphalie, que M. Jacques Bainville caractérise comme suit : « l'anarchie allemande organisée et la sécurité de la France garantie. » Après la guerre de Trente ans, il fallait mettre les Habsbourg dans l'impossibilité d'obtenir ce que les Hohenzollern ont obtenu il y a un demi-siècle, une domination qui leur permît de constituer une Allemagne. Cela fut fait ; et l'Europe eut de longues années tranquilles. L'Europe ne se repose que si la bête germanique est matée. En se sauvant des griffes de la bête, la France en préservait l'Europe, et de tout temps comme aujourd'hui.

Comme aujourd'hui : et, en dépit des différences, que d'analogies entre les époques ! En 1620, la France était fort agitée, de même qu'à la veille de la présente guerre : une fois comme l'autre, l'Allemagne espère profiter de notre inattention. M. Jacques Bainville note que la défénestration de Prague, début de la guerre de Trente ans, ressemble à cet assassinat de Serajevo, début de la présente guerre. A deux reprises, nous sommes tirés de nos chamailleries et les affaires du dehors s'imposent à nous. Quand la révolte de Bohême eut éclaté, les princes protestans d'Allemagne qui, contre l'Empereur, se réunissaient aux Bohémiens, firent appel au roi de France, leur allié. L'empereur Ferdinand dépêcha, lui, à la cour de France son Friedenbourg, lequel eut mission de représenter à Louis XIII et à Luynes : « qu'avec la révolte de l'électeur palatin, il s'agissait d'une conspiration républicaine ; que, de toutes les républiques, villes libres, aristocraties et démocraties protestantes, naissait un mouvement qui menaçait au même titre toutes les monarchies, » etc. Bref, le roi de France était prié de songer à la « solidarité des trônes : » est-ce que Guillaume II ne s'est pas adressé, hypocritement d'ailleurs, à Nicolas II en termes pareils? Seconder les princes allemands contre l'Empereur, telle était la tradition de la politique française. Mais Louis XIII, ou Luynes plutôt, hésitait : la France ne seconda ni l'Empereur, ni les princes, Les ambassadeurs et ministres du Roi en Allemagne, mieux informés, plus avisés, ne manquèrent pas de signaler l'erreur : sous prétexte de restaurer l'unité religieuse dans l'Empire, l'Empereur, ne visait qu'à y établir l'unité politique, si périlleuse pour la France; il fallait contrecarrer ses projets, par une aide fournie aux princes protestans, si protestans qu'ils fussent. Le manifeste des ambassadeurs est, dit M. Jacques Bainville, « un cours complet de haute diplomatie. » Et, la neutralité de Louis XIII en 1620, M. Jacques Bainville la compare à la neutralité de Napoléon III en 1866 : l'une a eu pour conséquence la guerre de Trente ans et l'autre la guerre de 1870 ; le coup de tonnerre de Sadowa, comme on dit, ne rappelle-t-il pas le coup de tonnerre de la Montagne-Blanche ?... Si l'on est tenté de trouver ces rapprochemens trop ingénieux, M. Jacques Bainville répond qu'en définitive la France n'a pas cessé d'avoir la même situation géographique, les mêmes voisinages et de faire face au même problème européen : « dans les mêmes cas, les mêmes manœuvres déterminent les mêmes conséquences. »

La faute que Louis XIII, avec Luynes, avait commise, Richelieu sut la réparer. Comment? En retournant à la politique des Capétiens.

Ses agens, à la Diète de Ratisbonne, ont reçu l'ordre de tenir sous main les affaires d'Allemagne en aussi grande difficulté qu'il se pourra. Ils font échec à l'Empereur. Richelieu, prince de l'Église, eut à secourir la ligue protestante en Allemagne; en outre, il associa aux princes protestans de l'Empire les princes catholiques et, avec son P. Joseph, manœuvra si bien que le roi de France apparut comme le protecteur des « libertés germaniques. » Or, les libertés germaniques maintenues, c'est l'unité allemande impossible; et c'est la liberté de l'Europe assurée.

Signés six ans après la mort de Richelieu, les traités de Westphalie consacrent la pensée de ce grand homme. L'Allemagne s'en montra fort satisfaite. La France leur dut de n'avoir à souffrir aucune invasion jusqu'en 1792; l'Europe leur dut une nouvelle « paix romaine, » la seule paix possible en Europe, celle qui a pour condition l'éparpillement de la Germanie, celle qu'on attend désormais. Proudhon, dans sa brochure *Si les traités de 1815 ont cessé d'exister*, dit : « Tant qu'il y aura pluralité de puissances plus ou moins équilibrées, le traité de Westphalie existera. Il n'y aurait qu'un moyen de l'effacer du droit public de l'Europe, ce serait de faire que l'Europe redevînt un empire unique. Charles-Quint et Napoléon y ont échoué : il est permis de dire, d'après ce double insuccès, que l'unité et la concentration politique, élevées à ce degré, sont contraires à la destinée des nations. Le traité de Westphalie, expression supérieure de la justice identifiée avec le force des choses, existe à jamais. »

Et M. Jacques Bainville : « Nous allons voir comment le peuple français, après avoir réussi, avec ses guides héréditaires et ses grands politiques, à assurer son repos et sa grandeur, a travaillé de ses propres mains à détruire ce qu'il avait fait et comment il a ramené dans le monde l'âge de fer et la barbarie en croyant régénérer le genre humain. » Quelle aventure de tragique absurdité !

Le 18 janvier 1701, Frédéric, électeur de Brandebourg, à Kœnigsberg se couronne roi. L'on put n'attacher guère d'importance alors à cet événement : ces marquis de Brandebourg étaient de médiocres seigneurs, très gueux, habitant loin. Cependant, le Prussien préludait à ses amples destinées. C'est une chose remarquable que Louis XIV en ait eu comme le pressentiment. Jusqu'à la paix d'Utrecht, durant douze années, il refusa de reconnaître la royauté que l'électeur de Brandebourg improvisait. Clément XI pareillement. « S'il n'avait tenu qu'à Rome et à la France, aux deux plus hautes autorités de la civilisation européenne, la puissance prussienne eût été étouffée au

berceau, le monde n'eût pas connu le fléau prussien. » Et : « C'est un fait que le sombre avenir réservé par la Prusse au monde européen aura été entrevu par la monarchie française et par la papauté. » Restons en France : Louis XIV avait vu juste. L'évidence éclatait quarante ans plus tard, quand Frédéric II mit la main sur la Silésie. Marie-Thérèse protesta contre une première audace du brigandage prussien : « Il ne s'agit pas de l'Autriche seule ; il s'agit de tout l'Empire et de toute l'Europe. C'est l'affaire de tous les princes chrétiens de ne laisser briser impunément les liens les plus sacrés de la société humaine... » Et ainsi protesta le roi des Belges au mois d'août 1914.

Désormais, qui faut-il redouter, dans les Allemagnes? L'Autriche? Non : la Prusse. Et il est incontestable que la monarchie française l'a très bien compris, lorsqu'en 1656 elle opéra ce fameux « renversement des alliances, » qu'on lui a tant reproché, que M. Jacques Bainville interprète comme un acte de très judicieuse politique. Louis XV, a-t-on dit, faussait la politique traditionnelle de la France. Pas du tout! La politique de la France ne consistait pas à combattre, quoi qu'il advînt, la maison d'Autriche, mais à empêcher l'unité allemande. Elle avait donc pour ennemi tout faiseur d'unité allemande, que ce fût la maison d'Autriche naguère ou ensuite la Prusse. La maison d'Autriche écartée, c'est à la Prusse qu'il fallait s'attaquer, et avec l'aide de l'Autriche opportunément. Qu'arriva-t-il? L'opinion publique manqua de finesse et de souplesse. Elle ne comprit pas que le renversement des alliances était, en bonne logique, la conséquence du principe même sur lequel reposait notre constante politique. Au lieu de regarder au principe, elle ne vit que les apparences. Elle fut déconcertée ; elle était méfiante et crut qu'on l'avait trahie. Avec un prodigieux entêtement, elle continua de haïr l'Autriche et d'aimer la Prusse, après Rosbach. C'est du renversement des alliances que date l'hostilité de la nation française à l'égard de la monarchie : or, la monarchie avait eu raison de renverser les alliances.

Notre ambassadeur à Vienne reçut de Bernis d'excellentes « instructions » où il était dit : « En s'unissant étroitement à la cour de Vienne, on peut dire que le Roi a changé le système politique de l'Europe, mais on aurait tort de penser qu'il eût altéré le système politique de la France. » Le système politique de la France consistait à jouer en Europe le rôle supérieur qu'elle méritait et à diminuer « toute puissance qui tenterait de s'élever au-dessus de la sienne. » Pour « opérer de grandes choses, » le Roi s'était servi en 1733 du roi de Sardaigne et en 1741 du roi de Prusse, comme jadis le cardinal de Richelieu

s'était servi de la couronne de Suède et de plusieurs princes de l'Empire. Seulement, ceux-ci, Richelieu avait pu les traiter en alliés fidèles, tandis qu' « en rendant trop puissans les rois de Sardaigne et de Prusse, nous n'avons fait de ces deux princes que des ingrats et des rivaux. » Grande leçon : ces deux princes, on les gouvernerait dorénavant par l'espérance et la crainte. Eh bien ! n'était-ce pas la sagesse ? « En adaptant son système de politique extérieure à des conditions nouvelles, remarque M. Jacques Bainville, la monarchie française se montrait manœuvrière et novatrice. » Et l'opinion publique ? Entêtée, aveuglément conservatrice.

Pour éclairer l'opinion publique, il y aurait ses penseurs, les philosophes en qui elle avait mis sa confiance. Les rois de Prusse, alors déjà, furent des malins, qui surent mettre dans leur jeu nos philosophes. Frédéric II a enchanté Voltaire. Il suffit de lire les Mémoires de Voltaire pour voir comment le péril prussien, que Louis XIV pressentait en 1701, Voltaire ne le soupçonnait pas après Rosbach. Il était admis, une fois pour toutes, que l'Autriche était l'ennemie, et la Prusse l'amie attendrissante. Cette conviction se manifeste avec ardeur pendant les années révolutionnaires. Le Comité de Salut public déclare : « Depuis Henri IV jusqu'à 1756, les Bourbons n'ont pas commis une seule faute majeure. » Et la faute majeure, c'est le renversement des alliances, un mauvais procédé à l'égard de la Prusse ! Favier, qui n'hésite pas, dénonce « l'aberration de notre système politique de 1756 » et professe que, malgré les déloyautés de Frédéric, un « intérêt commun » liait la France et la Prusse contre les Habsbourg. Danton appelle la Prusse « notre alliée naturelle. » Barthélemy, sur le point de négocier la paix de Bâle, recevra ces instructions : « En méditant bien l'état de l'Europe, tu auras sûrement reconnu que la Prusse et la France doivent se réunir contre l'ennemi commun. » Les soldats prussiens étaient sur notre sol, quand Dumouriez proclamait à l'assemblée : « C'est Léopold qui a animé contre la France le successeur de l'immortel Frédéric ! » L'immortel Frédéric : ces deux mots indiquent la responsabilité de Voltaire et des philosophes dans la folie générale. C'est en souvenir du roi-philosophe, ami des lumières et protecteur de l'athéisme, — à l'étranger, — qu'on aime tant la Prusse et qu'on la favorise de grand cœur niais.

Jean Jaurès, dans son *Histoire socialiste*, blâme assez rudement les Girondins d'avoir déclaré la guerre à l'Autriche. La monarchie agonisante fit, pendant les premiers mois de 1792, les plus grands efforts pour empêcher que cette faute fût commise. Et plus tard le Comité de

Salut public met tout son orgueil à vouloir que « le premier allié de la plus puissante république du monde » — cet allié, c'est le successeur de l'immortel Frédéric — « soit le plus puissant monarque de l'Europe. » Barthélemy protestera de son mieux : « Alors, annonce-t-il, le système qui menace l'Europe des plus grands dangers se réalisera promptement, par la destruction et l'envahissement de tous les petits États. L'Europe sera plus asservie que jamais, les guerres plus terribles, tout sentiment de liberté plus comprimé. » C'était, ce Barthélemy, un diplomate véritable, formé à l'école de Vergennes : il fut déporté à la Guyane.

En somme, voici deux doctrines. L'une (et c'est la doctrine de la monarchie) considère les Allemagnes comme le réservoir de tous les malheurs, pour la France et pour l'Europe ; et le corollaire : il faut, par tous les moyens dont dispose une prudente politique, tenir les Allemagnes dans l'impossibilité de lâcher sur la France et l'Europe sa provision de malheurs. L'autre doctrine (celle des philosophes et de leurs disciples révolutionnaires) : aimer la Prusse et l'aider, afin de taquiner la maison d'Autriche et de récompenser l'immortel Frédéric en la personne de ses immortels descendans. Le succès paradoxal qu'a obtenu, dans notre malheureux pays, la seconde doctrine, on le constate en lisant Michelet. Jamais les ancêtres de Guillaume II n'ont été plus magnifiquement célébrés. C'est avec une sorte de délire affectueux que Michelet vante « le grand roi de Prusse, véritablement grand, » les « résultats moraux, immenses » de son règne ; et Michelet raffole de voir en Frédéric II l'incarnation du génie germanique. « Les Autrichiens eux-mêmes, regrettant de lui faire la guerre, dans le Prussien ressentirent l'Allemand... » Ces mots nous dégoûtent : ils ravissent Michelet... « L'admiration d'un homme rouvrit la source vive de la fraternité. Le culte du héros leur refit la Germanie. » Le bon Michelet n'est-il pas au moins choqué de ce qu'un si touchant héros se soit établi conquérant ? Non : « on sent en lui une chose très belle, c'est que, ses faits de guerre, il les a vus d'en haut ! » Et la Pologne ? Michelet concède que le partage de la Pologne est une tache, la seule, dans le règne de son héros : encore, dit M. Jacques Bainville, en rejette-t-il la faute principale sur les jésuites ; et ainsi tout s'arrange.

A mesure que la Prusse devint de plus en plus puissante et eut, en Allemagne, une suprématie plus marquée, on étendit à l'Allemagne la tendresse qu'on avait pour la Prusse. Michelet ne sait pas réprimer ses larmes d'enthousiasme, le 4 mars 1848, lorsque, devant la Made-

leine, il découvre parmi les drapeaux qu'apportent les exilés de tous pays « le grand drapeau de l'Allemagne, si noble, noir, rouge et or, le saint drapeau de Luther, Kant et Fichte, Schiller, Beethoven, et à côté le charmant tricolore vert de l'Italie... » Vingt-deux ans plus tard, il s'écrie : « Quelle émotion, que de vœux pour l'unité de ces peuples ! Dieu nous donne, disions-nous, de voir une grande et puissante Allemagne, une grande et puissante Italie ! Le concile européen reste incomplet, inharmonique, sujet aux fantaisies cruelles, aux guerres impies des rois, tant que ces hauts génies de peuples n'y siègent pas dans leur majesté, n'ajoutent pas un nouvel élément de sagesse et de paix au fraternel équilibre du monde. » Et voilà Michelet, le même historien qui a flétri le renversement des alliances et qui, sur le système politique de 1756, concluait : « Dès lors, l'Autriche aura l'Allemagne : » ce même historien Michelet a souhaité de voir une « grande et puissante Allemagne ; » il l'a vue ! Mais il comptait sur la grande et puissante Allemagne pour assurer la paix et la sagesse du monde : c'est ce qu'il n'a pas vu.

L'immense erreur, d'année en année, se développe et devient, à la veille de Sadowa, triomphale. « La France est logiquement avec la Prusse, » écrit Émile de Girardin dans *la Presse*. Peyrat, dans *l'Avenir national*, devine que la Prusse veut se donner « plus d'homogénéité, » la Confédération germanique plus de force. Il ajoute : « C'est la politique de M. de Bismarck ; » et, l'opinion de M. de Bismarck, il l'approuve. Guéroult, dans *l'Opinion nationale*, est enchanté. *La Liberté* célèbre « la prédominance d'une Prusse protestante en Europe. » *Le Siècle* déclare : « L'unité de l'Allemagne, comme l'unité de l'Italie, c'est le triomphe de la Révolution... » (de la Révolution chérie...) Et : « Qu'on le sache bien, être pour la Prusse, c'est vouloir le triomphe de la plus juste des causes ; c'est rester fidèle au drapeau de la démocratie ! »

On le voit, la politique se mêle de la diplomatie et de la guerre. Elle est dedans ; elle y est en plein. Richelieu, lui, ne barguignait point à faire cause commune avec les princes protestans d'Allemagne pour empêcher l'unité allemande ; les démocrates et penseurs de 1866 voient d'un bon œil l'unité allemande, qui est un succès pour leurs opinions et qui sera, pour la France, un désastre. Puis un élément nouveau s'introduit dans l'arrangement des affaires européennes, un élément de générosité. « Honte, mille fois honte à l'impertinent et lâche système qui veut proclamer l'égoïsme politique de la France ! » s'est écrié Armand Carrel. On se passionne pour « la

cause des peuples. » On flétrit un système qui entravait la gentille Allemagne, le prudent système de l'ancien régime. Telle fut l'étonnante folie ; nous en subissons les conséquences, l'Europe entière avec nous.

Très concis, net, muni de toutes ses preuves, dégagé de toute inutilité, le petit volume de M. Jacques Bainville, chef-d'œuvre persuasif, nous mène (disais-je) à ses conclusions. Je crois qu'il y a, dans ses conclusions, beaucoup de vérité. Si je n'en dis pas davantage et ne le loue pas de formuler l'incontestable vérité, la stricte vérité hors de laquelle rien ne vaut, c'est qu'on éprouve, après l'avoir lu, je ne sais quel embarras émerveillé à songer que voilà, de par lui, extrêmement simples, voire simples à l'excès, les choses les plus compliquées et difficiles. Tant d'habileté vous enchante, et bientôt vous effraye. A-t-il tenu compte de tout? S'il avait tenu compte de tout, l'un des plus formidables et angoissans problèmes de l'histoire nous apparaîtrait-il ainsi, parfaitement clair et tel que la solution se fait, en quelque sorte, d'elle-même ? Or, ce problème, on ne peut pas dire qu'avec son excellente politique la monarchie soit parvenue à le résoudre. Oui, les Capétiens ont réussi à retarder jusqu'au XVIe et jusqu'au XVIIe siècle, un grand conflit de la France et des Allemagnes. Mais ni la guerre de Trente ans n'a été évitée, ni la guerre de Sept ans ; ni la constitution d'une Allemagne, moins néfaste que la nouvelle Germanie, néfaste pourtant, n'a été supprimée. Pourquoi? Eh bien! le problème était plus compliqué, dans l'histoire, plus enchevêtré à d'autres qu'il ne l'est dans le petit volume de M. Jacques Bainville. Et M. Jacques Bainville n'est-il pas sur le point de le reconnaître, quand il écrit à propos d'un hasard récent : « C'est un exemple qui prouve combien la politique est mouvante et qui montre l'imprudence qu'il y a à s'y croire jamais assuré de l'avenir ? »

J'entrevois d'autres objections auxquelles il me semble que l'*Histoire de deux peuples* n'a pas répondu par avance. Mais je ne puis donner à ces objections la rigueur saisissante qu'a, dans l'*Histoire de deux peuples*, la série des argumens, si précisément je lui reproche un peu cette rigueur.

La monarchie française avait raison, l'opinion publique avait tort : cela, M. Jacques Bainville l'a démontré. Concluons : il fallait réduire à néant l'opinion publique. La monarchie française n'a pas réduit à néant l'opinion publique. Elle est entrée en lutte avec l'opinion publique ; et elle a succombé. M. Jacques Bainville date de 1756 et du renversement des alliances la brouille du peuple et de la royauté. Or,

plus tard, — et, par exemple, en 1866, — l'opinion publique était plus puissante encore : qui ne l'eût alors comptée pour rien?... Du moins fallait-il la contenir, au lieu de l'exciter dans sa folie? Peut-être. En tout cas, l'opinion publique, nulle au temps des premiers Capétiens, je l'accorde, était au XVIIIe siècle et est surtout à notre époque l'un des élémens du problème. Bref, il ne suffit pas d'opposer aux toquades de l'opinion publique la compétence des diplomates et de leurs maîtres : il convient d'accorder l'opinion publique et la diplomatie la meilleure.

Le principe des nationalités est mauvais, s'il aboutit à favoriser le développement de la puissance germanique et sa monstrueuse tyrannie. Je veux bien qu'un Armand Carrel soit insupportable, quand il jette le discrédit sur l' « égoïsme » auquel la France a dû sa grandeur et l'Europe sa tranquillité. L'aberration d'Armand Carrel et de ses amis, et de Michelet qui accuse d'aberration la plus sage des politiques n'est pas douteuse. Il est impossible qu'on lise sans impatience le quinzième volume de l'*Histoire de France* où les idées les plus fausses sont éloquemment promulguées afin de taquiner la Pompadour, et qu'on lise sans impatience ces journaux de 1866, où traîne la vieille amitié prussienne de Voltaire et des philosophes. Mais enfin, — demeurons dans la réalité authentique des faits, comme nous y invite M. Jacques Bainville, — que faire aujourd'hui sans le principe des nationalités et à l'encontre ou au mépris de ce principe? Il faut l'interpréter, ce principe; du moins est-il l'un des élémens du problème. Et le problème se complique ainsi, de manière à ne plus être exactement celui que M. Jacques Bainville nous a présenté, si simple, si net.

Et l'on n'en finirait pas d'embrouiller de cette façon, j'en ai peur, ce que débrouille si bien l'*Histoire de deux peuples*.

Cependant, M. Jacques Bainville remarque, — non sans ironie, mais avec beaucoup de justesse, — le vif retournement de l'opinion publique. Les mêmes doctrinaires, qui s'attendrissaient sur le sort d'une Allemagne éternellement contrariée, sont acharnés maintenant contre le militarisme éhonté de cette Allemagne. Ils l'expulsent hors des bénéfices qu'un peuple tire du fameux principe des nationalités.

Les blâmez-vous? Que non pas ! Il importe que la nation qui s'est juré de violer toutes nationalités n'ait rien à revendiquer de ce qu'elle s'acharne à méconnaître : au nom même des nationalités diverses, la nation allemande sera condamnée. Il valait mieux, reprend M. Jacques Bainville, prévenir les malheurs plutôt que d'y remédier si tard. — Nous ne savions pas... — On vous le disait! réplique M. Jacques

Bainville; Marillac vous l'avait dit, et Richelieu, et Louis XIV, et Vergennes, et Louis XVI lui-même peu de mois avant d'aller à l'échafaud, et les rois de la Restauration, Louis-Philippe enfin! Toute l'histoire vous l'avait dit, que la Germanie n'est pas un peuple comme un autre, avec lequel on peut s'entendre et auprès duquel on vit, l'entente faite. Qu'est-elle donc, la Germanie? La maladie de l'Europe: une maladie à soigner sans cesse, ou à traiter par la chirurgie.

L'histoire l'avait dit; et M. Jacques Bainville a résumé avec une admirable dextérité les leçons de l'histoire.

Seulement, — et je continue d'embrouiller ce qu'il débrouillait, — l'erreur elle-même est encore un des élémens du problème historique, l'erreur inévitable et, j'allais dire, indispensable, l'erreur perpétuelle, l'erreur de tout le monde, l'erreur de l'opinion publique et l'erreur de ceux-là mêmes qui ont raison, l'erreur humaine qui est dans l'étoffe et dans la trame de l'histoire. Par momens, la somme des fautes accumulées se liquide par une guerre. La vie des hommes et des nations est soumise à un rythme de ce genre, — la dure, la terrible vie des hommes et des nations, trempée de larmes, tachée de sang, — farouche aventure, et que seul l'héroïsme, aux plus mauvais jours, dispense d'être scandaleuse.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

SUR LES PROPRIÉTÉS DES SUBSTANCES EXPLOSIVES

Mes lecteurs n'attendent point de moi que je leur fasse ici des révélations « sensationnelles » sur les progrès que nous avons pu faire depuis un an dans le domaine des explosifs et qui nous aideront à bouter dehors l'ennemi. Ce n'est point l'heure de parler des inventions jaillies du sol national depuis quelques mois et qui ont fortifié l'armure de la France. Un jour pourtant, après la victoire,... bientôt sans doute, je raconterai l'histoire de quelques-unes de ces inventions.

Pour aujourd'hui, je voudrais seulement rappeler quelques notions dès longtemps connues sur les substances explosives, afin de mettre un peu de clarté dans le fatras technologique dont une partie de la presse encombre quotidiennement l'entendement du public, l'arrosant, avec un beau mépris de l'exactitude, d'une pluie d'hérésies tellement monstrueuses que les rares cheveux des chimistes s'en dressent quotidiennement sur leurs têtes laborieuses de débonnaires tueurs d'hommes.

Un très grave journal publiait par exemple, il y a quelques jours, la note suivante :

« On lit dans la *Pall Mall Gazette :* A la conférence de la Société d'Industrie chimique tenue ce matin, M. Reid, ex-président de la Société a fait les remarques suivantes qui ne manqueront pas d'étonner nombre de gens :

« J'ai vu dans certains journaux, a-t-il dit, que le coton est un élément indispensable de la production des obus fortement explosifs : vous aurez peut-être peine à me croire, mais on n'emploie en quelque sorte pas de coton dans cette fabrication. Il peut y avoir des traces de

coton dans ces explosifs, mais les ingrédiens principaux sont des produits de la houille. Des hommes de science éminens ont fait des déclarations erronées à ce sujet. Ces personnages feraient bien mieux de ne parler que des branches de la science qu'ils connaissent particulièrement. »

On devine aisément l'effet que peut produire cette affirmation dans un moment ou de puissans intérêts privés luttent en Angleterre contre la mesure si hautement et tenacement préconisée par l'illustre Ramsay et qui consisterait à déclarer le coton contrebande de guerre. Cette affirmation, — d'ailleurs littéralement exacte, — tendrait, lorsqu'on la lit hâtivement et sans préparation technique, à laisser croire que le coton n'est pas indispensable à la préparation des explosifs de guerre. Elle constitue un des mille exemples que nous pourrions citer de la nécessité qu'il y a à apporter, pour le public, en évitant de s'empêtrer dans les fils de fer barbelés d'une discussion trop technique, un peu d'ordre dans ces notions dont tant de gens parlent inconsidérément. C'est ce que je tenterai dans cette brève étude.

***

Qu'est-ce d'abord qu'un *explosif?* J'ai voulu le demander à un des régens de notre langue, à Littré. Mais, dans son Dictionnaire ce mot ne figure pas comme substantif, ce qui était peut-être admissible il y a cinquante ans, mais ne l'est plus aujourd'hui que, par la force souveraine de l'usage, ce *nom* a été définitivement incorporé à notre langue. J'ai cherché alors ce que Littré appelle une explosion ; il la définit : « Action d'*éclater* avec un bruit instantané, produite par une inflammation brusque ou par une décomposition spontanée, ou par l'excès de tension d'une vapeur. » Il ne me restait plus qu'à me reporter au mot éclater. Littré le définit : « Faire explosion... » Nous voilà bien avancés ! Ainsi dans Littré lui-même on trouve de ces définitions qui se renvoient la balle, pareilles au serpent symbolique qui se mordait la queue et n'avait plus ni queue ni tête.

Quoi qu'il en soit, on pourrait, croyons-nous, définir les substances explosives de la façon suivante qui semble englober tous les faits connus : *Substances qui tendent sous des influences variées à occuper très brusquement un volume beaucoup plus grand et, partant, à projeter vivement les objets matériels qui les entourent.*

Quant à ces diverses influences, on peut très bien les ramener toutes aux trois causes qu'invoque Littré : 1° Excès de tension d'une vapeur. C'est cette cause, purement physique, qui fait exploser par

exemple les chaudières brusquement surchauffées ou un flacon d'eau de seltz, ou les grandes bouteilles en acier dans lesquelles on enferme l'acide carbonique liquide ou d'autres gaz liquéfiés; 2° Décomposition spontanée. C'est le cas d'un grand nombre de composés chimiques dont les élémens ne sont réunis que d'une manière instable et en quelque sorte antinaturelle et qui, sous de très légères influences extérieures, se dissocient avec fracas : tels sont l'iodure et le chlorure d'azote, et les oxydes du chlore ; 3° Inflammation brusque. Si nous admettons que Littré par *inflammation* a voulu dire *combustion*, ce qui n'est pas tout à fait sûr, mais est possible, étant donné que la flamme est produite par une combustion, nous avons une troisième cause générale d'explosion, celle-là même qui agit dans les principaux explosifs couramment employés tant dans l'industrie que dans les arts de la guerre. C'est donc elle qui nous occupera particulièrement ici.

L'exemple le plus simple d'explosion par combustion est celui d'un mélange d'hydrogène et d'oxygène, ou encore de gaz d'éclairage et d'air, (comme cela arrive si souvent dans les appartemens où il y a des fuites de gaz), qui se combinent brusquement lorsqu'on y fait éclater une allumette ou une étincelle électrique. L'hydrogène et l'oxygène forment, en se combinant, de la vapeur d'eau. Chose curieuse, deux litres d'hydrogène et un litre d'oxygène ne produisent, en se combinant entièrement, que deux litres de vapeur d'eau *à la même température*, et pourtant, le mélange est explosif, c'est-à-dire tend en détonant à occuper un volume beaucoup plus grand que son volume initial, à cause de la température extrêmement élevée due à la chaleur dégagée par la combustion et qui dilate énormément la masse gazeuse. Ainsi la température contribue, autant et plus que le volume des gaz formés, à rendre une substance explosive. Nous verrons d'ailleurs dans le cours de cette étude que diverses raisons ont conduit à choisir, pour les armes à feu, des explosifs ne produisant pas une température trop élevée.

Un autre type courant d'explosif est le mélange d'air et de vapeur de pétrole dans le cylindre du moteur à explosion des automobiles ou des aéroplanes. Ce mélange détone sous l'influence d'une étincelle électrique et l'expansion gazeuse produite par la haute température de la combustion actionne et chasse le piston dans le cylindre.

Les explosifs simples dont nous venons de parler sont gazeux. Il y a aussi des explosifs liquides comme la trinitroglycérine, élément actif de la dynamite, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Il y a enfin des explosifs solides et c'est le cas de ceux qu'on emploie en balistique.

Ces explosifs solides sont en fait les seuls employés ; cela tient d'abord à ce qu'ils sont plus facilement maniables et moins encombrans à poids égaux que ne le seraient des explosifs gazeux. Cela tient aussi à ce qu'un explosif primitivement solide augmentera évidemment beaucoup plus de volume qu'un explosif gazeux, puisque, toutes choses égales d'ailleurs, à l'expansion gazeuse due à la combustion s'ajoutera, pour le premier, l'expansion énorme correspondant à son passage de l'état solide à l'état gazeux.

J'ai déjà expliqué que la combustion est la combinaison de l'oxygène (corps comburant) avec un corps combustible. Il y a un grand nombre d'élémens combustibles qui se combinent à l'oxygène avec grand dégagement de chaleur. Mais, pour que la combustion soit *explosive*, il faut que ses produits oxygénés soient volatils (ce qui n'est pas, par exemple, le cas lorsque les corps combustibles sont des métaux, puisque la plupart des oxydes métalliques sont des corps solides). Seuls un petit nombre d'élémens remplissent pratiquement cette condition : ce sont l'hydrogène, qui forme avec l'oxygène de la vapeur d'eau, le carbone, qui forme de l'acide carbonique et de l'oxyde de carbone, le soufre, qui forme du gaz sulfureux. Le plus énergique de ces comburans est l'hydrogène, mais, comme il est naturellement gazeux, on l'emploiera combiné à d'autres corps sous forme liquide ou solide, et de préférence combiné à cet autre excellent combustible qu'est le carbone. Or, précisément, il existe d'innombrables combinaisons solides ou liquides, qu'on peut obtenir facilement, du carbone et de l'hydrogène : c'est l'innombrable série des *carbures d'hydrogène* dont j'ai naguère entretenu mes lecteurs. C'est pourquoi c'est toujours parmi ces corps que l'on recrute, comme nous le verrons, les élémens essentiels des explosifs.

Voilà pour le combustible. Reste le comburant, l'oxygène. On ne peut songer à employer celui-ci directement, puisqu'il est normalement gazeux (1), comme l'hydrogène ; on l'emploiera donc comme celui-ci, combiné avec quelque support sous forme d'une substance liquide ou solide. Les supports les plus communs de l'oxygène sont le chlore et l'azote (avec lequel il forme l'acide azotique ou nitrique, les nitrates, les oxydes de l'azote, etc.). L'azote sera préféré au chlore parce qu'il est plus léger, c'est-à-dire qu'il sera à poids égal d'un rendement oxygéné meilleur. Et c'est ainsi que l'acide nitrique et les nitrates

(1) Notre éminent ami M. Georges Claude a fabriqué dès avant la guerre des explosifs formidables dont le comburant était constitué par de l'oxygène liquide, liquéfié par ses beaux procédés dont nous avons parlé ici même.

constitueront par la force des choses le second élément essentiel des explosifs, les carbures d'hydrogène constituant le premier.

Ainsi l'azote, élément indispensable des substances explosives modernes, se trouve justifier, d'une manière que n'avait sans doute pas prévue le chimiste qui le baptisa, l'étymologie de son nom : α privatif, ζωή vie. Est-il rien en effet qui soit plus privatif de la vie que ces substances, sorties des cornues chimiques et qui restituent sur l'heure, en les dissociant proprement, tant de molécules boches au chimisme universel ?

Étant donné le nombre indéfini des carbures d'hydrogène et la quantité pratiquement illimitée des manières dont on peut les associer avec les composés de l'azote, on conçoit qu'on puisse réaliser une énorme variété d'explosifs...

***

Mais, jusqu'ici, nous n'avons considéré qu'un des côtés de notre définition des explosifs : celui qui concerne la production d'une grande augmentation de volume par combustion. Il nous reste à considérer l'autre aspect de la question, celui où intervient le temps, la durée. Si nous mettons le feu avec une allumette à un kilogramme d'essence de pétrole, celui-ci dégagera, en brûlant, et contrairement à une opinion courante, autant d'énergie sous forme de chaleur et d'expansion gazeuse qu'un kilogramme de dynamite. Pourtant, l'essence de pétrole n'est nullement un explosif. Qu'est-ce donc qui la différencie de la dynamite ? C'est que celle-ci dégage toute son énergie instantanément d'un coup, *très brusquement*, comme nous l'avons dit dans notre définition, en moins d'un centième de seconde, tandis que notre kilogramme d'essence de pétrole ne développe son énergie qu'en plusieurs minutes. C'est donc uniquement la rapidité du phénomène qui distingue la combustion explosive de la combustion ordinaire, et voilà qui limite déjà singulièrement le nombre des explosifs réalisables au moyen des carbures d'hydrogène et des produits azotiques.

La rapidité, la brièveté de leur action est donc la cause essentielle de l'action formidable des substances explosives. Le travail total qu'elles sont capables de fournir pour un poids donné, leur puissance, ne sont nullement supérieurs à ceux d'un combustible quelconque ; seulement, elles fournissent tout ce travail d'un seul coup, tandis que l'autre le fournit lentement et petit à petit. De là leurs effets terrifians. Une faible enfant pourra, au moyen d'un treuil, soulever en un quart d'heure un poids de cent kilogrammes à plusieurs mètres de

haut : ce poids, si on le laisse retomber brusquement, pourra produire des effets d'écrasement considérables et en apparence disproportionnés avec le travail fourni par l'enfant ; pourtant, le travail produit par la chute du poids sera inférieur à celui que l'enfant a donné pour l'élever. Le poids en tombant se comporte ici comme un explosif, tandis que l'enfant en le soulevant se comportait comme un combustible ordinaire.

On a donc tort de parler, à tout propos, comme on le fait dans les conseils de guerre puérils qui se tiennent chaque jour au Café du Commerce ou autour de beaucoup de tables familiales, on a tort de parler de la puissance formidable des explosifs, on a tort de rêver de je ne sais quels explosifs plus formidables encore que ceux qu'on connaît et qui pulvériseraient d'un coup la Teutonie tout entière. Ce qui est formidable dans les explosifs, ou plutôt formidablement court, c'est le temps dans lequel ils mettent en jeu toute leur puissance. Quant à celle-ci, quant au travail total qu'elle peut fournir pour un poids donné, ils sont étroitement limités. A cet égard, il n'y a sans doute pas une différence du simple au double entre le plus puissant de tous, la dynamite-gomme, et le moins puissant, la poudre noire.

Il faut cependant faire sur ce point une timide réserve et la persienne fermée de l'avenir laisse venir à nous un mince rayon d'espoir en ce qui concerne les substances radioactives. Le jour où on aura réussi à canaliser les énormes forces intra-moléculaires dont elles nous révèlent l'existence, le jour où on aura réussi à en accélérer l'écoulement jusqu'ici insensible à tous les agens physiques, ce jour-là évidemment nous aurons des explosifs infiniment plus puissans. Mais il n'est pas venu encore, ce jour, et il ne viendra sans doute guère avant quelques siècles.

Tout ceci ne veut point dire d'ailleurs que la pression et le travail développés par les substances explosives ne soient pas considérables. Il y a plusieurs moyens de déterminer la valeur de ce travail. L'un des plus simples consiste à recevoir le choc du projectile sur un pendule très lourd dont on connaît le poids. La grandeur de l'impulsion ainsi reçue par le pendule permet de connaître directement la quantité de mouvement du projectile, c'est-à-dire le travail effectivement développé par la poudre. On a fabriqué de ces pendules balistiques, — dont l'invention faite par Robins remonte à 1740, — qui pèsent jusqu'à 4 tonnes et permettent d'étudier le travail développé dans les canons.

Aujourd'hui on emploie de préférence un procédé beaucoup plus rigoureux, qui consiste à étudier la vitesse du projectile au sortir de

la pièce. Connaissant le poids de l'obus et sa vitesse, on en déduit immédiatement sa force vive (égale au produit de sa masse par le demi-carré de sa vitesse), c'est-à-dire indirectement le travail produit par la déflagration de la poudre. On détermine cette vitesse facilement en plaçant sur le trajet du projectile, à quelque distance l'un de l'autre, deux fils métalliques qui font partie de deux circuits électriques reliés à un chronographe enregistreur à grande vitesse. Les deux fils rompus successivement par le passage du projectile inscrivent sur le chronographe deux signaux d'autant plus rapprochés que ce projectile va plus vite et dont on déduit facilement sa vitesse.

J'emprunte à une étude d'un des plus éminens chimistes de notre Académie des Sciences, M. Henri Le Chatelier, les résultats suivans d'expériences ainsi faites par sir Andrew Noble sur des projectiles de poids différens, lancés par un même canon avec une même charge de poudre noire :

Poids du projectile en kilogrammes.	Vitesse en mètres à la seconde.	Force vive du projectile en kilogrammes.
13	640	295 000
40	410	360 000
67	325	365 000
163	210	365 000

Le fait que la force vive va en décroissant d'abord quand le poids du projectile augmente, au lieu de rester constante comme la charge de poudre, tient sans doute en grande partie à ce que les projectiles légers et plus rapides sortent de l'âme du canon avant que la combustion de la poudre ait eu le temps de s'achever.

Avec les canons de gros calibres à grande vitesse initiale, on obtient des forces vives encore bien plus considérables que celles du tableau précédent. Par l'obusier autrichien de 305 on lance un obus de 400 kilogrammes avec une vitesse initiale de 900 mètres à la seconde; à la sortie de la pièce, l'obus possède donc une force vive de 16 millions de kilogrammètres, c'est-à-dire est capable de fournir un travail équivalent à celui qui soulèverait à 1 mètre au-dessus du sol un poids de 16 000 tonnes. On conçoit que les coupoles cuirassées et les coupoles bétonnées des forts de Liége, Anvers et autres lieux, n'aient pu résister à de pareils chocs.

***

Ce qu'on appelle communément la puissance d'une substance explosive, est caractérisé non seulement par le travail que celle-ci

peut fournir et que nous venons d'étudier, mais aussi par la *pression* qu'elle exerce sur les parois des récipiens où elle est enclose.

Pendant longtemps, on a donné sur cette pression des évaluations fantaisistes et contradictoires provenant de ce qu'on manquait de moyen précis de mesure. Certains lui attribuaient des valeurs de l'ordre de 100000 atmosphères, tandis que d'autres la croyaient cent fois plus faible.

Aujourd'hui nous avons le moyen de déterminer avec beaucoup d'exactitude les pressions dues aux explosions grâce à l'ingénieuse méthode imaginé par deux Anglais, un officier d'artillerie, sir Andrew Noble et un chimiste, sir Frederik Abel. Le principe de cette méthode, qui a été grandement perfectionnée et mise au point par notre illustre compatriote M. Vieille, consiste à placer et à faire détoner la substance étudiée dans une éprouvette en acier extrêmement solide et parfaitement close, dont une extrémité est constituée par un petit piston mobile qui vient s'appuyer sur un petit cylindre de plomb appelé *crusher*. Au moment où la poudre déflagre, elle exerce une pression très vive sur le piston qui vient aplatir plus ou moins le *crusher*. Grâce à une table de tarage établie expérimentalement d'abord, on peut déduire la pression produite du degré d'écrasement du plomb. Par exemple, les *crushers* habituellement employés qui ont 8 millimètres de diamètre sur 13 millimètres de haut s'écrasent de la moitié de leur hauteur sous une pression de 3 500 kilogrammes par centimètre carré. Je rappellerai à ce propos que l'*atmosphère*, qui est l'unité de pression pratiquement employée en général, est à peu près égale (en réalité légèrement supérieure) à la pression exercée sur une surface de 1 centimètre carré par un poids de 1 kilogramme qui s'appliquerait exactement sur ce centimètre carré.

Grâce à l'éprouvette de Noble et Abel, on a pu étudier pour toutes les substances explosives la pression qu'elles exercent sous différentes densités de chargement (car il est évident que la pression exercée dans un canon donné par exemple sera d'autant plus grande que la quantité de poudre de la charge sera elle-même plus considérable), on a pu ainsi régler *a priori* les charges à essayer dans les canons où la pression ne doit jamais, d'après les constatations faites, dépasser 3 000 atmosphères sous peine de détériorer la pièce très vite, et même de la faire éclater. — On trouve dans ces conditions que la poudre noire par exemple, employée à une densité de chargement égale à l'unité (c'est-à-dire un gramme par centimètre cube), produit une pression égale à 6 500 atmosphères. Quant aux pressions obtenues à

pleine densité de chargement, c'est-à-dire tassées dans la capacité close où on les étudie de façon à la remplir entièrement et à n'y laisser aucun vide, on sait qu'elles sont supérieures à 10 000 atmosphères et qu'on ne peut d'ailleurs pas les mesurer exactement, car l'acier des éprouvettes ne résiste guère à des pressions supérieures à 7 ou 8 000 atmosphères. L'acier, si solide qu'il soit, éclate sous des pressions aussi formidables.

C'est pourquoi les cartouches des canons ou des fusils sont bien loin d'être remplies de poudre (comme on le constate facilement en secouant à son oreille une cartouche de fusil Lebel par exemple). Et c'est pourquoi au contraire, dans les obus explosifs, qu'il s'agit de faire éclater au but, on met des substances explosives que l'on y coule de façon que toute la cavité intérieure de l'obus en soit remplie. D'autres caractères différencient encore, comme nous allons le voir maintenant, les substances qui font exploser les obus de celles qui les chassent hors de la bouche à feu.

***

Ce qui caractérise particulièrement les substances explosives et en fait une classe de corps à part, c'est, nous l'avons dit, la grande vitesse de leur déflagration. C'est elle aussi qui nous permet de les distinguer les unes des autres et de les classer, dès maintenant, en deux groupes essentiels et que l'on confond trop souvent dans le public.

Contrairement à ce qui a lieu pour la puissance des explosifs qui, comme nous l'avons vu, varie très peu de l'un à l'autre, la vitesse de propagation de l'explosion varie, et même pour un explosif donné, suivant les circonstances, dans des limites énormes et dans le rapport de un à un million et plus, c'est-à-dire que certains corps explosent au moins un million de fois plus vite que d'autres.

Prenons, par exemple, une grosse cartouche de dynamite. Si nous la plaçons sur une table et que nous l'allumions avec une allumette, elle brûlera tranquillement comme une lampe, sans faire de bruit, sans causer de dégât. Si, au contraire, nous donnons à cette cartouche un choc brusque, par exemple un coup de marteau, elle explosera instantanément avec un bruit formidable et avec une telle force que tout sera détruit dans le voisinage et que la table sur laquelle nous l'avions placée sera réduite en miettes, fût-elle en acier trempé. Dans le premier cas, la dynamite a brûlé, dans le second, elle a détoné.

Comment deux cartouches identiques ont-elles pu produire des effets aussi différens selon les circonstances ? Cela tient à ce que la tempéra-

ture d'environ 70°, nécessaire à la combustion de la dynamite (ou plutôt de la nitroglycérine qui est son principe actif), s'est, dans les deux cas, propagée d'un point à l'autre de sa masse de façon fort différente.

Dans le premier cas, la combustion amorcée par l'allumette s'est propagée de proche en proche par contact direct, par conductibilité, comme on dit; la dynamite étant mauvaise conductrice de la chaleur, la décomposition n'atteint que peu à peu les divers points de sa masse et les gaz libérés ont le temps de s'écouler au fur et à mesure dans l'atmosphère.

Si, au contraire, on produit sur la dynamite un choc violent, le phénomène est tout différent : ce choc comprime avec une brusquerie extraordinaire la couche de dynamite sur laquelle il se produit; cette couche est tout entière et instantanément portée dans toute sa masse par cette compression à une température élevée qui suffit à décomposer la nitroglycérine. (On sait que les compressions brusques produisent de la chaleur : la fusion des balles de plomb lancées par un fusil sur une plaque de métal en est un exemple.) Mais les gaz produits instantanément par la couche subitement décomposée n'ont pas le temps de s'écouler dans l'atmosphère ; ils agissent eux-mêmes comme un marteau sur la couche adjacente qui se décompose brusquement à son tour et ainsi de suite. L'*onde explosive* ainsi produite se propage à l'intérieur de la substance avec une vitesse énorme et infiniment supérieure à celle de la propagation de la chaleur par conductibilité dans le même milieu. Celle-ci n'est en effet que de quelques millimètres par seconde, tandis que la propagation de l'*onde explosive* est de plusieurs milliers de mètres par seconde. Dans le cas de la dynamite, cette vitesse est d'environ 2 700 mètres; elle est d'environ 6 000 mètres dans la mélinite, d'environ 7 000 mètres dans le coton-poudre, de plus encore dans la nitromannite et dans ces explosifs dérivés de l'oxyde azotique que Turpin a appelés les panclastites. Dans ces conditions, les gaz produits par la combustion, dans le temps infiniment petit qu'il faut à celle-ci pour parcourir toute la masse de l'explosif n'ont pas pu se dégager à l'air libre ; l'intérieur de cette masse est soumis instantanément à la pression énorme de ces gaz, qui se comportent comme s'ils étaient en vase clos, et elle éclate avec fracas en produisant des effets mécaniques énormes et proportionnés à la vitesse de cet éclatement.

Ce qui prouve que le phénomène de l'onde explosive est essentiellement différent de la propagation par conductibilité calorifique, et qu'il est l'effet d'un choc, c'est l'expérience classique de la détonation par

influence : si on place sur le sol une série de cartouches de dynamite alignées et séparées les unes des autres par des espaces d'un décimètre et plus et qu'on fasse détoner l'une d'elles, les autres explosent à leur tour et presque immédiatement, par l'effet du choc qui, grâce à l'inertie de l'air, s'est transmis de l'une à l'autre.

Tous les explosifs connus se décomposent suivant l'un ou l'autre de ces modes, quand ce n'est pas, comme la dynamite, suivant les deux, et c'est ainsi qu'on a été amené à distinguer les *explosifs fusans* et les *explosifs détonans ou brisans*.

Les premiers portent couramment et plus spécialement le nom de *poudres*, les seconds sont les *explosifs* proprement dits. C'est ainsi que nous les désignerons désormais, de ces noms consacrés par l'usage et bien qu'assez impropres en toute rigueur, puisque l'onde explosive, qui d'après cela caractériserait les *explosifs*, peut également dans certains cas assez fréquens se produire dans un grand nombre de *poudres*. Nous en verrons des exemples.

Ces corps se classent donc en pyrotechnie d'après la facilité avec laquelle ils peuvent prendre l'un ou l'autre des deux modes de décomposition. A une extrémité de l'échelle sont l'iodure d'azote ou le fulminate de mercure et les substances analogues auxquelles le frottement d'une barbe de plume suffit à communiquer le frémissement violent de l'onde explosive ; à l'autre sont l'ancienne poudre noire et les modernes poudres colloïdales, qu'on n'a jamais pu faire détoner par aucun choc, pas même par celui d'une soudaineté inouïe que produit le fulminate de mercure, qui pour ce motif sert aujourd'hui à faire les amorces généralement employées.

Entre ces deux extrêmes se placent les substances qui ont deux faces comme Janus et peuvent, suivant les cas, brûler simplement comme les poudres ou détoner comme les plus violens explosifs ; tels sont le fulmi-coton, l'acide picrique, la nitroglycérine et beaucoup d'autres composés à la fois nitriques et hydrocarburés.

* * *

On voit immédiatement d'après ce qui précède quels seront les emplois respectifs des *poudres* et des *explosifs*.

Dans un canon ou un fusil, le projectile est propulsé hors de la bouche à feu par la décomposition d'une substance qui doit être une poudre et non un explosif. Il est évident en effet que celui-ci produisant immédiatement une pression extrêmement élevée risquerait de faire éclater la pièce, et d'autre part, comme cette pression tombe-

rait rapidement à mesure que le projectile se déplace, celui-ci en arrivant au sortir de la pièce ne serait animé que d'une vitesse relativement faible. La propulsion du projectile doit être faite par une substance qui brûle progressivement à mesure que le projectile avance et de telle sorte que toute la poudre brûle complètement et exactement dans le temps que le projectile met à parcourir l'âme du canon ou du fusil. Il est clair en effet qu'une combustion plus rapide et achevée avant la sortie du projectile aurait pour effet de créer derrière celui-ci une sorte de vide relatif qui retarderait sa vitesse à la sortie; au contraire, avec une combustion trop lente, on arriverait, à faire brûler inutilement de la poudre après la sortie du projectile. C'est sur ces bases qu'ont été établies, comme nous le verrons, les propriétés réalisées dans les poudres modernes.

Les *explosifs* proprement dits ont au contraire, de par leurs effets brisans, un rôle tout différent : ce sont eux qui, emplissant le corps des obus percutans, feront voler ceux-ci en innombrables éclats meurtriers lorsqu'ils arriveront au but. L'efficacité obtenue sera d'autant plus terrible que la rapidité de la détonation sera plus grande : à cet égard, nos obus à mélinite sont de pures merveilles qui, dans le cas du 75 par exemple, éclatent en plus de 2000 éclats coupans qui sèment la mort dans un rayon d'au moins 40 mètres. Nos obus explosifs se sont même montrés si efficaces que, dans la guerre actuelle, on les emploie presque toujours, non seulement contre les obstacles matériels, mais contre les troupes ennemies de préférence aux shrapnells et contrairement aux prévisions des règlemens d'artillerie. Les shrapnells ne sont plus guère employés que dans les tirs de réglage et les tirs sur avions.

Il nous reste maintenant, sortant du cadre de ces généralités, à voir comment et après quelles laborieuses études on a réalisé les modalités diverses qui caractérisent actuellement, — ou plutôt qui caractérisaient avant la guerre, car les perfectionnemens récens ne doivent pas être divulgués, — les poudres et les explosifs dont la voix sonore fait frémir aujourd'hui les champs de bataille. Il nous reste aussi à traiter la question des matières premières nécessaires à cette industrie qui peut être pour nos ennemis une pierre d'achoppement.

CHARLES NORDMANN.

REVUE MUSICALE

UN GRAND TRAGIQUE FRANÇAIS — GLUCK

« Poursuivons jusqu'au trépas
L'ennemi qui nous offense. »

Telles sont les paroles d'un chœur célèbre de l'*Armide* de Gluck. Et la musique, par la mélodie, par le mouvement et le rythme, en renforce, avec une puissance singulière, les deux idées, ou les deux sentimens : celui de la poursuite et celui de l'offense. Faisons tous aujourd'hui, chacun selon nos moyens, ce que le poète et le musicien nous commandent. Faisons même davantage. Poursuivre l'ennemi ne suffit pas. Dépouillons-le, s'il se peut. Aussi bien, et rien que dans l'ordre de l'esprit, en attendant de moins abstraites revanches, ni les occasions ni le droit ne nous manquent d'exercer sur l'Allemagne de légitimes et copieuses reprises. Nous avons naguère, ici même (1), revendiqué pour la Flandre la race et comme le sang de Beethoven. Si le génie se divisait, — et, dans une certaine mesure, on peut le diviser en effet, — l'Italie aurait beaucoup à prétendre sur certaines parties, vraiment *irredente*, du royaume de Mozart. Aujourd'hui, c'est pour la France que nous revendiquons le plus grand maître de la scène lyrique française. S'il est Allemand, Autrichien, par le nom et par la naissance, Christophe Willibald Gluck a, par ses chefs-d'œuvre, effacé l'erreur, ou la tare, de son origine.

Français, et Français à la manière classique, la plus belle de toutes les manières, le musicien d'*Orphée* et d'*Alceste*, d'*Armide* et des deux *Iphigénie*, l'est pour plus d'une raison. La première, c'est que Gluck a transposé dans l'ordre sonore, l'idéal, littéraire ou plastique, de l'antiquité, et, plus précisément de la Grèce. Nous l'avons dit mainte fois,

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1914.

après tout le monde, et sans cesse il faut le redire : Gluck est antique. Il ne l'est point assurément par la reproduction on seulement l'imitation de formes sonores ignorées de son temps. Gevaert a cependant signalé, çà et là, certaines rencontres de rythmes pareils, en des situations analogues, chez Gluck et chez les Anciens. Mais l'hellénisme de Gluck, avec plus d'étendue, a plus de profondeur. Sans rien savoir de la lettre, Gluck a deviné l'esprit et l'âme. Entre le génie de la Grèce et la musique, il a créé des rapports étroits, essentiels, et qu'il a fixés pour jamais. Or, les héritiers légitimes et les fidèles gardiens de ce génie, voilà justement ce que nous sommes, nous, Français, en compagnie de quelques autres, dont ne sont point les Allemands. Leur Nietzsche ne disait-il pas, — c'est même une des rares choses raisonnables qu'il ait dites : — « Il faut méditerraniser la musique. » Et sans doute il est impossible de ne pas saluer en Gluck un des plus sublimes artisans de la musique de la Méditerranée.

Entre nos ennemis et lui, rien de commun. Comparez à ses chefs-d'œuvre leurs chefs-d'œuvre, même, surtout les plus authentiques, les plus purement nationaux, que ce soit *la Flûte Enchantée* ou *Fidelio*, le *Freischütz* ou *Tristan*. Il vous apparaîtra tout de suite que les uns et les autres ne sont pas du même ordre. Ouvrez seulement la partition d'*Orphée*, et vous vous sentirez aussitôt à mille lieues de l'Allemagne. A vos lèvres monteront d'eux-mêmes les premiers accens du pèlerin d'amour, lorsqu'il s'avance à pas lents, ébloui, sous les bosquets divins : « *Quel nouveau ciel pare ces lieux !* » Non, ce n'est pas le ciel allemand, fût-ce l'azur où brillent les étoiles dont se couronne le front de la Reine de la Nuit. Et sans doute un *Fidelio*, comme une *Alceste*, célèbre un beau trait d'héroïsme féminin et conjugal. Mais les deux chefs-d'œuvre n'en diffèrent pas moins l'un de l'autre, autant que la nuit elle-même est différente du jour. Dans le drame admirable, mais peut-être un peu bourgeois, de Beethoven, tout est sombre : le lieu de la scène (une prison et ses dépendances); les personnages, (un prisonnier, des prisonniers, leur geôlier et sa famille). Au contraire, quelles clartés inondent la tragédie royale de Gluck, et le temple, et le palais, où l'action, toujours triste, mais toujours lumineuse, magnifique, se déroule en plein soleil. On nous opposera peut-être la scène lugubre, ténébreuse, où l'épouse intrépide va chercher, braver le trépas jusque sur le seuil des Enfers. On ne manquera pas, — et l'on fera bien, — de signaler ici, dans la musique même, l'annonce, et comme le pressentiment d'une autre scène, encore lointaine, et qui, celle-là, sera tout à fait germanique : c'est, au

second acte du *Freischütz*, l'épisode de la Gorge aux Loups et de la Fonte des balles. Ailleurs encore, dans ces purs monumens du passé, d'un passé grec, ou gréco-latin, que sont les opéras de Gluck, apparaissent, çà et là, quelques symptômes de l'avenir allemand. On les a mainte fois notés. Mais ils sont rares, et, comme dit l'autre, notre remarque subsiste. Sur le fond du génie de Gluck, sur son âme, il n'est rien, ou presque rien, que nos ennemis puissent prétendre. Tout leur est étranger, tout leur est interdit, des radieuses histoires, légendes ou fables de la Grèce. Le sang d'Hellas ne coule pas dans leurs veines; ils ne sont pas les fils de ses héros, de ses rois et de ses dieux.

Il existe une autre nation que nous pouvons admettre, et nous le faisons volontiers, au partage, — inégal d'ailleurs, entre elle et nous, — du génie et de l'œuvre de Gluck : vous avez nommé l'Italie. On sait quelle éducation, puis quelle production italienne (une trentaine d'opéras environ), précéda la création française et tardive de Gluck. Jusqu'à son arrivée parmi nous, le parler italien fut le seul qu'il chanta. Pour l'unique Armide, fille de la poésie italienne, il trahit les héroïnes antiques. Deux de ses chefs-d'œuvre français, *Orphée* et *Alceste*, ne furent pas nôtres tout d'abord et le devinrent sans peine, au prix de retouches ou de corrections qui n'ont rien d'une refonte, ou d'une réforme radicale, encore moins d'un désaveu. Le style primitif, italien, y subsiste encore et n'y fait pas disparate. C'était un Italien, ce Ranieri di Calzabigi, le librettiste d'*Orfeo ed Euridice*, dont l'influence dramatique, pour avoir été moindre que le poète lui-même ne l'a prétendu, ne fut cependant pas sans effet sur le musicien. Nous avons étudié, naguère, les origines italiennes d'*Orphée*. Elles remontent aux premiers drames lyriques de Florence et de Venise. D'autres que nous ont mis à nu dans le répertoire de Gluck les attaches ou les racines de l'italianisme ancien. Nombreux, et curieux, sont les reports ou les transferts mélodiques, de telle œuvre italienne oubliée, dans tel chef-d'œuvre français immortel. M. Julien Tiersot rapporte maint exemple de ces rappels ou de ces emprunts incontestables, et qui ne détonnent pas. Après nous avoir donné l'analyse d'un opéra de Gluck, un de ses opéras purement italiens, *Demofoonte*, le biographe ajoute : « L'auteur des *Iphigénie* sera tout autre que celui de *Demofoonte*. » Mais aussitôt il se repent et se reprend : « Tout autre ? Cela n'est pas si sûr. » Et rien de moins certain en effet, témoin le dénombrement auquel procède alors notre érudit confrère, des scènes ou fragmens de scènes, ou, plus exactement, des airs, des mélodies, reprises au Gluck des opéras italiens par le Gluck, renouvelé, mais

quelquefois demeuré fidèle à lui-même, des tragédies lyriques françaises. A vrai dire, il s'agit ici non pas de restes négligeables, moins encore méprisables, mais de morceaux de choix et de prix, dont la place changée, l'entourage ou l'appropriation plus juste et plus heureuse, a bien pu transformer, accroître, mais non créer la valeur première et la spécifique beauté. M. Tiersot encore a raison quand il écrit des airs d'*Alceste:* « Ils sont des modèles de beau chant, du chant italien de la belle époque (1). » *Bel canto.* Quelles pages, vocales et chantantes, sont plus dignes de cette appellation et de cette louange, que les invocations d'Orphée aux monstres du Ténare! C'est le chant, c'est la voix seule ici qui supplie et qui finit par l'emporter. Comme la lyre (que la harpe remplace) l'accompagne avec modestie, avec humilité! Quelle suivante ici, quelle servante que la « symphonie! » Et comme le duel tragique se livre bien entre une voix et des voix! Il n'est pas jusqu'aux vocalises, lentes et comme traînées, sur l'adjuration dernière, qui ne gardent je ne sais quel parfum, ou quel goût d'Italie. Attendons un demi-siècle: plus nombreuses et plus rapides, mais non moins pathétiques et déchirantes, elles reviendront se presser, à chaque reprise de la romance du *Saule*, sur les lèvres de Desdemona. On pourrait prétendre encore, sans paradoxe et sans impiété, que deux mélodies comme la cantilène d'*Alceste :* « *Grands Dieux, du destin qui m'accable,* » et celle de *Norma:* « *Casta Diva,* » sont de même race, voire de même famille, presque de même beauté. Enfin sera-t-il permis d'être sensible à telles affinités plus mystérieuses, mais non moins profondes, du génie de Gluck avec l'idéal italien?

Euridice amor ti rende;
Già risorge, già riprende
La primiera sua beltà.

Nous ne saurions relire, dans la partition italienne d'*Orphée*, ce chœur des ombres heureuses annonçant à l'époux l'approche de l'épouse, sans nous ressouvenir, non d'un chœur, mais d'un trio, que forment, chantantes elles-mêmes, et conduisant Béatrice vers Dante, la Foi, l'Espérance et la Charité.

« *Volgi, Beatrice, volgi gli occhi santi,* »
Era la lor canzone, « *al tuo fedele,*
Che, per vederti, ha mossi passi tanti. »

(*Purgatorio,* c. XXXI.)

(1) *Gluck,* par M. Julien Tiersot, dans la collection Alcan. (*Les Maîtres de la Musique.*)

Pour les voir, ces trois figures de femme, il nous suffit des paroles du poète. Et pour les entendre, il nous plaît de croire ou d'imaginer qu'une mélodie semblable à celle du musicien « *era la lor canzone*, » était leur chanson.

Ainsi Gluck a deux façons, — inégales, — de n'être point Allemand. Voilà pour sa manière italienne. Et voici la seconde, la nôtre, la française, qui l'emporte et qui nous le fait plus encore admirer et chérir.

Une chose d'abord est certaine : c'est que le dessein ou la réforme de Gluck a consisté, non pas du tout à ruiner, ou seulement à contredire l'opéra français, tel que l'avait créé Lulli, tel que Rameau l'avait continué, mais à l'étendre, à le fortifier et à l'épanouir. Les cinq chefs-d'œuvre de Gluck ont été composés, — ou retouchés (*Orphée* et *Alceste*), — chez nous, pour nous et selon nous, suivant notre goût et notre tradition nationale. En deux mots, la France n'a jamais eu de plus grand maître que celui-là, ni de plus grand serviteur. Premièrement, il est le musicien par excellence de notre tragédie, c'est-à-dire, et tout simplement, de ce que, dans l'histoire du théâtre universel, avec la tragédie grecque, il y a jamais eu de plus beau. L'opéra de Gluck, et cet opéra seul, est la tragédie française en musique. Tragédie, et non pas du tout drame, ou mélodrame, ce que devait être un jour notre « grand opéra. » Et du second genre au premier, la différence, ou la distance, est précisément la même qu'il y a du dehors au dedans, ou de la « mise en scène » des faits, des événemens, à l'expression et à l'analyse des passions ou des âmes. « L'ébauche d'un grand spectacle, » écrivait La Bruyère de l'opéra naissant. Mais c'est du spectacle même, que Gluck, en vrai poète tragique, réduira l'importance. Si dans un *Orphée*, surtout dans une *Armide*, la part et l'effet des décors, ou, comme on disait en ce temps-là, des « machines, » n'est point à négliger, il suffirait presque du palais et du temple classique pour y représenter *Alceste* et les deux *Iphigénie*. On a rappelé souvent les regrets et les craintes de Saint-Evremond, qui n'aimait pas la musique : « Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est de l'opéra, c'est qu'il va ruiner la tragédie, qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme et la plus capable de former l'esprit. » Quand il se plaignait de la sorte, Saint-Evremond ne prévoyait pas que l'opéra deviendrait un jour, — quand le jour de Gluck serait arrivé, — une chose aussi belle que la tragédie ; ou plutôt qu'il serait, en musique, par la musique, la tragédie elle-même, et que, l'ayant ruinée, il est vrai, sous la forme littéraire et poétique, il nous la restituerait sous la forme sonore. De quel sentiment, ou de quel

« état d'âme, » pourrait-on assurer qu'il constitue l'élément unique, l'*éthos* et l'essence même de l'œuvre de Gluck, sinon de « cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. » (Racine, préface de *Bérénice*.) Et ne saurait-on voir dans le choix d'*Iphigénie en Aulide*, pour sujet de sa première tragédie lyrique française, un hommage de Gluck à ce même Racine qu'il s'honorait de traduire et se flattait peut-être d'égaler. De fait, il l'égale ici tout de suite, en de certains passages, si même, en quelques autres, il ne le surpasse. Pour la force, la vérité, la variété de l'expression, l'air initial d'Agamemnon l'emporte, à notre avis, sur la scène entre Agamemnon et Arcas, par où s'ouvre la tragédie racinienne. L'avantage ici reste à la musique. Elle nous paraît le prendre encore un peu plus loin. Qu'on lise la pudique, l'exquise entrée d'Iphigénie, dans la tragédie et dans la partition tour à tour : (« *Je l'attendais partout* » et ce qui suit.) On verra tout ce qu'un peu, très peu de musique, — une danse lente puis un bref *arioso*, — peut répandre sur cette scène : quel flot d'une tendresse encore plus pure, plus mélancolique, et plus chastement inquiète. Et l'air de Clytemnestre : « *Armez-vous d'un noble courage*, » dont les premiers mots sont presque transcrits de Racine, montrera bientôt après quel surcroît de force et d'émotion la poésie reçoit de l'appareil ou plutôt de l'organisme de la musique, de l'intensité des sons, de leur mouvement, de leur rythme, d'un orchestre qui devance, puis hâte la parole, et la prolonge encore après qu'elle s'est tue.

Il n'y a peut-être pas, dans l'*Iphigénie* de Racine, un seul trait qu'ait relevé la critique, — et la plus ingénieuse, — dont ne se rencontre, dans l'*Iphigénie* de Gluck, et l'intelligence et la confirmation. Notre cher et regretté Lemaître, parlant de son bien-aimé Racine, a dit qu'*Iphigénie* et *Mithridate* lui paraissaient les deux seules tragédies « auxquelles se puissent appliquer avec quelque apparence peut-être de justesse, les vers de Voltaire sur ces amoureux que l'Amour « croit des courtisans français, » et aussi les éternelles railleries de Taine, dont c'était la manie de ne voir dans les tragédies de Racine qu'une reproduction de Versailles. » Il y a du vrai, pour Gluck encore plus que pour Racine. Son Achille ressemble même de plus près, de beaucoup plus près, que l'autre, au « charmant cavalier » dont parle Taine. La matinée musicale et dansante organisée par le héros pour célébrer ses fiançailles, a tout à fait cet air Versailles, « ce caractère pompeux » que Lemaître encore nous donne pour un des signes particuliers d'*Iphigénie*. Quant à l'héroïne, toujours d'après Lemaître : « Elle a moins d'enthousiasme que de sérénité... Iphigénie est une héroïne

merveilleusement bien élevée. A ce degré, c'est très beau de décence, de possession de soi, de discipline intérieure. Cela est virginal et royal. » Il serait difficile de ne pas reconnaître, à ces touches légères, aussi bien, sinon mieux que l'Iphigénie du grand poète, celle du grand musicien.

Que dire d'une *Alceste* (premier acte surtout), si ce n'est que la beauté tragique s'y élève peut-être au dessus des plus hautes beautés de notre tragédie purement littéraire. Égale à son sujet par la grandeur et la majesté, la musique en sauve la monotonie à force de richesse et de variété, de souplesse et de grâce aussi. Reine, épouse, mère, le caractère de l'héroïne est trois fois un chef-d'œuvre de psychologie féminine. De tant de passions, ou plutôt de la passion tout ensemble unique et diverse qui possède l'âme d'Alceste, et l'anime, et l'agite, chaque mouvement, chaque nuance est rendue. Pas un battement de ce cœur généreux et douloureux, qui n'ait son contre-coup et son écho dans la musique attentive et fidèle. Le premier acte, d'un bout à l'autre, nous offre le développement, le progrès d'une action purement intérieure et morale, dont les deux airs célèbres (« *Non ce n'est point un sacrifice* » et « *Divinités du Styx* »), avec les admirables récitatifs qui les relient, forment le sommet ou le paroxysme. Pour ne parler que d'un élément, ou d'un « ressort » classique du genre : l'oracle, comparez, dans l'*Iphigénie* de Racine, les paroles de Calchas, telles qu'Agamemnon les rapporte, et, dans l'*Alceste* de Gluck, l'arrêt d'Apollon, prononcé par le dieu même, sur le théâtre, et transmis par la voix du grand prêtre aux intéressés, à la reine, à la foule. Cet exemple unique (*ab uno disce omnes*) vous apprendra quelle grandeur et quelle puissance la tragédie musicale peut ajouter encore à la tragédie.

Est-il un héros, une héroïne racinienne, en dehors, au-dessus du génie de Gluck ! L'Oreste d'*Iphigénie en Tauride* ressemble comme un frère à l'Oreste d'*Andromaque*. Ténébreux et farouches, tous les deux sont en proie aux mêmes fureurs : l'un, dans le monologue final de la tragédie ; l'autre, celui de l'opéra, dès le début du second acte, dans un air tumultueux et haletant, mais surtout au troisième acte, dans une suite de scènes, où la musique se donne un libre, un indomptable cours. Que peuvent ici les mots, que sont-ils, même ceux d'un Racine, auprès des sons ! Rappelez-vous les assauts de cette musique persécutrice, vengeresse, et ces altos acharnés à contredire, par un démenti fameux et furieux, les paroles de l'infortuné : « *Le calme rentre dans mon cœur.* » Souvenez-vous de la ronde des Érinnyes

autour du parricide, et de leur invective injurieuse, infernale, où çà et là, sur ces paroles : « *Il a tué sa mère,* » les voix semblent défaillir et comme succomber à l'horreur, à la honte de l'abominable reproche.

En quelle héroïne enfin, et de quel théâtre, si ce n'est en Armide, les Hermione, les Roxane et les Phèdre, toutes ces « femmes damnées » de Racine, pourraient-elles saluer une sœur ! *Armide*, le plus « opéra » par le spectacle et la mise en scène, des cinq chefs-d'œuvre de Gluck, en est le plus « tragédie, » et tragédie racinienne, par la peinture des passions de l'amour. Inutile d'ajouter que dans l'amour, — et cela toujours à la manière de Racine, — la haine, son contraire ou son semblable, est comprise, enveloppée, et qu'elle ne fait incessamment qu'en résulter et qu'y revenir tour à tour. Il existe en musique, (et c'est le *Tristan* de Wagner,) une plus troublante, plus malsaine représentation de cette vicissitude ; il n'y en a pas de plus simple, de plus vraie et de plus forte. Prenez une scène, une page, une phrase, que dis-je ! vingt, cent phrases du rôle d'Armide : vous y reconnaîtrez Phèdre, avec sa détresse et sa défense, avec ses langueurs et ses fureurs aussi. « L'acte de la Haine, » comme on l'appelle, n'est autre chose que l'exaltation, par toutes les puissances et par la toute-puissance de la musique, du conflit passionnel où s'égare et s'épuise la fille de Minos et de Pasiphaé. Comme Phèdre, Armide est une victime, une proie. Elle est Phèdre, moins le crime. Saint Augustin, qui s'y connaissait, a dit de l'amour et de la musique, ou de la musique d'amour : « *Modo cantat esuriens, modo fruens amor.* » Il fallait, au génie ardent, bouillant, du musicien d'*Armide*, l'amour affamé, dévorant, et non l'amour assouvi, l'amour heureux.

Dernier caractère de l'opéra de Gluck : c'est une tragédie avec chœurs, et par là s'achève sa ressemblance avec la tragédie grecque et la tragédie française, telle au moins que Racine encore, à la fin, l'a conçue et deux fois réalisée. « J'entrepris donc la chose ; et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action (1) ... » On sait quelle est, dans un *Orphée*, dans une *Alceste*, dans une *Iphigénie en Tauride*, l'étroitesse et la force de ce lien, ou de cette liaison ; comment tantôt s'unissent et tantôt se répondent, se renforcent, le plus souvent plaintives, une

(1) Préface d'*Esther*.

voix seule et de nombreuses voix. Gluck a donné dans son œuvre une place, un rôle, un cœur à la foule. Autant que leurs héros, leurs rois et leurs reines, autour d'eux, avec eux, il a fait vivre, agir et souffrir les peuples. Il est de ces grands hommes dont on peut dire, comme l'Écriture, qu'ils « travaillent sur les nations. » Alceste, au début de la tragédie, se contente de mêler son angoisse aux alarmes de toute une ville en pleurs, et de là résulte la beauté collective, unanime, des premières scènes. Mais quand les paroles terribles de l'oracle ont mis le peuple en fuite et brisé, pour ainsi dire, le concert des voix et des âmes, cette rupture même donne une beauté plus poignante aux derniers monologues de la reine, de l'épouse abandonnée, et seule à soutenir désormais le double fardeau de la douleur commune et de sa propre douleur.

Au second acte d'*Athalie*, quand le chœur se disperse à l'approche de la terrible reine (« *Ah! la voici, sortons, il la faut éviter* »), il ne serait pas impossible de trouver comme une esquisse, moins tragique sans doute, de ce mouvement et de cet effet. Et si l'on se souvient que Racine avait conçu lui aussi, peut-être même écrit, et détruit, par scrupule, une *Alceste ;* qu'il a laissé le plan, en prose, du premier acte d'une *Iphigénie en Tauride*, alors on a quelque droit d'appeler « notre » Gluck, celui par qui tant de vœux de notre Racine ont été remplis.

Grand musicien de notre tragédie, Gluck l'est également de notre langue. Celle-ci lui doit, beaucoup plus encore qu'à Lulli, qu'à Rameau, son éminente dignité musicale. Quand il dénonçait l'incompatibilité de la langue française avec la musique, Rousseau, comme presque toujours, avait tort. Gluck lui montra bientôt son erreur et l'en fit, du reste, revenir. Aucun musicien jusque là n'avait conféré tant de beauté sonore à notre idiome national. La mélodie de Gluck, et surtout son récitatif, est formé des sons les plus purs, les plus éloquens, les plus beaux, sur lesquels des paroles françaises, au théâtre, aient jamais été chantées. Cela est considérable. La voix de Gluck a consacré l'alliance, l'hymen indissoluble et pour nous glorieux, de la musique avec le verbe de notre patrie. Il est temps, grand temps, de nous en souvenir. Il appartient à notre grand tragique musical de nous restituer, demain, inséparablement unis, les sons et les mots que, les uns pour les autres, notre air natal a formés. Pas une page de Gluck, pas une de ses phrases, qui ne manifeste, soit avec une force étonnante, soit avec une pénétrante douceur, leur fraternelle et nationale beauté. Il le savait bien lui-même et, dans son légitime

orgueil, il ne craignait pas de le dire : « Il n'y a point de temps pour elle (pour *Alceste*). J'affirme qu'elle plaira également dans deux cents ans, si la langue française ne change point. » Déjà presque aux trois quarts écoulés, les deux siècles n'ont pas démenti la fière prédiction du vieux maître. Ils n'ont pu détruire ou seulement altérer le rapport intime, éternel, qu'avec notre langue sa musique soutenait et soutient pour toujours.

Grand mélodiste à chaque instant, parfois grand symphoniste même, Gluck a été surtout et sans cesse un incomparable orateur lyrique. Il a porté jusqu'à la suprême éloquence le discours musical ou le récitatif, cette forme à demi parlante et chantante à demi, que les créateurs de l'opéra d'Italie appelaient le « *favellar in musica.* » Dans l'histoire de la musique, il est le maître par excellence de notre déclamation, de notre prosodie, de notre syntaxe française. Il s'entend comme nul autre à l'ordonnance, à l'équilibre d'une période ou d'une phrase. Il en dispose avec nombre, avec mesure, non seulement les membres, mais les mots et jusqu'aux syllabes. Par la force et la justesse de l'intonation, de l'inflexion, il dégage des uns et des autres tout le sens et tout le sentiment qu'ils recèlent, et dans ses innombrables et sublimes « récits, » où la parole éclaire la musique, où par la musique la parole est animée, on doute quelle vertu, quelle beauté l'emporte et nous émeut davantage, celle du verbe, ou celle des sons.

Il y a plus encore, et ce n'est pas aux seuls mots, c'est aux noms que la musique de Gluck a su donner une portée, une valeur inestimable. Que dis-je ! « *une* » valeur ! Qui dénombrera les cris, les soupirs, les sanglots, et tous les accens de l'amour, de la douleur, du désespoir, que peut arracher aux lèvres d'Orphée le nom seul, constamment proféré, d'Eurydice ! De quelle tendresse aussi, mais de quelle colère et de quel mépris Armide ne charge-t-elle point le nom de Renaud ! Enfin, aux rivages affreux de Tauride, après avoir appris les infortunes et les crimes de sa race, on sait avec quelle pitié, quel effroi mêlé d'horreur, se nomme et se pleure elle-même, la « *malheureuse Iphigénie.* » Ainsi nous ne connaissons pas un vocable, du plus simple au plus noble, dont Gluck n'ait accru la signification ou la magnificence. Ces noms surtout, ces beaux noms antiques, tout chargés de gloire et de poésie, noms de héros et de rois, de vierges et de dieux, nous le remercions d'en avoir fait, à notre oreille et dans notre âme, la sonorité française plus belle, et plus pathétique le retentissement.

Un ancien, un antique, avons-nous dit de lui. Mais quel autre, dans les jours où nous sommes, est plus proche et plus digne de nous! Lequel nous peut et nous doit être plus cher et plus secourable ! Dans un aimable traité de musique à l'usage des enfans, il nous souvient d'avoir lu naguère : « Le Seigneur nous a fait présent du beau chant pour dire des choses vraies et bonnes (1). » Élevons — très haut — cette maxime, et l'esthétique, ou l'*éthos* de Gluck, s'y résumera de soi-même, et tout entier. Classique et passionnée à la fois, comme l'œuvre d'un Racine, l'œuvre d'un Gluck, encore plus que l'œuvre d'un Racine, ne respire que les passions nobles. Fût-ce pour avoir écrit *Armide*, Gluck n'aura point été damné, comme il le craignait, ou comme, avec un peu de coquetterie ou de fanfaronnade, il feignait de le craindre. Jusque dans la musique de sa partition la plus amoureuse, de celle qui répand, au sens initial et magique de ce mot, le « charme » le plus fort, la chair et les sens n'ont aucune part. On n'y respire point l'énervante, fiévreuse atmosphère, dont nous enivre et nous empoisonne un *Tristan*. *Armide* ne tend pas non plus, comme un *Tristan* toujours, et comme le dit l'Allemagne en son jargon, à la négation du vouloir vivre. Loin d'affaiblir notre être et de le dissoudre, la musique de Gluck l'accroît, le règle, et le discipline. Elle ne subordonne et ne sacrifie pas au sentiment, encore moins à la sensation, les droits de l'esprit et de la raison. Par cette maîtrise intellectuelle, Gluck est un de nos classiques, un Français d'autrefois, un de ceux que, pour notre salut, il nous faut redevenir. Et par la grandeur, par l'élévation morale de son art, il est un Français d'aujourd'hui. N'est-il pas, sur la scène, le musicien héroïque entre tous ? Le dévouement, le sacrifice, voilà tout l'idéal, austère et pur, de son œuvre ; en voilà tout l'exemple et tout l'enseignement. C'est le sacrifice d'un regard, d'une étreinte, imposé, pour que l'épouse revive, à l'époux qui vient de l'arracher au trépas. C'est le sacrifice d'Alceste, ou celui d'Iphigénie « *en Aulide immolée.* » Dans le cœur de Renaud, c'est l'amour de la patrie, vainqueur de moins saintes amours. Enfin *Iphigénie en Tauride* a pour principale péripétie un sacrifice encore, et non le moins affreux. Ainsi, dans ce noble répertoire, tout nous parle de générosité, de renoncement et de vaillance. Ajoutez à tant de vertus la douleur et la mort, les deux sombres déesses du théâtre de Gluck. Ce théâtre alors vous apparaîtra comme celui qui sied le mieux à la rigueur ainsi qu'à la beauté des jours que nous traversons.

(1) *La belle musique*, par M. Jean d'Udine.

Religieuse, nationale et domestique, l'œuvre de Gluck mériterait de porter en épigraphe : « *Pro aris et focis*. Pour les autels et pour les foyers. » Elle est la constante apologie, l'apothéose éternelle de la patrie, de la famille et de la maison. Irons-nous y chercher des allusions, ou des analogies, qui nous émeuvent et nous exaltent ? L'embarras ne sera que de choisir. Les accens d'un Agamemnon, d'une Iphigénie, d'une Alceste, retentissent plus loin que jamais dans notre cœur à tous, à nous qui sentons aujourd'hui crier en nous les voix de la chair et du sang, et qui leur imposons silence. D'autres accens, tels que ceux d'une Armide, exciteront, aviveront contre « *l'ennemi qui nous offense* » notre haine sacrée, notre haine sainte. Il y a plus encore. Autant que chacun de nous, notre peuple, notre pays tout entier pourrait demander à Gluck, aux chœurs d'une *Alceste*, d'une *Armide* ou d'une *Iphigénie*, des exemples de constance et de concorde, d'unanimité dans le courage, dans la prière, dans l'espérance et dans la foi. Ainsi la beauté, la vertu de ce génie, qui touche toutes les époques, regarde plus particulièrement la nôtre. Entre tous nos musiciens, Gluck est le maître de l'heure, celui dont la France peut recevoir aujourd'hui les conseils les plus héroïques et les plus sublimes leçons.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

On se demandait s'il y aurait, s'il pouvait y avoir cette année une fête du 14 Juillet : cela était à la fois désirable et difficile. Le gouvernement a su résoudre la difficulté : il a fait du 14 Juillet la fête de *la Marseillaise*, c'est-à-dire de l'hymne de guerre qui aujourd'hui, comme autrefois, soutient le courage de nos soldats dans l'épreuve qu'ils traversent si vaillamment. On a tout dit sur *la Marseillaise*. C'est une singulière et grande destinée que celle de ce chant improvisé à Strasbourg, en 1792, par un jeune capitaine, qui ne croyait pas si bien faire, mais qui, y ayant mis toute son âme, a fait une fois dans sa vie une œuvre de génie. Il a donné à la France un cordial énergique dont la vertu n'est pas encore épuisée et ne le sera vraisemblablement jamais. Les notes de *la Marseillaise* semblent résonner un peu fort en temps de paix, et les paroles, bien qu'elles contiennent une ou deux strophes fort belles, portent la marque d'une époque de trouble, de colère et de fièvre ; mais tout cela redevient actuel lorsque la guerre est déchaînée, notre territoire envahi, et que nous avons en face de nous de « féroces soldats » qui égorgent femmes, vieillards, enfans, et violent impitoyablement toutes les lois de l'humanité. *La Marseillaise* est vraiment en situation aujourd'hui. Depuis près de quatre-vingts ans, Rouget de l'Isle reposait dans le petit cimetière de Choisy-le-Roi. On est allé y chercher son cercueil. On l'a porté à travers Paris, en passant près de l'Arc de Triomphe, où l'admirable groupe de Rude donne à *la Marseillaise*, avec la solidité de la pierre, toute la fougue, tout l'emportement de l'héroïsme militaire. Il s'en est fallu de peu que les cendres de Rouget de l'Isle n'allassent jusqu'au Panthéon. Elles se sont arrêtées aux Invalides où elles sont mieux à leur place dans ce monument consacré à la guerre, où repose, avec tant de vaillans soldats, le prodigieux capitaine qui a

promené la Révolution à travers l'Europe et porté si haut la gloire de la France. Qu'on laisse là Rouget de l'Isle ; qu'on ne trouble pas le souvenir que nous a laissé la journée désormais historique du 14 Juillet 1915. Elle a été simple et grave et a trouvé dans M. le Président de la République l'orateur qui lui convenait.

La presse a rendu justice au discours prononcé par M. Poincaré dans le décor impressionnant de la cour des Invalides, au milieu d'une foule émue, recueillie, profondément sérieuse, qui bientôt s'est mise à vibrer en entendant les paroles qu'elle attendait, qu'elle appelait, dont sa conscience avait besoin. M. le Président de la République a rappelé les origines de la guerre. Il a montré la France restant, non pas certes indifférente, ni même impassible sous le coup des provocations les plus directes, mais néanmoins tout acquise à la paix et aux œuvres qu'elle permet d'accomplir. Jusqu'au dernier moment, elle a fait ce qui dépendait d'elle pour en conserver le bienfait; mais comment y aurait-elle réussi puisque l'on voulait la guerre à Berlin? Elle a donc éclaté, il était impossible qu'elle n'éclatât pas. « Chacun de nous, messieurs, a dit M. Poincaré, peut en toute sérénité ranimer ses souvenirs et interroger sa conscience. A aucun moment, nous n'avons négligé de prononcer le mot et de faire le geste qui aurait pu dissiper les menaces de guerre, si un fol attentat contre la paix européenne n'avait été, depuis longtemps, voulu et préparé par des ennemis implacables; nous avons été les victimes innocentes de l'agression la plus brutale et la plus savamment préméditée. Mais puisqu'on nous a contraints à tirer l'épée, nous n'avons pas le droit de la remettre au fourreau avant le jour où nous aurons vengé nos morts et où la victoire commune des Alliés nous permettra de réparer nos ruines, de refaire la France intégrale et de nous prémunir efficacement contre le retour périodique des provocations. » Il faudrait citer tout ce discours, mais est-ce bien nécessaire, tous les Français ne l'ont-ils pas lu et n'ont-ils pas applaudi dans le fond de leur âme, comme on l'a fait dans la cour des Invalides, les paroles par lesquelles M. Poincaré a repoussé « une paix honteuse » qui laisserait l'avenir incertain ? « Qui pourrait, s'est-il écrié, s'arrêter un seul instant à de telles visions ? Qui donc oserait faire cette injure au bon sens public et à la clairvoyance nationale? Il n'est pas un seul de nos soldats, il n'est pas un seul citoyen, il n'est pas une seule femme de France qui ne comprennent clairement que tout l'avenir de notre race et non seulement son honneur, mais son existence même, sont suspendus aux lourdes minutes de cette guerre inexorable. Nous avons la volonté de vaincre, nous avons la

certitude de vaincre. Nous avons confiance en notre force et en celle de nos Alliés, comme nous avons confiance en notre droit. » Mais, après avoir proclamé la certitude de la victoire, M. le Président de la République en a rappelé les conditions : « Ne nous lassons pas de le répéter, a-t-il dit, la victoire finale sera le prix de la force morale et de la persévérance. Employons tout ce que nous pouvons avoir de calme, de vigueur et de fermeté à maintenir étroitement dans ce pays l'union de toutes les provinces, de toutes les classes et de tous les partis, à protéger attentivement l'opinion contre l'invasion sournoise de nouvelles perfides, à fortifier sans cesse l'action gouvernementale et l'harmonie nécessaire des pouvoirs publics, à consacrer sur un seul objet toutes les ressources de l'État et toutes les bonnes volontés privées, à développer sans relâche notre matériel de guerre et nos moyens de résistance, à ramasser en un mot la totalité des énergies nationales dans une seule pensée et dans une même résolution : la guerre poussée, si longue puisse-t-elle être, jusque la défaite définitive de l'ennemi et jusqu'à l'évanouissement du cauchemar que la mégalomanie allemande a fait peser sur l'Europe. »

Un pareil discours est à la fois un serment et un acte ; il montre la voie à suivre et le but à atteindre ; il entretient les courages et les augmente encore ; il est surtout une réponse à ceux qui, au dehors, pourraient croire que notre énergie touche à son terme et que nous nous contenterions de ce qu'on appelle en Allemagne « une paix honorable, » c'est-à-dire d'une paix sans sécurité et sans durée. Une fois de plus, Rouget de l'Isle a servi à manifester les inépuisables ressources de l'âme française et c'est un nouvel honneur qui vient le chercher jusque dans sa tombe. Il faut croire qu'il y avait en lui, à son insu, un excitant tout-puissant. Mais c'est du côté de l'Allemagne qu'il est intéressant de regarder. Sait-on l'effet qu'a produit le discours de M. Poincaré? Des deux parties qui le composent, les responsabilités de la guerre et la nécessité de la pousser jusqu'au bout pour qu'elle produise ses conséquences nécessaires, de ces deux parties, la presse allemande n'a parlé que de la première, elle n'a pas dit un mot de la seconde. C'est à la *Gazette de Cologne* que nous emprunterons, pour l'édification de nos lecteurs, le jugement de la presse allemande sur les origines de la guerre. « Les affirmations de M. Poincaré, y lisons-nous, sont bien osées. N'est-ce pas la France qui, depuis quarante ans, n'a pas cessé de provoquer l'Allemagne. La vérité historique est juste le contraire de ce qu'a dit M. Poincaré. Depuis le jour où le Lorrain Poincaré a été à la tête de la République

et où M. Delcassé partit pour Saint-Pétersbourg, la France s'est efforcée de forger un cercle autour de l'Allemagne et de se préparer à la guerre contre elle. La France peut se vanter d'avoir plus que toute autre Puissance apporté du bois au bûcher qui incendie l'Europe à cette heure. La seule parole vraie qu'ait prononcée M. Poincaré est qu'un coup de tonnerre imprévu ébranla le monde en juillet dernier. Il n'est point nécessaire de répondre aux autres paroles du Président et à toutes ses phrases d'espérance. Ce sont les canons qui décideront. » Soit : les canons décideront; c'est bien notre sentiment comme celui de la presse allemande ; mais nous regrettons qu'elle se soit tue sur ce que la *Gazette de Cologne* appelle les « phrases d'espérance » du discours de M. Poincaré. Combien le silence est significatif! On ne veut pas que le peuple allemand sache la vérité. Au lieu du discours de M. Poincaré, on publie ceux de l'Empereur, qui annonce la victoire prochaine. On reproduit des propos de lui où il assure que la guerre finira avant l'hiver. On cache à l'Allemagne l'inébranlable fermeté de nos résolutions. On lui fait croire que nous sommes à bout de forces et que le fléchissement de notre volonté est proche, et c'est à quoi M. Poincaré a fait allusion lorsqu'il a parlé de « l'invasion sournoise des nouvelles perfides » qu'on répand à travers le monde. Mais la propagande allemande emploie encore d'autres procédés.

On ne se trompera guère si on lui attribue les récentes manifestations de pacifisme qui se sont produites dans ces derniers temps sur divers points du globe, car il y a encore des pacifistes partout et, consciemment ou inconsciemment, ils servent la cause allemande. Tous ceux d'hier n'ont pourtant pas gardé leurs illusions. M. d'Estournelles de Constant, par exemple, est revenu d'une grande partie des siennes et, surpris de n'être pas suivi dans sa conversion par M. Bryan, il lui a adressé une lettre où il met en cause, non seulement M. Bryan, mais aussi, dans une moindre mesure bien entendu, le gouvernement américain lui-même. M. Bryan estime qu'il importe peu en ce moment de savoir à qui incombe la responsabilité de la guerre; il se préoccupe surtout de savoir comment on peut rétablir la paix et il estime qu'il faut pour cela que les nations belligérantes fassent connaître dès aujourd'hui les conditions dans lesquelles elles l'accepteraient. « Qui sait, dit-il, si la paix n'est pas possible dès maintenant, et non pas une trêve, mais une paix durable. Si les nations consentaient du moins à faire savoir pourquoi elles se battent, elles pourraient peut-être trouver un terrain d'entente. Les récriminations sur ce qui se passe à l'heure actuelle et le silence

observé par chacun sur ses propres aspirations sont susceptibles de prolonger indéfiniment le conflit. Il faudra bien, un jour ou l'autre, parler des conditions de la paix. Pourquoi pas tout de suite! » M. Bryan est probablement la seule personne au monde qui ne sache pas pourquoi on se bat et, si on le lui expliquait, il semble bien que ce serait peine perdue ; mais, pour ce qui est des conditions que la France ou plutôt que les Alliés mettent à la paix, M. le Président de la République les a dites assez clairement dans son discours du 14 juillet : il s'agit de détruire pour longtemps le militarisme prussien et de mettre l'Allemagne dans l'impossibilité de réaliser son rêve malsain de domination mondiale. Croit-on, M. Bryan lui-même peut-il croire que, si les Alliés indiquaient dès maintenant les moyens qu'ils jugent appropriés à ce but, un terrain d'entente pourrait être trouvé entre eux et l'Allemagne ? Une telle espérance serait puérile. La vérité est que, au contraire, il y aurait un surcroît de rage chez les combattans. Les conditions de la paix ne peuvent être imposées que par la victoire et acceptées que par la défaite, et ni la victoire, ni la défaite, ne sont encore choses acquises. Au surplus, le gouvernement allemand a donné à M. Bryan un commencement de satisfaction, car le chancelier de l'Empire a parlé un jour, à la tribune du Reichstag, des conquêtes territoriales que l'Allemagne serait amenée à faire, et le roi de Bavière, dans un discours qui a été généralement taxé d'imprudence, a parlé dans le même sens. Cette sincérité, qui a dû charmer M. Bryan, n'a pourtant pas fait faire le plus petit progrès à la cause de la paix. Elle n'a eu jusqu'ici d'autre conséquence que de diviser le parti socialiste allemand. Quelque intéressant que soit ce résultat, la cause de la paix ne paraît pas encore à la veille d'en tirer grand profit.

Le parti socialiste allemand, la Social-Démocratie, comme il s'intitule, est assez difficile à suivre dans ses évolutions. A la veille de la guerre, il la condamnait hautement, formellement, dans des termes dont l'énergie n'était égalée que par celle du socialisme autrichien. On sait ce qui en est advenu. Dans une séance fameuse du Reichstag, les socialistes allemands ont voté les crédits demandés pour la guerre; le gouvernement n'a pas eu de plus fidèles acolytes. Ils ont expliqué depuis, ou, du moins, quelques-uns d'entre eux ont expliqué, — car la majorité est restée fidèlement gouvernementale, — qu'on leur avait fait croire à une agression venue de la Russie, de la France et de l'Angleterre. Le gouvernement le leur avait dit aussi, et ils l'avaient cru, en bons Allemands qu'ils sont. Mais depuis, quelques doutes sont

venus à l'esprit d'un petit nombre d'entre eux, qui ne sont pas des moindres dans le parti, et enfin les ambitions territoriales inopportunément avouées par le chancelier de l'Empire et par le roi de Bavière ont achevé de leur ouvrir les yeux. MM. Haase, Bernstein et Kautsky ont signé une déclaration dans laquelle ils ont protesté contre toute idée de conquête, comme étant contraire aux principes du parti· Que ne s'en sont-ils aperçus plus tôt? Ils se seraient épargné des déceptions pénibles et aussi un désaveu qui, sans doute, ne l'a pas été moins. Le Comité du parti socialiste allemand a siégé, en effet, à Berlin le 30 juin et le 1er juillet dernier, et, après deux jours de discussion, a voté une résolution qui approuve l'attitude du bureau du parti et du groupe parlementaire et condamne les tentatives faites pour diviser le parti. Un paragraphe spécial déclare que la publication faite par M. Haase est incompatible avec le devoir d'un directeur de parti. La presse s'en est mêlée. Du côté gouvernemental, on s'est efforcé de mettre fin à ces polémiques en faisant ressortir que les journaux étrangers les exploitaient. Certains journaux ont été suspendus. Chacun est resté sur les positions qu'il avait prises, mais il faut bien avouer que MM. Haase, Bernstein et Kautsky sont restés isolés. On s'est demandé s'il n'y avait pas là un jeu concerté. Nous n'en croyons rien. Malgré la faute première qu'ils ont commise et qu'ils paraissent regretter aujourd'hui, M. Haase et ses deux suivans ne sont pas hommes à se prêter à une comédie. Mais on peut se demander si le gouvernement allemand a vu leur attitude d'un aussi mauvais œil qu'il a paru le faire. Que lui importe, en somme, que le parti socialiste allemand se divise dans une aussi faible mesure qu'il l'a fait? La grande majorité, presque l'unanimité, reste soumise à la politique impériale. Ces gens-là ont l'habitude de la discipline. Mais on a pu espérer à Berlin que, si la nouvelle attitude de MM. Haase, Bernstein et Kautsky n'avait pas divisé le parti socialiste en Allemagne, elle le diviserait peut-être ailleurs. Qui sait si les socialistes des pays alliés, entendant invoquer des principes qui sont les leurs et chanter, qu'on nous passe le mot, un refrain qui leur est familier, ne se laisseraient pas entraîner par la voix des sirènes vers le pacifisme, vers la paix? C'est en effet la paix, la paix sans conquête ni d'un côté ni de l'autre, qu'appellent de leurs vœux MM. Haase, Bernstein et Kautsky. Qu'en diraient, par exemple, les socialistes français?

C'est un point sur lequel on n'a pas tardé à être fixé. Le Conseil national du parti socialiste unifié, — « section française de l'Internationale ouvrière, » — s'est réuni le 14 juillet et, à l'unanimité des

délégués, parmi lesquels se trouvaient trois ministres, il a voté une résolution qui lui fait honneur. Nous n'étonnerons toutefois personne en disant que nous sommes loin d'approuver leur déclaration tout entière : elle contient beaucoup d'illusions, généreuses sans doute, mais dangereuses en ce qu'elles peuvent répandre dans les masses des espérances qui ne seront pas de bien longtemps réalisables, à supposer même qu'elles le soient jamais. Comment ne pas penser un peu à M. Bryan quand on y lit que « le gouvernement de la France s'honorerait devant l'humanité si, des horreurs mêmes de la guerre, il faisait surgir la lueur qui conduira le monde à la paix? » Que faut-il pour cela? Que le gouvernement « dès maintenant propose à ses alliés d'accepter l'engagement solennel de soumettre à l'avenir tous les litiges qui pourraient se produire entre ces nations à une procédure d'arbitrage international; qu'il fasse appel à tous les neutres mêmes pour s'associer à cet acte; qu'on garde la porte ouverte à toutes les nations qui l'accepteront aussi. » C'est sans doute pour l'empereur d'Allemagne que nous garderions éventuellement cette porte ouverte. « Si, continuons-nous de lire, une telle initiative est suivie d'effet, la France, une fois de plus, aura mérité la reconnaissance du monde pour sa volonté de paix, pour la liberté des individus et des nations. » Dieu nous garde de le contester, mais il y a peu d'apparence que l'initiative, si elle est prise, soit suivie d'un effet immédiat, et sans doute le Comité national du parti socialiste unifié le croit comme nous, mais il a voulu faire l'union dans son propre sein et pour cela donner satisfaction à tous ses adhérens. Au moment où nous sommes, il n'y a aucun inconvénient à cela, il n'y a même que des avantages. Pour l'avenir, la résolution votée vaudra ce qu'elle pourra; pour le présent, elle est excellente. Elle affirme à nouveau la « confiance inébranlable (du parti) dans la cause des Alliés et de la France républicaine. » Elle rappelle qu'après la déclaration de guerre et la violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, « sans hésitation, à l'unanimité, assuré du droit de la France, de sa volonté pacifique, le groupe socialiste votait au Parlement les crédits pour la défense nationale. Le Conseil national approuve cette décision, qui, dit-il, emportait toutes les autres. » « Pour chasser du monde les rêves exécrables d'une hégémonie qui aboutirait à placer l'Europe sous le talon de l'impérialisme le plus brutal, le plus agressif et le moins scrupuleux, le parti socialiste se déclare à nouveau prêt à continuer son concours, sans réserve comme sans défaillance ni lassitude, à l'œuvre de défense nationale... Il poursuit, avec l'ensemble du

pays et de ses alliés, la libération du territoire de l'héroïque et loyale Belgique et des régions envahies de la France, ainsi que la réparation du droit pour l'Alsace-Lorraine. » Il rejette sur l'Allemagne toute la responsabilité de la guerre et « déclare que la lutte imposée aux Alliés par les dirigeans de l'Allemagne doit être conduite à son terme logique, c'est-à-dire jusqu'à la défaite du militarisme allemand, afin que soit donnée au monde la grande et nécessaire leçon d'une entreprise d'hégémonie brisée par la résistance des peuples libres. » C'est ainsi que s'exprime le parti socialiste unifié. S'il l'a dit autrement, M. le Président de la République n'a pas dit autre chose et une fois de plus se manifeste la parfaite union de tous les enfans de la France dans un même sentiment de patriotisme et dans une même pensée d'action.

C'est le souvenir que nous garderons de cette journée du 14 juillet qui aurait pu passer muette, incolore et sans caractère au milieu de nos tristesses et de nos deuils et qui, tout au contraire, a manifesté avec éclat nos espérances dans la victoire finale, ou plutôt dans la certitude que nous en avons.

Les rapports de l'Allemagne et de l'Amérique se tendent de plus en plus. Après un mois d'attente, le gouvernement impérial a répondu à la note qu'il avait reçue du gouvernement républicain au sujet de la destruction du *Lusitania*. Quelque habitué qu'on soit à la casuistique allemande, cette réponse a causé dans le monde entier une impression de surprise ou, pour mieux dire, de stupeur. Le Cabinet de Berlin s'était surpassé. Jamais encore il n'avait affirmé les principes du droit des gens en termes plus parfaits, et jamais il ne les avait foulés aux pieds avec plus d'audace et de cynisme. C'est d'ailleurs son procédé habituel, et ce procédé n'appartient pas seulement au gouvernement : toute la science, toute la philosophie allemande, en usent comme lui. Quand on se contente de lire ce qui sort d'une plume allemande, on est émerveillé de la hauteur de raison avec laquelle les principes sont exprimés ; le droit, la justice, l'humanité n'ont rien à y reprendre ; on est tout prêt à admirer et à applaudir. Mais il faut savoir, pour comprendre toute la portée de la pensée allemande, que cela s'engage à rien. Ce sont des théories idéales qui se réaliseront peut-être dans un avenir lointain, mais qui, pour le moment, restent dans le domaine de la pure spéculation. Il faut s'entendre toutefois, quand on dit que cela n'engage à rien ; une distinction est à faire ici : cela engage les autres et, lorsqu'ils enfreignent ces lois, après les avoir consenties, ils n'ont pas de juge plus pédant et plus

sévère que l'Allemagne ; mais quant à elle, ne sait-on pas qu'elle est au-dessus de tout, par conséquent au-dessus de toutes les règles, et qu'elle n'a à tenir compte que de son intérêt ?

Cette hypocrisie, qui produit, dans toute conscience droite, un mouvement de révolte et de dégoût, ne s'est jamais affichée avec plus d'impudence que dans la dernière note allemande. « Le gouvernement impérial, y lit-on, a appris avec satisfaction, pas sa note, combien le gouvernement des États-Unis tient sérieusement à ce que les principes d'humanité soient observés dans la guerre actuelle. Ce désir trouve un vif écho en Allemagne... L'Allemagne a de même toujours maintenu le principe d'après lequel la guerre doit être dirigée contre les forces armées et organisées d'un pays ennemi, tandis que la population civile du pays ennemi doit être épargnée, autant que possible, par les mesures prises en raison de la guerre... Si, dans la guerre actuelle, les principes qui devraient être l'idéal de l'avenir ont été lésés de plus en plus, à mesure que cette guerre s'est prolongée, ce n'est pas la faute du gouvernement allemand... En faisant en principe tous ses efforts pour sauvegarder la vie et les propriétés des neutres, autant que possible, le gouvernement allemand a reconnu sans réserve, dans son memorandum du 2 février, que les intérêts des neutres pourraient souffrir de la guerre sous-marine. » Il est inutile de prolonger ces citations. A-t-on remarqué ces mots « autant que possible, » qui reviennent à deux reprises différentes pour atténuer la rigueur des principes le plus fortement énoncés ? Ces mots sont pleins de larmes et de sang ; ils suent le meurtre et le crime ; ils font passer devant nos yeux les tragiques fantômes de Louvain, de Termonde, d'Aerschot, d'Arras, de Reims, de Gerbéviller, auxquels vient d'ajouter celui du *Lusitania*. En vérité, ils appellent la vengeance du ciel sur le malfaiteur colossal qui a fusillé tant de femmes, d'enfans, de vieillards, de prêtres et de religieux et qui aujourd'hui, avec une ironie satanique, se donne pour le champion de l'humanité.

Ce ne serait pas l'Allemagne, si on en croyait la dernière note allemande, qui aurait violé les règles du droit des gens, mais bien le gouvernement britannique, auquel revient, dès lors, toute la responsabilité des désastres survenus. « Le cas du *Lusitania*, écrit sans sourciller le rédacteur teuton, montre avec une horrible clarté à quelle mise en danger de vies humaines aboutit la manière de conduire la guerre qu'emploient nos adversaires, en contradiction très directe avec la loi internationale. » Telle est l'affirmation : où est la preuve ?

« Toutes les distinctions entre navires marchands et vaisseaux de guerre, dit l'Allemagne, ont été oblitérées par l'ordre donné aux navires marchands anglais de s'armer et d'éperonner les sous-marins et par les récompenses offertes pour cet objet. » La note n'oublie qu'une chose, et, à coup sûr, elle le fait volontairement, c'est que l'ordre donné par le gouvernement anglais n'est pas antérieur, mais bien postérieur à celui par lequel le gouvernement allemand annonçait son intention de torpiller les navires de commerce. C'était une mesure de protection et de défense contre une menace criminelle. Mais, au fait, le *Lusitania* était-il armé? Le gouvernement allemand l'affirme contre toute vérité, et il en conclut que si le commandant du sous-marin « avait permis à l'équipage et aux passagers de se réfugier dans les canots avant de lancer une torpille, cela aurait équivalu à la destruction certaine de son propre bâtiment. » Il a été prouvé depuis que le *Lusitania* n'était nullement armé et que le torpilleur n'avait rien à en craindre. Mais, assure imperturbablement la note allemande, le navire anglais portait une quantité considérable d'explosifs puissans, et c'est à cela qu'il faut attribuer la rapidité de sa destruction qui n'a pas permis à l'équipage de se sauver. Et le sentiment intervient d'une manière imprévue. « On peut faire observer, lisons-nous, que, si le *Lusitania* avait été épargné, des milliers de caisses de munitions auraient été envoyées aux ennemis de l'Allemagne et que, par là, des milliers de mères et d'enfans allemands auraient été privés des hommes qui assuraient leur vie! »

Ici la question se précise: le gouvernement impérial revient à sa prétention d'interdire le commerce des munitions de guerre, droit que, tout au contraire, le gouvernement des États-Unis revendique. Sans doute le gouvernement allemand a le droit de saisir en mer ou de détruire les munitions destinées à ses ennemis, mais il n'a nullement celui de torpiller le navire sans avertissement, ni d'attenter à la vie des passagers, et c'est là le point important de la controverse que le gouvernement américain soutient contre lui. Que propose-t-il à ce gouvernement pour lui donner satisfaction? Une espèce d'arrangement qui en ferait son subordonné et son complice. Quand les États-Unis voudront envoyer en Europe un navire transportant des voyageurs, ils devront en avertir l'Allemagne assez longtemps à l'avance; ils muniront le navire de signes distinctifs; ils garantiront en outre qu'il ne porte pas de contrebande, moyennant quoi on voudra bien le laisser passer. Dans le cas où les États-Unis n'auraient pas un nombre de navires suffisant, il leur sera permis d'employer,

sous leur pavillon, un « nombre raisonnable » de bateaux neutres, et même quatre bateaux belligérans. Où prendrait-on ces bateaux belligérans? La note ne le dit pas, mais rien n'est sans doute plus simple. L'Allemagne n'a-t-elle pas un nombre assez considérable de navires de commerce qui, au commencement de la guerre, ont cherché un refuge dans les ports américains où ils sont restés immobilisés? Il y aurait là, au moins pour quelques-uns d'entre eux, le moyen de rentrer en circulation et, pour l'Allemagne, de rentrer en leur possession.

La presse américaine a été à peu près unanime à protester contre ce marchandage humiliant : quant à la presse allemande, elle a manifesté bruyamment sa joie à la lecture de la note. Nous avons parlé, il y a quinze jours, des divisions qui s'étaient produites dans le gouvernement impérial, où les uns voulaient atténuer et les autres continuer en les aggravant les rigueurs de la piraterie maritime. Après la note, les premiers se sont tus et les seconds ont exulté. « Nos sous-marins, écrit la *Post*, continueront de faire la guerre : telle est en résumé la réponse allemande à la note américaine du 10 juin. Le peuple allemand peut être tranquille : on lui laissera le droit d'agir comme auparavant. Nous maintenons notre point de vue. Pour le gouvernement allemand, il n'y a qu'un chemin sur lequel le peuple allemand soit prêt à le suivre, c'est celui de la guerre par sous-marins. Peu nous importe l'aménité américaine. »

Et, comme pour donner une consécration à ces détestables paroles, une tentative de torpillage a eu lieu aussitôt contre le paquebot anglais *Orduna*, qui portait un assez grand nombre d'Américains et qu'on ne pouvait pas même soupçonner de faire un commerce de munitions de guerre, ni par conséquent d'exposer de pauvres enfans allemands à perdre leurs pères, car il allait de Liverpool à New-York. Une torpille a été lancée contre lui ; il a eu la bonne fortune d'y échapper, mais l'intention criminelle y était, et l'Amérique a senti un surcroît d'indignation de ce commentaire de la note impériale.

A cette note il fallait répondre. On n'accusera pas M. Wilson de l'avoir fait à la légère. Il y a réfléchi longtemps ; mais enfin il a pris son parti. Il a jugé que la controverse était close, que les argumens étaient épuisés, enfin que le moment de conclure était venu.

La note américaine cesse donc de discuter; elle se contente de maintenir les principes que les notes précédentes ont solidement établis et elle le fait avec un surcroît d'énergie qui indique une résolution désormais inébranlable. Nous extrayons de ce texte les trois

phrases les plus caractéristiques. Après avoir condamné de nouveau une pratique illégale qu'il déclare contraire à la justice et aux égards dus à la dignité des Puissances neutres : « si on y persiste, dit la note, elle constituerait, dans de pareilles circonstances, une offense impardonnable contre la souveraineté de la nation neutre affectée. » Cela est déjà clair, mais voici qui l'est encore davantage. Après avoir rappelé qu'il a autrefois, pleinement d'accord à cette époque avec le gouvernement allemand, toujours lutté pour la liberté des mers, le gouvernement américain affirme qu'il continuera cette lutte, « quel que soit le sort dont on le menace, sans transactions et à tout prix. » Enfin la conclusion de la note la résume en termes qu'on ne saurait trop méditer à Berlin : « L'amitié elle-même oblige à dire au gouvernement impérial allemand que la répétition, de la part des commandans de navire de la marine impériale allemande, d'actes contraires à ces droits (les droits des neutres), devra être considérée par le gouvernement des États-Unis, pour peu qu'ils affectent les citoyens américains, comme délibérément inamicale. » Inamicale : le mot n'a pas encore une signification tout à fait précise dans le vocabulaire international, mais on sent bien la portée que le président Wilson a entendu lui donner, et la presse allemande en pousse déjà des cris de fureur.

Nous attendons la suite. L'Allemagne s'obstine dans la politique qui lui a créé déjà tant d'ennemis. Puisse-t-elle ne s'en départir jamais ! Il semble bien que la rupture soit sur le point de se produire entre les États-Unis et elle, et nous aurons sans doute à parler bientôt des conséquences de la violence qu'elle prétend exercer sur la Roumanie pour l'obliger à ouvrir son territoire aux munitions de guerre qu'elle veut envoyer à la Turquie.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

